Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



René Bazin

LES NOUVEAUX OBERLÉ

(1919)

Table des matières

I

LES DEUX ROUTES

Jamais la paix de la campagne d'Alsace n'avait été si grande qu'en cette fin de jour, ni dans cette vallée ; jamais les cœurs ne s'étaient ainsi refusés à la recevoir ; jamais non plus, depuis qu'il commandait au Baerenhof, c'est-à-dire depuis huit années que son père était mort, on n'avait vu le maître des plus beaux blés de la vallée, qui en produit peu, Victor Reinhardt, laisser les travailleurs, ses voisins, ses amis, achever seuls de couper la moisson.

Le matin, une petite fille venait de naître, dans cette ferme aux longs toits, encapuchonnée contre la neige et le vent, et qui est bâtie sur un plateau de terres de labour, au sud de la ville de Masevaux. Elle naissait pour être éprouvée, comme les autres créatures, par la peine et le travail, mais aussi pour louer Dieu. Et c'est pourquoi le monde, autour d'elle, sans bien savoir quelle merveille il célébrait, envoyait les femmes faire leur compliment à la jeune mère, Anne-Marie, que plusieurs appelaient, en dialecte alsacien : Amarei. Elles montaient les trois degrés de terre, limités et contenus par des troncs de sapins : elles entraient, rôdaient un moment autour de cette nouveauté, tâchaient de voir ces yeux de moins d'un jour, qui n'avaient point été touchés par l'ombre, parlaient bas, toutes de la même manière, puis elles sortaient, contentes, parce que cette naissance les avait émues dans leur maternité, et qu'Anne-Marie, pâle dans son lit, près du berceau, leur avait fait, à toutes, un salut de la

tête. Dehors, la lumière dorée les enveloppait, et aussi la chaleur du soleil de toutes parts amassée, reflétée, foulée comme au pressoir entre les montagnes. Dans le ciel, des nuages blancs, très haut, voyageaient. Rien à craindre du temps. Mais des hommes ! oh ! quelle inquiétude ! Elles jetaient un coup d'œil sur les moissonneurs et les moissonneuses qui ne s'arrêtaient point de travailler, car le maître, ce solide Victor Reinhardt, jetant sa faux, avait dit : « Hâtez-vous, pendant que je vais aux nouvelles, nul ne peut savoir si nous aurons encore des hommes demain. » Elles regardaient ce champ d'épis qui commençait à leurs pieds, à toucher la maison, et s'étendait en arrière, vers la montagne du Südel, puis elles descendaient le raidillon du plateau, longeaient les murs de la fabrique Ehrsam, retrouvaient la route en face du cimetière, et rentraient dans Masevaux.

Vers cinq heures et demie, une femme grande, bien faite, très simplement mise, quittait la maison familiale bâtie dans l'enclos de la fabrique, et, passant devant la porterie, montait à son tour, pour aller visiter l'accouchée, sa plus proche voisine. Elle était coiffée d'un chapeau de deuil, attaché par deux brides autour d'un visage presque jeune, dont on pouvait dire que le nez était un peu court, les lèvres un peu pleines, le menton un peu fort, mais qu'il avait l'autre beauté : celle d'un regard intelligent, celle d'un sourire de bonté, de confiance même, que le chagrin ni l'ennui de la vie n'avaient encore usé. Elle portait à la main un sac de cuir verni, que gonflait un paquet. N'étant point de la campagne songeuse ; toujours occupée, comme tant de mères, du présent et de l'avenir des enfants ; assez peu sensible aux choses du dehors, elle ne vit point les travailleurs, ni les montagnes faisant la ronde autour de Masevaux, boisées depuis leurs cimes jusqu'aux prairies et jusqu'aux vergers en pente, ni la ville aux toits de tuiles, qu'on commence à dé-

couvrir en arrivant au seuil du Baerenhof ; mais, parvenue au bord du plateau, devant la ferme, elle poussa la porte, traversa la cuisine où il y avait des commères assemblées, et, pénétrant dans la chambre au fond, s'approcha du large lit de cerisier massif, où reposait, les yeux mi-clos, Anne-Marie Reinhardt.

— Oh ! madame Ehrsam ! Je vous attendais !

— Tu vois, Marie, je suis venue.

La voix, plus faible, répondit :

— Aux autres, je ne dis pas ma peine : elle est grande.

— Tu as une jolie pouponne, pourtant ! Elle te ressemble. Elle sera blonde comme toi, comme mon Joseph à moi.

— Connaîtra-t-elle son père ?

— Et pourquoi non ?

— Vous ne savez donc rien ?

— Non : je suis demeurée chez moi, comme à l'ordinaire. Mes fils sont dans les ateliers.

— Vous croyez qu'ils y sont ?

— Où seraient-ils ?

— Moi qui comptais que vous me diriez ce qu'il faut croire ! Écoutez !

Madame Ehrsam se pencha ; Anne-Marie, lentement, tourna la tête vers elle :

— Ils disent que la guerre va être déclarée.

— Quand cela ?

— Demain, ce soir, tout à l'heure. Cela court partout. Victor est parti, voilà deux heures, et il n'est pas rentré : mauvais signe. Vos fils, madame Ehrsam, ils sont comme mon mari, de la jeunesse qui va se battre ;… oh ! je suis malheureuse !

Lasse, la fermière du Baerenhof détourna le visage, et ferma les yeux. Deux larmes coulaient de ses paupières. Un pas glissant s'approcha de la porte. Une femme passa la tête, curieuse, dans l'ouverture.

— Tu n'as besoin de rien, Marie ?

— De la paix.

Madame Ehrsam tira de son sac un paquet laineux, bouffant, d'où s'échappaient, çà et là, des bouts de faveurs bleues.

— J'ai tricoté, pour ta fille, une brassière, des bonnets et des chaussons, et je te défends bien de défaire le paquet ; ce sera l'affaire de tes commères, quand je serai partie… Je voudrais te dire : repose-toi ! Mais tu es de ce pays qui n'a point eu de repos depuis plus de cent années, ma pauvre fille, et sans doute depuis plus longtemps. Je te souhaite courage. C'est notre devise, à nous, comme aux hommes d'ici… Dis-moi : si la guerre est déclarée, que fera ton Victor ? Le sais-tu ?

— Il ne m'a rien dit.

— Tu le sais quand même ?

— Il fera ce que feront vos fils.

— Crois-tu ?

— Tous les mêmes ! Et les jeunes, qui n'ont pas connu le temps français, plus enragés que les vieux !

Les deux femmes restèrent en silence une minute, elles se regardaient l'une l'autre, le cœur battant.

— Surtout, ne parlez à personne, madame Ehrsam ! Si les Schwobs se doutaient !…

La visiteuse ne répondit point. À quoi bon, entre Alsaciennes ? Elle avait l'habitude de ne point parler tout haut des choses graves, c'est-à-dire des moindres choses de la vie, et de se confier à peu de gens.

— Demeure en paix jusqu'à ce que tu saches, Anne-Marie ! Il faut que je rentre. À présent je vais chercher mes fils. Peut-être vont-ils me dire que ce sont là des nouvelles fausses, comme il en a tant couru : rappelle-toi ?

— Non, madame, non : je sens mon cœur trop lourd ; la place du malheur y est déjà toute faite.

— Je reviendrai.

— Adieu !

Madame Ehrsam reprit le chemin de la fabrique ; elle passa rapidement devant la loge du concierge, elle qui avait coutume de parler, ne fût-ce qu'un moment, par charité, à la mère impotente d'Antoine Kuhn. Elle releva sa robe pour franchir un petit canal d'eau courante, de quarante centimètres de largeur, qui traversait les terrains de l'usine, d'une extrémité à l'autre, et entra dans sa maison, bâtie dans la partie la plus haute de l'enclos, à peu de distance du mur d'enceinte, et qui n'était, à vrai dire, que la première de toute

une série de constructions, ateliers, magasins, bureaux, bâtiments des machines à vapeur, alignés le long de la pente, séparés l'une de l'autre par un espace de quelques mètres seulement, et qui descendaient jusqu'à l'endroit où la route de Rougemont prend le nom de Porte Saint-Martin. La maison, comme plusieurs des autres bâtiments, datait de la fin du XVIIIe siècle. Elle n'avait d'autre beauté que ses larges et hautes fenêtres encadrées de pierres rouges de Rouffach, et qui tendaient encore à la lumière des vitres verdâtres de l'ancien temps. Un lierre pauvre et poussiéreux, exposé au nord, grimpait aux deux angles. Il y avait, au-dessus de la porte, une niche, vide de son saint. La porte elle-même, épaisse comme une cloison, et faite en cœur de chêne, se plaignait de travailler encore après un siècle et demi : elle ne cédait qu'avec un bruit de canonnade, que suivait un frémissement grave de tout le bois et de toute la ferrure. Madame Ehrsam l'ouvrit, et appela :

— Anna ?

Une domestique répondit, du palier du premier étage :

— Madame ?

— Est-ce que mes fils sont rentrés ?

— Madame, j'ai vu sortir monsieur Pierre vers quatre heures, mais je pense que monsieur Joseph est dans la fabrique.

La mère monta l'escalier, et, au-dessus de la porte d'entrée, pénétra dans le cabinet de travail de son fils aîné, Pierre, qui était le chef visible de la maison d'industrie, le maître des relations extérieures, l'acheteur principal du coton : peu habile pour commander les réparations à faire aux machines ou pour combiner les articles d'un règlement, il

s’entendait à aplanir les difficultés d’application ; il parlementait avec les employés et ouvriers de la fabrique ; il représentait la firme dans les réunions que tenaient les industriels, filateurs ou tisseurs de coton, soit à Masevaux, soit à Mulhouse, soit ailleurs. Le cadet s’occupait plus particulièrement de la vie intérieure de la fabrique, des comptes, de l’achat et de l’entretien des machines.

La pièce, meublée de meubles modernes, en chêne bruni, – une table à tiroirs, deux chaises, deux fauteuils garnis de reps vert, – n’avait d’autre décoration que la photographie du père des deux jeunes gens, de cet intelligent et patriote Louis-Pierre Ehrsam, que toute la vallée de la Doller avait connu et aimé, vétéran de la guerre de 1870, qui n’avait changé, sous la domination allemande, ni la coupe de sa barbe, – une solide impériale allongeait le menton, – ni l’habitude de parler français chez lui et dehors, comme faisaient beaucoup d’Alsaciens de cette vallée, moins tyranniquement gouvernés que les habitants des petites villes de la plaine. En toute occasion, il s’empressait d’exprimer pour la France une sorte de tendresse intransigeante et rude, qui ne se démentit jamais. La preuve en est encore fameuse dans toute l’Alsace. On la raconte autour du poêle, dans les soirs de veillée. Le souci de conserver la filature de coton, transmise de père en fils, depuis trois générations, n’avait pas permis à Louis-Pierre Ehrsam, après la guerre, d’opter pour la France. On ne pouvait quitter ce bien de famille, ces ouvriers, cette vallée. Peut-être aussi l’industriel avait-il songé qu’il rendrait à la France un grand service en demeurant Français dans l’Alsace annexée. Quoi qu’il en soit, il n’était pas parti pour la France ; il avait pu faire ce que d’autres, moins maîtres d’eux-mêmes, eussent été incapables d’accepter : vivre quarante ans sous le régime prussien. Classé dès le début parmi les ennemis de l’Allemagne, soup-

çonné plus d'une fois, on n'avait cependant jamais pu l'impliquer dans une de ces affaires qui rappelèrent souvent, jusqu'au début de la guerre, que l'Alsace conquise n'était point résignée.

Quand il était mort, en 1910, on avait trouvé, dans le tiroir de sa table de travail, – de ce même bureau de chêne qu'en ce moment touchait de la main madame Ehrsam, – une enveloppe portant cette suscription : « Testament à ouvrir par ma chère femme. » L'enveloppe avait été ouverte, et, sur une feuille de papier pliée en deux, on avait pu lire ces simples mots : « Ceci est mon testament et toute ma volonté dernière. Je demande qu'on mette sous ma tête, dans mon cercueil, un oreiller rempli de terre de France. » Aucune autre disposition. On avait été chercher un peu de terre, en cachette, sur le territoire de Rougemont, et l'Alsacien, au cimetière de Masevaux, dormait, la tête appuyée sur une motte du sol français qui n'avait jamais subi la domination allemande.

La photographie, pendue près de la fenêtre, à gauche du bureau, représentait un homme d'une quarantaine d'années, – l'âge qu'il avait quand il épousait, en secondes noces, Sophie Riffel, – large de visage et d'épaules, qui avait le nez épais et bossué, des lèvres fermes, des yeux très clairs, et dont les paupières ne devaient pas fréquemment ciller. Physionomie où la volonté dominait, et l'honnêteté. Quelque chose du grand-père, maître tisserand, qui avait fondé l'usine, revivait dans cette image du père de Pierre et de Joseph.

La famille était fort ancienne. Les registres de Masevaux attestent que les Ehrsam figuraient parmi les principaux de la corporation, aux siècles où la ville était ceinte de remparts,

ville très riche et très libre, où la primauté appartint, selon les temps, aux bourgeois élus ou au chapitre des chanoinesses nobles de Saint-Léger, que le vieux duc Maso avait doté en 728, et qui entreprit tant de procédures dans les siècles suivants. Lointaines époques, où s'affirmait déjà l'esprit particulariste, tenace et discuteur de l'Alsacien ; où chaque corporation avait sa maison commune, son sceau, sa bannière, sa fortune en florins et en terres, sa justice. On voit des Ehrsam inscrits, par acte de dernière volonté, sur les « livres d'âmes » de la paroisse de Saint-Martin, en raison des fondations pieuses qu'ils avaient faites. Ils donnaient aussi à l'hôpital et à la maladrerie. C'étaient de vieux bourgeois, souvent contents d'eux-mêmes et rarement d'autrui, batailleurs en affaires, tendres dans la famille. Ils avaient fait souche et grossi leur fortune. Aucun n'avait déchu. Le nom, dans la tranquille vallée, avait gardé son prestige ancien.

D'une autre manière encore, les Ehrsam se rattachaient au passé de la cité. Car leur fabrique et leur maison, bâties près du cimetière, au sud et un peu en dehors de la ville, occupaient la place même où s'étaient groupés les premiers Gaulois, fondateurs de Masevaux, ceux qui virent un jour venir à eux des missionnaires chrétiens partis de Lyon.

Combien de tragédies en pays d'Alsace, depuis ces temps reculés ! Dans chacune, un ou plusieurs Ehrsam avaient eu un rôle, presque toujours celui de la souffrance et des recommencements.

Et voici que la famille était menacée encore, la fabrique menacée. Madame Ehrsam regardait la photographie ; elle était debout ; elle demandait conseil, comme si son mari eût été vivant, comme le jour où l'on avait décidé, tous deux, mari et femme, de quelle manière les fils seraient élevés. Ce

jour-là, dans ce même cabinet de travail, elle avait dit : « Notre aîné est à l'âge où il faut choisir un collège. Mon cœur me pousse à te dire, mon ami, que je voudrais le faire élever en France, ce Pierre si intelligent, et après lui, notre Joseph. Il y a de bons collèges, à Nancy, mais, tu sais mieux que moi ces choses… » Pendant quelques moments, dont elle se souvenait, elle était demeurée angoissée, les yeux fixés sur le visage du mari qui venait de rentrer après la journée faite, et qui, chassant toutes les autres préoccupations, se tenait assis, la tête et les yeux baissés, calculant le pour et le contre, pesant les souvenirs et les chances, et ne prononçant pas une parole. Enfin, il s'était redressé ; il l'avait regardée ; il avait dit, de cet air qui ne permettait pas de réplique : « Colmar ». Puis, comme il la voyait très émue et qu'elle ne répliquait point, il avait embrassé sa femme. Ainsi l'avenir était engagé. À présent, s'il était là, lui, le mari qui mettait du temps à se résoudre, mais qui ne se repentait jamais de ses résolutions, qu'ordonnerait-il ?

Elle se pencha, entendant du bruit dans l'enclos, et vit que les ouvriers et les ouvrières sortaient par la porte ouverte à deux battants. Ils marchaient comme à l'ordinaire, pas plus bruyants, pas moins ; les jeunes allaient en troupes, les anciens deux par deux, ou tout seuls dans la foule. Puis, les vantaux se refermant, elle n'eut plus devant elle que les lignes parallèles, descendantes, des bâtiments de la fabrique, et la bande de terrain, à droite, que les fils après le père avaient réservée pour les constructions à venir, rectangle long, pelé, sablé de noir par les détritus des fourneaux, divisé en deux parties inégales par le ruisseau d'eau bouillonnante, contenu entre des briques, et qui allait se perdre, au delà des murs, dans un affluent de la Doller, la petite rivière d'Odile, l'Odilienbächle.

Quelques instants encore, et un pas rapide se fit entendre dans l'escalier. Une voix appela :

— Maman ?

La porte s'ouvrit. Madame Ehrsam vit devant elle son fils aîné, Pierre, qui la considéra avant de l'embrasser, se demandant : « Que sait-elle ? » Elle ne savait rien, ou si peu de chose : elle craignait seulement. Il ouvrit ses grands bras, baisa ce front maternel, soucieux à cause de lui, s'écarta, se mit à rire d'un bon rire jeune, et dit :

— Eh ! Maman, qu'avez-vous donc ce soir ? Vous n'avez pas encore quitté votre chapeau ? Mais c'est l'heure du dîner !

— Et Joseph ?

— Rentré avec moi.

— Où étiez-vous ?

— Nous étions en ville, maman. Il fallait avoir des nouvelles ! Je vous raconterai cela en dînant.

Elle, prime-sautière, prompte à l'angoisse comme à la joie, lui prit la main, la tint entre les siennes.

— Oh ! mes enfants, est-ce que c'est vrai ? Qu'allons-nous devenir tous, tous ?

Il se détourna pour ne pas répondre, s'effaça le long de la porte :

— Passez, dit-il, venez dîner.

Elle descendit, et trouva, au bas de l'escalier, Joseph qui l'attendait, silencieux, sanglé dans sa jaquette brune et tou-

jours boutonnée, sa tranquille figure offerte au baiser maternel.

La salle à manger, au rez-de-chaussée de la maison Ehrsam, était tapissée d'un papier rouge ponceau, imitant le feutre, que des baguettes noires partageaient en panneaux. Au-dessus du poêle, haut et large, en faïence décorée de Strasbourg, le vieux père avait disposé le massacre d'un cerf tué à l'affût, dans la forêt de la Hardt, il y avait bien longtemps, un héron empaillé, deux éperviers, un coq de bruyère, un chat sauvage, trophées dont il savait la date, et racontait volontiers l'histoire détaillée.

Les trois couverts étaient disposés autour d'une table carrée. Pierre se trouvait placé en face de sa mère, qui avait le dos au feu, selon l'usage. Chacun dit le bénédicité, s'assit, et commença de manger en silence. C'était l'habitude de M. Ehrsam, autrefois, de ne parler jamais avant d'avoir achevé le potage : ce que peut expliquer l'appétit d'un homme laborieux et passant au travail plus de douze heures par jour. On continuait de faire de même. Puis Anna était là, robuste blonde d'Alsace, à la double tresse roulée en chignon, aux bandeaux d'un or si clair qu'involontairement le regard allait vers eux, comme au reflet d'un miroir, Anna qui écoutait, et qu'on entendait ensuite rire dans l'office.

La domestique partie, Madame Ehrsam demanda :

— Mes pauvres petits enfants, vous allez bien me raconter votre journée ? Je ne vis pas ce soir !

Elle les regardait, l'un après l'autre. C'étaient deux rudes hommes, très dissemblables, exemplaires de ces deux types d'Alsaciens qu'on rencontre si souvent dans la même famille.

L'aîné, Pierre, grand, élancé, le visage régulier et avenant, les yeux plein de vie, – des yeux très bruns, – sa jeune moustache frisant un peu, les dents vite découvertes par des lèvres mobiles, assouplies à suivre les nuances de la parole, était un vrai Latin. Pendant la période d'études au collège de Colmar, l'année même où Pierre avait passé *l'Abitur*, le baccalauréat allemand, son maître de mathématiques, Prussien renforcé, lui avait dit : « Ehrsam, vous êtes le plus latin des hommes que j'aie rencontrés ; et ce n'est pas un compliment que je vous fais, croyez-le ! » Pierre rappelait, par les qualités de son corps et de son esprit, les aïeux du peuple alsacien qui vinrent au Moyen âge, de la province de Franche-Comté, où le sang d'Espagne et celui de France étaient si bien mêlés. Des pays du Midi, il avait jusqu'à ce coup d'œil aigu, rapide, défiant, qu'il jetait sur ses interlocuteurs, pour s'assurer qu'on l'écoutait, puis qu'on était convaincu, tout au moins ébranlé, qu'on ne se moquait pas de lui, qu'on reconnaissait sa supériorité. Souple, remuant, tout en passion, parlant bien, vite emporté, vite pardonnant, clair dans les explications qu'il donnait, prompt à comprendre celles des autres, doué d'une mémoire assez courte ; incapable de rancune, imaginatif à l'excès, généreux sans effort, et sans réflexion, il était comme l'opposé de son frère Joseph, jeune homme blond, aux yeux bleus, à la barbe en pointe, aux épaules rondes, au corps tassé et solide, plus lent d'esprit, très peu parleur, mais d'une sincérité qui allait jusqu'à la brutalité ; d'une sensibilité extrême et pudique ; d'une incroyable susceptibilité ; obsédé lui-même par l'abondance d'une mémoire qui n'oubliait rien ; assez gauche, devant une femme ; au demeurant l'homme du monde le plus sûr qu'on pût imaginer. Les yeux de ce cadet n'avaient point de flamme, sinon quand il se mettait en colère ; alors, en vérité, ils étaient

flambants et fous. Et cette flamme durait, assombrie seulement, pendant des jours et des semaines.

Pierre et Joseph s'étaient succédé, à deux ans d'intervalle, sur les bancs du collège de Colmar. Sorti du collège à la fin de 1905, l'aîné, qui se destinait alors au barreau, avait fait deux années de droit à l'Université de Strasbourg, puis l'année de volontariat, à Mulheim, sur la rive droite du Rhin. Il continuait ses études juridiques, en 1909 et 1910, à Dresde, où il retrouva Joseph, entré, l'année précédente, à l'école centrale, la *Technische Hochschule*. Pierre venait de passer le *referendar*, lorsque, à la fin de 1910, M. Louis-Pierre Ehrsam mourut subitement. Pour sauver la fabrique, Pierre renonça au barreau. Sans hésiter, donnant rendez-vous à Joseph qui, plus tard, viendrait l'aider et apporterait, dans la direction de l'industrie, des aptitudes plus certaines et la science acquise dans une des meilleures écoles industrielles de l'Allemagne, il revint à Masevaux. Là, depuis dix-huit mois, les deux frères se trouvaient réunis et associés. L'aîné avait près de vingt-sept ans ; le second vingt-cinq. La même ambition les animait : continuer de vivre dans la vallée, développer la fabrique. Entre eux, l'entente industrielle était parfaite. Chacun avait son domaine, sa compétence, son autorité particulière. Sur le reste, c'est-à-dire à propos des questions les plus graves, et notamment de l'attitude politique, très absorbés par le travail, ils avaient eu peu d'occasions de s'expliquer. Il n'y avait eu, de l'un à l'autre, que des escarmouches. Ils savaient qu'ils n'étaient pas entièrement du même avis, bien que chacun d'eux fût opiniâtrement et résolument opposé à la domination allemande.

En ce moment, dans le silence du commencement du repas, Pierre songeait à Joseph, et Joseph songeait à Pierre, parce que l'heure allait venir, et qu'elle était venue, où leurs

deux natures s'affronteraient, où ils se révéleraient l'un et l'autre, l'un à l'autre, par les mots qu'il fallait dire enfin, par les décisions qu'il fallait prendre.

Les différences entre eux, si profondes, ils les avaient pressenties lorsque, par exemple, après la mort du père, on avait pensé à acheter des machines nouvelles. L'aîné voulait renouveler tout le matériel de l'usine ; le cadet, ménager, entendait ne pas jouer si gros jeu ; le premier disant : « Invention merveilleuse ! » et le second : « Peut-être aventure ! ». De même, ils n'acceptaient point, avec la même philosophie, les relations nécessaires avec les Allemands immigrés ou de passage en Alsace, et dont Joseph seul, lorsqu'il était hors de Masevaux, accueillait les invitations à dîner. Au fond, celui-ci, pas plus que l'autre, n'avait de goût pour l'Allemagne. Ils l'avaient, croyaient-ils, jugée et mesurée. Ils étaient de trop bonne souche alsacienne pour ne pas sentir leur propre supériorité et ce qu'il y avait d'essentiel dans l'animosité réciproque des deux races ; mais les faits, sur l'esprit du plus jeune des frères Ehrsam, avaient une puissance à laquelle l'aîné, autant qu'il le pouvait, publiquement et dans le privé, refusait de se soumettre.

La mère, quand elle eut achevé de manger le potage, voulut voir les yeux toujours parleurs, et incapables de mensonge, de son fils Pierre, que lui cachait la lampe placée au milieu de la table ; elle se pencha, et, dans le cône de lumière qui tombait de l'abat-jour, son visage apparut, tendre et troublé.

— Alors, vous étiez en ville. Mais où donc ?

— Au café, maman.

— Toi, Pierre ? Encore, à Joseph, cela pourrait arriver, mais toi !…

— À l'auberge de l'Ange, au coin de la rue de la Mairie et de la rue de la Porte-Neuve. Vous vous souvenez ?

— Mais oui.

— Et nous n'étions pas seuls, croyez-m'en, à regarder qui entrait dans la rue et qui en sortait ; nous nous étions mis tout près de la fenêtre ; quand l'appariteur municipal s'est avancé au milieu de la rue, nous nous sommes levés, nous l'avons suivi.

— Quelle heure ?

— Cinq heures. Il avait son uniforme des grands jours, à deux rangs de boutons d'or, son sabre, sa casquette bleue à bordure noire, et, naturellement, son petit tambour plat, dont il battait.

— Et qu'a-t-il annoncé ?

— Mobilisation de précaution.

— Menterie, Pierre, menterie, Joseph ! Ce peuple ment tout le temps. Ils mobilisent pour la guerre !

Les deux frères dirent, en même temps :

— C'est sûr, parbleu ! C'est la guerre !

— Contre la France ?

Ils répétèrent ensemble :

— Oui, contre la France !

Le grand nom qui divisait déjà le monde en deux camps avait été prononcé. Toute l'histoire d'Alsace en était évoquée. Elle emplissait les âmes de ces bourgeois de petite ville, causant autour d'une table. Elle les conseillait, elle les dressait, elle faisait, de ces simples gens, des principes armés, des combattants.

— Alors, mes enfants ? Alors ?

Madame Ehrsam attendit, toujours penchée, regardant les lèvres de son fils aîné comme celles d'un juge.

Pierre répondit :

— Nous sommes tous deux sous-officiers dans l'armée allemande… Maman, vous savez cela depuis bien longtemps : nous devons rejoindre le régiment.

Elle devint très pâle.

— Il y a un délai ?

— Demain au plus tard. Songez donc : armée active et sous-officiers ! Nous devons nous rendre à Mulheim, rive droite du Rhin, XIVe corps. Voilà !

Madame Ehrsam se redressa. Elle posa ses deux belles mains sur la table, et baissa à moitié les paupières, pour mieux garder la possession de soi-même, et pour reprendre courage.

— La seconde guerre allemande en moins de cinquante ans !

Puis, élevant la voix, décidée à savoir, devenue audacieuse :

— Ce que tu viens de dire, c'est l'ordre allemand, c'est la consigne militaire. Mais qu'est-ce que vous ferez, vous autres ? Toi, Pierre, d'abord ?

Elle commençait par lui, parce qu'elle était moins sûre de l'autre.

— Maman, ce qu'aurait fait mon père.

— Ah ! pardon ! dit Joseph violemment : mon père, après la guerre de 1870, n'a pas réclamé la qualité de Français. Il est devenu…

— Tais-toi ! Ne dis pas le mot qu'on n'aime pas ici… Tu n'ignores pas pour quelle cause ton père, mon mari, n'a pas quitté l'Alsace !

Il se tut, mais le coin de sa bouche était secoué d'un mouvement nerveux. Ses yeux, dont l'expression tranquille n'avait pas changé, étaient fixés sur sa mère. Il écoutait, semblait-il, comme il eût écouté une conversation d'affaires.

— Et tu sais bien aussi, Joseph, que ce qui est fait de force n'a pas de valeur ; que le cœur ne se donne point parce que le nom est inscrit sur des registres, et qu'ici, tout ce qui est honorable, dans la vallée, se considère comme Français… Tu disais donc, Pierre, que tu ne rejoindrais pas ?

La réponse ne vint pas. La servante ouvrait la porte. Elle remarqua le silence et la gêne entre les fils et la mère. En se retirant, quand elle eut déposé sur la table une pièce de bœuf entourée de pommes de terre, elle regarda ses maîtres : Pierre, qui avait l'air de rêver, les yeux au-dessus de la lampe ; Joseph, courbé sur l'assiette vide et tortillant sa jeune moustache jaune ; madame Ehrsam, appuyée au dossier de la chaise, les mains jointes sur sa robe, et oubliant de

prendre, comme elle faisait tout de suite, d'ordinaire, le grand couteau et la fourchette à découper. Dans la cuisine, un moment après, Anna confiait à la cuisinière :

— Je vous dis, moi, que c'est la vraie guerre. Si vous pouviez voir la figure des maîtres !

La pauvre fille n'avait pas tout compris, en voyant le visage des maîtres. La famille de Louis-Pierre Ehrsam, si unie, jusqu'à cette heure, si heureuse et enviée, était menacée du plus grand malheur qui pût l'atteindre : les deux frères allaient peut-être se ranger dans deux camps ennemis. À cette mère alsacienne, la guerre n'apportait pas seulement l'épreuve de la séparation, les inquiétudes, les attentes redoutées : elle armerait Pierre contre Joseph et Joseph contre Pierre. Et même si la mort épargnait les enfants, ils demeureraient irréconciliables, les souvenirs, l'orgueil, l'intérêt, l'ambition, devant continuer, après que les hommes se seraient battus, à plaider les causes opposées, à nourrir les haines et à souffler l'injure qui ne se pardonne point : « Renégat ! » Cependant, rien d'irrévocable n'avait encore été dit. La phrase de Joseph, inquiétante, n'exprimait point une résolution. Il ne fallait pas brusquer cette nature obstinée, que la contradiction fermait à tout raisonnement du dehors. La mère connaissait bien ce dur et silencieux garçon qui, provoqué, avait l'air d'une citadelle d'autrefois, pleine de colère intérieure, mais muette en attendant l'attaque de l'adversaire, impénétrable au regard, sans communication, sans route, sans fenêtre, hérissée, insolente. Elle avait déjà, avec son rapide esprit et ce don d'imagination qui faisait d'elle la plus Française des Masopolitaines, aperçu, en ce qui concernait sa maison, les conséquences possibles de l'ordre de mobilisation, et du choix que ses fils pourraient faire entre Allemagne et France. Elle se croyait sûre de Pierre. L'autre ?

eh bien ! l'autre, elle ne devait point le contredire ouvertement : il se serait tenu, par point d'honneur, à l'opinion une fois exprimée. Jusqu'à présent, rien de net, heureusement. Mais, dans ces heures si courtes qui restaient, en ce moment même, elle avait le devoir, elle, la mère, la veuve, de défendre la mémoire du père, et d'empêcher qu'un de ses enfants ne s'égarât, trompé par des faits anciens, qu'elle seule pouvait juger.

— Je me souviens, mon Joseph, que votre père m'a raconté, non pas une fois, mais cent fois, la peine qu'il avait eue de ne pas suivre tant d'amis, de parents, qui optaient pour la France. En 1871, il avait vingt-deux ans ; il s'était battu à Wissembourg, à Reichshoffen, puis avec l'armée de la Loire. Pendant des mois, il avait vécu avec des Français d'autres provinces que l'Alsace. Les récits qu'il en faisait, surtout aux premiers temps de notre mariage, quand la revanche, mon Dieu, paraissait être une pensée grande et sincère chez les Français de la politique, c'était comme le pain, et comme le vin, et comme le sel, et comme les histoires de notre fabrique : une chose de la vie quotidienne. Je suis sûre qu'il n'a jamais regretté d'avoir lutté contre les Allemands. Je dois dire cela, comme si Dieu devait me juger dans l'instant !

Elle avait, en disant ces choses, un grand air d'autorité et de dignité. Elle parlait ainsi par conscience, pour que la vérité fût maintenue : ses fils ne le verraient-ils pas ?

— J'étais la seule à qui votre père confiât sa secrète pensée. Quoiqu'il y eût, entre nous, une grande différence d'âge, il me confiait tout ; il n'a point varié, jusqu'au bout.

Joseph fit un signe d'assentiment. Madame Ehrsam coupa une tranche de rôti, et, obéissant à une inspiration mater-

nelle, elle fit signe qu'elle voulait comme autrefois, ce soir, le dernier soir, servir elle-même ses enfants.

— Mange, mon Joseph ; vous avez couru la ville, et beaucoup parlé : vous devez avoir faim.

Elle servit de même son fils aîné, qui, avec passion, suivait le plaidoyer de sa mère. Par-dessus la table, il avançait le bras, et, dans sa main, comme dans celle d'un enfant, l'assiette tremblait. Incapable de se taire plus longtemps, il essaya de prendre, lui aussi, le ton détaché de ceux qui racontent une histoire de jeunesse, mais la voix demeurait rude, frémissante, accordée avec la douleur d'un cœur jeune et indigné.

— Joseph, peut-être, n'a pas cela aussi présent que moi dans l'esprit. Mais, deux fois au moins, quand j'avais huit et dix ans, nous sommes allés en partie de plaisir, avec mon père, au delà de la frontière. Il voulait nous faire voir la source de la Moselle. La première fois, je me rappelle, quand nous fûmes là, il dit : « Enlevez vos casquettes, mes petits, et buvez de l'eau de la rivière de France. »

— Je me souviens très bien, répondit Joseph, et tu vas le voir : comme j'étais le plus petit, mon père, alors, m'a pris sur son épaule, pour que je pusse découvrir, par-dessus les buissons, plus de terre et plus de villages. Est-ce vrai ?

— Oui, je n'ai pas oublié non plus.

— Et les autres mots qu'il disait, les voici : « Comme on est bien en France ! Je respire mieux ! Même si un Schwob m'entendait, je répéterais encore : on est bien ici ! » Il était très ému. D'ordinaire, sa voix n'était pas chantante.

— Oh ! non, dit madame Ehrsam, en essayant de rire…

— Eh bien ! ce jour-là, elle chantait.

— Il avait, reprit l'aîné, cueilli des coquelicots, des bleuets, des marguerites, et il passa, au retour, devant le poste de douaniers, avec une cocarde tricolore à son chapeau.

La mère, d'un signe de ses yeux prompts, montra à Pierre ce cadet qui mangeait avidement, et qui n'avait pas renié les exemples du père. Pierre sourit un peu. Dans leur cœur, ils songeaient : « Joseph vient à nous ! Ce qu'il a dit d'abord n'était qu'une boutade, et le premier grognement par où s'exprime l'ennui de ce blond d'Alsace, troublé tout à coup dans sa quiétude. » Ils rappelèrent plusieurs autres souvenirs, que l'ingénieur associé écouta sans répondre. Mais, quand il eut avalé la dernière bouchée de rôti, repoussant l'assiette et croisant les bras, rassasié maintenant et plus sûr de sa force, il se tourna vers son aîné, et dit :

— Nous perdons notre temps, et je n'en ai plus beaucoup, Pierre.

— Autant que moi.

— Moins. Tu t'en vas à l'aventure, et cela commence quand on le veut. Moi j'obéis à la loi de ce qui est mon pays légal.

— Moi, à celle de ma conscience.

— Quand nous appellerions nos volontés de tous les noms, beaux ou pénibles à entendre, ce sont deux volontés, la mienne, la tienne : je rejoins mon régiment à Mulheim, et tu désertes.

— Je rejoins la France, et toi l'Allemagne.

À peine ces mots-là étaient dits, que Pierre, Joseph et leur mère se trouvèrent debout.

— Ah ! mes fils, si vous devez vous séparer, ne vous injuriez pas !

Elle s'était rapprochée de Joseph, elle avait mis les deux mains sur l'épaule de celui qui était le plus violent de ses fils, de celui qui, pour la fougue et l'éclat de la colère, était semblable au père.

— Ne réponds plus… Retiens les mots qui blessent… Moi, je crois te comprendre, je devine tes raisons, mon enfant : tu veux te sacrifier pour moi…

Il secouait la tête, et regardait maintenant le parquet.

— Mais si, je devine !… tu ne pourras pas me faire croire que tu n'es pas un généreux, un dévoué !… tu l'as trop montré !… Je t'en prie, si tu veux seulement sauver la fabrique, et notre fortune, en rejoignant l'armée allemande, ne considère pas mon avenir, auquel tu penses, j'en suis sûre ! Il ne sera pas long, quoi qu'il arrive ; ne considère que le tien : vois si tu dois aller d'un côté, quand ton frère va de l'autre… Même si la fabrique était confisquée par les Allemands, j'aurais de quoi vivre, à Masevaux, dans une chambre, à côté d'une de mes ouvrières… Tout me sera léger, pourvu que mes fils ne se haïssent point… Écoutez-moi tous deux : épargnez-moi les souvenirs qui me tueraient dans ma solitude, demain. Que je vous voie partir sans colère l'un contre l'autre, même si vous ne comprenez pas de même votre devoir…

Joseph ne répondit rien, et ne releva pas les yeux.

Alors Pierre, passant de l’autre côté de la table, s’approcha vivement de sa mère.

— Laissez-nous causer, mon frère et moi ! Je vous promets, maman, que vous n’entendrez même pas de votre chambre un mot plus haut que l’autre. Montons, veux-tu, Joseph ?

En silence, madame Ehrsam, puis l’aîné, puis Joseph sortirent de la salle à manger, et, comme ils faisaient chaque soir, montèrent au premier, par le grand escalier carré, en chêne des forêts de Kirchberg. Avant de quitter la pièce où ils venaient de dîner, Joseph se pencha au-dessus de la table, baissa la mèche de la lampe, et la mit en veilleuse.

Il rejoignit son frère dans le cabinet de travail, où ils fumaient d’habitude, l’un des cigarettes, l’autre une pipe. Mais ce soir-là, ils oublièrent de fumer. Les deux jeunes hommes s’assirent, le long de la table à tiroirs, tournés l’un vers l’autre, et ils parlèrent à voix basse. Une bougie, posée sur un guéridon, derrière Pierre, éclairait un peu le visage de Joseph, qui, maintenant, seul avec son égal, regardait droit et durement. Ils s’aimaient depuis vingt-cinq ans, et la colère n’était que dans leur esprit ; mais elle y était forte.

— Pourquoi veux-tu faire autrement que moi, Joseph ?

— Tu ne te souviens donc pas ? Avez-vous assez répété, tous et toutes, que nous devions rester Alsaciens en Alsace, ne pas quitter, garder la terre, l’usine, l’influence, empêcher l’Allemand de vivre ici, en ne lui cédant pas la place, le gêner sans lui désobéir ? Je ne change pas de direction, moi, quand j’ai pris une route.

— C’était la politique du temps de paix !

— La crois-tu tout à fait inutile en temps de guerre ?

— Évidemment ! Tu vas faire nombre !

— Cela ne veut pas dire force.

— Mais si ! Tu seras une force de plus dans l'armée allemande, contre l'armée française.

— Soit, j'aurai l'air d'en être une. Tu entends : j'aurai l'air. C'est une chose qui m'est imposée par ma fidélité à notre Alsace…

— Que dis-tu là ?

— Par son malheur, par sa faiblesse que je n'augmenterai pas : mais je ne serai pas le même ennemi que l'Allemand.

— Refuseras-tu de te battre ?

— Non, je ne peux pas.

— D'avancer ?

— Non plus.

— De reculer ?

— Sûrement non.

— Alors, je ne comprends pas ce que tu penses, Joseph.

Le jeune homme réfléchit un moment, le regard perdu, l'âme absente, comme il faisait souvent au milieu d'une conversation d'affaires.

— Peu importe ce que je pense ; j'ai réfléchi à tout, parce que, d'ordinaire, je ne parle de rien.

Pierre sourit de l’allusion, et dit, enveloppant son frère d’un regard de tendresse :

— Il y a dans tes mots, et dans ce que tu me caches, de l’amour pour la France ; et je ne sais quoi qui est la marque de la race…

— Ne t’y trompe pas : la France, je ne l’aime pas autant que tu l’aimes.

— Ce serait déjà quelque chose de l’aimer moins.

— Si elle n’était pas attaquée, en ce moment…

— Ah ! que tu me plais, en disant cela !

— … je te parlerais d’elle sévèrement…

— Injustement, j’en suis sûr !

— Que sais-tu d’elle, mon pauvre Pierre, homme d’imagination, et qu’a-t-elle fait pour toi ?

— Mon père et ma mère, qui sont les tiens.

— Et, dans la suite, qu’a-t-elle fait pour eux ?… Non, ne me réponds pas !… tu me répondrais des mots en l’air, et je ne te croirais pas. La France, pas plus que moi, tu ne l’as habitée. Tu as lu ses livres, feuilleté ses images, rêvassé d’elle…

— Écouté mon sang !

— J’écoute aussi le mien, qui ne parle pas de même. Raisonnons comme des hommes et sur ce que nous savons. Or, tu sais aussi bien que moi qu’elle est une nation faible…

— Qui a le bon droit pour elle !

— … faible, tu entends, et que voici aux prises avec un monstre puissant.

— Formidable.

— Préparé depuis longtemps, et qui a tout prévu. Eh bien ! dans la guerre qui va passer sur l'Alsace, moi j'ai un devoir que je veux remplir : je sauve ta fortune, ta famille de plus tard et la mienne.

— Nous y voilà.

— Suppose que la France ne réussisse pas dans cette guerre nouvelle !

— J'attendais le mot : tu crois qu'elle sera battue ?

— Assurément.

— Elle triomphera.

— Suppose que non ! Que ferez-vous, le lendemain de la défaite, et que deviendra l'Alsace que vous aurez abandonnée ? Elle sera germaine, entièrement, à jamais. Je ne veux pas que cela soit : je la garde.

— Elle redeviendra française, et tu auras servi dans les rangs de ses ennemis vaincus.

— Je garde aussi, quelle que soit la fortune des armes, la fabrique que le grand-père a fondée ; je me préoccupe du sort des deux cents ouvriers dont nous avons charge. Toi, tu oublies tout.

— Je sacrifie, ce n'est pas la même chose…

— Toi, c'est bien, peut-être, mais les autres ?

— Ah ! mon cher, dans tous les grands moments, quoi qu'il semble, l'homme qui fait son devoir peut faire souffrir d'autres hommes, ses enfants, sa femme, ses parents. Je compromets nos biens, ma part tout au moins, et la sécurité de ma mère : mais, sacrebleu, je crois relever l'honneur !

— Et les ouvriers ?

— Ils auraient toujours du travail dans la vallée, même si notre maison fermait. Tu la maintiendras, soit : dès lors, le préjudice n'existe pas pour eux, et je leur aurai donné un exemple…

— D'irréflexion, laisse-moi te le dire. Mais, pour la deuxième fois, je te le déclare : nous sommes des têtes carrées, toi, moi ; il y a autre chose à faire, maintenant, que d'essayer de me détourner, par des souvenirs d'enfance ou par des raisonnements, de ce que j'ai résolu. Vous ne gagnerez rien, ni maman, ni toi, ni d'autres.

— Alors, c'est fini ?

— Pas encore… Nous pouvons redevenir, pour une heure, des industriels.

— En effet.

— Des associés, qui vont entreprendre, chacun de son côté, un voyage long et périlleux. À qui confier la direction, pendant l'absence ? J'avais pensé à Eugène Denner.

Pierre, par un effort de volonté que Joseph n'avait pas eu besoin de faire, écarta les arguments qui affluaient dans son esprit. Il considéra un instant la photographie pendue au-dessus du bureau, et répondit :

— Comme tu voudras. Denner a été formé par mon père ; c'est un homme un peu âgé, encore capable de résolution, et bien au courant de nos affaires. Si tu pars demain matin, il faudrait examiner la situation à ce jour.

— Je l'ai déjà fait établir.

— Donner des ordres aux banques ; tâcher de prévoir quelques hypothèses ;... rédiger aussi une procuration, pour Denner, et pour notre mère surtout, qui sera la gardienne la meilleure…

— Tu as raison, Pierre, je n'avais pas pensé à elle. Tu vois que les collaborations servent. Descendons ! Prends la clé du bureau des écritures.

Le frère aîné saisit, accrochée à un clou, la clé qu'un employé, chaque matin, venait demander, et rapportait chaque soir. Puis, éclairés par une lampe électrique, que Joseph avait tirée de sa poche, les deux frères descendirent avec précaution. Ils passèrent près de la chambre de leur mère. Un instant même, sans s'être concertés, ils s'arrêtèrent pour écouter. Aucune parole ne fut dite pour les rappeler. Et cependant la mère dut les entendre. Elle veillait. Une lame de lumière passait au-dessous de la porte. À travers les cours, les deux hommes se dirigèrent vers le bâtiment central, plus vieux que les autres, au toit plus long, et que perçait, à l'extrémité, vers l'est, une cheminée. C'était un magasin pour les balles de coton, au bout duquel on avait réservé et aménagé, en 1911, une salle claire où se tenaient le caissier et les employés chargés de la correspondance et de la comptabilité.

Joseph ouvrit un coffre-fort, prit plusieurs livres, des liasses de papiers, et, s'asseyant près de Pierre, devant l'une

des tables de chêne blanc verni, – luxueux mobilier commandé par l'aîné, – il se mit au travail. Pendant plus de trois heures, il établit des comptes, demanda des renseignements à son frère, nota les principales instructions qu'il fallait laisser à Eugène Denner, écrivit quelques lettres, rédigea la procuration par laquelle les deux frères confiaient à leur mère et à leur employé principal la direction provisoire de la fabrique Ehrsam frères. Quand ils eurent signé tous deux, onze heures sonnaient à l'horloge, vieille d'un demi-siècle, encagée dans le grenier au-dessus d'eux, et qui réglait la vie de l'usine.

Joseph dit :

— Tu tâcheras de faire passer, par maman, une partie de tes fonds en France. D'ailleurs, si le gouvernement, – il parlait de l'Allemagne, – confisque tes biens, je suis sûr, tu entends ? sûr de trouver ce qu'il faudra, par emprunt, et de continuer à faire marcher la fabrique. J'ai des amitiés, que tu n'as pas su ménager.

— Que je n'ai même pas cherché à acquérir.

— C'est le tort que tu as eu.

— Ou la loyauté, cela dépend !

— En effet ; mais tout cela est passé maintenant, n'est-ce pas ?

— Irrévocable.

Les deux frères se levèrent. Ils s'approchèrent, sans s'être donné le mot, de la fenêtre en face de laquelle ils travaillaient, et qui ouvrait au nord-ouest. Ce fut Pierre qui tourna l'espagnolette, et il le fit en pensant que cette vieille ferraille avait été commandée, payée, regardée, puis bien des fois touchée par le père et le grand-père. Les vantaux

s'écartèrent. Les vitres vieilles tintèrent, mal assujetties par le mastic usé, puis, silencieusement, Pierre et Joseph se tinrent debout dans l'air frais, les mains posées sur l'appui de la fenêtre.

La nuit continuait la douceur du jour. Au delà des derniers bâtiments de la fabrique, on apercevait, entre les arbres devenus indécis de contour et gris comme des fumées, les toits de Masevaux, très pâles sous la lune, et la tour de Saint-Martin, puis les grands plis des montagnes, les uns revêtus d'une ombre légère, encore parente de la lumière, et les autres d'une teinte d'argent mat, nappe tombante des prés, où brillait ça et là le flot droit d'une cascade. Le recueillement était immense, total, et chacun des deux frères songeait : « Que de pauvres gens, cependant, torturés comme nous par l'ordre qui s'est abattu, ce soir, sur la vallée ! Combien qui ne dorment pas ! Et demain, tous ces départs ! Cette terre heureuse dont c'est le dernier moment, et qui sait que ce moment est venu ! »

Ils restèrent plus d'un quart d'heure ainsi, ne disant rien, goûtant la certitude et la suprême joie d'une pensée commune. Puis Joseph, qui avait toujours posé pour l'homme que rien n'émeut, se prit à rire d'un gros rire de brasserie, qui sonna singulièrement, parmi ces hangars vides et cette campagne seule.

— Dis donc, il faudra tâcher, tout de même, de ne pas tirer l'un sur l'autre !

Pierre leva les yeux au ciel ; il avait pensé à cela, lui aussi, mais il ne répondit point, n'ayant rien, hélas ! à répondre.

Il dit seulement :

— Que de sujets traités entre nous, ce soir, dont jamais nous n'avions causé ! Tu avais des idées si différentes des miennes : à peine si je m'en doutais.

— Que veux-tu ? Je suis de ceux qui ne parlent que les jours de catastrophe… Tu ne m'y reprendras plus j'espère. D'ailleurs, à quoi bon ?

Pierre serra la main de son frère, tendrement, le cœur tout brisé, ne voulant pas montrer ce qu'il souffrait, et, ayant fermé la fenêtre, il sortit du bureau dont Joseph prit la clé en disant :

— Tu peux monter dans ta chambre. Je vais accrocher la clé à la place habituelle, puis je verrai maman.

L'aîné monta, en effet, il passa devant la chambre de sa mère, et continua jusqu'au bout du couloir. Il avait oublié de prendre le bougeoir qui, chaque soir, était placé sur une console, dans le vestibule du rez-de-chaussée. Quand il eut passé, il tourna la tête. À ce moment, une petite lumière brilla à l'autre extrémité du corridor. C'était le frère cadet qui tenait d'une main la lumière, et de l'autre la clé du bureau de l'usine. Pierre, immobile dans l'ombre, vit ce lourd garçon, tranquille en apparence, comme d'habitude, se diriger vers le cabinet de travail, et ouvrir la porte ; il entendit le petit choc de la clé qui retrouvait sa place, pendue au clou ; il vit ce sous-officier de demain dans l'armée allemande, qui sortait, traversait le couloir, frappait deux coups à la porte de la chambre de madame Ehrsam. La réponse vint à lui, comme elle vint à Joseph, immédiate :

— Entre, mon petit.

La dernière chose qu'il aperçut, au moment où Joseph pénétrait dans la chambre, ce fut l'éclair furtif de la barbe

blonde en pointe, tendue en avant, et des yeux au-dessus, tout fixes.

La mère ne s'était pas couchée ; elle avait dû prier ; son prie-Dieu était un peu écarté du mur ; le lit, contrairement à l'ordinaire, était encore recouvert d'une étoffe brune qui, d'aucun côté, ne faisait de plis.

Madame Ehrsam, assise dans son fauteuil au pied du lit, et tournée vers la porte, regarda Joseph pour voir si quelque chose avait changé ; si la conversation, si longue entre les deux frères, les avait déterminés à partir ensemble, du même côté. Toutes les suppositions, depuis plusieurs heures, elle les avait faites, et, de chacune d'elles, elle avait éprouvé la douleur. Tout de suite, elle lut sur ce visage sans rayonnement, dans ce regard terne, nullement rajeuni par la joie d'un projet nouveau, que Pierre n'avait rien obtenu. Elle n'interrogea pas son fils. Joseph dit, simplement, posant le bougeoir sur la table de nuit :

— Voilà, maman : tout est arrangé, je viens de remettre la clé à sa place. Désormais, c'est vous qui la prendrez, maman, car nous vous avons donné tout pouvoir, ainsi qu'à Denner, de gérer la fabrique. Les comptes sont en ordre. Je crois bien que tout a été prévu.

— Tout, mon Joseph ?

Ils se considérèrent l'un l'autre avec une grande tendresse et une grande tristesse. La mère reprit, n'ayant point eu d'autre réponse :

— Tu as une conscience : dans toutes ces terribles choses, il faudra la suivre, n'est-ce pas ?

Ces mots, si lourds de sens, brisèrent, un moment, deux courages. Des larmes, brusquement, coulèrent des yeux du jeune homme. Il ouvrit les bras, et il serra sur son cœur, passionnément, sa mère qui s'était levée, qui pleurait aussi ; plusieurs fois, il l'embrassa, puis il se recula un peu ; ils demeurèrent l'un devant l'autre, désespérés de sentir que la séparation était accomplie déjà, immobiles, incapables encore d'agrandir ce petit intervalle et de se quitter tout à fait. Ce fut la mère qui prononça les derniers mots :

— Comme tu dois partir de grand matin, Joseph, la cuisinière ne sera pas levée. J'ai préparé moi-même quelque chose que tu emporteras pour manger. C'est sur la table de la cuisine, enveloppé. N'oublie pas !

Il fit signe avec les yeux qu'il remerciait, mais il ne pouvait plus résister à l'émotion : sa poitrine se soulevait ; il devenait lui-même aussi pâle que sa mère. D'un geste rapide il prit le bougeoir, ouvrit la porte, et, suivant le corridor à droite, se dirigea vers sa chambre.

Au petit jour, Pierre alla frapper à la porte de son frère : Joseph était parti. Pierre passa la matinée, comme il l'avait promis, en conversation avec Denner, et fit, pour le service de la fabrique, plusieurs courses dans Masevaux. La petite ville avait sa physionomie ordinaire. Les ménagères allaient aux provisions vers la place du Marché et le long de la Grand'Rue qui passe devant l'église ; quelques charrettes étroites, à quatre roues, conduites par des paysans, croisaient, dans les rues, les automobiles militaires ou civiles, un peu plus nombreuses que de coutume.

Les visages des Alsaciens, pour qui connaissait bien cette race, s'éclairaient d'une petite flamme intérieure lorsque, dans les boutiques ou sur la chaussée, les hommes, les

femmes s'abordaient les uns les autres. Même par signes, on ne parlait qu'aux amis dont on était sûr. Tous les fonctionnaires allemands étaient demeurés dans la ville ! On commentait en phrases rapides la grande nouvelle de la veille, et déjà il y avait des gens bien informés pour dire ce qui arriverait bientôt. On citait le nom de plusieurs jeunes hommes qui, dans la nuit même, avaient essayé de franchir la frontière de France. Avaient-ils réussi ? Nul ne le pouvait dire. Mais, de tant d'oreilles aux écoutes, dans la campagne et dans la ville, de tant de mères, de frères, de sœurs qui n'avaient pas dormi, il ne s'en trouvait pas qui eussent entendu plus de trois ou quatre coups de fusil tirés dans les bois du côté de l'ouest.

Pierre fut accosté par le tailleur, par deux ouvriers du tissage de M. André, par un contremaître de la fabrique de M. Lauth, qui est près de Thann ; il apprit que son tout proche voisin, Victor Reinhardt, le mari de la jeune femme accouchée de la veille, était parti dès minuit, le premier de tous, laissant la pauvre petite si dolente qu'on ne savait si tant de chagrin ne tournerait point en maladie. Une ou deux fois, ses interlocuteurs le questionnèrent, à la manière d'Alsace, indirecte et goguenarde :

— Eh bien ! monsieur Pierre, je pense que vous allez faire un petit voyage, vous aussi ?

Les yeux, glissant entre les paupières, indiquaient toujours le côté de l'ouest.

Le jeune homme, habitué à cette mimique prudente des pays opprimés, y répondait gravement, comme s'il traitait une question de commerce :

— J’ai l’intention d’aller voir quelques vieux amis de mon père.

Alors une main se tendait vers lui.

— Bonne chance, monsieur Pierre ! Au revoir, monsieur Pierre !

Et, s’éloignant l’un de l’autre, il y avait là, dans la Grand’Rue, ou dans la rue de l’Hôpital, ou dans la ruelle du Lièvre, deux Alsaciens qui songeaient à la France, et n’en disaient pas le nom.

Au début de l’après-midi, Pierre se rendit à la fabrique, avec sa mère. On vit madame Ehrsam et son fils au milieu des employés, dans les hangars, dans la machinerie, dans les salles où le coton est peigné, étiré, filé. Les ouvriers, porteurs de ballots de marchandises, pousseurs de wagonnets, huileurs de rouages, toutes les ouvrières rattacheuses de fils, qui surveillent les broches en mouvement, tournaient la tête et observaient cette mère et ce fils qu’on n’avait point vus ensemble dans les ateliers, depuis la mort de M. Louis-Pierre Ehrsam. Que serait le lendemain ? Qu’allait faire celui-ci, dont la mine était plus soucieuse que d’habitude ? Et que ferait celle-là, qui avait la force de sourire, bonnement, et qui se rappelait tous les noms : Honner, Lutz, Diringer, Kuntz, Richter, Comis, Roos, et les autres ?

Vers deux heures et demie, le jeune patron rendit visite à un ami plus âgé, et non atteint par la conscription, qui habitait dans la partie neuve de Masevaux, vers l’est, une villa depuis six semaines seulement terminée. Il revint avec lui et passa sur la place des Blés. Ce n’était pas sans raison. Là, se trouve l’hôtel de l’Aigle d’Or, et, en face, la bâtisse, en style nurembergeois, de la perception allemande. Les officiers al-

lemands aimaient la bière de l’Aigle d’Or, et cette maison voisine leur plaisait, comme une image patriotique, une laideur allemande dans une ville trop alsacienne à leur goût. Pierre était assuré de rencontrer là quelques « autorités », et, en effet, un gendarme et un sous-officier causaient, surveillant les passants, à côté de la porte de la perception. Les deux amis se promenèrent de long en large au fond de la place, et, chaque fois qu’ils s’approchaient des deux Allemands, Pierre avait soin de parler plus haut, en langue allemande, comme un homme qui ne cache pas ses projets :

— Voici, je rejoins demain mon régiment ; il a fallu mettre ordre à mes affaires ; mais on peut être à Mulheim de bonne heure, tu sais. Mon frère est parti avant moi. Moi non plus, je ne manquerai point à mes obligations.

L’autre répondait des mots vagues, et les deux fonctionnaires prussiens écoutaient, et notaient administrativement.

Le soir, après le dîner, la mère et le fils veillèrent un peu de temps dans la salle à manger. Ils causèrent bas, la main dans la main, près de la fenêtre, tandis que l’ombre descendait pour la seconde fois, depuis que l’appariteur de la municipalité de Masevaux avait, au son du tambour, annoncé la « mobilisation de précaution ». Les journaux de France n’arrivaient plus. Madame Ehrsam avait lu et médité les brèves nouvelles de la *Thanner Zeitung*. Deux numéros du journal étaient encore sur ses genoux.

— Pourtant, mon Pierre, tu vois bien, la *Gazette de Thann* le dit expressément : ce n’est pas la guerre ; tiens, ici, dans le n° 205, du mardi 28 juillet, il est dit que l’Angleterre essaye d’arranger le conflit entre l’Autriche et la Serbie ; dans le numéro du 31, que j’ai reçu ce matin, tu peux lire une dépêche de Berlin, rassurante. C’est au bas de la page… Je

sais le texte par cœur : « L'information d'après laquelle l'Empereur aurait ordonné la mobilisation de l'armée et de la flotte est inexacte. » De même, regarde, un peu plus loin : la Chambre de Commerce de Strasbourg recommande le sang-froid ; elle proteste contre le retrait des dépôts des caisses d'épargne, contre l'accaparement des vivres et de la monnaie… Eh bien ! si, après huit ou dix jours, la tension entre les deux pays diminue, si tout s'arrange, tu auras fait une équipée dangereuse.

— Sans aucun doute.

— Ne crois-tu pas que si tu attendais un peu, si tu te cachais…

L'ardent et brun visage de son fils s'éclaira d'un sourire :

— Oh ! maman, maman ! Comment pouvez-vous, vous qui êtes de l'Alsace qu'on ne trompe point, avoir encore des illusions sur l'Allemagne ? N'en doutez pas : nous sommes en guerre, et moi, je n'ai plus que des minutes à rester ici.

— Alors, mon bien-aimé, va-t'en !

Le regard qu'ils échangèrent fut celui de la plus parfaite communion d'intelligence et de cœur : regard de Français, regard de Française, comprenant de même l'honneur, souffrant de même, s'estimant l'un l'autre pour ce qu'ils sentaient en eux de supérieur à toute douleur.

À ce moment, Anna entra, et dit :

— Monsieur, il y a un ouvrier qui vous demande. Il dit que l'ordre de mobilisation a été affiché, dans toute la ville, à cinq heures.

Pierre se leva, sortit, et rentra quelques instants après.

— C’est ce bon Brogne, qui venait me prévenir, et, naturellement, me conseiller… Encore un cœur d’Alsacien, celui-là !

— Tu n’as rien dit, j’espère ?

— Évidemment. Mais désormais la guerre est déclarée, officiellement. Demain, dimanche, 2 août, est le premier jour de la mobilisation.

Rappelée à la réalité dont elle n’avait jamais été bien loin, madame Ehrsam demanda :

— Peux-tu me dire par où tu vas passer ? nous sommes seuls ici ; je voudrais te suivre, par la pensée, aussi loin que je pourrai ; ce n’est pas beaucoup : j’ai si peu voyagé !

Penché vers elle, et parfois l’embrassant, Pierre confia à sa mère son projet. Il semblait que ce fût un condamné, et qu’il fît ses dernières recommandations :

— Quand je ne serai plus là, vous aurez soin de ne pas raconter ce que je viens de dire ;… je vous remets en garde les papiers qui sont dans ma chambre, mes dessins, mes lettres… Vous pourrez répondre peut-être à quelques lettres qui viendront pour moi ; je penserai à vous à toute heure.

Le dernier mot qu’ils échangèrent, très bas, vers dix heures du soir, fut celui-ci :

— Maman, je tiens beaucoup à savoir, vous comprenez, où se trouvera mon frère Joseph. Tachez de faire porter des lettres en France…

La mère n’eut pas la force de répondre. Elle avait entr’ouvert, sans bruit, la porte de la maison ; Pierre avait passé ; il était sur la seconde marche du perron ; entre eux, il

y avait un peu de nuit ; des nuages couraient sur la lune. La mère vit la grande et svelte silhouette de son fils se perdre dans l'ombre du côté du portail ; elle n'entendit même pas le bruit du portillon qui se refermait. Pierre était déjà sur le chemin, l'immense aventure commençait.

II

L’ACCUEIL

Il avait pris un costume de chasse brun, et un chapeau mou ; dans l’une de ses poches était un revolver, et dans sa main droite un bâton ferré.

Avant de sortir de l’ombre du mur, il regarda du côté où le chemin s’abaisse vers la ville. Il vit seulement une forme indécise, une femme peut-être, qui traversait en bas la route, et entrait dans la rue du Chariot. Il attendit qu’elle eût disparu, et remonta, sans bruit, à pas rapides, le long du cimetière, par la route de Rougemont, la route de France. L’extrême silence l’étonnait. Pourquoi, l’ordre de mobilisation ayant été lancé, n’y avait-il aucun mouvement de troupes dans cette direction ? Cependant, il avait beau regarder, entre les platanes, tantôt vers les prairies qui descendent, à gauche de la route, tantôt vers les collines cultivées, qui se lèvent à droite, il n’apercevait aucun groupe de soldats. Derrière lui, devant lui, pas de convoi en marche ou garé. Partout la nuit tranquille aux images familières. Sur le plateau, les bâtiments du Baerenhof ressemblaient à une grosse meule de paille ; dans le champ à côté, les javelles, debout, en tas, se dressaient en files régulières, comme les tentes d’un camp endormi. Des perdrix seules y dormaient, et des alouettes. Il entendit un cri d’oiseau dans la nuit. Un peu plus loin, quand il fut arrivé dans la région des vergers hauts, où sont tant de pommiers, de pruniers et de cerisiers, il se détourna, et essaya, une dernière fois, de reconnaître la ville en arrière ; mais la lune

était toujours voilée : Masevaux, dans le creux des terres, n'était plus qu'un peu d'ombre, et, dans le cercle des montagnes, il n'y avait plus qu'une seule petite lumière, grosse à peine comme une étoile de dixième grandeur, et qui veillait, entre ses sapins, on ne sait où. Pierre se sentit séparé de tout ce qu'il aimait. Encore un peu de marche, et il approcha de la lisière de la forêt qui est toute en haute futaie, et qui couvre inégalement les deux côtés de la route, simple dentelure à gauche, et vastes étendues de l'autre bord.

Prends garde, jeune homme ! la Prusse, depuis quarante-quatre ans, a compté les déserteurs alsaciens. Elle sait que la liste n'est pas close. Elle a dû donner des ordres pour que la frontière fût bien surveillée, dans cette nuit où se fait la séparation du monde, comme un jugement dernier ! Prends garde ! la frontière passe au milieu des bois : tu as beau te souvenir des sentiers, connaître les ravins, les clairières, les cantons du chêne et ceux du hêtre, chasseur de bécasses et de lièvres, tu as bien du monde contre toi ! Les douaniers et les forestiers sont d'habiles gens pour guetter et surprendre un contrebandier. Et, cette nuit, tu fais la plus grosse contrebande qui soit, tu voles, à l'âpre puissance guerrière, les insignes du commandement qu'elle t'avait donné, et ton esprit, et le regard clair de tes yeux qui visent bien, et ton jeune sang. Elle est là, n'en doute pas, pour veiller sur son bien !

Pierre songeant ainsi, un peu avant la lisière de la forêt, quitta la route, et, traversant la cornière d'un champ labouré, commença par longer la ligne des arbres, qu'un bandeau d'herbe séparait des vergers et des champs. Il avait armé son revolver, et le tenait dans son poing gauche, le long de sa cuisse. S'il y avait une patrouille dans le bois, il l'entendrait marcher : la terre sonne mieux, la nuit. Quant à suivre la route, si près de la frontière, il ne pouvait le faire plus long-

temps. Il écouta, deux fois, trois fois, retenant son souffle. Le vent, qui poussait les nuées accumulées, ne descendait pas jusqu'aux pointes des hêtres, même sur ces hauts contreforts. Rien ne luttait, ni racine, ni branche, ni feuille ; toute la vie épanouie s'abreuvait aux sources du sol et de l'air ; toutes les cellules ouvraient leurs lèvres invisibles, et le parfum des bois, chef-d'œuvre de la vie et de la mort associées, s'échappait de la forêt par toutes les ogives.

Une automobile militaire gronda un moment derrière Pierre Ehrsam, souleva, en descendant la rampe, une poussière qui dessina, dans la nuit, comme une voie lactée, inégale d'éclat, bientôt dissipée. N'entendant plus rien, Pierre, entre deux buissons de saules, pénétra sous bois. Il attendit que ses yeux fussent habitués à l'ombre. Promptement, il découvrit le paysage que formaient devant lui les troncs espacés de baliveaux de chênes, mêlés de quelques ormes, colonnades légères plantées sur un terrain montant, uni, feutré de feuilles mortes. Il se tenait immobile, prêt à se jeter sur le douanier ou le gendarme qu'il aurait aperçu derrière un des troncs d'arbres, le cœur battant, et, pour la première fois de sa vie, en guerre. Seuls, les buissons de houx, à gauche, du côté de la route, pouvaient cacher une embuscade. Le jeune homme commença de monter vers la droite, et, parvenu aux deux tiers de la hauteur boisée, suivit une piste horizontale, qui s'enfonçait, avec la colline, dans les profondeurs vertes. Toutes les minutes, il s'arrêtait pour écouter, puis il reprenait sa marche en avant. Quand il eut fait environ un kilomètre, il entendit un coup de sifflet, puis des voix d'hommes, criant en allemand : « Tirez ! » Deux coups de feu partirent, du milieu des futaies et du sommet de la pente, à environ cent mètres de lui.

En même temps, son pied glissait dans un trou rempli d'eau, et Pierre tombait sur le côté. Il se redressa aussitôt, et se tint debout, contre un aune, du haut en bas feuillu, qui poussait dans cette vasière. Des hommes couraient, probablement trois ou quatre. Leurs pas faisaient trembler et sonner la terre conductrice et légère. Pierre crut voir une ombre passer, un trait noir et vertical, comme si un arbre s'était rapproché d'un autre. Il prit son revolver dans la main droite, et dirigea l'arme du côté où la futaie montait. Mais rien ne bougea plus, le bruit cessa. Une hulotte appela trois fois, dans les combes. Pierre regarda cette masse boueuse où il était tombé ; elle descendait la pente, devenait fontaine, puis ruisselet que devaient, plus bas, grossir les eaux des sources et des fossés. Il se souvint du nom de ce ruisseau, le Hahnenbächle, et connut ainsi que la frontière était toute proche. Prudemment, passant d'un arbre à l'autre, il continua d'avancer. Encore cinq minutes, et il pensa : « Je suis en terre française ! » Cinq autres minutes, et, descendant la pente jusqu'au bord de la route, il passa la tête entre les buissons. Chose stupéfiante : cette route d'accès en Alsace était aussi déserte qu'un chemin de Bretagne ou des Landes. « Oh ! pourquoi les Français n'ont-ils pas envoyé ici un bataillon de chasseurs ? un peloton de cavaliers ? Que ce serait aisé de prendre cette nuit Masevaux ! »

De l'autre côté de la route, ce n'était déjà plus la forêt. Un vaste plateau s'étendait, dont on pouvait deviner les lisières ; à peu de distance, Pierre apercevait une masse noire, assez haute et mince, en plein champ. Il reconnut le monument élevé aux morts de 1870, sur le territoire de la commune de Rougemont-le-Château, près de la ferme Gœtz.

L'Alsacien sauta sur la route, et fit le salut militaire, à la française, puis, à grandes enjambées, s'achemina vers le vil-

lage. Bientôt il entra dans la rue qui tourne et qui, vers le milieu de Rougemont, descend vers l'église. Là, en haut de la côte, il fut enfin arrêté par l'autorité française.

— Qui vive ?

— Ami !

L'homme qui criait « Qui vive ? » était un douanier. Il sortait, un caban sur le dos, sa carabine à la bretelle, d'une auberge où il devait être attablé l'instant d'avant. Il s'avança jusqu'au milieu de la route, saisit son arme à deux mains, et la tint horizontalement à la hauteur de la poitrine. Il reprit, d'autant moins endurant qu'on ne lui résistait pas :

— On vient de l'autre bord, à ce que je vois ?

— Oui, pour m'engager.

— S'engager, s'engager, c'est toujours facile à prétendre !… Avance à l'ordre, toi, le particulier !

La porte de l'auberge était maintenant ouverte. La flamme du foyer se reflétait sur les vitres et coulait dans la rue. Des ombres s'y mêlaient. Il y avait des buveurs, sans doute les douaniers du poste, dans la grande salle.

Quatre hommes des douanes étaient, en effet, assis à l'extrémité d'une table de cuisine, les coudes écartés et posés sur le bois, les visages rapprochés, quatre vieux pleins de vin rouge, civils par le bavardage, mais équipés en guerre. On le voyait du reste : les carabines, les ceinturons, les cartouchières reposaient pêle-mêle sur la partie libre de la table. Et de ce côté, tout au bout, près du feu qu'il avait allumé pour sécher ses vêtements, – car il avait roulé dans un fossé, – un sous-officier des douanes causait avec l'hôtesse, animée, suante, qui riait dans l'ombre de sa main tendue en

écran. La flamme montait, pointait, se tordait aux courants d'air venus de partout.

— Adjudant, voici un particulier que j'ai cueilli sur la route. Il se dit Alsacien.

L'autre, qui avait la trogne rouge, l'œil égrillard, la barbe en fer à cheval et une certaine assurance de général de frontière, se détourna, toisa Ehrsam, et se mit à l'interroger en dialecte.

— Il n'y a pas de doute, conclut-il, après un court dialogue : vous êtes du pays de là-bas. Seulement, moi, je ne peux pas savoir pour quelle raison vous venez en France, n'est-ce pas ? Les raisons, ça regarde les chefs.

— Où sont-ils ?

Les deux sourcils de l'adjudant se rapprochèrent violemment ; il cessa de présenter et de tendre à la flamme le pantalon d'ordonnance qui fumait sur ses tibias, ses fémurs et son ventre, se tourna carrément, et, sans se lever, les bras croisés :

— Croyez-vous que je vais vous le dire ?

Les quatre buveurs, auxquels s'était joint le héros de l'arrestation, se mirent à rire, et approuvèrent le chef, bruyamment :

— Il ne faudrait plus que ça ! Dire où sont les chefs ? Eh ! bien ! adjudant, il en a un aplomb, le prisonnier !

— Prisonnier ? demanda Pierre, en les regardant l'un après l'autre.

Ils se turent, tous les cinq. Le plus timide acheva de vider son verre, pour se donner contenance et expliquer pourquoi il ne répondait pas. Tous, ils avaient d'honnêtes figures de cultivateurs, semeurs de petits oignons et de laitues, qu'une promenade en armes tenait chaque jour en santé et préparait aux douceurs de la retraite. L'énergique physionomie de l'Alsacien, l'indignation de ce déserteur pour la France, qu'on traitait de prisonnier, les intimidait. Ils n'avaient que l'habitude du règlement et la religion de la circulaire.

— Dame ! répondit le plus brave, on ne vous laissera pas tout de même aller !

— Y aurait un rapport contre nous, pour sûr, dit un autre. Ça irait jusqu'au ministère des Finances.

— Peut-être bien plus haut, fit le doyen de l'escouade, avec solennité.

Pierre, voyant que, des huit personnes présentes, il était seul debout, prit une chaise, et, tournant le dos aux buveurs, s'assit devant le feu, entre l'hôtesse et l'adjudant.

— Je resterai ce qu'il faudra de temps avec vous. Mais je m'étonne que vous n'ayez pas autre chose à faire. L'ordre de mobilisation a été affiché à Masevaux, hier soir, à cinq heures.

— Ici, de même ! répliqua l'homme.

— Le premier jour de la mobilisation est le jour qui a commencé depuis une couple d'heures, puisque j'entends sonner deux heures à l'église. Vous ne paraissez pas beaucoup vous remuer, pour des soldats en guerre !

— On veille ! dit le douanier en regardant du côté de la porte. La preuve, c'est que vous voilà pris. Et il y en a d'autres dehors, des douaniers ! Seulement, ils ne vous ont pas rencontré. Mais on veille, allez !

— Les Allemands aussi. À la distance où vous êtes de la frontière, ils vous prendraient en quelques minutes, tous, et moi en sus, qui serais fusillé.

— Pas si bêtes ! On filerait ! On a l'ordre de filer !

— De se replier, dit l'adjudant, vexé, en reculant sa chaise. Charmoy, laissez-le parler ; il a peut-être des choses intéressantes à dire. C'est dans les circulaires, ça, qu'on doit interroger les prisonniers… Avez-vous rencontré des troupes en marche ?

— Pas une compagnie ! C'est même une chose extraordinaire, et sûrement voulue. Ils ne négligent pas de se garder, eux, à moins que l'apparente négligence ne soit un piège. J'ai entendu une patrouille en marche, et deux coups de fusil…

— Nous aussi ! un déserteur sans doute, comme vous.

— C'est tout. À Masevaux, pas de garnison.

Les hommes attablés, en arrière, clignèrent les yeux comme des gens auxquels on n'en conte pas.

— À Saint-Amarin, à Thann, des détachements sans importance. Je l'ai entendu affirmer, hier, par un ami qui revenait des vallées. Comment n'avez-vous pas essayé déjà d'entrer en Alsace ? Tant de cœurs qui vous espèrent !

— Il parle bien ! murmura le douanier qui avait arrêté Pierre.

Les autres approuvèrent. La graine de France était en eux, secrètement.

— Oui, pourquoi n'entrez-vous pas ? Enfin, je sais, cela ne me regarde pas encore… Mais j'aimerais raconter ces choses-là, et d'autres, à un officier de troupes, infanterie ou cavalerie, peu importe. Menez-moi devant l'un d'eux. Vous en avez sûrement un à Rougemont ? Au débouché d'une route !

— Pas un ! dit le chef.

— Comment, pas un ?

— Vous ignorez donc, – ça n'est un secret pour personne en France, – que toutes les troupes ont été retirées de dix kilomètres, pour qu'on ne dise pas…

— Quelle est la dinde ?

Il y eut des rires discrets, au bout de la cuisine, et l'hôtesse, gênée qu'on parlât mal de « quelqu'un de gros », qu'elle ne connaissait pas, d'ailleurs, se leva en bâillant.

— Mon homme est monté se coucher. Je vas fermer l'auberge. Vous n'avez besoin de rien, messieurs ?

— Deux fillettes de rouge, madame, pour boire à la santé de l'armée !

Elle traversa la pièce, et ouvrit la porte du cellier, après avoir fermé celle qui donnait sur la route.

Le sous-officier de douanes considérait son « prisonnier », et, devinant, à beaucoup de signes, qu'il avait affaire à un homme qui en savait plus long que lui, prenait le parti d'en référer à l'autorité supérieure. Il boutonna sa vareuse,

qu'il avait ouverte pour mieux faire sécher le haut du pantalon, brossa, de la paume de la main, l'étoffe encore mouillée et collant sur les jambes, puis se couvrit et se leva.

— Vous, les hommes, dit-il, allez m'attendre en haut du bourg, à l'entrée du chemin du cimetière. À deux heures et demie nous commençons notre ronde. Qu'on ne s'écarte pas ! Je vais conduire ce particulier au lieutenant, qui n'aime pas qu'on le dérange, mais enfin, depuis quarante-quatre ans, ce n'était pas la guerre, et à présent, c'est la guerre.

Pierre fut stupéfait de voir que les douaniers étaient demeurés assis pendant que le chef leur parlait, et aussi qu'ils lui répondaient, non par un oui, qui eût été la réponse correcte, mais chacun par une petite phrase, plaisante ou bougonne, selon l'humeur « eh bien ! oui, on y va ;… ne nous fais pas trimer, on a tous envie de dormir ;… promets qu'on rentrera quand ta culotte sera sèche ?… » comme s'ils avaient été de simples tâcherons, même à présent, loués pour une besogne civile et de peu d'importance. Il suivit l'adjudant. Celui-ci descendit la pente, passa devant l'église, et, un peu plus loin, frappa deux fois, du manche de son couteau, le volet d'une fenêtre basse, qui s'ouvrit aussitôt.

— Qu'y a-t-il ? Ah ! c'est vous, Guth ? Dépêchez, je suis en train de téléphoner. Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

— Un Alsacien, mon lieutenant, dit Pierre, qui demande à s'engager.

L'officier de douanes, gros homme alerte, qui avait un œil presque fermé et l'autre ardent comme une chandelle, examina un instant Pierre Ehrsam, et fit la moue.

— Est-ce que ça me regarde, les engagements ? F… moi la paix !

— Je ne peux pas, mon lieutenant. À qui envoyer l'Alsacien ? Vous êtes commandant de place, ici !… C'est que j'sommes en guerre, officiellement…

Le lieutenant ferma brutalement les volets. Mais quelques secondes ne s'étaient pas écoulées, qu'il ouvrait la porte, un peu plus bas, et rappelait Guth.

— Gardez-le à vue jusqu'au jour. Il y aura bien une automobile de service pour Felon. C'est là que se trouve le général. Il saura comment faire…

Pendant deux heures, Pierre, confié à la garde du douanier Charmoy, dut attendre, sous un hangar de trois côtés abrité par des planches, et où un fermier de Rougemont remisait ses charrettes et ses instruments agricoles. Assis en face l'un de l'autre, chacun sur un brancard d'un vieux tilbury, ils fumèrent de longues pipes, et Pierre put se convaincre de l'incroyable difficulté qu'on éprouve à faire parler un paysan français dont la défiance est éveillée. Aucun mot ne fut prononcé, par ce Vosgien, qui eût un intérêt, une couleur, un sens de sympathie personnelle ou d'hostilité. À tout ce que Pierre racontait, Charmoy répondait : « Ça se peut bien, » et à tout ce qu'il demandait : « On ne sait rien en tout dans not'coin. » L'ardent amour de l'Alsace pour la France, que Pierre exprimait, n'amenait qu'un sourire sur la figure du douanier, et ce sourire n'allongeait qu'un côté de la bouche.

Au jour, des automobiles traversèrent Rougemont. D'autres s'y arrêtèrent. À chaque fois, le douanier se levait de dessus le brancard, ôtait sa pipe de sa bouche, et, faisant un signe au chauffeur : « Dites donc ? allez-vous à Felon ? » La plupart des conducteurs, qui ignoraient Felon comme Pampelune, sans répondre, mettaient en marche la voiture.

Cependant il s'en trouva un, préposé au commandement d'un camion vide, et qui dit enfin :

— Je ne vais pas bien loin du patelin que tu nommes, que te faut-il ?

— Emmener le compagnon que voilà. Ça vient d'Alsace, tu comprends ? Il faut le conduire au général. T'auras bien une occasion ?

— Oui.

— Mais faut pas le lâcher, tu as compris ?

En montant sur le siège, à côté du chauffeur militaire, Pierre, las et mécontent, dit à son gardien de la nuit, en signe d'adieu :

— Il n'est pas tendre, l'accueil que fait la France aux enfants d'Alsace !

— Ça se peut bien, répondit Charmoy, qui se hâtait déjà de remonter la rue tournante du bourg, et de rejoindre ses camarades.

Le chauffeur, tout jeune soldat, avait conduit l'automobile d'un homme du monde, propriétaire d'un hôtel et de deux châteaux : Paris, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne. Il était rose, avait une bouche en arc relevé, une moustache large comme un crayon, et tenait, collé au bout de sa langue, un tronçon de cigarette qui ne l'empêchait ni de parler ni de rire. En peu de minutes, il eut déridé le prisonnier, raconté trois ou quatre histoires, dont la sienne propre, et pris avec lui le ton de la plus entière camaraderie. Il ignorait tout de l'Alsace, sauf les principales marques de pâtés de Strasbourg et les rubans noirs des femmes. « Chic, dites donc, les femmes de chez vous, avec leurs papillons ! J'en ai vu une

petite, au théâtre Montparnasse : non, vraiment !… » La revanche lui semblait assurée.

— L'Allemagne l'aura voulu ! disait-il. Chez nous la mobilisation est commencée aussi. Gare aux Boches ! Si vous voyiez nos troupes !… Tenez… regardez, en haut de la seconde colline, là-bas, vous ne voyez pas ? entre les peupliers ? Nous serons, dans deux minutes, en face des pioupious de France ! Vous n'avez pas peur, au moins ?…

Il disait cela d'un air demi-défiant, parce qu'il venait de voir, au nom des soldats de France, l'Alsacien se rejeter en arrière et devenir tout pâle. Pierre éprouvait une émotion que l'autre ne pouvait comprendre. On n'apercevait plus les képis ni les pantalons rouges, cachés par la levée des terres que gravissait à présent la voiture. Il allait, pour la première fois, rencontrer non pas en parade, mais commençant la guerre, tout près d'entrer dans son Alsace, dans sa vallée peut-être, ces soldats fameux dans les légendes, ceux qu'il aurait demain pour compagnons, ceux que son père avait quarante ans attendus…

Il lui sembla que l'automobile ne finirait jamais de grimper la pente. Au sommet, la voiture s'arrêta. Un bataillon d'infanterie arrivait, d'un pas rapide. Les rangs flottaient un peu ; les hommes cueillaient des mûres ou des brins de saules dans les haies ; quelques notes de chansons volaient au-dessus des compagnies en marche. Tout était neuf ; on avait dû passer la veille une revue de détail ; pas un bouton ne manquait ; la boue qui tachait les godillots était fraîche du matin ; il y avait quelques visages levés vers l'horizon, des yeux cherchant les lignes, maintenant proches, où passait la frontière ; mais la joie mâle ouvrait les lèvres, le défi plissait les sourcils, la grande fierté d'être la troupe d'élite, première

à l'aventure, tendait au vent les poitrines, et donnait de l'élan aux jambes les moins jeunes. De vieux sous-officiers, magnifiques et loufoques, terribles comme s'ils avaient fait dix campagnes, s'apprêtaient à montrer aux bleus comment il faut courir, charger, pointer, poursuivre ; les officiers, à leur place réglementaire, serrés dans leur tunique, vivaient l'heure des fiançailles, l'heure qui n'a point d'heure semblable ; les plus jeunes riaient, entre eux ou avec les soldats ; les capitaines, se dressant sur leurs étriers, observaient par-dessus les haies, et s'étonnaient déjà que « ce ne fût pas commencé ». Le soleil, victorieux, avait tout le ciel pour lui, et tenait à distance quelques vapeurs légères, descendues des montagnes et glissant sur les bois.

Pierre s'était levé. Sans savoir pourquoi, par habitude, il avait mis ses gants, et, sachant bien pourquoi, il saluait. Un capitaine, – celui de la 3e compagnie, – appuya son cheval vers la gauche, et l'amena le long du camion arrêté.

— Vous venez de Rougemont-le-Château ?

— Oui, mon capitaine.

— Pas d'éclaireurs ennemis dans le voisinage ?

— Rien de visible. Monsieur le baron disait, chez nous, que la bête n'a pas été vue par corps. Des coups de feu seulement, cette nuit, en forêt.

— Beaucoup ?

— Trois ou quatre vers minuit, deux plus tard.

— Et ce civil, qu'est-ce que c'est ?

— Un qui veut s'engager, mon capitaine.

— Alsacien ?

Pierre expliqua ce qu'il avait fait la nuit précédente. L'officier, tout à la rigueur des règlements, encore intacts, ou distrait par d'autres pensées, ne témoigna aucun sentiment, et dit seulement :

— C'est bien.

Puis, comme s'il était pris de soupçon :

— Où allez-vous, pour vous engager ?

— À Felon, mon capitaine.

Il eut plaisir à dire : « mon capitaine, » et le mot, en passant, lui releva les moustaches.

— C'est une erreur : allez à Belfort.

— Alors, faut que je le débarque ! dit le chauffeur. Au premier village, je le remets à la gendarmerie, qui se débrouillera.

C'est ainsi que Pierre Ehrsam, entrant dans sa patrie nouvelle, commença de souffrir à cause d'elle et de la trouver mal ordonnée. Avant d'atteindre le plus proche village, il partagea la tranche de pain et le morceau de lard salé, que le chauffeur tira de la poche de cuir où il enfermait une partie de sa trousse.

— Vous m'avez l'air peu commandés, dit-il, en serrant la main du chauffeur qui reprenait la route, après avoir confié son passager à la gendarmerie de X…

— Pas assez, vous trouvez ? Assez pour le plaisir !

— Oui, mais le point est de savoir si vous l'êtes assez pour vivre, pour lutter contre ce monstre allemand, qui est bien dressé, je vous assure.

On lui promit de le faire monter dans la première voiture qui se dirigerait sur Belfort. Et, de nouveau, il attendit.

III

MASEVAUX ATTEND LA FRANCE

Pendant ce temps, madame Ehrsam, seule dans la grande maison, et rentrant de la fabrique où elle avait passé une partie de la matinée, se demandait : « Pourquoi mes deux fils sont-ils si dissemblables ? Ai-je donc manqué de parler de la France à Joseph ? Que le père souffrirait, en voyant qu'il n'a pas deux Welches !… J'ai cependant écarté de chez moi tous ces Allemands, qui cherchaient de toutes manières, la brutale, l'habile et la cauteleuse, à pénétrer dans les maisons de vieille Alsace… Il m'a manqué, peut-être, de mieux connaître les Français ? Je n'ai fait d'autre voyage chez eux que mon voyage de noces, par la Schlucht, aux lacs de Gérardmer, de Retournemer et de Longemer, à Nancy, à Dijon. C'est tout, et une seule fois. Pour nous, qui avions le cœur si bien disposé, c'était assez. Mon mari la connaissait, la France. Mais les enfants ! La race est bonne, pourtant, j'en réponds, chez Joseph, comme chez Pierre. Mais, par ma faute un peu, je l'avoue, ils n'avaient de français que l'imagination. On rêvait de France, on parlait de France, en famille : c'était loin, dans le temps et dans l'espace. Et les Français non plus, ne venaient pas. Ils nous laissaient ; nous étions, Alsace et France, comme des époux séparés qui ne se voient plus, qui ne s'écrivent plus, et, malgré tout, commencent à trouver lourd l'engagement qu'ils ne renient point… Où est Pierre à cette heure ? où est Joseph ? Ils n'ont plus de liberté ; ils sont pris et roulés, comme deux pauvres grains de sable, dans les flots immenses qui vont se heurter ; malgré

eux, ils iront, ils vont déjà ; il ne leur reste que la pointe de leur volonté, qui échappe à tout, la haute flamme tremblante qui est morte en beaucoup, mais qu'ils ont gardée. Par là, ils peuvent encore être eux-mêmes, choisir autre chose que ce qu'ils font, vivre parmi d'autres compagnons que ceux qu'ils coudoient ; près de moi, près de Dieu. Il faut que je les aide, que je leur écrive. Le second surtout en a besoin. Ah ! que dirait le père, s'il était là, quand je vais mettre l'adresse : Joseph Ehrsam, Mulheim ;... Mulheim, lorsque la guerre est ouverte entre l'Allemagne et la patrie secrète ! »

Elle commença tout de suite d'écrire, sur la table où ses fils, l'avant-veille, s'étaient accoudés, pour causer une dernière fois, sous le portrait de Louis-Pierre Ehrsam. Ce fut d'abord une longue lettre à Joseph, tendre, demandant des détails, ne se plaignant pas, ne reprochant rien. Le nom même de l'aîné n'était pas prononcé. La mère terminait ainsi : « Je ne sais rien, depuis hier soir, de celui que nous aimons tant. » Lorsqu'elle voulut, ensuite, écrire à Pierre, – elle se reprochait déjà le plaisir plus vif qu'elle y prendrait, – la pensée lui vint : « où écrire ? » Elle écrivit quand même, et laissa l'adresse en blanc.

Autour d'elle, les métiers travaillaient. Des femmes avaient été engagées pour remplacer une partie des ouvriers, que l'appel de l'empereur enlevait à la fabrique. Dans le cercle de ses montagnes vertes, dans la chaleur des journées d'août, Masevaux reposait, comme de coutume, et les fruits grossissaient aux arbres des vergers. Madame Ehrsam, absorbée par le travail de direction qu'elle avait accepté, et qui lui plaisait, ne sortit presque pas de l'enceinte du « Grand Clos », comme disaient les gens. Le canon ne tonnait pas. Les troupes allemandes ne se montraient nulle part. La frontière française était fermée. La *Thanner Zeitung* annonçait les

plus graves nouvelles, que personne, dans Masevaux, ne pouvait démentir ou confirmer : le 3 août, la déclaration de guerre à la France, par l'Allemagne, et l'envahissement de la Belgique ; le 4, la déclaration de guerre, par l'Autriche, à la Russie, contre laquelle l'Allemagne, depuis cinq jours déjà, poussait ses armées toujours prêtes.

Cette journée du 6 août fut une journée d'inquiétude et d'attente pour toute la vallée. On avait appris, au petit jour, que, dans la nuit, une rencontre de patrouilles avait eu lieu à Lauw, tout près, là où la Doller entre dans la grande plaine et coule vers Mulhouse. Une patrouille de cavaliers français avait tiré sur un poste, tué deux douaniers, un officier prussien, blessé un chasseur à cheval, puis s'était retirée. Ils s'étaient retirés, les premiers cavaliers français, mais pour revenir, sûrement ! On les voyait déjà partout. Des pentes du Ballon d'Alsace à Dolleren, à Oberbruck, à Kirchberg, à Niederbruck, puis à Masevaux ; des maisons et des granges perchées aux flancs du Baerenkopf et du Südel, la même rumeur descendait, criée ou murmurée, enflée, ornée par ceux qui la transmettaient, émouvante pour tous, espérée, redoutée, semant la joie ou l'épouvante : « Les soldats français ont été vus sur les sommets ! La frontière est franchie ! Ils viennent ! » Oh ! qu'il y avait des gens et de pauvres gens qui redoutaient que la rumeur ne fût fausse !

Le lendemain, plus de deux cents réservistes étaient convoqués, pour s'embarquer à la gare de Masevaux, et rejoindre, en Allemagne, les régiments. Depuis la veille, plusieurs de ces jeunes hommes, postés en sentinelles dans les greniers, ou sur les premières pentes des monts, regardaient, avec une angoisse grandissante, vers les hauteurs du sud et du sud-ouest.

Les camarades avaient dit : « Si les Français descendent, nous nous joindrons à eux, personne ne partira pour l'Allemagne ! » Tout le jour, les guetteurs espérèrent. Mais, ils eurent beau regarder, aucune ombre ne sortait des forêts, si ce n'est celle des sapins, des pointes de hêtres et de mélèzes, qui tournait et s'allongeait sur les prairies, à mesure que déclinait le soleil. Un peu avant la nuit, plus de dix d'entre eux, comme le bruit de l'arrivée des Français continuait de se répandre et de grossir, se trouvèrent groupés, sans s'être donné rendez-vous, au commencement de la route montante de Huppach, d'où la vue est libre et belle sur la grande coupe des montagnes. Ils disaient : « Qu'ils viennent donc enfin ceux que nous attendons, qu'ils se dépêchent ! » Plusieurs fois, ils crurent voir remuer les rochers ou les brumes. Comme ils auraient couru ! Comme ils auraient salué ! À la nuit déjà tombée, ils disaient, descendant vers la place des Blés, avant de s'attabler à l'auberge de l'Ange :

— Encore une nuit ! Encore les heures du matin ! Peut-être seront-ils ici !

Madame Ehrsam, ce jeudi 6 août, fête de la Transfiguration, avait assisté à la messe. Elle sortait de l'église de Saint-Martin, et descendait l'escalier de pierre qui est devant la façade, lorsque, se détournant de la rue où il passait, et montant vite les degrés, un fabricant, un ancien ami de son mari, la salua, et dit avec vivacité, lui qui d'habitude parlait lentement :

— Est-ce que vous croyez, madame, que les Français seront ici, ce soir ?

— Les Français ? Oh ! alors, mon Pierre sera peut-être avec eux ? Mais qui annonce cela ?

— Tout le monde. On les a vus là-haut.

— Cette nuit, oui, à Lauw, une poignée d'hommes…

— Non, madame, là-haut, et en nombre.

Ils regardaient tous deux vers les cimes, où la brume du matin commençait de se rompre et de s'élever en flocons.

— Vous y croyez, monsieur ?

— J'en suis sûr. Ce soir ou demain, ils seront ici. Je vous le dis parce que vous aurez peut-être des mesures à prendre, pour la fabrique.

— Probablement ! Monsieur, si les choses sont comme vous dites, eh bien ! je donne un jour de congé !…

Madame Ehrsam fit en même temps une chose extraordinaire : elle tendit la main à son interlocuteur, et dit tout haut :

— Quelle joie, quelle joie, monsieur !

L'homme reprit, d'un air grave, et plus bas :

— Attendez, et ne répétez pas ce que je vais vous confier. Il est inutile de diminuer la joie commune, surtout en guerre, mais vous qui avez charge d'âmes, c'est autre chose. Voici ce qu'on ne sait pas, ce que vous ferez bien de méditer. Le 4 août, nous avons été convoqués par le président de la Chambre de commerce de Mulhouse. J'ai eu du mal à faire le voyage dans mon automobile, je vous en réponds ! Il a fallu, à chaque barrage de route, des coups de téléphone officiel. Là-bas, il y avait réunion des principaux industriels des vallées, avec le président de la Chambre de commerce, le maire, le Kreisdirector. C'est celui-ci qui a fait la déclaration princi-

pale, vous le pensez bien. Écoutez ses paroles : « Je suis autorisé à vous dire officieusement que les Français vont entrer dans cette partie de l'Alsace ; nous les laisserons venir : puis ils seront pressés et écrasés, comme un citron. » Là-dessus, nous délibérâmes. On nous demandait si les guichets des banques devaient demeurer ouverts. Nous fûmes d'avis de ne pas fermer les banques. Ainsi, messieurs les fonctionnaires avaient reçu des ordres. Ils nous prévenaient qu'on tendait un piège aux Français.

— Eh bien ! nous les préviendrons, les Français ! Moi je le ferai !

— Que vous êtes Française, madame Ehrsam !

Elle rougit, et répondit tristement :

— Je croyais l'être encore davantage.

Elle songeait à Joseph. Le fabricant ne comprit pas ; il jugea que cette femme si sage était un peu énervée par la nouvelle, comme d'autres, salua profondément, et continua de monter la rue.

Revenue chez elle, madame Ehrsam ne put se tenir de raconter, à ses deux domestiques, la rencontre qu'elle avait faite, et comment les Français ne tarderaient point. Aussitôt, la cuisinière, sous prétexte d'aller aux provisions, sortit, et, dans la ville, rencontra toutes ses amies, car il y avait plus de personnes dehors, ce matin-là, que les jours de marché. Anna se mit à rire, et dit :

— Je n'en connais pas, mais j'en connaîtrai, des Français : il paraît qu'ils sont si gentils !

Dix minutes plus tard, elle avait son corsage des dimanches. À la fabrique, dans les salles de travail, les contre-

maîtres ne parvenaient point à ramener la paix. Ouvriers, ouvrières, par-dessus les métiers en marche, s'interpellaient : « On ne peut rester ici pendant qu'ils entreront ! » Personne ne surveillait plus les broches ; toutes les filles couraient aux fenêtres dès qu'une ombre passait dehors. L'ouvrier, un ancien, chargé de renouveler les gros rouleaux de coton brut, que les premières machines dévident et cardent lentement, laissait les cylindres tourner à vide, et levait les bras comme un fou.

— Je voudrais voir la tête des gendarmes et celle des douaniers ! Oui, la tête de tous ces Schwobs qui nous commandaient si durement ! criait-il.

Dans l'après-midi de ce jeudi, les Masopolitains virent une scène qui leur donna beaucoup à penser. Sans doute, ils n'apercevaient aucune avant-garde française. Mais voici que les voisins de l'hôtel des Postes, et les passants, bientôt arrêtés et devenus une petite foule, aperçurent une équipe de postiers enroulant un gros fil de cuivre sur un axe que supportaient deux roues en bois. Le fil, un de ceux qui passent au-dessus des maisons, groupés et tendus comme des cordes de piano, avait dû être coupé assez loin, dans la campagne. Tiré par les travailleurs, il cédait et, jetant ses lueurs de cuivre rouge, au soleil d'août, se pelotonnait autour de la tige. Un factionnaire, – un seul, – devant la poste, protégeait le travail ; mais il pouvait jeter sur les curieux un regard menaçant, les gens de Masevaux ne « circulaient pas, » et continuaient d'observer les postiers qui tournaient la grosse bobine, et le fil toujours venant qui s'étageait dessus. Qu'était-ce donc ? Pourquoi les ouvriers enlevaient-ils celui-là, de préférence à d'autres ?

Un bûcheron, gros homme encore jeune, barbu comme un sapin, la joue fleurie, les yeux matois, murmura, sous l'aile de son chapeau de paille, à l'oreille d'un voisin :

— J'ai travaillé à construire la ligne ; je vas te dire : ils enlèvent le téléphone du pylône !

— Le pylône du Südel ?

— Mais oui, celui qu'ils ont élevé dans la forêt, là-haut. Quand on est sur la dernière plate-forme, on peut voir jusque dans la place de Belfort ! Je le sais bien, j'y suis monté !

— Ils pensent que ça ne leur servira plus.

— Sans doute.

— Alors, c'est une équipe de déménagement ?

Des rires légers coururent dans la foule. Les Alsaciens connaissaient tous l'histoire de ce pylône, à quatre étages, fait de troncs d'arbres superposés, le long desquels des échelles étaient appliquées, belvédère où des officiers montaient fréquemment, que des mains inconnues avaient scié, à la base, en 1913, et que les Allemands avaient rebâti en hâte, ayant soin de reconstruire en fer tout le rez-de-chaussée de la machine. Car le pays d'Empire jouait vraiment de mauvais tours à ses maîtres. On entendait, parmi les curieux, voler des phrases plaisantes, que le vent d'été portait peut-être jusqu'au factionnaire et aux postiers. Mais les Allemands avaient l'air pressés de finir l'ouvrage.

— Ils doivent savoir, eux aussi, qu'il y a des Français là-haut !

— Si je leur demandais la communication ?

— Qu’est-ce que tu dirais ?

— Je dirais : « Monsieur le Capitaine ?… »

— Ça doit être plus qu’un capitaine !

— Je dirais : « Monsieur le Général, descendez vite, ils plient bagage ! »

Le rouleau devenait lourd à manier ; le temps s’écoulait ; le chef de l’équipe, d’un coup de cisaille, coupa le fil, dont l’extrémité égratigna la poussière de la route et s’en vint se coller, frémissante, aux murs de la maison d’en face. En même temps une voiture s’approcha, au grand trot de deux chevaux. Elle avait été réquisitionnée par le maire de carrière. La foule s’ouvrit. Les ouvriers, le factionnaire, s’entassèrent dans le vieux landau ; le fil du téléphone fut chargé sur le siège, et les chevaux, fouettés vigoureusement, malgré l’âge, et la fatigue, galopèrent vers le nord. Une clameur sourde poursuivit la voiture. Une voix de stentor cria :

— L’Allemagne f… le camp, vive la France !

C’était le bûcheron. Il regarda autour de lui, pour voir qui viendrait l’arrêter. Mais personne ne vint. Il rencontra seulement, parmi les curieux assemblés, et qui se dispersaient, quelques mauvais visages, d’immigrés ou de ralliés, qui blêmissaient de colère.

Dès lors, Masevaux ne douta plus que la France ne dût bientôt descendre.

La nuit fut moins claire que celle de la veille. Ceux qui se levèrent, et, par la fenêtre ouverte, essayèrent de connaître le secret des campagnes muettes, virent que rien ne luisait, ni eau, ni pierre, ni frondaison, dans toute la conque énorme où reposait la ville. Le temps était à l’orage, une lueur faible

tombait entre les franges des nuages qui, tourmentés par des forces contraires, poussés, attirés et tournant, formaient des remous sous la lune. La terre était en paix, et ne sentait pas même le souffle du vent haut.

Ils venaient cependant, les soldats de France.

Très au sud de Masevaux, une compagnie du 171e d'infanterie, partie de Novillard, remonte, en territoire français, le cours du ruisseau de la Loutre ; elle traverse le village de Reppe, dont les plus vieilles maisons, comme celles des villages voisins, tant de fois ont entendu le pas des hommes en guerre. La nuit est toujours douce, et l'aube encore lointaine. Quelques contrevents s'ouvrent, prudemment, d'autres demeurent clos, mais la lumière glisse par les fentes. « Combien sont-ils, Madelon ? Où vont-ils ? » Ils passent, et les voici, au sortir du bourg, qui tournent à droite, et entrent dans le bois communal, au delà duquel il y a la frontière et l'Alsace. « Alors, ils vont à l'ennemi ? Ferme le volet, Madelon ; mets-toi à genoux sur ton lit chaud : c'est bien l'heure de faire une prière. »

Le bois est fait comme une poire. Tout étroit d'abord, il s'élargit vite. Que l'ombre est noire ! Les hommes, qui causaient librement jusque-là, se sont mis d'eux-mêmes à parler bas. Ils ont le fusil à la main et le doigt sur la gâchette. Il y a tant de caches dans les fourrés ! Tous les yeux fouillent cette ombre, où rien ne remue, et d'où peut partir un feu de salve qui coucherait à terre les premiers rangs. Cent mètres de forêt, deux cents, trois cents : aucun coup de fusil. Le bruit de lime et de marteau, que font les pieds sur la route, se lève entre les arbres et, avec la poussière, s'en va tomber au loin. Tout à coup, le détachement qui marche en avant s'arrête. On ne peut plus avancer en troupe. Une barricade de troncs

d'arbres et de branches a été construite par les soldats du génie, voilà quelques jours, au coude de la route forestière qui, maintenant, se redresse vers le nord. Le capitaine rejoint l'avant-garde, et dit au lieutenant Malaurie :

— Prenez avec vous une demi-section, et allez reconnaître les débouchés du bois.

Les officiers se serrent la main, les trente hommes escaladent la barricade, et s'égaillent dans le bois, en fourrageurs. Tous les cœurs battent. Entre les cimes des arbres, très haut, des nuages en dérive rencontrent un premier rayon, et rosissent en dessous. Dix minutes se passent. On entend le moindre bruit, dans l'air frais et vibrant du matin : l'éclatement d'une tige morte, un juron, le broussement d'un corps à travers les gaulis. Le lieutenant Malaurie marche à découvert, au milieu du chemin. C'est un agrégé d'histoire, un lettré, un poète : le souvenir de l'Alsace chante en lui. Entrer le premier dans la terre promise ! Être celui qui va commencer de délivrer la vallée, celui que les anciens espèrent depuis quarante-quatre ans, sans connaître son nom, et que les enfants de l'Alsace appellent, quand ils disent en chantant : « Gigogne, cigogne, apporte-nous dans ton bec un petit pioupiou ! » On approche des lisières. Un peu de jour, embrumé, luit au bout de la route. Trois soldats sortent des fourrés, deux à droite, un à gauche. Le lieutenant interroge tout bas : « Qu'avez-vous vu ? – Rien. – Moi, dit le troisième, j'ai vu galoper un cheval démonté. – D'où venait-il ? – De là. » Là, c'est la direction de Bréchaumont. Il y a donc, en avant, des cavaliers allemands. On continue, dans l'ombre mouillée du bois, que l'aube enveloppe et ne pénètre point. L'officier consulte la carte serrée dans sa main gauche : oui, la frontière est à quelques pas, au delà de ces touffes de noisetiers qui font, tout le long de la lisière, un gros bourrelet de

feuilles, tendu par la forêt vers la lumière et le vent. Il ne faut pas crier. Mais le cœur commande de parler. D'un geste, Malaurie appelle les hommes qui ont les yeux sur lui, et qui accourent au rassemblement. « Venez ! Pas de bruit ! » On avance encore. Voici que la route débouche sur la campagne : on découvre des terres de labour et des prés qui descendent, puis des plateaux qui se relèvent et portent dans le matin des maisons toutes blanches. Les trente hommes se mettent sur deux rangs, adossés aux noisetiers de la lisière.

— Mes enfants, dit le chef à demi-voix, nous sommes en terre d'Alsace !… Le village devant nous, c'est Bréchaumont… Alors, vous comprenez… Garde à vous ! Présentez armes !

Et le soleil, qui se levait, vit la troupe française saluer toute l'histoire et toute la légende.

On se remet tout de suite au pas, au guet ; par les champs, au plus court, on se dirige vers le village. Tout est tranquille. Les maisons ne sont pas toutes éveillées. Il y a des pots de géranium-lierre, et de verveine, et d'œillets aux fenêtres. Où donc est l'ennemi ? Deux femmes sortent de l'église, et filent en montant la rue. Le curé, entendant le pas des Français sonner sur la chaussée, vient, au contraire, à l'officier qui commande l'avant-garde, et dit :

— Monsieur le lieutenant, il y a, dans mon église, ici, un dragon allemand qui va mourir ; il a le ventre traversé d'une balle ; pouvez-vous le secourir ?

Le lieutenant envoie prévenir le major à l'arrière, et la troupe passe. Elle s'arrête à l'extrémité de Bréchaumont ; les premiers Alsaciens s'assemblent autour des faisceaux ; ils apportent des fruits, du pain, du beurre, du vin. Des jeunes

filles versent le vin du pays aux soldats qu'on n'avait vus que dans les images d'Épinal. Elles parlent français comme elles peuvent ; leurs yeux parlent plus clairement ; elles rient. Aucune embuscade allemande ; pas une patrouille en observation. On n'est pourtant que trente hommes, qui vont en pointe et continuent. Au second village, à Traubach-le-Haut, sur la place, les paysans d'Alsace lèvent leur chapeau et les femmes battent des mains. Un vieux à barbiche blanche se porte, avec son fils, au-devant du lieutenant, fait le salut militaire, correct, prolongé, le coude à la hauteur du sourcil, et crie : « Fife la Vrance ! » Mais une vieille femme se signe au passage de ceux qu'elle aime, et dit vivement, montrant la direction de l'est : « Prenez garde à ceux de là-bas : ils sont si méchants ! »

Déjà le village voisin a dû être prévenu. Par qui ? des gamins grimpés sur les arbres ? des coureurs à bicyclette ? une voiture ? Qui sait ? On attend « les pantalons rouges ; » on vient au-devant de la France, on la salue de loin, on plaisante parce qu'on est d'un pays qui sait rire, même au danger. La promenade triomphale n'est interrompue qu'à Burnhaupt-le-Haut. Là il faut prendre d'assaut la première tranchée, défendue par des dragons allemands. C'est l'affaire d'un moment ; quelques coups de fusil ; puis les Allemands sont en fuite ; les Français passent et se reforment ; il fait chaud et clair ; les hommes disent : « Nous sommes toujours chez nous ! »

IV

MASEVAUX REÇOIT LA FRANCE

D’autres colonnes étaient entrées en Alsace, par d’autres points de la frontière.

Dans la matinée du vendredi 7 août 1914, à Masevaux, on savait, à n’en plus douter, que les Français allaient descendre. Madame Ehrsam, pensant qu’ils ne manqueraient pas de défiler sur la place du Marché, s’était invitée à passer la matinée chez une jeune femme de ses amies et de sa parenté lointaine, qui logeait dans un de ces hôtels à larges fenêtres, bâtis au XVIIIe siècle, pour les dames du chapitre noble de Masevaux. Le futur général Kléber, alors inspecteur des bâtiments publics à Belfort, avait disposé ces maisons en éventail, autour d’une cour ouverte, par quoi est agrandie, au sud, la place du Marché. Elles sont toujours debout, intactes, élégantes et sévères. Des bourgeois tranquilles les habitent. Un peu avant dix heures, madame Ehrsam sonna donc à la porte de l’hôtel, pénétra dans le vestibule, orné de panoplies d’armes anciennes, au milieu desquelles pendait, accrochée à la muraille, une trompe de chasse. Il fut convenu que les deux dames attendraient, dans le salon, l’arrivée des troupes. Anna devait donner des nouvelles. Anna, Française de cœur, bien entendu, mais surtout curieuse de toute nouveauté, avait en effet suivi sa maîtresse, et grimpé, avec la femme de chambre de l’hôtel, dans les combles, d’où l’on pouvait découvrir les pentes du Südel. Deux fois, elle cria par la cage de l’escalier :

— Madame, on ne voit rien encore !…

Mais, comme dix heures sonnaient, l'Alsacienne cria :

— Madame, c'est les Français ! Madame, venez vite !

Madame Ehrsam et la jeune femme montèrent dans la pièce de débarras ; les domestiques leur firent place et s'écartèrent de la fenêtre, mais pas de beaucoup, et il y eut, en réalité, quatre têtes d'Alsaciennes, encadrées par la même lucarne, et tendues vers la montagne.

— Où sont-ils donc, Anna ?

— Comment, madame ne les voit pas ? le point rouge là-haut ; cet autre ; ils sont dix, vingt, trente…

— Mais oui, chère amie, reprit la jeune femme : dans le pré, à la lisière, là où les sapins font une grande courbe.

Il n'y avait point de doute : sur la pente verte, les soldats de chez nous descendaient en courant. Ils s'approchaient des vergers, d'autres commençaient seulement à sortir de l'abri des bois, et se mettaient à courir.

— Dites, comme ils se dépêchent !

— Ce n'est pas étonnant : ils reviennent chez eux.

— On dirait des cerises qui roulent sur l'herbe.

— Que ne sont-ils venus vingt ans plus tôt !

— Mais ils viennent, ma chère ; le passé est mort ; ils seront ici dans un quart d'heure, au train dont ils vont ! J'embrasse le premier que je rencontre !

— Moi aussi ! dit Anna.

— Tiens, ils lèvent les bras, est-ce qu'ils nous saluent ?

— Non, ils ne peuvent pas nous voir ; ils cueillent des prunes dans les branches.

— Ils peuvent grappiller ! Ils croquent en courant ; ils ne savent pas s'il n'y a pas d'Allemands cachés dans les maisons, près de l'Odilienbächle, dans les petites maisons vieilles de la rue des Gants, de la rue des Tisserands ;… ils ont confiance… Ils sont trop vite en confiance, les Français, vous ne trouvez pas ?

— Mais non, pas ici ; il n'y a pas d'Allemands dans Masevaux, du moins qui soient armés ; tous les fonctionnaires ont décampé… Les soldats de la France sont les victorieux, les victorieux, les victorieux !

Madame Ehrsam, les larmes aux yeux, se retira de la fenêtre, et dit :

— Combien d'autres auraient voulu voir cela !

— Dans cinq minutes, ils seront ici, répondit son amie. Anna, Marie, allez dans le jardin, cueillez toutes les fleurs !

Les quatre femmes descendirent ; on entr'ouvrit la porte qui donne sur la grande place. Partout, les gens couraient. Sous les tilleuls et les ormes de la place du Marché, des gamins interrompaient leurs jeux, se mettaient en ligne, et guettaient, prêts à crier.

Ils ne vinrent pas tout de suite, les Français, sur la place du Marché. Ayant franchi la Doller au pont de l'Hôpital, ils passèrent devant l'église de Saint-Martin, et, par la Grand'Rue, se dirigèrent vers la gare, rapidement. Sans doute, on leur avait dit que des réservistes alsaciens devaient partir, ce matin-là, pour l'Allemagne. Les soldats marchaient

sur les trottoirs, le long des maisons, sur deux files, et, malgré les recommandations qu'on leur avait faites, ils avaient l'arme à la bretelle. Est-ce que le pays n'était pas ami ? Ils avaient chaud d'avoir tant couru ; ils riaient ; ils regardaient les fenêtres, les portes, les enseignes ; quelques-uns mangeaient encore des prunes cueillies dans la montagne ; ils disaient à toute rencontre, pour apprivoiser les gens : « N'ayez pas peur, mes amis, on vient pour vous délivrer. » En tête, au milieu de la chaussée, bien assis sur son cheval, un gros adjudant de dragons servait d'éclaireur. Dans sa main droite, il tenait son revolver levé. Quand un magasin, demi-fermé, lui paraissait louche, il éperonnait son cheval, il allait voir, se penchait sur sa selle, et reprenait la route.

Quand ils furent arrivés à la gare, les Français apprirent que le train pour Mulhouse était parti depuis près de deux heures.

Alors, les compagnies se séparèrent, pour occuper différents points de la ville, et pour s'y montrer. L'une d'elles, par la rue de la Mairie, déboucha sur la place du Marché, près des arbres plantés en quinconce, près des enfants qui, penchés, moitié craintifs et moitié rassurés, disaient à haute voix, pour toutes les fenêtres en éveil :

— Voilà le capitaine !

— Il a un pistolet, mais il ne tire pas avec !

— Regarde l'écusson : 42e d'infanterie.

— Le régiment de Giromagny, papa l'a dit ! Bonjour, messieurs !

— Tiens, le drapeau à présent !

— Mais non : ils n'en ont pas !

— Regarde, au bout de la place !

En effet, à la fenêtre d'une maison, au fond de la place, un drapeau tricolore, le vieux drapeau de la compagnie des pompiers, du temps de Napoléon III, emblème depuis quarante-quatre ans proscrit et caché, apparut et flotta. Une femme attachait la hampe au fer forgé d'un balcon.

Les premières acclamations retentirent. Des têtes se montrèrent aux fenêtres. Les rues commencèrent à verser les curieux sur la place. À ce moment, la porte de l'hôtel s'ouvrit tout à fait, et la jeune femme, qui était en noir, et qui marchait bien, et qui portait au bout de son bras toutes les fleurs de son jardin, s'avança vers le capitaine. Elle ne se trompa point ; elle laissa passer le cavalier ; elle alla droit à l'officier qui était à pied. Elle ne savait trop que dire, elle n'avait pas réfléchi, elle était effarouchée et glorieuse. Elle hésita, tendit d'abord les fleurs, puis elle dit, bien haut :

— Tenez, monsieur : c'est Masevaux qui vous le donne !

Et tout le peuple applaudit. Les soldats étaient au repos. Déjà, on s'approchait d'eux, on leur demandait : « Où allez-vous loger ? Venez chez nous ? » L'officier, entouré maintenant, interrogé lui aussi, s'entretenait avec plusieurs anciens, notables de la ville ou simples camarades de l'armée d'autrefois, qui se présentaient à lui, et lui serraient la main, personne ne voulant être oublié. Des cyclistes allaient et venaient, portant des ordres. Les spectateurs disaient :

— Voilà une belle force chez nous : mais ce soir, mais demain, il en viendra bien d'autres !

Comme pour leur donner raison, et leur faire prendre patience, voici que vingt dragons, en patrouille depuis l'aube et courant la vallée, arrivèrent sur la place. Ils croisèrent la

compagnie d'infanterie, qui allait prendre possession des cantonnements et préparer la soupe. La tête haute, la latte battant la selle, contents d'avoir fait l'étape et de commencer la guerre en faciles vainqueurs, ils mirent pied à terre. Plusieurs attachèrent leurs chevaux à la fontaine qui est au milieu de la place. Et, regardant autour d'eux, ils cherchaient aventure.

L'un d'eux s'était tourné du côté de l'hôtel dont le jardin n'avait plus une fleur. La porte était encore ouverte. Il avait chaud. Anna et sa compagne lui firent signe : « Venez boire un coup ? » Il eut un rire bon enfant, et, traînant ses bottes, il monta le perron, embrassa Anna, puis l'autre. La salle à manger était tout près. Pour faire honneur au Français, elles l'y firent entrer, certaines que madame trouverait cela fort bien. Sur la table, à côté du verre qu'elles remplissaient jusqu'au bord du vin de Ribeauvillé, il y avait encore des tiges et des feuilles coupées, émondage du bouquet. Mais comme le cavalier allait sortir, essuyant sa jeune moustache du revers de sa main, il aperçut, pendu au mur du vestibule, la trompe de chasse.

— Mes belles, dit-il, ça me connaît : je suis piqueur chez monsieur le baron de Raiville ! Donnez-moi ça !

Anna, qui ne savait que le dialecte alsacien, riait, avant même que sa compagne lui eût expliqué la phrase. Le soldat décrocha la trompe, s'avança sur le perron, et se mit à sonner une fanfare. Ah ! comme il sonnait bien, les joues creusées par l'effort, la poitrine tendue, les yeux aux nuages ! Il y eut des cris et des battements de mains. Un flot de peuple arriva. Des fenêtres se rouvrirent. Il arriva aussi un sous-lieutenant du 42e qui, voyant ce cavalier célébrer à sa ma-

nière l’entrée des Français dans Masevaux, s’approcha, et dit, en riant :

— Qu’est-ce que vous faites là ?

— Mon lieutenant, c’est mon instrument : je suis piqueur. Je parie que vous n’avez jamais entendu sonner ce que je vas sonner ?

Mettant de nouveau ses lèvres sur l’embouchure, les joues de nouveau formant le museau, le coude levé, la tête au soleil et hardie, il lança de belles notes galopantes, un salut sonore, que le lieutenant ne reconnut pas.

— En effet, qu’est-ce que c’est que cet air-là ?

Le cavalier, renversant et secouant la trompe de cuivre, répondit :

— Mon lieutenant, ça ne se joue pas souvent : c’est le changement de royaume.

Fier, regardé, admiré, applaudi, il alla raccrocher, au mur du vestibule, le vieux cor qui jamais plus ne sonnera le changement de royaume.

Avant la nuit, les dragons étaient repartis ; le bataillon du 42e s’était confortablement installé dans Masevaux ; les derniers agents officiels de l’Allemagne avaient fui ; des voitures, des bancs, des échelles, formaient, à la sortie de la ville, du côté de l’est, des barricades derrière lesquelles, armés du lebel que les gamins se montraient du doigt, les fantassins attendaient la charge toujours possible des patrouilles de uhlans.

Avant que la nuit fût toute close également, comme la mère de Pierre et de Joseph rentrait chez elle, ne pensant

plus qu’à ce grand événement quelle allait raconter à Joseph, – car, l’autre, où était-il, où lui écrire ? – elle recevait la visite d’un ingénieur de la vallée de Thann, bien ému, lui aussi.

— Ah ! madame, quel changement ! toutes nos vallées sont en mouvement et en joie ! J’ai quitté Thann il y a deux heures, et voici ce que j’ai vu : les Français descendaient de la montagne !

— Comme ici.

— Vous connaissez la route : tantôt une fabrique, tantôt une maison, un cabaret, une boutique, eh bien ! tout le monde était aux portes.

— Tout comme à Masevaux.

— Le plus beau, ce fut à la grille du grand parc de monsieur Lauth. Il était là avec toute sa famille, le vieux chef d’industrie qui avait bien connu le temps français. Il avait fait dresser une table toute chargée de verres et de pichets pleins de vin, et, à mesure que les soldats passaient, il les servait lui-même, madame, lui-même ; et les hommes venaient, et tous buvaient à la santé de l’Alsace, à la santé de la France. Le canon de leur fusil, à tous, était fleuri. Les balles n’auraient pas pu passer. En vérité, madame, dans la vallée de Thann, ce soir, il n’y a plus de fleurs dans les jardins…

— Chez mon amie non plus !

Quelques jours après, Mulhouse était prise ; hélas ! quelques jours encore, Mulhouse était perdue, et les troupes de France, rappelées pour couvrir Paris, déjà menacé de loin, se repliaient. Mais Thann restait français, et de même Masevaux, et de même Dannemarie, les trois vallées sacrées qui

furent préservées, et sans combat, et sans deuil, redevinrent françaises.

Un peu avant la fin du mois d'août, madame Ehrsam recevait la première lettre de Pierre. Il était à Besançon ; sa mère lui écrivit : « Je suis Française aussi. ».

V

LE MAS DE l'ABADIÉ

Bien loin, bien loin de l'Alsace, en terre de France, il y avait, vers le même temps, une famille elle aussi diminuée par le départ du fils. Le soleil était couché depuis une heure à peine. On pouvait lire encore le journal, aux reflets qui jouaient dans le ciel très pur. La servante, nièce des fermiers du mas de l'Abadié, avait fait sa randonnée autour du « château » et dans le « château ». Elle avait fermé, parce que « c'était la guerre, » la grille rouillée qui défendait le domaine du côté de la route, mais qu'il eût été si facile de tourner ; elle avait détaché l'épagneul, chien d'arrêt de M. le baron ; serré les paillons, posés sur le mur du jardin, et où séchaient des graines potagères ; dit au coq : « Laisse-nous dormir, Le Doré, tais-toi ; tu as assez gratté pourtant, comme moi ! » elle s'était assurée que les chats ne s'étaient pas cachés dans la cuisine, et elle sortait de son chantier, comme elle disait, précédée de son chandelier, lorsqu'elle rencontra, dans le vestibule, la demoiselle de l'Abadié.

— Marine, tout est bien clos ?

— Oui, mademoiselle.

— La chatière est fermée ?

— Pardine !

— Et Dido ?

— Déjà montée dans sa chambre. Qui travaille peu doit se reposer beaucoup !

Dido, – qui est Marguerite, – désignait la seconde domestique, une Arlésienne, mais de la ville, et qui, depuis deux ans, servant Marine plutôt que ses maîtres, sous le titre de femme de chambre au mas de l'Abadié, n'avait pas avancé dans les grâces de la première autorité de la maison.

Marie, connaissant le refrain, répondit :

— Alors, ma bonne Marine, monte auprès du petit Maurice, qui dormait mal, tout à l'heure. Je vais veiller avec mon père, oh ! pas longtemps, comme d'habitude…

Un rire jeune monta dans la cage de l'escalier, nue, sèche et sonore comme la caisse d'un violon. La servante portait, dans la main droite, un chandelier d'étain. La lumière, rapprochée du corps, éclairait le visage d'une femme d'environ quarante-cinq ans, qui avait encore des traits réguliers et fins, et deux bandeaux épais, soufflés, ondulés, de sombres cheveux, haut relevés, formant la tour, serrés dans un ruban de velours noir dont les deux bouts retombaient et flottaient sur la nuque, selon la coutume arlésienne. Le corsage plein, la taille serrée, le négligé du vêtement et la justesse de l'attitude eussent indiqué la race du midi, si l'accent, si les yeux ardents, passionnés même au repos, n'avaient trahi déjà la parenté de la femme et de la terre toujours vibrante. Marine servait depuis sa dix-huitième année dans le mas de l'Abadié. Ses maîtres avaient pris l'habitude de la tutoyer, comme un officier, par amitié, tutoie un soldat. Les étrangers l'appelaient « la tante », appellation d'honneur qui désigne, dans toute la Provence, la gouvernante du logis rural, l'intendante de la cuisine et des greniers. Elle avait beaucoup d'ordre, une manière libre de parler, le goût de la mai-

son et de l’honneur de la maison. N’était-elle pas chez elle, à l’Abadié ? On ne la commandait pas, ou si peu ! M. le baron se servait souvent lui-même. Elle n’avait affaire qu’à une jeune fille de vingt-deux ans, d’une courtoisie méridionale, c’est-à-dire très achevée, à cette longue, mince et royale Marie, qui se tenait debout, en ce moment, sur la dernière marche de pierre, une main sur la rampe de fer forgé. La servante changea de physionomie, tout à coup, et sa figure devint tragique.

— Écoutez !

Toutes deux, elles tendirent l’oreille, du côté des grandes baies qui éclairaient la cage de l’escalier, et que battait, pendant cinq mois de l’année, l’aile des papillons, des guêpes et des mouches prisonnières.

— Vous entendez comme ça roule, mademoiselle ! Des trains encore ; ils ne cessent ni jour ni nuit, depuis près d’un mois.

— La nuit autrefois paisible… On ne peut imaginer tout ce qu’ils transportent, ma pauvre Marine : des hommes, des chevaux, des munitions, des approvisionnements…

— Moi, j’imagine bien : ils roulent la mort… Quand auront-ils fini ? Quand ramèneront-ils monsieur Hubert ?

Le même rire empêcha la plainte de continuer.

— Tu ne voudrais pas le revoir à présent : nous ne sommes en guerre que depuis vingt-huit jours ; pour la victoire, Marine, il faudra des mois, peut-être même plus ! Va dormir ! Bonne nuit !

La jeune fille descendit la dernière marche de l’escalier, et ouvrit, à sa gauche, la porte qui faisait communiquer le

vestibule avec une pièce carrelée, où son père, quand il pleuvait ou que soufflait le mistral, recevait les fermiers et les passants. Guidée par le rayon de lumière qui glissait sous la porte, à l'extrémité de cette pièce, elle entra dans le grand salon, qui était aussi le cabinet de travail de M. de Clairépée. Aucun luxe ne le déparait. Quelques meubles, des torchères de cuivre Louis XIV, et de même quelques portraits pendus aux murs, y rappelaient le passé. En regardant d'un peu près, on aurait découvert, çà et là, une déchirure, dans la belle soie violette semée de renoncules d'eau, toutes blanches, qui couvrait les fauteuils et qui descendait en panneaux, depuis le plafond aux poutres apparentes, jusqu'à la plinthe ornée d'un bourrelet ouvragé.

Dès qu'elle eut franchi le seuil, la jeune fille s'appliqua à marcher lentement, choisissant, pour y poser le pied, les lames du parquet qui ne criaient pas et qu'elle connaissait, une à une. Elle regardait son père, assis à l'autre extrémité du salon, devant une table fort chargée de livres et de dossiers, les coudes écartés, posés à plat et contraints entre deux in-folio, qui formaient une niche. Il continuait, le front plissé par l'effort intellectuel, qu'il avait commencé un peu tard, une *Histoire des barons de Cadaren de Clairépée*. Marie s'approchait, et il ne la voyait pas, ou plutôt voulait ne pas la voir. Elle connaissait les heures, les coutumes, et respectait le travail du soir, le livre commencé depuis dix ans, et que douze cahiers de notes et de documents relevés dans les bibliothèques et les archives du midi, surtout dans le fond Méjanes, d'Aix-en-Provence, n'avaient pu, paraît-il, qu'ébaucher. Arrivée près de la table taillée dans un vieux noyer de Provence, meuble de famille, partout luisant d'un sombre feu, lustré, fleuri, mieux ocellé que la queue d'un paon, elle se baissa, prit, dans une travailleuse, une pelote de laine que traversaient deux aiguilles de bois, et, s'asseyant

sur un fauteuil, commença, elle aussi, un travail, mais d'ordre modeste, et qui ne demanderait pas de longs délais avant d'être achevé : un manteau de premier âge pour le futur enfant de la femme de Maximin Fustier, commissionnaire en huiles, au village de Graveson, et locataire de M. de Clairépée.

Celui-ci compulsait et écrivait, sa fille tordait la laine. Ces deux êtres, qui vivaient l'un pour l'autre, passaient ainsi chaque soirée, depuis bien des années, dans l'intimité muette. Ils la goûtaient fort.

Albéric Dieudonné de Cadaren de Clairépée avait cinquante-cinq ans. Physiquement, il était de cette espèce qui porte une tête un peu trop développée sur un corps assez frêle. Observez-le, qui travaille sous la lampe. Il n'a point de lunettes ou de lorgnon, et c'est à peine si, pour mieux lire un passage difficile, il incline la page d'une manière qui n'aurait pas servi des yeux jeunes. Sa barbe, châtain clair, mêlée de poils blancs, courte et taillée en pointe, où ne se fondent pas les moustaches, qui sont fermes et relevées, ses cheveux, rares au milieu du crâne, abondants sur tous les murs d'enceinte, frisés et demi-longs, encadrent un large front, un nez solide et clair aussi, droit d'arête, et tombant à pic et non point en plages, sur des joues qui sont pleines et sans graisse. M. de Clairépée a des yeux gris, dont le regard est rapide et doux. Des yeux de femme, lui disait-on dans sa jeunesse. Des yeux de tourterelle, prétendaient les voisins et rivaux, aujourd'hui disparus, les Costé de Veillargues. Mais il importe peu : ce sont les fenêtres d'une âme droite, qui n'a point à se cacher et qui paraît dès qu'on l'appelle, prompte à l'émoi, tendre en paroles, volontiers souriante malgré les grands malheurs dont elle se souvient, beaucoup plus ferme en son fond que ne le fait supposer son premier désir d'être

aimable. La science de l'écrivain n'est pas profonde, et ce gros ouvrage d'histoire familiale ne s'accomplit qu'avec peine, dans la crainte justifiée de mal connaître les temps où vécurent les aïeux. « Nos neveux, est-il dit dans la préface, jugeront qu'il est plein de fautes, et vaut seulement par la curiosité, si toutefois nos neveux s'occupent de l'histoire des barons de Clairépée. Ils auront tant d'autres choses à faire ! »

Si M. de Clairépée n'a point eu la préparation d'un historien, on se tromperait en le prenant pour un ignorant. Sans doute, il n'a guère que des idées de journal sur tout ce qui n'est pas sa race, sa religion, sa Provence, et la manière de faire la charité quand on est pauvre. Mais ce qui lui reste là, ce champ de son savoir, qui peut dire que ce soit peu de chose ? Voir le monde où l'on vit comme il doit être vu ; faire bonne mine à une médiocrité de fortune qui dure ; être sûr de Dieu, comme d'un ami de la famille, et le montrer en refusant d'être triste ; le montrer aussi dans l'intelligence de tout l'ouvrage divin, depuis le brin d'herbe jusqu'à la conduite de l'Église, ce n'est pas le fait d'un esprit secondaire, et la renommée n'importe guère : l'homme ne manque point de grandeur qui sait ces choses-là. M. de Clairépée, qui avait eu un cheval de sang et un tilbury, au temps de ses noces, s'était déshabitué fort vite de cette facilité de la vie et de plusieurs autres. À présent il faisait route à pied, songeant, regardant, étêtant les chardons et les ronces du bout de sa canne, disant bonjour à tous ceux qui passaient, même inconnus, pourvu que ce ne fût point en automobile, et qu'il se trouvât à moins de trois lieues de l'Abadié. Encore, comptait-il parfois quatre lieues pour trois. « Expliquez-nous, lui disait-on, cette manie que vous avez de saluer à droite, à gauche, de la main, de la tête, de la voix, les gens souvent bien étonnés, que vous croisez sur les routes, et qui ne vous rendent pas tous votre courtoisie ? – Eh ! répondait-il, en de-

çà de trois lieues, je suis chez moi, c'est notre coin, et j'ai droit de politesse, je pense ! Il importe au bon ordre des empires, comme disait Bossuet, que les voisins se donnent le bonjour et s'entre-souffrent… Vous ne comptez pas les réponses que je récolte, les amitiés que ma façon m'a values. Les gens s'informent à la longue ; ils apprennent que c'est le baron de Clairépée qui a le chapeau facile. Ça répare plus d'une mauvaise phrase des livres et des journaux. Et puis, les riches qui vont à pied font plaisir aux pauvres qui vont en voiture. On me sait gré d'être un seigneur médiocre. Enfin, mon cher, si vous me demandez ce que je gagne à fatiguer ainsi mon chapeau et mon bras, moi qui ne vise point à la députation, et ne prétends même pas au Conseil général, je vous avouerai mes desseins : en saluant beaucoup de monde, j'espère récolter quelques souvenirs, et un bout de prière pour le lendemain de ma mort. »

Il saluait donc à tout venant, jusqu'à trois lieues du Mas : à Châteaurenard, comme à Graveson ; à Eyragues, comme à Maillane où il avait connu le grand Mistral ; à Saint-Rémy comme au Mas-blanc et même à l'orient, dans les bourgs de la plaine de Cavaillon qui sont au delà de la petite Crau. On venait à lui, de plus loin encore, pour doléance et pour conseil. Comme il donnait presque aussi volontiers qu'il saluait, l'affluence ne s'en trouvait pas diminuée. M. de Clairépée savait plaindre : c'est un grand art, et qui ne s'apprend point. Il consultait en homme qui a de l'esprit et des relations, et bien souvent l'avis se trouvait bon : l'aumône embarrassait davantage celui qui la faisait, surtout aux fins de trimestre. Ce riche avait exactement 11.275 francs de rente, dans les bonnes années. Mais les mauvaises n'étaient pas rares.

Il aimait cette campagne au visage antique, au cœur chantant. Elle avait adopté sa race. Il lui arrivait de partager ses travaux. Dans les jours de fenaison, quand la besogne était pressante, on l'avait vu faucher son héminée, ou charger, à la pointe de la fourche, une charrette de foin nouveau. Il connaissait les coutumes, les légendes, le parler, le mot qui sonne le mieux, le geste qui convient. Sans ambition et pour le seul passe-temps, il faisait partie de plusieurs cercles politiques, comme on en trouve dans les moindres villages du pays ; il appartenait à diverses associations de bienfaisance, de dévotion ou de plaisir, et se rendait volontiers aux convocations. Citoyen de deux municipes, et possédant du bien sur le territoire de Châteaurenard, la commune richissime, d'où partent, chaque jour, à destination de Paris ou de l'étranger, des trains chargés de primeurs, il comptait, par exemple, sur les rôles des joyeux confrères de Saint-Éloi. Deux fois l'an, une charrette décorée de fruits et de feuillages, d'épis de blé en juillet, de pampres et de raisins en automne, est amenée devant l'église qui est haut dans le village, et, pour dire au juste les choses, à mi-hauteur de ce rocher gris qui porte les tours éventrées du château, les tours depuis tant d'années chauffées par le soleil, que leurs pierres ont gardé la couleur du couchant. Là, le curé bénit les fruits de la terre, et les bêtes de trait, et la grande foule qui s'agite autour. Mais, si vous pensez qu'il n'y a qu'un cheval attelé à la « carreto » de Saint-Éloi, ou même quatre, ou même dix, ou même vingt, vous connaissez mal la Provence. Chaque confrère doit être représenté par son cheval ou son mulet, et par son fouet à la fête. Il conduit la bête au rendez-vous, au mas du « baile » de l'année, et c'est au moins cinquante, parfois soixante ou quatre-vingts chevaux, qui montent en procession, ornés de superbes bridons, de couvertures, de caparaçons où étincellent les broderies, les paillettes, les miroirs, où sonnent et

rient ensemble les grelots de cuivre et d’argent. Les charretiers accompagnent leur bête. Les uns se tiennent à côté d’elle, les autres sont en selle, quelques-uns, les plus lestes, se tiennent debout sur la croupe, et tous, avec la mèche du fouet bien manœuvré, font une pétarade : claquant au nord, au sud, à l’est, à l’ouest, « ils font les quatre fouets ». L’adresse du toucheur de chevaux, la richesse de l’équipage, les rubans qui flottent, les tambourins qui battent la marche du cortège, d’abord lente et réglée quand il commence à descendre, mais que le bruit accélère et désordonne, ravissent les maraîchers de Châteaurenard et toute la multitude méridionale, exultant et dansant de plaisir, aux fêtes déguisées de Cérès et de Bacchus. Or, une année dont on se souvenait, M. de Clairépée, alors jeune et frais marié, était venu à la Saint-Éloi, amenant lui-même le meilleur cheval de l’Abadié, et, conduisant le cortège, il avait si bien fait claquer son fouet, que la renommée en survivait et qu’on disait encore, le premier dimanche de juillet : « Un tel, pour les quatre fouets, il est fort, mais pas tant, péchaire ! que le baron de l’Abadié ! »

On ne saurait croire combien cette maîtrise, dans un art secondaire, avait servi la réputation de M. de Clairépée, auquel, avec leur sens très sûr des choses de la race, les paysans de la plaine de la Durance reprochaient de tirer origine des montagnes cévenoles, et de n’être, en somme, Provençal que depuis deux siècles, lorsque plus d’un bouvier et d’un teneur de charrue a encore le visage, le geste et l’esprit délié des Grecs, ses aïeux. Utile et de bonne humeur, il s’était fait aimer autant qu’il est possible, c’est-à-dire un peu. Il n’y avait guère de voisin, dans la plaine, auquel il n’eût fourni, une fois ou deux, et souvent plus, des plants de vigne, une mère de ruche pour une ruchée en deuil de sa reine, des greffes d’arbres fruitiers dont il avait à revendre dans son

verger. Mais ces menus services, il ne les vendait pas. Comme le disait, mi-sérieux, mi-amusé, maître Francès Bouisset, fermier de l'Abadié, « c'est à cause de votre antiquité, notre monsieur, que vous devez donner ce que les autres font payer ».

M. de Clairépée en tombait d'accord. Il avait pour Bouisset, – un ami, celui-là, – de plus coûteuses attentions. Car, instruit par l'exemple de son père et de son grand-père, qui travaillaient le fer avec adresse, il avait appris le métier de menuisier, un peu celui de charron, et beaucoup de petites réparations, soit pour la ferme, soit pour son propre ménage, étaient faites de sa main, avec les pièces de bois abattues sur sa terre, et les barres de fer qu'il achetait à un entrepreneur de Châteaurenard. Une partie du jour, on l'entendait raboter des planches, enfoncer des clous, battre le fer dans un atelier bâti en arrière de la maison, à l'entrée du jardin. Souvent aussi, il devait visiter ses terres, et celles des voisins avec lesquels il était en marché, car il avait des réserves d'huile, de vin, d'amandes, qu'il vendait directement ; il avait des projets d'échanges qu'il faut préparer longuement, et des futailles à remettre à neuf, et des caniveaux à remplacer, et des arbres morts à faire abattre : platanes, mûriers, chênes verts dont il tirerait la provision de bois pour la cuisine et pour les soirées d'hiver. Cela l'entraînait souvent hors de chez lui, à distance de promenade. Il montait dans quelque « jardinière » rencontrée sur la route, quand la course était un peu forte ou la journée trop chaude.

Ayant ainsi occupé ses journées, selon son état, il jugeait qu'il avait le droit, le soir, de penser à ce qu'il aimait, et de faire revivre ceux qui, avant lui, avaient, au mas de l'Abadié ou au pied des Cévennes, mené la même vie.

« Marie, disait-il quelquefois, tout cela m'est dicté par ma devise, car si nous lisons, au bas de nos armes : « Essayons ! » nous aurions mauvaise grâce à n'y point obéir. Le mot hardi et bien français qui avait commandé sa race conservait son pouvoir sur l'héritier du sang. « Les États-Unis, écrivait celui-ci à la première page du manuscrit de son Histoire, ont pris à ma maison sa devise. C'est un emprunt que nous avons consenti, faute de savoir comment nous y refuser. Les premiers élèves sortis chaque année de leur école militaire de West Point ont le droit de porter ce mot de l'audace non fanfaronne sur les boutons de leur tunique. Ils le portent écrit en notre langue, avec le sens que les hommes de notre pays ont attaché à ce verbe, qui convient si bien à la condition humaine. Nous ne sommes pas, en effet, tenus de réussir, mais nous le sommes d'essayer, et le mérite est égal devant le juge de l'action. L'honneur n'est point absent de cette devise. Il y paraît, au contraire, on l'y entend sonner, s'agiter, s'armer, entreprendre : « Essayons !... » J'aime, entre tous, ce ton de mise en train, cet esprit d'invention souvent, mais toujours de riposte et de regimbette, qui nous fait tout semblables, sous les coups du sort, à un cheval piqué par le taon, et que la piqûre relève et fait courir plus vite et même au delà des forces. Mais la nature n'est point là contredite. Nous essayons : à Dieu de faire la réussite. La plus accomplie de nos œuvres est-elle, d'ailleurs, autre chose qu'un essai ? L'esprit positif, réaliste et chrétien, qui fut, depuis le XIe siècle, celui de nos ancêtres, me semble avoir fait ses preuves et convenir à nos temps comme il convint aux leurs. J'aime donc la devise des Clairépée : « Essayons ! »

Tel était l'homme : un paysan plus lettré que les autres. Son domaine de l'Abadié, quatre-vingts hectares de plaine, une dizaine dans la Garrigue, une cinquantaine là-bas, dans la Montagnette, au delà de Graveson, où tous les mas ont

leur pâturage semi-alpestre, bien pauvre d'herbe aux jours d'été, mais sauvegarde des brebis contre les brouillards de la Durance, constituaient le meilleur de son bien. Pour désigner l'habitation, comme pour désigner la ferme qui en dépendait, on disait toujours le « mas de l'Abadié ». Dans l'esprit des gens du pays, terriens uniquement, la maison du chef et celle du fermier, et les étables, et les bergeries, et les granges, et le poulailler où cent poules vivaient, tout cela n'était qu'un domaine et n'avait qu'un seul nom. Et ce nom venait des premiers possesseurs, les religieux de Montmajour, qui avaient égrené, sur les terres de Provence, leurs maisons monastiques, autour desquelles, le plus souvent, les paysans se rassemblaient et formaient un village nouveau. Fondation secondaire, évidemment, dans cette région de Châteaurenard, abbaye transformée en hôpital, au commencement du XVIIIe siècle, et qui domine encore, de sa masse, de ses murs dorés de son verger, les rues du bourg de Saint-Baudile. Le mas de l'Abadié, lui aussi, était construit en fin de pente, dans la partie basse de cet éperon, détaché des Alpilles, et qui s'avance vers le nord, jusqu'à Châteaurenard, entaillant la vallée de la Durance, non pas montagne, ni colline, si ce n'est tout au bout, où se lève le roc qui porte les deux tours, mais dos de sillon, bandeau de pierre, de sable, de garrigues, d'arbustes rabougris, et aussi de fleurs odorantes et chères aux abeilles, entre les étendues plates de la plaine provençale. Le mas n'était nommé château que par les commis des magasins de Paris, de Marseille ou de Salon qui, ne connaissant pas les choses et ignorant la beauté des mots qui sonnent juste, ne pouvaient s'imaginer qu'un baron habitât une maison toute pareille, aux yeux du vent, de la pluie et du passant, à celle d'un maître laboureur. Rien cependant n'était plus vrai. La maison longue, à deux étages, – le second surbaissé, – couverte en tuiles que le soleil avait bien

fanées, était séparée de la route de Châteaurenard à Saint-Baudile par une grille toujours ouverte, et par une cour plantée, livrée aux semailles du hasard. Un figuier, un platane y enflaient leurs ramures, plus puissamment, d'année en année, car la racine avait pénétré, à travers la pierraille, jusqu'aux profondeurs que mouille l'eau souterraine ; ils prenaient l'accroissement dont est capable leur espèce, aussi rapidement que ces lignes d'arbres dont la campagne, en avant, de l'autre côté de la route, était coupée, lignes de platanes au bord des vignes et des prés, lignes de cyprès toujours orientées de l'est à l'ouest, rempart des mas et de leurs jardins contre le mistral, tandis qu'en arrière, à peu de distance de l'Abadié, la végétation languissait, ne rencontrant pas, dans le sol, la réserve de sève qu'il faut pour subir l'été, la chaleur, la poussière, le vent du Rhône qui souffle neuf jours durant. « À peine un amandier, disait M. de Clairépée, trouve à vivre dans la garrigue, ou un brin de vigne dont la grappe est rare et prend le goût de la pierre à fusil. »

Au fond, il sentait qu'il eût pu être un autre homme qu'il n'était, d'un plus large service, au profit des mêmes idées et du même pays. Trop vieux pour changer sa condition, il s'était promis d'élever plus fermement, c'est-à-dire plus tendrement qu'on n'avait fait pour lui, son fils et sa fille.

Il avait deviné, encouragé la vocation militaire de son fils. Il avait accepté d'être longtemps séparé de Marie, afin qu'elle reçût les leçons les meilleures, en Arles, puis à Aix. Mais, de toute manière il avait veillé, pour que cette fille instruite ne devînt pas orgueilleuse. Dans ses visites, dans les lettres qu'il lui adressait à la ville, dans les conversations qu'ils avaient pendant les vacances, il répétait : « L'orgueil de savoir montre un petit esprit. Si je ne te croyais pas capable d'être à la fois simple et savante, ma mignonne, je sa-

crifierais la science, pour garder le meilleur du trésor. » Il avait réussi. Depuis son retour à l'Abadié, Marie s'était remise aux travaux de la maison, avec un cœur tout à fait libre de vanité et amoureux de la joie d'autrui. Elle était gaie, sans tumulte jamais. Elle allait, venait, parlait toujours à propos ; elle s'identifiait à la campagne comme celles qui doivent y vivre ; on ne la voyait point en quête d'un fiancé ; elle donnait, à qui l'observait, l'idée d'une vie confiée à plus grand que soi, et, partant, intrépide. À cette Marie, toujours en marche ou en songerie pour la gaieté de « son enfant » Maurice, pour le bien du mas, ou celui des pauvres tout à fait pauvres, à Marie, chaque matin fidèle à la messe du curé de Saint-Baudile, M. de Clairépée disait, en manière de plaisanterie : « Tu embêteras le bon Dieu, avec tant de prières ! » C'était, au fond, une formule d'admiration. Ils s'aimaient, vivaient l'un pour l'autre, elle respectueuse, active et silencieuse, être de droiture et de raison, n'ayant de méridional que le teint pâle de son père, et lui enthousiaste, prometteur et faiseur de projets, tenant aux illusions et aux fables, sans y croire, comme à des ailes qu'on sait trop faibles, mais qui soulèvent un petit moment, et qui aident, tout au moins, à bien marcher.

Tandis qu'elle travaillait là, devant lui, de l'autre côté de la table, Marie, selon sa coutume, bâtissait la journée du lendemain, l'édifice fragile des prévisions et des résolutions, semblable, en cela, – elle n'y songeait guère, – aux aïeules attentives, de stricte économie et de cœur résolu, sauvegarde des barons de Clairépée, dont l'étroit patrimoine, depuis des siècles, n'avait duré que par l'effort quotidien et la vertu des intendantes.

De temps à autre, entre deux points de crochet, elle regardait son père, de cette manière maternelle qu'elles ont,

toutes jeunes, lorsqu'elles sont de France et bien gardées. Marie était, comme lui, de visage régulier et harmonieux de lignes. Mais elle avait surtout une physionomie intéressante, d'un calme trompeur, où se pouvaient lire, à des signes légers et sûrs, les mouvements d'un esprit et d'un cœur pleins de nuances. Ses lèvres plates et longues, à peine animées de rose, étaient le plus expressif de ses traits. Elle était belle à voir parler et à voir sourire. Sa tête, petite et bien posée, portait une gloire de cheveux, d'un blond cendré, d'une extrême finesse, ondés largement, et qu'elle coiffait à la grecque, en deux bandeaux qui se nouaient au-dessus de la nuque et y formaient une grappe serrée. « Mademoiselle de Sparte, » disait le père quelquefois. On assure qu'il avait épousé la mère, une Dieuze, – race de déesses, dit la légende, – à cause de ses cheveux blonds. Nous avons ainsi quelques Grecques errantes, dans nos midis. Celle-là était bien faite ; ses mouvements avaient une grâce naturelle ; les étoffes, sur elle, tombaient en plis heureux. Comme Marie n'avait pas encore été demandée en mariage, des voix murmuraient, autour de l'Abadié : « On la verra nonne un jour, c'est sûr ! » Le baron de Clairépée, auquel ces propos avaient été rapportés, s'était écrié : « Par Dieuze et Clairépée, vous êtes des imbéciles ! Vous allez lui en donner l'idée ! »

Marie n'avait jamais parlé d'entrer en religion. Elle attendait, ayant la force de ne point laisser son esprit vagabonder, différente en cela de la plupart des natures faibles. Elle donnait à son voisinage ce cœur que d'autres répandent dangereusement en rêveries. On la regardait, mais elle savait passer au milieu des regards. Âme ardente, que le monde jugeait froide parce qu'elle ne se dépensait pas pour lui, Marie disait : « Les fleurs se fanent vite à mon corsage. » Elle en soupirait quelquefois. Mais elle passait vite à d'autres sujets,

résolue à ne pas perdre la jeune force utile à beaucoup, et d'abord à son père.

La plume de l'historien grinçait sur le papier grumeleux, l'épais papier à la cuve dont les pages devaient composer « le manuscrit. » Penché, les paupières se soulevant sur le texte d'un volume ouvert devant lui, et s'abaissant ensuite pour suivre la transcription d'un passage qui l'avait séduit, M. de Clairépée savourait ce qu'il appelait la joie de la composition. Neuf heures sonnèrent à la pendule Louis XIV. Il acheva la ligne d'écriture commencée, essuya la plume, ferma son volume de notes et de rédaction, dont il pinça, entre le pouce et l'index, la partie déjà couverte d'écriture, et dit, relevant son front :

— Rude journée ! Bon travail ! J'ai achevé l'histoire d'Albéric Ier, 1213-1267…

— Et vous allez vous mettre au lit, avec la bénédiction de l'ancêtre.

— Non, je vais aux nouvelles.

— Où irez-vous, cette nuit ?

— À Châteaurenard donc ! Ne fronce pas le sourcil, impératrice, ne me gronde pas : ce serait inutile. Je ne puis vivre ainsi.

— Qu'espérez-vous apprendre ?

— Tu oublies que c'est aujourd'hui vendredi !

— En effet, vendredi, le grand marché de la nuit.

La physionomie de la jeune fille n'était plus la même. Le passage fut prompt du tragique au sourire. Toutes les

nuances intermédiaires se peignirent, l'une après l'autre, sur les lèvres de Marie, dans ses yeux, sur son front et ses joues, et l'expression de son visage, suivant l'âme en mouvement et changeant avec elle, ressembla à une vague menaçante, obscure, qui s'arrondit, s'écroule, et déferle en lumière.

— Je n'ai plus peur que d'une chose, à présent ; des nouvelles bonnes on mauvaises que vous apprendront les marchands d'artichauts, de melons et de haricots. Les sources d'information ne me paraissent pas sûres !

Mais lui, sérieusement, reprit :

— Quand on a un très grand amour, Marie, il est dur de ne pas entendre parler de la femme qu'on aime. Il faut que son nom soit prononcé, qu'il nous enveloppe, loué, habilement ou de travers, insulté même : nous allons vers ceux qui prononcent les deux, les trois ou quatre syllabes. Tu comprendras cela un jour. Moi, je vais à Châteaurenard pour que les maraîchères me disent du bien ou du mal de la France. À demain, ma petite ! Donne-moi mon bâton !

Comment n'avait-elle pas pensé, tout de suite, à ce marché ? Sans doute parce que son père, n'ayant point de primeurs à vendre, ne s'y rendait jamais. Elle savait très bien que, cette nuit-là, du vendredi au samedi, de dix heures du soir à trois ou quatre heures du matin, les maraîchers, sous la lumière des becs de gaz et des lampes électriques, vendent aux courtiers les légumes des innombrables jardins qui entourent la petite ville. Ils remplissent de leurs mannequins, et du bruit de leurs paroles, le cours en demi-cercle qu'ombragent des platanes. Elle se souvenait même, à présent, d'avoir vu, dans sa jeunesse, ces corbeilles de tomates, d'oignons, de choux, de carottes, si fortement éclairées, que ses yeux d'enfant lasse se fermaient à l'éclat des couleurs.

Marie, serrant l'ouvrage commencé, prit la lampe, et accompagna son père. Celui-ci, dans l'antichambre, ouvrit le « placard aux accessoires de chasse », et boucla sur ses mollets une paire de guêtres, dont les agrafes de cuivre rappelaient l'époque ancienne où l'on n'épargnait pas le métal. Puis, ayant pris le bâton de houx, à crosse guillochée, qu'il préférait, M. de Clairépée partit.

Encore surprise, contente au fond de cette résolution, qui montrait chez son père un beau reste de jeunesse, Marie monta les marches de l'escalier, et, quand elle sortit de cette cage vitrée dont la chaleur du jour avait fait une étuve, quand elle s'approcha, ayant éteint la lampe, de la fenêtre de sa chambre, ouverte sur la campagne, elle respira, avec une joie de tout son être, l'air de la nuit, l'air qui passait par vagues irrégulières, les unes encore brûlantes, et d'autres presque fraîches, venues peut-être de la mer. Le parfum différait : tous les souffles en avaient un. Plusieurs portaient l'odeur poivrée, qui court les champs en cette fin d'août. Sur les Alpilles, toutes les cueilleuses de lavande devaient être au travail. La nuit n'avait point de lune ; il restait un peu de jour dans les hauteurs du ciel, et même encore sur les sommets de la terre.

La fenêtre ouvrait du côté de la plaine, qu'elle dominait de la hauteur d'un bel arbre. C'en était assez pour que la vue fût immense. Magnifique de couleur sous la lumière du soleil, elle demeurait belle, de ligne et de repos, à la lueur des étoiles. Ce paysage de brume et de fusain clair était comme sans limite. À peu de distance, vers le sud, le bourg de Saint-Baudile descendait la pente stérile, et plongeait ses derniers toits dans les vignes et les vergers de la vallée. Au delà, bien loin, les Alpilles, comme si elles eussent été des montagnes sérieuses, levaient leurs pointes au-dessous desquelles, çà et

là, inondé de reflets, quelque plan dénudé prenait la transparence et l'aspect d'un glacier minuscule. En avant, au contraire, c'étaient les terres plates, irriguées par les canaux, les fossés, les rigoles où galope l'eau de la Durance ; c'étaient « les jardins de Saint-Rémy » où les fleurs ne sont pas cueillies, mais gardées pour la graine ; des vignobles, quelques prairies et champs de blé, et de même, vers la droite, c'étaient d'autres jardins et d'autres champs en nappes, et toujours ces lignes de cyprès, reconnaissables dans la nuit, gardiens des choses précieuses, prêts à rompre le vent à la porte des mas.

Ce soir, le vent du nord-ouest ne souffle pas, les bons guetteurs sommeillent, bien droits sur leur pied couleur de poussière. Marie laisse errer son âme dans cette campagne. Elle ne la rappelle point. Elle l'abandonne, un long moment, à la paix et au silence des grands espaces familiers. Puis elle se reprend. Elle cherche à imaginer l'entrée de son père dans la petite ville marchande et les dialogues, devant les corbeilles, sous la lampe électrique. Elle songe à l'Abadié, aux nombreux offices de ménage et de charité qu'elle remplit, depuis des années, mais surtout depuis le départ de son frère. Elle se demande : « Et demain ? Quelles courses à faire ? Quels projets ? Quels devoirs ? » Elle regarde les toits et les murs du village, qui n'est plus qu'un ruban estompé de lueurs et d'ombres molles où éclate, çà et là, comme un sequin, une vitre éclairée. Dans son cœur, elle nomme quelques-uns de ceux et de celles dont elle s'est occupée dans la journée, et elle pense : « Voilà que, pour le présent, et jusqu'à ce que Dieu en décide autrement, tu appartiens à ce grand village qui s'appelle orgueilleusement une ville. Applique ton esprit au petit bien que tu peux faire, toi seule ; écartes-en les rêves qui veulent trop durer et qui prennent le temps de l'action ; qu'il soit sans partage à la fille scrofuleuse

et demi-paralysée, ta voisine à qui tu as promis une visite ; qu'il passe dans ton sourire lorsque tu salues la charcutière ; dans les mains qui ont commencé à soigner des plaies, à l'hôpital ; dans le bonjour que tu rends aux enfants ; dans la brève méditation des mots qu'il faut dire et de ceux qu'il ne faut pas dire, afin que Jésus-Christ soit mieux reçu en Provence, et non réduit trop souvent à la solitude où tu vas le trouver, toi, furtivement, à la fin du jour. Les montagnes ont encore une dernière lueur à leur sommet. Bonsoir, lumière. »

Elle ferma la fenêtre, entr'ouvrit la porte pour être sûrement avertie quand son père rentrerait ; elle se déshabilla, mais ne se coucha pas.

À minuit, le bruit des verrous poussés sans précaution par M. de Clairépée, le pas pesant d'un homme fatigué, lui apprirent la fin de l'expédition. Elle ferma doucement sa porte, de manière qu'on ne crût pas qu'elle avait veillé, et s'endormit.

Levée de bon matin, elle passa les premières heures à l'hôpital, où les dames de la Croix-Rouge, celles qui, depuis quatre semaines, avaient quitté Arles, Avignon ou Marseille, pour habiter l'hôpital de Saint-Baudile, se partageaient inégalement, mais non sans courtoisie, les besognes souvent confiées aux auxiliaires, lavaient, nettoyaient, fourbissaient et maintenaient tout en ordre dans la vaste maison, qui recevait autrefois des malades de la plaine de la Durance, et que l'administration militaire, le lendemain de la mobilisation, avait élevée tout à coup au rang d'ambulance de guerre. Plusieurs choses manquaient encore, pour que la médecine et la chirurgie fussent là chez elles, et bien servies.

À onze heures, par une chaleur qui changeait en braise la poussière des routes, elle rentra à l'Abadié. Le soleil était

roux, sa morsure cuisante ; l'air brûlait les poumons. Comme elle allait franchir la grille rouillée qui limitait la cour, devant le mas, la jeune fille jeta un regard, au loin, sur les maisons du village, éclatantes parmi des verdures fanées, comme des abricots sur l'espalier. Elle se dirigea aussitôt vers la salle à manger, bâtie à gauche du vestibule, en face du salon. M. de Clairépée, fort exact dans ses habitudes, était déjà à table ; il se préparait à déjeuner d'un potage aux choux et d'une perdrix hasardée, dont le fumet emplissait la salle.

— C'est que, ma chère, je l'ai tuée mercredi, un peu avant l'ouverture ; elle ne pouvait plus attendre, même une heure. Que diable as-tu fait ce matin, si longtemps ?

Marie allait commencer le compte rendu de la matinée.

— Mais je ne t'ai pas dit : il y a une lettre d'Hubert.

— Ah ! quelle joie ! où est-il ?

M. de Clairépée acheva de manger l'aile de perdreau qu'il s'était servie, se versa une rasade de vin blanc de son clos de Haute-Garrigue, puis, fouillant dans sa poche et regardant Marie d'un air de dire : « tu vas voir, tu vas voir, » il retira de l'enveloppe une lettre écrite hâtivement, mais signée de cette signature montante, énergique, que soulignait une forte barre : Hubert. Il lut, en pesant sur les mots :

« Mon cher père, ma chère sœur, nous sommes en Belgique ; je n'ai pas de nouvelles du reste de l'armée ; nous allons toujours en avant, nous serons donc bientôt aux prises avec l'ennemi qu'on dit s'avancer de tous côtés. Mais, jusqu'à présent, rien que des traversées triomphales de villages. Les pauvres ! ils croyaient qu'ils seraient écrasés ; mais la bonne cavalerie française fait sa pointe, droit à l'ennemi. À peine si nous dormons. Nos chevaux n'en peu-

vent plus déjà. Nous, le cœur nous soutient. Au passage, on nous offre à boire ; nous buvons sans quitter l'étrier. « Vivent les Français ! Prenez bien garde aux Allemands ! On les dit à droite, à gauche ; mais maintenant que vous voici, on est tout rassuré ; buvez encore. » Le colonel lui-même, devant moi, a accepté un verre de bière qu'une belle fille flamande, encore plus blonde que toi, Marie, mais d'un blond où il y a plus de soleil, – n'est-ce pas curieux ? – lui offrait en riant. Il fait frais. Il y a bien, dans le ciel, un astre pâle d'où tombe la lumière ; mais ce n'est pas celui de chez nous. Les hommes du pays se plaignent du chaud. S'ils connaissaient nos garrigues à l'heure de midi ! Et il faut continuer. J'entends le canon : je vous dirai bientôt que j'ai reçu le baptême du feu. J'ai vu passer des blessés dans de grandes automobiles. Hier nous étions à Bouillon, aujourd'hui nous sommes à Neufchâteau. Au revoir, mon cher père, je ne sais à quand. Je vous embrasse, ainsi que la grave Marie. HUBERT. – *P.-S.* Embrassez mon petit Maurice pour son père. »

— C'est tout lui, dit Marie, dont les paupières cillaient plus vite que d'habitude, et qui ne mangeait pas : beaucoup d'allant, pas de plaintes, une provision d'espoir qu'aucun malheur n'épuisera.

— Nous sommes ainsi, nous autres, Marie, depuis huit siècles.

— Ce n'est pas nous seulement, c'est le pays. J'ai été frappée des mots, de la tournure, de l'expression qu'avaient ici quelques-uns des jeunes hommes, bien pauvres et bien inconnus, quand il a fallu partir.

— Il est vrai, dit le père. Nous devons l'exemple, mais nous ne sommes pas les seuls à le donner. Ce qui conserve la France, c'est qu'elle a beaucoup de grands cœurs, dans les

fermes et dans les pauvres maisons, là où il y a une mère sainte et un honnête homme. Elle a de beaux fils partout. Sa principale force est dans ses moyennes gens, ses familles gênées, croyantes et unies.

Ils causèrent de l'absent pendant le reste du déjeuner. Le sujet était de ceux dont on pouvait parler indéfiniment avec Marie. Ils se souvinrent à deux, – les souvenirs, autrement, sont-ils complets ? – du grand chagrin qu'avait éprouvé Hubert en quittant l'armée, un an après son mariage. La femme d'Hubert, élégante, riche, capricieuse, et qu'il aimait passionnément, lui avait demandé ce sacrifice, sans prendre garde, étant fort jeune aussi, de quelles obligations, comme infinies, elle se chargeait elle-même, en privant son mari d'un métier pour lequel il était fait. Trop fine cependant, pour ne point entendre la leçon de la vie, elle avait commencé de voir, bientôt, que l'amour, même tendre et dévoué, que les ressources d'esprit d'une femme, même intelligente, ne remplacent pas tout ce qu'elle avait détruit. Puis la mort était venue, peu après la naissance de Maurice. La « jeune dame », comme on disait à Saint-Baudile, avait laissé, dans le cœur de son mari, de quelques proches, et de plusieurs qui l'avaient seulement vue passer, un regret tel qu'une longue vie n'en assure pas toujours. Joie éclatante du passé, on l'appelait encore, en famille, au conseil du présent. Que de fois on l'avait nommée ! Elle le fut de nouveau, ce matin-là, dans la salle de l'Abadié. On répéta :

— Pauvre petite ! Elle eut été fière aujourd'hui de son mari, et, malgré l'inquiétude, heureuse de le savoir à l'armée, parmi les camarades d'autrefois, défendant le pays, rattrapant ses galons en retard.

— Je ne doute pas qu'il ne revienne au moins capitaine, Marie, mais surtout, car c'est là ce qui importe, qu'il ne fasse bien son devoir.

— Modestement, c'est sa manière.

— Ardemment, ce fut toujours la nôtre.

— Ce sont deux choses qui vont ensemble. Quel joli cavalier il doit être, ses yeux gris de fer cherchant l'ennemi !

— Les yeux de Clairépée.

— Si bons quand ils nous regardent ! Ses hommes doivent l'aimer.

— Comme nous, comme tous. Dis-moi, quand il reviendra, voici ce que nous ferons…

Un rais de soleil, passant entre les battants des volets, frappait en plein corps le baron de Clairépée, qui ne sentait même pas la brûlure à cause de ces grands mots : France, armée, ennemi, sonnant autour de lui.

Au moment où elle apportait le dessert, Marine dit :

— Monsieur, c'est Verdier, le jardinier, qui demande à parler à monsieur.

Marie se leva pour retourner à la ville, et le garde entra, son chapeau de paille à la main. C'était un homme entre deux âges, tanné, noir de cheveux et crépu, renardin de visage, et dont les yeux n'étaient pas sûrs. Ils ne se posaient guère. Dans le pays, Verdier passait pour un bâtard de ces bohémiens qui viennent, depuis deux mille ans bientôt, sur la plage des Saintes-Maries. On l'appelait souvent, à cause de cela, le Caraque. Il était garde aussi, autant que ce métier

peut se comprendre en un pays ouvert et dont les habitants, depuis Rome sans doute, considèrent comme un droit de municipe la liberté de parcourir la terre, un fusil à la main, de se baisser pour cueillir une grappe, de lever le bras pour détacher de l'arbre une pêche mûre à point : *Cosa di niente*. Il faisait cependant quelques promenades, au temps de l'ouverture, et s'amusait à faire du bruit, en tirant les émouchets et les pies.

— Buvez donc un verre, mon cher Verdier, j'ai là justement une bouteille de mon clos de la Garrigue.

Le garde alla chercher un verre dans l'office, but une gorgée, et fit claquer sa langue.

— J'ai une lettre d'Hubert, mon cher, et une bonne. Il est en Belgique. Ah ! cela fait plaisir de voir cette jeunesse si ardente, si dévouée.

— Ça se peut, monsieur !

— Qui sacrifie si volontiers son repos, sa famille.

— Que voulez-vous ? c'est son goût. Et puis, monsieur Hubert a bien le moyen.

— Comment, le moyen ? mais il a le cœur ; c'est tout. Le moyen, comme vous dites, n'y fait rien.

L'homme serra les lèvres, et secoua la tête, comme ceux qui refusent de recevoir certaines paroles, et reprit :

— Je voulais seulement dire, monsieur, que moi, je n'ai plus le moyen de vivre comme je vis. Tout commence à renchérir. Ce n'est pas avec les huit cents francs que vous me donnez, que je pourrai continuer d'élever ma famille.

— Deux enfants, Verdier !

— Ils mangent comme cinq, comme six peut-être ! Et je n'ai pas du dessert à leur donner tous les jours, comme vous !

— Bah ! mon cher, en faisant vos tournées, vous ne vous privez guère, – et je vous le pardonne, – de ramasser sous l'arbre une poignée d'amandes, une couple d'abricots, quelques poires ou pommes qui sont à moi ou à mes fermiers.

— Choses de rien !

— D'accord.

Ils se regardèrent l'un l'autre, le temps d'un éclair, et leurs yeux disaient nettement que c'était là un vieux sujet de querelle.

M. de Clairépée habitait depuis trop longtemps la campagne pour hasarder une proposition. Il savait qu'aux champs les concessions ne se retirent point, et voulait se donner quelques minutes de réflexion. Il bourra donc sa pipe avec lenteur, l'alluma, alla fermer le contrevent, car la lame de lumière le gênait à présent, puis, se rasseyant :

— Verdier, je puis faire quelque chose pour vous, mon ami, et améliorer votre condition. À partir d'aujourd'hui, je relève de cinquante centimes vos droits sur les bêtes puantes et sur les rapaces abattus.

Les lèvres minces du garde s'allongèrent d'un brusque mouvement, puis le visage redevint sérieux et fermé.

— Des bêtes puantes, des rapaces, j'en tue bien une douzaine par an, monsieur ! À dix sous pièce, c'est six francs d'augmentation que vous me proposez. Vrai, je ne peux pas.

M. de Clairépée fronça le sourcil, et resta quelques secondes sans répondre, troublé par la nécessité de prendre une décision, et par les conséquences probables que cette décision amènerait.

Sa nature aimable, son habitude conciliante, un peu de rouerie méridionale, le firent rapprocher sa chaise de celle que le garde occupait.

— Voyons, Verdier ! il faut être raisonnable…

Mais celui-ci se reculait d'autant, faisant glisser sa chaise sur le parquet. Il devenait évident qu'avant même d'entrer, il avait pris son parti.

— Voyons, Verdier, vous êtes depuis douze ans à l'Abadié.

— Douze ans de misère : je les ai comptés.

— Je ne suis pas riche, la guerre va diminuer mes rentes, et de plus d'une façon. Malgré tout, pourrai-je ajouter cinquante francs ?

— Ah ! que non ! que voulez-vous que je fasse de cinquante francs ?

— Mais, Verdier, ce que vous feriez de cent francs si je vous les donnais. Est-ce convenu ?

L'homme se leva, dur, plein de mépris pour celui qui aurait dû être riche, et qui ne l'était pas.

— Monsieur le baron, vous ferez faire votre jardin et garder vos terres par qui vous voudrez, mais pas par moi.

M. de Clairépée le regarda, qui se retournait déjà, et qui prenait la porte.

— Il n'y a pas de pauvres que parmi les gardes-chasse, dit-il, avec un petit tremblement dans la voix. Bonne chance ailleurs ! Quand réglerons-nous nos comptes ?

— Après-demain, dit l'homme en fermant la porte.

M. de Clairépée se sentit atteint par cette démission, qu'il pouvait appeler un acte d'ingratitude, car il avait toujours gouverné sa maison avec cordialité, et il comprenait difficilement qu'une raison d'intérêt pût séparer de lui ceux dont il avait besoin. Il lui semblait aussi, vaguement, que c'était là un commencement, et que la guerre changerait le train de sa vie. Aussi dit-il à demi-voix, élargissant cette conclusion : « Le monde va être bouleversé : personne ne tient plus en place. »

Il passa dans le grand salon, qu'il trouva désert. Un bouquet d'œillets sauvages, posé sur la table, dans un cornet de cristal, lui rappela Marie absente. La photographie sous verre, appuyée contre une pile de livres, d'un jeune officier de dragons, au front clair, aux yeux ardents, aux longues moustaches aussi légères que l'étaient les cheveux de Marie, augmenta sa peine. Il se demanda si, contrairement à son habitude, qui était de ne pas écrire dans la journée, il ne serait pas bon d'ouvrir le manuscrit, et de se perdre, pendant une heure ou deux, dans l'histoire des aïeux, pour oublier la sienne propre, qui s'assombrissait. Mais il n'eut pas même ce courage. Il attira donc, comme il faisait chaque jour d'été, à l'heure chaude, les contrevents, et, ayant ainsi muré le peu

de fraîcheur que gardait son Abadié chauffé par le grand midi, il monta dans sa chambre, s'étendit sur son lit, fenêtres closes, et fit la sieste « pour se donner du cœur ».

Dans l'hôpital de Saint-Baudile, Marie, pendant ce temps-là, travaillait. Aidée par deux sveltes garçons de Provence, qui montaient et descendaient les étages avec vitesse et enchantement, sur leurs espadrilles silencieuses, elle accrochait, aux tringles de fer qu'ils avaient clouées aux murs, des rideaux de percale, afin que la lumière et la chaleur ne fussent pas trop incommodes aux futurs blessés, à ceux que le Service de Santé avait « promis ». Dans l'hôpital, il n'y avait encore, comme disait la directrice, que les « accidentés, » c'est-à-dire des soldats de l'arrière qui s'étaient foulé le pied, ou entaillé la main, ou froissé l'épaule en travaillant dans la région. Marie portait déjà, bien entendu, le costume de la Croix-Rouge ; c'est à peine si quelques mèches blondes, qu'elle disait rebelles, passaient sous le bandeau et révélaient la couleur de la chevelure. Comme elle descendait de l'échelle où elle était, depuis une heure, perchée, elle entendit, derrière elle, le pas solide, mais souple encore, de la directrice, et elle se retourna.

— Ah ! ma très chère, quelle chaleur ! dit la voix la plus chantante du midi, un contralto puissant et exercé.

Et madame Deguiller de la Move tendit à sa jeune amie ses deux mains moites.

— Nous avançons. Mais quelle chaleur ! j'ai cru que je mourrais d'insolation en traversant la cour. Heureusement, nous n'avons pas encore nos blessés.

Elle s'assit, et fit asseoir Marie à côté d'elle, sur un lit aux couvertures bien tirées, bien bordées, et, la regardant avec une admiration protectrice :

— J'ai reçu de Paris la réponse.

L'émotion aviva tout à coup la couleur du visage de Marie.

— Eh bien, madame ?

— La demande est ajournée.

— Je ne pars pas pour les hôpitaux du front ? on me refuse ?

Elle était devenue toute blanche en disant cela.

— Mais non, petite ; nous ne sommes qu'au début de la guerre : votre offre très généreuse sera sans doute acceptée plus tard. Pour le moment, Dieu merci, vous restez avec nous. Comme vous voici émue !

— C'est vrai. Quand on a un frère si brave, n'être que raisonnable !

— Dites autrement dévouée, dans un autre service, mais dur aussi, croyez-moi, à la longue. Allons, venez plier du linge avec votre infirmière-major, cela reposera votre âme.

Elles suivirent, côte à côte, l'une un peu forte, l'autre plus grande et fine, toutes deux de jolie allure, le couloir entre les deux rangées de lits, traversèrent une autre salle voisine, puis, tournant dans l'aile droite de la vieille abbaye, s'enfermèrent dans un appartement voûté, meublé seulement de tables rangées autour des murs, et sur lesquelles se

trouvaient amoncelés des ballots de linge encore serrés dans des toiles d'emballage.

Madame Deguiller de la Move, d'une bonne noblesse bourgeoise, depuis quarante ans au moins établie, était la femme riche, sans enfants, primesautière et bonne, d'un ancien magistrat, de vingt ans plus âgé qu'elle. Il avait eu, jadis, un certain nombre d'idées générales, de celles qu'on trouve dans les œuvres des autres, et s'étant mis à écrire, avait pris part aux concours de diverses Académies. Couronné une première fois, M. de la Move, tout comme d'autres, avait fait imprimer, sur ses cartes de visite, ces mots : « Lauréat de l'Institut. » La même chance lui échut de nouveau, et quelqu'un dit : « Mais, mon cher, vous êtes bilauréat. » L'honnête magistrat vieillissait ; il fit imprimer un cent de cartes avec la mention « bilauréat de l'Institut. » Il avait gardé le surnom. Depuis quelques années, il était sujet à des courbatures d'intelligence. Pendant des semaines, selon ses propres expressions, il vivait sans penser. Sa femme ne faisait peut-être pas un très dur sacrifice en quittant sa maison, pour habiter, jour et nuit, l'hôpital de Saint-Baudile. Mais c'était une dévouée, une tendre, une amie ingénieuse, que la misère de son foyer, dont elle ne parlait jamais, inclinait en secret vers la peine d'autrui. Tout en pliant les draps, avec Marie, et les mettant en piles, sur la table, elle sut, pour consoler cette peine jeune, retrouver une vivacité d'argumentation, des mots justes, des intonations et jusqu'à des jeux de physionomie, qui la rendaient plus proche et compagne de Marie. Elle lui fit comprendre que la durée possible du service augmenterait le mérite de ce que « la petite » jugeait facile, et que l'acceptation du devoir d'hôpital, simple et prolongé, demande autant de courage que le métier des armes. « Ah ! ma petite amie, disait-elle, l'ennui qui ne change pas fait bien des saints inconnus. »

Le soir, quand elle revint à l'Abadié, Marie se garda de rien dire à son père. Il eût été si troublé à la pensée qu'il avait failli perdre Marie, après Hubert ! Peut-être, d'ailleurs, ne quitterait-elle jamais cet hôpital d'arrière pour les ambulances du front. Si, plus tard, on l'appelait, elle préviendrait M. de Clairépée quelques jours d'avance, pas beaucoup de jours. Elle y était de longtemps résolue, elle avait dit elle-même à sa vieille amie, qui l'approuvait : « Il faut un peu de surprise à notre courage, vous ne trouvez pas ? »

Du palier du premier étage, où ils venaient de se rencontrer, ils descendirent ensemble, le père et l'enfant, dans le vestibule, et, de là, sortirent sur une terrasse d'une quinzaine de pas de largeur, où poussaient, parmi le sable usé et surtout le long des clôtures, des pourpiers jaunes et rouges. Il fallait monter trois marches pour pénétrer, au delà, dans le jardin proprement dit, aménagé dans une dépression de ce plateau de roches et de terres caillouteuses, qui barre la plaine à l'est du village. On y voyait, bien haute, sur la gauche, la haie tutélaire des cyprès. Depuis quatre-vingts ans déjà, ils défendaient le domaine. Malgré un temps si long, leur poil n'avait pas jauni, leur hampe n'avait pas plié ; seule, la pointe s'inclinait vers le sud, flexible, perchoir où l'oiseau de passage se pose un moment, dressé, les cuisses hors de la plume. De l'autre côté du jardin, poussaient des grenadiers les mieux feuillus du monde : entre les deux, les plates-bandes étaient négligées. Des pêchers de plein vent dressaient leur branchage grêle au-dessus de quelques légumes et de beaucoup d'herbe folle, devenue magnifique dans les vieux terreaux tissés et encore riches. Au bout de cet enclos, le mur était rompu, sur plus de dix mètres, ruine ancienne qui n'avait jamais été relevée. Par-dessus les pierres éboulées, M. de Clairépée et sa fille, inclinant à droite et suivant la dépression du plateau, gagnèrent la grande garrigue, large

d’au moins cinq cents mètres et que les anciens avaient connue toute rayée par les vignes. Il n’y avait plus maintenant, du vignoble d’autrefois, qu’une bande plus étroite et par endroits hésitant à vivre, qui s’en allait finir en pointe vers le sud-est. Le reste était cailloux, racines, ronces, fleurs, arbustes sauvages, ce que la Provence nomme d’un mot antique, « ermas, » l’inculte, le désert. Et, au bout de la vigne, commençaient les oliviers, maigres aussi, et dont le feuillage, en corbeilles très ajourées, n’empêchait pas, comme on le devine, d’apercevoir le gris des roches ni la couleur fauve du terroir. En arrière, et comme on dominait Saint-Baudile, la vue était belle, surtout pour ceux qui, depuis leur enfance, l’avaient pour horizon. Marie et son père, par les pistes, s’avancèrent assez loin, et bientôt, l’un près de l’autre, ils s’assirent, tournés vers le village, d’où venait par moment un bruit de voix, ou de porte fermée avec violence et heurtant ses arrêts. Car il faisait grand vent, et des nuages couraient.

— Marie, dit M. de Clairépée, je dois te dire que les choses ne vont pas bien pour la France.

— Je le sais par les premiers blessés qui sont arrivés ce matin. Mais nous avons eu trop à faire et je n’ai pu lire les journaux.

— Je t’ai amenée ici, pour te raconter ce que j’ai appris. Nous sommes en solitude. Vois-tu, quand je parle de la France, et que je le plains, j’ai toujours peur qu’il n’y ait quelqu’un pour écouter, et pour s’imaginer ensuite que je doute d’elle.

— Ah ! douter, jamais ! Nous pouvons avoir des insuccès : mais tout cela sera vengé.

— Je le crois. Cependant, il faut que je te dise : les Allemands se sont emparés de Liège.

— C'est déjà vieux.

— Vieux, parce que la guerre va au galop : il y a treize jours, le 17 août.

— Oui, mais le jour même, les troupes anglaises débarquaient en France !

— Le 20, les Allemands entraient encore à Bruxelles. Le 20 aussi, nous étions battus à Sarrebourg, dans la chère Lorraine, nos troupes se repliaient sur le Grand-Couronné de Nancy. Enfin, le même jour où tombait Bruxelles, il y avait une grande bataille à Charleroi, et nous la perdions. Le 25, ils détruisaient Louvain.

— Ne m'en dites pas tant ! Est-ce qu'il y aurait encore autre chose ?

— Hélas ! la forteresse de Longwy est tombée, il y a trois jours. Maubeuge a été investie il y a deux jours, et à présent, d'après ce que racontent les officiers, – j'ai causé avec deux d'entre eux, ce matin, à la gare, – nos armées sont en pleine retraite. Où s'arrêteront-elles ?

La jeune fille se retourna vivement vers lui.

— Et Hubert ? Sa lettre était si joyeuse ! Que sera la prochaine ?

— Il est dans le flot qui recule, à moins, – je ne veux pas penser à cela… – Et puis, vois-tu, quand il y a un grand malheur, ce n'est pas à ses fils qu'il faut penser : c'est à la Mère souveraine. Ma grande douleur, c'est elle.

Marie, les mains jointes sur ses genoux, regarda un peu de temps l'horizon de la plaine, et cette lumière qui s'éteignait dans le calme. Puis elle tendit la main à son père, et dit :

— Je souffre de ne pas être un homme et de ne pouvoir les rejoindre là-haut.

Ils restèrent silencieux un assez long temps, pensant aux mêmes choses, et tâchant de dominer chacun sa douleur, afin de ne pas augmenter celle de l'autre. Ce fut le père qui reprit le premier la pleine possession de soi-même.

— Marie, dit-il, ces grands malheurs publics doivent nous faire aimer mieux, et mieux accomplir le petit devoir quotidien. Je suis content que tu te donnes, comme tu le fais, à ton travail d'infirmière. Quand les blessés vous arriveront…

— Cinq sont arrivés vers onze heures ;… je croyais l'avoir dit…

— Ils viennent ?

— Du nord, je crois. C'est madame de la Move qui s'est occupée d'eux ; j'ai dû faire, jusqu'au soir, des courses : beaucoup de choses nous manquaient pour eux. J'ai appris seulement qu'ils avaient bon moral.

— Nous sommes des blessés, nous aussi : faisons comme eux. Une pensée m'est venue…

— Laquelle ?

— C'est un peu pour te la confier que je t'ai amenée ici. À partir de demain, je serai brancardier à ton hôpital. C'est un modeste emploi, mais il faut qu'il soit tenu.

— Ah ! que c'est bien !

— Non, c'est médiocre : mais je ne peux faire mieux.

Marie, de ses deux bras, attira vers elle la tête de son père, et l'embrassa. Il y eut, vers le sud, un appel de sirène.

— Tu entends ?

Marie répondit :

— J'avais oublié de vous le dire : la fabrique d'obus a ouvert ses portes aujourd'hui, au delà de Saint-Baudile, près du Réal. C'est Clarens qui a transformé son moulin à huile. Je ne sais qui lui a prêté des fonds, sans doute le gouvernement. Les ouvriers sont venus : hommes, femmes, tout entre là.

— Un des mauvais gars de la région, ce Clarens, un homme de l'autre midi, d'ailleurs. Je lui pardonnerai s'il fait de bons obus. La guerre, c'est une si bonne occasion de pardonner ! Tout le monde souffre.

Marie hocha la tête, et dit très bas :

— Croyez-vous ?

Ils demeurèrent encore une petite demi-heure dans la garrigue, essayant de causer comme aux temps heureux, mais ils faisaient effort pour paraître, l'un à l'autre, libres d'esprit ; ils cherchaient ce qu'ils pourraient se dire qui ne fût pas triste, et ils finissaient par avoir peur des silences.

Le soleil se couchait ; l'odeur pénétrante de la terre moissonnée et des pierres longtemps chauffées commençait de voyager dans la brise du soir. M. de Clairépée et Marie rentrèrent presque sans mot dire à l'Abadié. Marie retrouva

son sourire de bravoure quand, sur le seuil de la vieille maison, elle dit à son père, comme s'il n'avait point été question entre eux d'autre chose :

— Vous ne sauriez croire le plaisir que vous m'avez fait, en me promettant de servir avec moi nos soldats.

Maurice, de toute la vitesse de ses petites jambes de quatre ans, accourait vers elle. Il venait de la cour, près de la route, et avait traversé la maison.

— Tante Marie, jouez avec moi !

Il levait les bras, il suppliait, également prêt à rire ou à pleurer. Une constante passion l'animait. C'était un enfant nerveux, volontaire et tendre. Marie le plaignait d'être seul, et pour lui donner l'illusion qu'il avait une grande sœur, lui obéissait très souvent.

Elle retourna donc au jardin, joua au loup, chanta, dansa, se mit en nage comme une pensionnaire, puis, la cloche ayant sonné pour le dîner, elle enleva dans ses bras, elle emporta, blotti contre elle-même, ce petit qui avait trouvé son nid entre l'épaule et le cou incliné de sa tante, et qui demandait :

— Tante Marie, il faut le promettre ?

— Quoi encore ?

— De toujours jouer avec moi ?

— C'est promis.

— Même quand vous serez vieille ?

— Mais oui.

— Quand vous aurez…

— Combien ?

— Quand vous aurez trente ans ?

Marie répondit une dernière fois, le visage incliné vers la joue de l'enfant :

— Oui, mon Maurice, je te promets, même quand je serai vieille, de rester ta grande amie.

Et lui, pour la remercier, dans sa joie d'être compris, il l'embrassait ardemment.

VI

LA CHANSON DU VIN ROUGE

À Masevaux, on était triste aussi. La nouvelle de la retraite de nos armées s'était répandue là comme en France : mais quel trouble plus grand encore, chez ceux qui étaient l'enjeu de la guerre, qui attendaient de la victoire le droit d'être Français, et à jamais !

Madame Ehrsam était de ceux-là que le premier succès de la France en Alsace avait portés à des espoirs indéfinis. Exacte, discrète, laborieuse, elle avait travaillé chaque jour à la fabrique, uniquement occupée, semblait-il, des choses de l'industrie. À personne, elle n'avait exprimé son espérance, ni peu après, ses déceptions. Déjà il lui avait été dur d'apprendre que les Français, maîtres de Mulhouse, en avaient été chassés une première fois, puis une seconde, après un retour offensif et une occupation de quelques jours. À présent sans doute, les trois vallées rachetées de l'Alsace, Dannemarie, Masevaux, Thann, recommençaient à vivre à la française. Nul ne se gênait plus, – de ceux qui avaient le cœur vraiment français, – pour souhaiter la défaite et la punition des Allemands, pour raconter le passé de vexations, de délations, de répressions brutales contre « les faux Allemands », les « têtes de Français », les « traîtres », les Alsaciens enfin, « chez qui un véritable Allemand se sent en pays ennemi. » Et voici que la nation si longtemps pleurée, attendue, cédait sur les champs de bataille, reculait devant l'Allemagne. Elle pouvait être chassée même des trois val-

lées. On n'osait penser aux vengeances dont serait alors accablé le peuple de Masevaux, de Thann, de Dannemarie, des autres villes et villages de la montagne, le peuple qui avait eu confiance et donné son cœur. Comment se faisait-il que cette France si brave ne pût maintenir ses premiers gains ?

Les femmes se le demandaient, les hommes, les anciens surtout, s'étonnaient moins. Même les plus français de tradition laissaient entendre que de tels revers, ils les avaient prévus. L'un d'eux, fabricant, étant venu, pour raison d'affaires, dans le bureau où travaillait madame Ehrsam, lui avait dit ces simples mots, faisant allusion aux événements de Belgique et du nord de la France : « Ces chers Français ont bien des qualités, mais ils ne connaissent pas l'Allemagne. » Madame Ehrsam se renfermait donc chez elle, ne parlait jamais de la guerre à ses domestiques, et se contentait d'aller, plus souvent qu'autrefois, à l'église Saint-Martin, de l'autre côté de la Doller.

Au début de septembre, une lettre arriva de France. Pierre écrivait de Besançon, d'où il avait seulement envoyé une carte postale, quelques jours plus tôt. Cette lettre fut apportée, le soir du 3 septembre, dans la maison où toute la lignée des Ehrsam avait vécu, fidèle, et magnifiquement usé du droit de se souvenir.

« Ma chère mère, je vous ai écrit qu'après plus de trois semaines, je suis enfin arrivé, et, pour un temps, fixé à Besançon. Je suis simple soldat, je fais l'exercice, et je ne prévois pas que, d'ici longtemps, je puisse être envoyé au front. Mes camarades sont plus jeunes que moi. C'est déjà une cause de solitude parmi eux. Je ne dis pas que tous me tiennent rigueur de ce que je ne suis pas né en France, mais, à

certains mots, comme à certains silences, j'ai trop souvent compris qu'on ne m'a point encore adopté.

» Je la connais, la ville du Doubs, bâtie dans sa boucle, prise au lacet par lui, tout humide de sa brume quand le vent ne souffle pas du mont Rognon ou du mont Rapon. Je connais le chemin de ronde de la citadelle, la promenade Chamars, devant la Préfecture, où je me suis plus d'une fois ennuyé, et la forêt en pente de Chaudanne, la forêt de l'autre côté de la rivière, pareille aux nôtres, et où je vais penser à l'Alsace. Les débuts sont rudes en tout apprentissage : l'apprentissage de la France ne fait pas exception. Je suis surveillé ! Oui ! maman, moi, surveillé ! Ne vous récriez pas : je le sais, je le sens, on se défie de l'Alsacien. Vous comprenez si cela m'est cruel, à moi, votre fils, le fils de Pierre-Louis Ehrsam qui fut toute sa vie, depuis 1870, suspect aux Allemands ! Qui donc aura confiance en nous ? Espionnés par les Allemands, soupçonnés par les Français, quel rôle que le nôtre ! Quelle récompense aussi !

» Je ne dis rien que je ne puisse prouver. J'ai gros de colère dans le cœur. Avez-vous reçu ma première lettre, écrite sur mes genoux, entre Belfort et Besançon ? Je vous disais qu'à peine j'avais traversé la frontière, je fus arrêté par un poste de douaniers, et aussitôt enfermé dans une grange, sous la garde de l'un d'eux. Un jeune homme qui vient d'Alsace, n'est-ce pas, pour s'engager dans l'armée française ! On le fait prisonnier ! Ils en ont pourtant vu d'autres ! Après plusieurs heures de détention, on veut me mener à Felon, près d'un général qui ne s'en est jamais douté. Un officier que je rencontre déclare que je dois aller à la place de Belfort. Que pensez-vous de ce contre-ordre, et comment ne savait-on pas exactement ce qu'il fallait faire dans mon cas ? Les Allemands n'auraient pas hésité. À Belfort, j'attends

d'abord au poste, à l'entrée de la ville, pendant qu'on téléphone à mon sujet, puis, accompagné d'un soldat en armes, – je dois dire qu'il était bon vivant et confiant dans la guerre, mais il me regardait parfois de ses yeux méfiants de paysan, – je monte dans un bureau où plusieurs officiers et des secrétaires travaillaient, et où je ne vis point cette exacte discipline que je suis, depuis mon enfance, habitué à voir. Le chef écrivait. Il ne leva pas la tête.

» — Qu'est-ce que c'est ?

» — Un déserteur alsacien, mon commandant, qui dit qu'il veut s'engager.

» — C'est bien, qu'il attende.

» Je ne fus pas même regardé. Après dix minutes, l'officier fit enfin attention à moi. Il savait l'allemand, et me demanda mon nom, et pourquoi j'avais passé d'Alsace en France. Je lui répondis en français. Il fut étonné, comme s'il était rare, en vérité, que les gens de Masevaux, et de notre condition, connussent le français ! Lorsque l'interrogatoire fut terminé :

» — Ehrsam, dit le commandant, c'est par erreur qu'on vous a indiqué Belfort comme la place où vous pouvez signer votre engagement ; vous prendrez le premier train pour Besançon.

» Je suppose qu'il y a eu plusieurs trains, entre ce moment et celui de mon départ, car je ne partis que le vingtième jour de la mobilisation. J'ai appris depuis que ce n'est qu'à cette date que nos engagements pouvaient être reçus. À Besançon, qui était bien le lieu de l'engagement, je fus mis en présence d'un de nos compatriotes, interprète civil, avec lequel je n'eus pas de peine à découvrir plusieurs relations

communes. Il me demanda, pour être sûr de mon dialecte alsacien, si j'avais chassé en Alsace, comment nous obtenions des permis, où nous nous arrêtions pour dîner, après la chasse. Je remplis ensuite une formule, ou je figurais sous deux noms, mon nom d'Ehrsam et un autre que je porte, à présent, du moins officiellement : votre fils, ma mère, s'appelle aujourd'hui Pierre Lancier. Après un examen médical, je signai enfin, à l'Hôtel de ville, mon engagement au titre de la légion étrangère, pour la durée de la guerre. La pièce, que j'ai signée alors avec décision, se termine par ces formules : « Demande sa réintégration dans la nationalité française, à laquelle il a droit par le présent engagement. Déclare avoir été prévenu de toutes les conséquences qui pourraient résulter pour lui de cet engagement, contracté au titre d'Alsacien-Lorrain non naturalisé. » Du coup, je suis devenu citoyen français, et aussitôt, comme j'en avais le droit, j'ai déclaré qu'au lieu d'aller rejoindre la légion en Afrique, j'entendais choisir un corps de troupe en France, et j'ai choisi le 5e bataillon de chasseurs à pied, dont le dépôt est à Besançon. C'est une arme d'élite : il me faudra conquérir les grades et plus lentement qu'ailleurs. Je ne puis pas vous dire, surtout je ne veux pas vous dire que je regrette ce que j'ai fait : mais je n'ai pas été reçu comme j'espérais de l'être. De plus, je trouve que ces Français sont des hommes d'illusion : ils croient que tout s'improvise ; ils ignorent leur ennemi, faute d'étude, faute de sérieux, et, si vous me disiez que c'est par générosité de caractère, je vous répondrais que c'est d'abord par légèreté. Ils sont impardonnables, ayant été quarante-quatre ans en face d'un danger grandissant, de ne pas avoir étudié les moyens de l'écarter ou de n'en être pas broyé.

» Je veux vous dire encore que ce peuple est désuni ; sans doute, superficiellement, provisoirement, il montre une

certaine union qu'on appelle nationale ou sacrée, mais l'amour-propre est partout, l'envie aussi. On la cultive, comme un légume. Je n'ai pas tout observé, je ne connais pas encore bien ces gens qui sont maintenant ma famille, mais j'ai peur de ce que je devine en eux. Contre un empire dont les chefs ont le cœur en ciment armé, c'est vrai, mais qui ne souffre pas l'insolence des partis, qui se sert de chacun tour à tour, et les trouve complaisants, terrifiés, achetables, au fond plus allemands que chrétiens et qu'humains, que feront-ils ? Combien n'ont-ils pas d'écervelés, d'indisciplinés ? Ils en fabriquent ! Vous voyez le commencement. Est-il sûr que l'Alsace libérée, comme ils disent, ne retourne point à la captivité d'il y a cinq semaines, et combien aggravée ? Que deviendrez-vous ? J'y songe, et ne puis dire à personne avec quelle angoisse : on me croirait un traître. C'est assez de n'être pas considéré comme un Français de première qualité. Et pourquoi ne le suis-je pas ? Parce que nous avons lutté toute notre vie pour la France, qui avait cessé de se défendre elle-même, qui s'amusait à se tuer, comme les morphinomanes, et qui soignait si peu ses amitiés hors frontières, qu'elle s'étonne, et ne sait plus bien qui nous sommes, ni ce que nous voulons, quand nous nous présentons dans ses bureaux de recrutement, pour demander notre droit d'Alsaciens-Lorrains et un fusil contre l'Allemand.

» En écrivant cette lettre, à la hâte, je me dis que, peut-être, vous ne me comprendrez pas, mais c'est que vous n'êtes venue en France que pour votre voyage de noces, et une fois ou deux pour la revue du 14 juillet. Moi, j'ai commencé d'y vivre, je souffre, et, quoi que vous en puissiez penser, je vous le dis. »

Madame Ehrsam était allée, ce jour-là, dans la montagne, du côté de Huppach, où se trouve la chapelle de la Vierge, pèlerinage célèbre depuis des siècles. Elle n'allait point là pour pèleriner, mais pour examiner un semis de sapins, que ses fils avaient fait faire, en bordure d'un grand bois qui leur appartenait. Ayant tout vu, et causé avec des bûcherons et des gens des fermes hautes, elle revenait, le cœur tout plein de ces histoires qu'on ne raconte qu'aux amis, en tout pays rural, mais plus encore en pays alsacien. C'étaient des souvenirs de captifs libérés, et qui redoutent toujours que l'impitoyable maître ne revienne. On avait dit du mal, à cœur joie, des Prussiens, des anciens gendarmes de Masevaux, surtout de ce garde général des Forêts, dont la luxueuse habitation était tout en haut de la Grand'Rue, qui avait disparu, le premier de tous les fonctionnaires, dès qu'on avait annoncé l'approche des Français. Elle descendait, repassant dans son esprit toute sa vie disputée entre France et Allemagne, et ce qu'elle savait, par tradition, des Ehrsam et des Riffel qui, sans une erreur, en toute occasion, depuis Louis XIV, avaient choisi et servi la France. Elle se disait : « L'un de mes deux fils sert notre ennemi, contre son gré, je le sais bien ; du moins, l'autre, celui qui nous ressemble le plus, au père et à moi, ne s'est pas trompé de route. » Ce fut en arrivant, à la nuit tombante, qu'elle trouva, sur la table de la salle à manger, à droite de son couvert, place habituelle, la lettre arrivée par le second courrier. Elle la lut, pendant que la femme de chambre était présente, et rien, dans son visage, ne put révéler ce qu'elle pensait. La servante demanda, en alsacien :

— Monsieur Pierre va bien, madame ? Il est content ?

La mère répondit, d'un ton indifférent :

— Mais oui, Anna, très content. Apportez-moi l'encrier et mon buvard.

Jamais peut-être la maîtresse de la vieille fabrique masopolitaine n'avait hésité avant de tracer ces mots : « Mon cher Pierre » ou « Mon cher Joseph ». La plume, sans arrêt, d'une écriture nette et régulière, suivait toujours la dictée d'un esprit ordonné, d'une mémoire exacte, d'un cœur qui trouvait infailliblement le mot qu'il fallait. Cette fois, madame Ehrsam songea : « Je ne l'appellerai pas « cher ; » il ne mérite pas cela, non ! » Puis elle traça vivement ces lignes :

« Ton frère est toujours à Mulheim, avec son régiment. Il espère de ne pas être envoyé sur le front français.

» Je reçois ta lettre. Je la brûlerai tout à l'heure, quand Anna aura fini son ouvrage. C'est la première fois qu'un Ehrsam aura blasphémé la France. Je la connais mal, c'est vrai, toi de même. Mais je suis sûre, moi, qu'elle est autre que tu ne dis, je le sens à la peine que tu me fais. Ta mère :

» SOPHIE EHRSAM, NÉE RIFFEL. »

Ce soir-là, pendant que les canons tonnaient, sur la chaîne des montagnes qui bordent la plaine majeure, dorée, vignée, où coule le Rhin, la mère des deux fils aux deux patries songea longtemps. Elle ne pleura point, bien qu'elle fût seule dans sa chambre ; elle avait ouvert la fenêtre ; le grondement des pièces françaises lui remettait en mémoire les années si longues où les Allemands insultaient, frappaient, emprisonnaient sans réponse, les années de la haine muette. Elle éprouvait une sorte de joie, à entendre enfin le concert

des gueules d'acier tonnant contre les bourreaux de l'Alsace ; elle disait tout bas : « Voilà pour vos cruautés ; voilà pour vos hypocrisies, vos mensonges, vos mépris de goujats, vos rires d'imbéciles et de bourreaux : ce sont les morts qui se vengent. Vous serez chassés ! Tirez, les Français ! Bien ! Bien ! Ne vous découragez pas ! Chassez-les ! » Elle dit encore : « Je voudrais que Pierre fût parmi ceux qui se battent ! Je suis moins sûre de son esprit que de son cœur. Dans la bataille, c'est le cœur du soldat qui parle… »

Quand elle eut pensé cela, le vœu qu'elle avait formé lui parut affreux, et elle tâcha de ne plus penser à ses fils.

Non loin d'elle, la ferme de Baerenhof semblait dormir, sur le tertre dominant la route de Rougemont. Aucune lumière ne luisait aux fentes des volets. Cependant, deux êtres veillaient près du berceau de l'enfant premier-né d'Anne-Marie Reinhardt. Celle-ci, dans la grande pièce où elle avait transporté le berceau pour endormir la petite, avait jeté un peu de bois sur les braises qui mouraient. Car, bien qu'on fût seulement au début de septembre, il y a de ces coups de vent, dans la montagne, qui amènent de très loin le froid d'un orage. Un de ces courants glacés passait sur Masevaux, et, au-dessus des canons cachés dans les forêts, les nuages arrivaient en grandes armées, cachant la lune qui était pleine. L'horloge, dans sa gaine de bois, comptait la fuite des secondes. Il n'y avait plus, dans le foyer, que des brins de fagot, rouges d'un bout, comme des cigares, tombés en dehors de la barre des chenets, et clignant au vent qui pénétrait puis secouait leur cendre. Louise chantait, à demi-voix, une chanson autrefois défendue, – elle avait la voix grave et prenante :

Quand ce temps-là sera venu,
Je ne sais si les sapins auront de la neige,
Ou si la framboise sera mûre ;
Mais dans ma maison je rentrerai,
Et, avec mes amis, mes bons amis,
Je boirai du vin rouge.

Dans l’angle de la cheminée, il y avait une forme ployée en deux. Alors, elle bougea lentement, et, du côté du berceau et de la mère, le buste court et vigoureux d’Antoine Reinhardt, son tout jeune beau-frère, se tourna, et, dans la pauvre lumière, Marie put voir ce visage plein, ardent, dont les yeux bruns luisaient parce qu’elle avait chanté une chanson contre l’Allemand, quelle avait parlé du vin rouge, le vin français. Elle reprit :

Dis, ma petite maman,
Pour ce jour-là, tu peux préparer déjà
Une tarte aux oignons ;
Mets bien de la farine de côté :
Nous serons beaucoup pour la manger,
Et on aura le cœur si content !

— Vous pouvez chanter ça à présent, ma sœur Anne-Marie ; mais il y a seulement six semaines, il y aurait eu un Schwob en haut de la cheminée, pour vous écouter et vous dénoncer.

Le sourire d’Anne-Marie fut comme une petite lumière de plus qui s’allume et s’éteint.

Dans les forêts de l’Alsace chérie,
Et dans la plaine, voici venir
De nouveaux chasseurs qui ne venaient plus.
Ils ne venaient plus, et tout le monde les appelait :
Entrez chez nous, mes petits chasseurs,
Les cœurs pareils font les amis.

Le jeune gars se leva ; il était déjà haut de taille, à cause de ses grandes jambes de cavalier, et, bien que les traits du visage ne fussent pas encore tout formés, chez ce garçon de quinze ans, on reconnaissait en lui la race entreprenante, l’Alsace militaire, silencieuse et fidèle.

Le nourrisson s’était endormi. L’heure paraissait venue d’accomplir un projet qu’Antoine avait dû méditer depuis plusieurs jours. Il mit la main sur l’épaule de sa belle-sœur ; et, vraiment, il était le protecteur de cette jeune femme, dont le mari avait passé en France dès la première nuit de la guerre.

— Je ne peux pas vous laisser sans nouvelles de votre père et de vos frères de Heimsbrunn ; la nuit est bonne pour voyager.

— Vous iriez ?

— Ma bicyclette est prête, je l’ai huilée avant le souper ; je sais, par des camarades, qu’on peut encore passer dans la campagne de ce côté-là, qui n’est ni aux Allemands, ni aux Français, et aller dans les villages. Il n’y a pas de tranchées. Je connais les chemins, ce qui est facile, et, je crois bien, tous les arbres. Que voulez-vous qu’on me dise ? Je n’ai pas l’âge d’être soldat.

Elle réfléchit, un peu courbée, regardant sa fille endormie comme si elle lui demandait conseil. Sans doute, il était dur de n'avoir aucune nouvelle du père, de la mère, de Charles, d'Edmond, d'Eugénie, de Valentine, d'autant plus que les Français, par deux fois, avaient occupé Heimsbrunn, et qu'on avait pu commettre, hélas ! bien des imprudences chez les Jüdlin. L'Allemand ne pardonne pas à ceux qui font accueil à des Français. Qu'était devenue la ferme ? Avait-on rentré les foins, commencé de battre le froment ?… Mais cet adolescent, ce petit au cœur héroïque, n'était-ce pas trop l'exposer ?

Anne-Marie porta sa fille endormie dans le berceau ; on l'entendit, pendant plusieurs minutes, dans la chambre à côté, qui déplaçait une chaise, tirait un rideau, disposait toutes choses selon l'ordre établi par les mères de tous les temps, de tous les pays. Puis elle revint vers Antoine, l'embrassa tendrement, et dit :

— Qu'ils ne se fassent pas de chagrin de moi : nous sommes ici très heureux avec les Français. Pour Victor, j'ai déjà deux lettres de lui. Il est content aussi. Il m'a même dit, dans sa dernière, que la guerre ne serait pas longue.

De la poche de son tablier, elle tira une photographie.

— C'est le portrait de ma fille, cela fera plaisir à la grand'mère, et aussi à Valentine, qui devait être marraine. Mais à présent, il faudra attendre, au moins un petit peu, le temps, pour nos Français, de gagner.

Le jeune homme mit la photographie dans la poche de sa veste, alla chercher sa casquette près du foyer, traversa la cuisine, et se trouva dehors sur le tertre où le vent courait. Il n'avait aucune peur : l'habitude de ruser avec l'Allemand, il

l'avait prise depuis l'enfance ; l'idée du danger possible l'excitait ; il ressemblait déjà à ces volontaires que le capitaine demande pour une mission dangereuse, et qui disent, avec un frémissement de bravoure dans chaque goutte de sang : « Moi, mon capitaine. »

Le voyage fut plus long et plus dur qu'il n'avait pensé. Antoine descendit le long de la ligne du chemin de-fer, entre les fabriques, les carrières de pierre, les maisons d'ouvriers, jusqu'à l'endroit où la vallée de Masevaux prend naissance, et ressemble, vue de la grande plaine, à un fossé entre deux contreforts des Vosges. Plusieurs fois il avait suivi le chemin, qui, passant par Lauw, Sentheim, Guewenheim, Pont d'Aspach, traverse d'abord un plateau découvert, entre des prairies et des cultures plantées d'arbres fruitiers, puis coupe des terres basses, des marais, des taillis, domaine des affluents du Rhin. La lune demeurait voilée. Tant qu'il n'eut pas dépassé Guewenheim, Antoine Reinhardt ne prit aucune précaution, et ne songea qu'à « faire de la vitesse » et à éviter les ornières et les pierres. Mais au delà de ce dernier village, les sept kilomètres de route qui restaient à parcourir pouvaient appartenir aux Allemands aussi bien qu'aux Français. On voyait chaque jour, ici ou là, des patrouilles de soldats qui se cherchaient l'une l'autre, n'engageaient que des escarmouches, et se retiraient. Droit sur sa bicyclette, la tête haute, l'œil aux aguets, tachant de pénétrer l'ombre aux valeurs diverses coulant autour de lui, le jeune homme ralentit l'allure quand il vit, en avant, comme une falaise, le grand bois que borde, vers la gauche, la masse monumentale du moulin Schuler. Il lui sembla qu'une lumière vive, – allumette ? éclair d'une lampe électrique ? – avait brillé à une centaine de mètres, dans le taillis.

Il avança encore un peu, mit pied à terre avec précaution, et se cacha dans un bouquet de noisetiers et de jeunes saules qui, du côté du moulin, s'arrondissait à la lisière et, pour si peu de lumière tombée du ciel, semblait fleuri. Bientôt, le bruit d'une troupe montée, les pieds des chevaux martelant la chaussée, lui apprit que la précaution était bonne. Une trentaine de uhlans, sans doute venus par les sentiers du bois, apparurent, sur deux rangs, et, au commandement du chef, s'arrêtèrent. Les hommes descendirent de cheval. Quelques-uns se dirigèrent vers le moulin, bâti dans les terres, à une centaine de mètres de la route, parmi les premières touffes d'arbres. Pendant une heure on entendit leurs voix dans les salles et les magasins, là-bas, et il y eut des lumières qui, tout à coup, à l'un des étages ou à l'autre, entre les feuilles, luisaient et s'éteignaient. Les Allemands faisaient une perquisition chez le meunier. Quelques cavaliers rejoignirent les premiers, puis tous revinrent, parlant haut, jusqu'à la route. Enfin la troupe tourna bride.

Antoine attendit longtemps avant de quitter l'abri des noisetiers. Quand il traversa le bois, on eût dit que la paix était revenue dans le monde. Un peu de vent dans les cimes, le coassement des grenouilles qui finissent de saluer l'été dans les nuits tièdes de septembre : c'était tout le murmure de l'ombre. Plus loin, la petite gare et les deux auberges de Pont d'Aspach dormaient. En longeant le mur, encore plus loin, du Moulin des Trappistes, Antoine leva les yeux vers la niche où la statue de la Vierge, peinte en bleu et en rouge, regarde les passants : il avait peur d'être arrêté par le « Halt ! » d'un de ces cavaliers, qui pouvaient n'avoir quitté un bois que pour fouiller le bois prochain. Et, en effet, ayant de nouveau écouté, l'oreille près du sol, avant de s'engager dans la région forestière qui recommence non loin de là, il se décida à attendre encore, puis à s'engager à droite, dans les

sentiers, malgré les obstacles de toute nature, et poussant à la main sa machine. Dans une hutte abandonnée, il dormit, et, seulement lorsque le jour fut tout levé, il enfourcha de nouveau sa bicyclette. Loin, en arrière, du côté de Burnhaupt le Haut, trois coups de feu retentirent. Mais la lumière était partout. Avec elle l'audace plus grande était revenue. Le messager d'Anne-Marie Reinhardt appuya plus résolument sur les pédales. Il allait à fond de train. Barrant l'horizon de sa ligne de maisons anciennes et largement assises, il aperçut bientôt Heimsbrunn, l'un des plus riches villages de cette partie de l'Alsace. Un chariot attelé de deux bœufs, conduit par un bouvier tranquille, portait du fumier vers les champs d'en bas. Antoine monta le raidillon, le long du cimetière qui enveloppe l'église, puis, au milieu du bourg, tourna à droite. Il s'arrêta devant une barrière brune, entr'ouverte, qui donnait dans une cour de ferme, et essuya son visage en sueur. Au fond de la cour se trouvaient les granges et les étables. À gauche, la vieille et ample habitation des Jüdlin s'élevait, ses poutres apparentes formant des X et des jambages sur les murs blanchis à la chaux. Les volets, peints en jaune clair, étaient ouverts ; les cinq marches de pierre, en demi-cercle, qui formaient le perron, avaient déjà été balayées. Tout danger, à présent, était écarté. Personne, d'ailleurs, n'avait fait attention, dans le village, à ce bicycliste, trop blond pour être un Français, trop jeune pour être un soldat, et qui ne demandait pas sa route. Le gendarme lui-même, rencontré au bas de la côte, n'avait jeté sur le promeneur qu'un coup d'œil indifférent.

Antoine ouvrit le vantail droit de la barrière, mais il eut soin, quand il fut entré, de pousser, dans la fente du loquet, à l'intérieur, la cheville de bois, étant déjà un homme de précaution, et qui savait qu'en Alsace, la prudence n'est jamais trop grande. La cour était déserte. Une charrette de foin,

rangée le long du hangar au fond de la cour, le sommet de sa charge, débordante et molle, atteignant le plancher du grenier, disait qu'on avait, la veille au soir, amené à Heimsbrunn l'herbe des prairies basses. Antoine entra dans la première salle à droite, et aussitôt des exclamations s'élevèrent : « Lui ! comment est-il là ? ah ! quel bonheur ! Tu as pu passer ? Raconte-nous. Et Anne-Marie ? »

Les voix, qui avaient d'abord sonné, s'assourdirent bien vite, parce que le père et la mère ensemble, qui étaient aux deux bouts de la table, firent signe : « Taisez-vous, les petits, on ne parle pas ici comme vous le faites ! » Autour de la grande table, où la famille prenait le déjeuner du matin, il y avait le chef de la ferme, Jüdlin, un gros homme à la figure rasée, aux cheveux gris et demi-longs, et qui parlait fort peu, si ce n'est du regard, qui toujours surveillait les choses, les bêtes et les gens ; à l'autre extrémité, la mère, fine, menue, pâle, et qui eut ressemblé à une dame si elle avait eu un autre corsage que son corsage de toile, et moins de brins de foin sur ses cheveux encore très noirs ; puis, entre le père et la mère, Edmond, Eugénie, Valentine, tous déjà grands, une fille de ferme, et un valet très vieux, qui avait du faire la guerre de 1870, car il avait le type légendaire et l'expression des soldats de ce temps-là : la petite impériale blanche, les profondes rides dans un visage étroit, les yeux enfoncés et pas commodes.

— Va mettre à chauffer du café pour tout le monde, Eugénie. Ce garçon a fait une longue route, il faut qu'il mange autre chose que la soupe : tu apporteras aussi la bouteille de vieille eau-de-vie.

— De l'eau-de-vie de framboises, monsieur Jüdlin ? demanda Antoine.

— Faite à la ferme, mon garçon. Eh bien, dites un peu comment ils vont, ceux de Masevaux ?

Pendant qu'ils disaient ces choses, la canonnade recommençait sur les pentes des Vosges. Les vitres tremblaient, mais, sauf la mère, dont les paupières se fermaient à demi quand les détonations étaient plus fortes ou précipitées, aucun des Jüdlin ne prêtait attention à ce bruit devenu familier.

Antoine, regardé par tous, se sentait un personnage. On lui avait apporté une assiette de soupe, et, entre deux cuillerées, il répondait aux questions. Il disait ce qui s'était passé à Masevaux depuis le mois d'août, et, plus d'une fois, les mêmes mots l'interrompirent :

— Elle est heureuse, Anne-Marie, plus heureuse que nous !

Quand il eut fini de dire ce qu'il savait, à son tour il interrogea. Alors les parents, les enfants, la fille de ferme, l'un après l'autre, souvent plusieurs ensemble, racontèrent qu'à Heimsbrunn, par deux fois, les Français, allant à Mulhouse, étaient passés, et, la première fois surtout, ç'avait été une belle réception ; tout le passé d'avant 1870 ressuscitait, et le bonjour des vieux pères se retrouvait sur les lèvres des jeunes : « Bonjour les Français, vive la France ! Nous les avons nourris pendant quarante-quatre ans : qu'ils s'en aillent à présent !… Mon cœur a toujours été pour vous ! » Mais quand les Français eurent été contraints, pour la seconde fois, de se retirer, tous les habitants qui leur avaient montré de l'amitié furent dénoncés, poursuivis, jugés, punis. Les souvenirs s'éveillant l'un l'autre, c'était la plainte même de l'Alsace que se renvoyaient, par-dessus la table, les pa-

rents, les enfants, les serviteurs de cette famille paysanne et patricienne. Le père disait gravement :

— Ce qu'ils ont crié, ce qu'ils se sont plaints, quand ils ont vu qu'on les détestait ! Et Dieu sait que c'est leur faute ! Nantis de toutes les places, ils gémissent comme des opprimés !

— Oui, reprenait la mère, sévère de mots et de gestes, quand elle parlait de ce sujet-là ; oui, on croyait sa dernière heure arrivée, tant ils avaient de colère amassée contre nous. Tout de suite, des défenses de toutes sortes : défense de s'arrêter dans les rues, de circuler après huit heures, d'avoir les volets fermés, d'allumer de la lumière, de parler français. Plusieurs de chez nous montraient du doigt, dans les magasins, les marchandises qu'elles désiraient. Si elles ouvraient la bouche, la prison !

Le vieux valet grommelait, jugeant son tour de parole arrivé :

— Il y a eu des trahisons, vois-tu, Antoine Reinhardt, même parmi les nôtres, car, sans cela, les misères auraient été moindres. Tu diras à ton frère, quand tu le reverras, lui qui se bat où je me suis battu, que je lui raconterai des choses, et que je lui dirai des noms.

Les enfants, auxquels était familier tout le cycle des histoires alsaciennes, comme aux enfants du Moyen âge les aventures d'Ysengrin ou celles des mauvais génies, épiaient le moment où les grandes personnes se tairaient, et laisseraient aux petits le droit de se moquer de l'Allemand. Car le rire, chez eux, c'était le commencement du mépris, la forme jeune de l'animosité de la race. L'œil luisant, la dernière des Jüdlin, penchée sur la table, et riant déjà à la pensée qu'elle

allait faire rire Antoine, après que la mère et le valet eurent parlé, leva son nez rose, montra ses dents larges, et dit :

— Antoine, tu ne sais pas l'histoire du menuisier ?

— Eh ! non, puisque je n'étais pas là !

— Mais tu le connais bien, lui, puisqu'il est notre voisin : au bout de la rue, un homme qui a une petite fille de mon âge, une très mignonne, qui est mon amie ?

— Va toujours !

— Grillinger n'aime guère les Schwobs, et ils le savent bien. Sa maison, c'est comme la nôtre : on y chante des chansons défendues ; une fois, il a été devant le juge, pour avoir appris à son sansonnet à siffler la *Marseillaise*. Il s'en est tiré avec une amende, parce qu'il a dit : « Monsieur le juge, j'ai d'abord essayé de lui apprendre le *Wacht am Rhein*, mais il n'a jamais voulu le répéter. » Oui, c'était drôle, je vois bien que ça t'amuse… Mais, il y a quinze jours, sur le mur de sa maison, voilà qu'on a trouvé un papier collé, justement avec de la colle de menuisier, et on avait écrit dessus un très joli compliment. Je le sais par cœur. « À mon honoré peuple d'imbéciles ! L'Alsace sera enlevée à l'Allemagne. L'Allemagne est un ramassis d'escrocs ; c'est la plus grande bande de canailles du monde. » Ah ! le brave garçon ! Quand il sortira de prison, je lui porterai un bouquet.

— Bravo, Valentine !

À ce moment, on entendit secouer la barrière de la cour ; tous les convives se turent, et, instinctivement, les visages se tournèrent du côté de la fenêtre. La petite s'approcha des vitres, et se recula aussitôt :

— Le gendarme ! dit-elle.

Après quelques secondes, les coups redoublèrent, cette fois accompagnés d'imprécations en allemand :

— Ouvrez donc, bourriques ! ont-ils la tête dure !

Le père et la mère se consultèrent du regard, et ce fut le père qui se leva, tranquillement.

— Je croyais, dit-il à demi-voix, que la porte était ouverte.

— C'est moi qui ai mis la chevillette, dit Antoine.

— Montez vite dans le grenier à foin, au fond de la cour. Passez par le couloir. Il est meilleur qu'on ne vous voie pas.

Jüdlin ouvrit la porte de la salle, et, pendant qu'Antoine montait par l'échelle intérieure dans le grenier :

— Ne tapez pas si fort, on va vous ouvrir !

Lentement, faisant sonner ses pas sur les marches du perron, il se dirigea vers le portail et l'ouvrit. L'un des gendarmes d'Heimsbrunn, le plus gros, serré dans son uniforme, les yeux tout pleins d'injures, baissa le ton cependant, quand il se vit en présence du fermier. Il entra, soufflant, et haussant les épaules.

— Ah ! ça, dit-il, se dirigeant vers la salle, vous n'avez donc pas entendu l'ordre qui a été donné ?

— Lequel ?

— On pavoise, pour la victoire allemande ! Nos héros ont battu les Français, si souvent que je ne sais déjà plus tous les noms de leurs victoires !

Il s'avança dans la salle, et, la première chose qu'il vit, ce fut un journal allemand, dont, heureusement, il ne vérifia pas la date : un vieux numéro de la *Strassburger Post,* datant de dix-huit mois, et qui avait servi à envelopper une paire de chaussures. On le mettait toujours sur la table, en cas d'alerte.

— C'est bien de lire le journal, mais ce serait mieux de pavoiser. Faites vite !

Désignant Edmond :

— Voilà un garçon qui aura l'honneur, bientôt, de servir dans notre victorieuse armée. Allez chercher le drapeau !

La mère aussitôt se proposa :

— Oh ! il ne sait pas ! dit-elle. C'est moi qui ramasse ça.

Dans l'arrière-cuisine, au-dessus de l'évier, elle alla chercher un paquet enveloppé de papier, et les deux couleurs de l'Alsace apparurent : rouge et blanc. Elle sortit à son tour, pendant que l'homme de police, regardant chacun de ceux qui étaient restés, disait :

— C'est pour la victoire de Charleroi, c'est pour la bataille de Tannenberg contre les Russes, c'est pour la prise de Longwy, c'est pour la prise de Cambrai, c'est pour la grande victoire de la Somme, car nous sommes à présent devant Paris, et, dans huit jours au plus, notre Kaiser dînera dans les Champs-Élysées. Hoch ! pour notre Kaiser, n'est-ce pas ?

Le père, la mère, le fils, les filles, les yeux baissés, le visage sans expression, ne répondirent pas un mot.

— Vous avez pourtant votre fils aîné dans nos victorieuses armées, dit le gendarme, vous devriez marquer plus de contentement.

Ce n'était pas la première fois qu'il rencontrait cet accueil dans les familles de Heimsbrunn. Il jura, et prit la porte. Un quart d'heure plus tard, le père et Edmond, montés sur la charrette pleine, levaient à bout de bras les fourchées de foin qu'ils jetaient dans le grenier, et que recevait, là-haut, le vieux domestique de ferme aidé par Antoine Reinhardt.

Quand les travailleurs, au pied de la charrette vide, se rassemblèrent enfin, rouges et couverts de poussière, ils échangèrent quelques mots d'adieu.

— Est-il possible, dit le père, que les Français aient été ainsi battus ? Je n'y puis croire.

— Non, dit la mère qui sortait de la maison, je n'y puis croire non plus. Ils annoncent toujours des victoires, des victoires, ces Schwobs, mais, à la fin, c'est la France qui les chassera !

Elle reprit :

— Dire que notre fils aîné, notre Charles, est parmi eux !

Antoine, les yeux brillants, répondit :

— Sans doute, mais, au moins, le mari de votre fille, mon frère, a tout de suite passé en France ! Il a écrit : il est accoutumé.

Bonheur, malheur, guerre, victoires, condamnations, voilà de quoi était plein le cœur de tous ces pauvres gens. Le soleil, entre des nuages rapides, chauffait la cour et les murs. Le chef de la ferme leva les yeux, et dit :

— Le temps se gâte. Il vaut mieux partir, Antoine, parce qu'il n'y a point de sûreté pour vous dans les auberges, ni dans les bois. Dieu vous assiste ! Embrassez pour nous notre fille et la petite fille.

Il ouvrit la barrière. À la fenêtre qui donnait sur la route, le drapeau flottait. Le canon tonnait vers Thann. Il n'y avait que deux femmes sur la route. Antoine reprit sa bicyclette, et descendit en hâte, du côté où l'Alsace et la France s'étaient enfin retrouvées. Cette fois encore, il usa de précautions, se cacha, attendit, repartit. Comme il sortait d'un bois, avant Pont d'Aspach, un coup de fusil fut tiré. La balle siffla au-dessus d'Antoine. Le jeune gars avait été pris sans doute pour un déserteur. Il tourna la tête, et ne vit personne. Mais quand il se trouva en plaine découverte, à peu de distance de là, il mit pied à terre. Puis, comme le cœur lui battait à rompre, il respira trois bonnes fois avant de pouvoir chanter. Et il chanta de toutes ses forces :

Quand ce temps-là sera venu,
Je ne sais pas si les sapins auront de la neige
Ou si la framboise sera mûre,
Mais dans ma maison je rentrerai,
Et avec mes amis, mes bons amis,
Je boirai du vin rouge !

Saluant l'invisible ennemi qui ne tira pas de nouveau, sautant sur sa machine, l'enfant, continua sa route, le cœur bondissant et content. Des nuages aux formes puissantes, commencement d'orage, passaient dans le ciel.

Ainsi, parmi les paysans d'Alsace, les femmes, les enfants, vivait l'amour de la très douce France. Ils la plaignaient. Ils avaient souffert pour elle depuis qu'ils étaient nés. Aucun d'eux cependant ne la connaissait.

VII

L’ALLIÉE IMPRÉVUE

Le 6 septembre, à l’Abadié, une lettre arriva. Le facteur était venu plus tôt que de coutume. Marie était là, avec son père, tous deux inquiets du long silence d’Hubert. Quand M. de Clairépée tint l’enveloppe entre ses doigts, il murmura quelques mots, si bas, que Marie ne les entendit pas. Remerciements ? Demandes ? qu’y avait-il de bonheur ou de malheur dans ce petit papier plié qu’il serrait dans sa main tremblante ?

— Tiens, dit-il enfin, puisqu’il est vivant, et que ce doit être une joie, tu seras la première à la connaître : ouvre la lettre ?

En vérité, il n’osait pas ouvrir la lettre, il avait peur, moins pour son fils que pour la nouvelle qui viendrait de la bataille.

Marie se tenait près de lui, sur le perron, en costume d’infirmière ; elle prit les ciseaux pendus à sa ceinture, rompit l’enveloppe, et lut :

« Beaucoup de mes camarades ne sont pas revenus, le régiment a été décimé : moi, j’ai échappé. Je n’ai pas même de blessure. Je ne puis vous dire où nous sommes, mais là où je suis, on tient. Nos chevaux sont à l’arrière ; ne croyez pas que ce soit si dur, pour un cavalier, d’abandonner son cheval et de combattre à pied : on est sûr de reculer moins vite.

Même, la retraite est arrêtée à présent. On se fait vis-à-vis. Les cœurs sont magnifiques : comment voulez-vous qu'un pays, servi de la sorte, ne connaisse point le salut ? Je vous embrasse. » HUBERT.

Trois jours plus tard, le brancardier volontaire, baron de Clairépée, venait de transporter vingt blessés, de la cour de l'hôpital dans les salles du premier et du second étage. Il attendait, dans le vestibule, l'arrivée des automobiles qui étaient reparties pour la gare, et devaient ramener de nouveaux blessés, car, on le savait, une terrible bataille était engagée depuis plusieurs jours, et si près de Paris qu'on sentait bien que c'était la vie ou la mort de la France qui se décidait. Il était debout, à gauche de la civière tachée de sang. Il avait encore, sur les épaules, les bretelles de cuir, insigne de sa charge ; près de lui, son camarade de corvée, un marchand de Saint-Baudile, faisait comme lui, et s'épongeait le front. Soudain, un enfant, un petit porteur de journaux, monta en courant les marches du perron, un journal à la main, et, apparaissant dans le vestibule :

— Y a du bon, il paraît, y a du bon, monsieur de Clairépée !

— Donne vite !

En un instant, le brancardier parcourut les communiqués de la Marne, puis il mit un genou sur le bois de la civière, discrètement, tandis que son voisin, étonné de l'attitude et du silence, demandait :

— Que faites-vous là, monsieur ?

— Je remercie, mon brave, ça en vaut la peine : vainqueurs, nous sommes vainqueurs, regardez !

Et d’un doigt qui tremblait, montrant les lignes du journal, n’y voyant plus, il récitait plutôt qu’il ne lisait :

— « Communiqué du 8 septembre, 15 heures : À l’aile gauche, les armées alliées, y compris les éléments de la défense avancée de Paris, sont en progression continue, depuis les rives de l’Ourcq, jusqu’à la région de Montmirail. L’ennemi se replie dans la direction de la Marne, entre Meaux et Sézanne. Les troupes franco-anglaises ont fait de nombreux prisonniers… À notre centre, de violents combats se sont livrés, entre Fère-Champenoise, Vitry-le-François et la pointe sud de l’Argonne. Nous n’avons été refoulés nulle part… »

L’autre, moins frémissant à toute nouvelle bonne ou mauvaise, moins imaginatif, cherchait ce qu’il y avait de si victorieux dans ce communiqué, et il était partagé entre le désir de croire M. de Clairépée et la défiance que lui avait toujours inspirée la nature prime-sautière de son voisin de l’Abadié.

Une infirmière descendit le grand escalier ; le marchand, d’habitude peu expansif, cria :

— Madame de la Move, c’est-il vrai qu’on est vainqueur ?

— J’en ai l’idée, mon cher monsieur !

Après elle, ce fut Marie qui vint à son père, et qui dit :

— Eh bien ! il me semble que cela va mieux ?

M. de Clairépée répondit :

— Je suis encore un peu officier, tu sais ; moi je devine : ça va très bien. Tu n’as donc pas lu ? « Refoulés nulle part,…

progression continue,… prisonniers. » Et une bataille dont le front s'étend depuis Meaux jusqu'à Verdun ! Mais, Marie, c'est la France sauvée !

Marie, étonnée, peureuse, n'osait pas croire ce qu'il disait, pas plus que n'avait fait le second brancardier.

— Vous êtes très sûr ?

— Comme de te voir. Pourquoi vous étonnez-vous ?

— C'est si beau !

— Moi, cela ne m'étonne pas : Notre-Seigneur a toujours été si bon Français !

À ce moment, la sirène d'une automobile appela les brancardiers. Tous deux se courbèrent pour relever le brancard, et descendirent vers les blessés.

Le lendemain, M. de Clairépée dit à Marie :

— Ni ceux d'Arles, ni ceux d'Avignon n'ont illuminé ; peut-être qu'à Paris on va donner des ordres ?

Et les jours passèrent. La France était un peu rassurée, elle ne se sentait pas victorieuse. La bénédiction était venue, et non la joie de la bénédiction. Avoir été trop malheureux, cela rend si défiant de la vie ! On devient si lent à croire au bonheur qui revient !

Cependant, nous étions sauvés. Le vieux gentilhomme le savait : le sang d'autrefois le lui avait dit. On commença donc de réentendre, le matin, à l'heure où il faisait, avant de partir pour l'hôpital, son tour de promenade le long des cyprès, monsieur de Clairépée siffler dans son jardin. Au dîner, il fit venir le petit Maurice, que Dido l'Arlésienne amena, dé-

jà demi-assoupi, et lui fit boire un doigt de vin du grand clos. « À la Marne, mon gaillard ! dit-il ; à ton père qui en fut ! » L'enfant ne comprit pas, Dido non plus. Quand ils furent hors de la salle, le maître de l'Abadié dit à Marie :

— Les cloches qui ont sonné le tocsin devraient sonner pour la gloire de la Marne ! Elles ne font pas leur devoir, Marie ! Elles n'ont pas toute l'éducation qu'il faudrait. La victoire, qu'est-ce que c'est ? une belle fille comme toi, qui s'en va devant nous. Pour qu'elle réjouisse les cœurs, il faut qu'on la voie passer. La victoire ; Marie, c'est un mot bien puissant, mais il lui faut le consentement des cœurs.

Marie répondit :

— Je crois entendre Hubert.

Il lui appartenait bien, à la France, cet Hubert de Clairépée qui trouvait dans la guerre toute la jeunesse française, le mouvement, l'aventure, le danger, la chance de s'illustrer, l'occasion d'être entièrement vrai avec soi-même, d'accord avec toute sa foi et toute sa lignée. Il était, dans l'épreuve, plus libre que d'autres : les liens d'amour qui le retenaient au monde avaient été brisés ; que lui importait le poste qu'il remplirait, la place où il se battrait, la mort même ? Depuis le premier jour, il s'était juré de ne demander jamais rien, d'être celui qui n'a ni volonté, ni désir même contre l'ordre reçu.

Ses camarades et lui remontaient maintenant vers le Nord. Un nouveau danger menaçait la France, et quelques-uns seulement, parmi les hommes de guerre, commençaient à le voir. Après notre victoire de la Marne, toute l'énorme armée d'invasion, ayant fait volte-face, se retirait talonnée par la peur, lorsqu'elle s'aperçut que les Français

n’arriveraient pas à profiter de leur victoire ; alors elle reforme ; en même temps, à l’appel de ses chefs, de nouveaux corps d’armée sortent des forêts de Germanie. L’Allemand abandonne le rêve qu’il avait failli atteindre, d’entrer à Paris ; il se dirige au nord, afin de déborder l’aile gauche des troupes françaises, de couper la retraite aux soldats de Belgique, de s’emparer de Boulogne, de Calais, de Dunkerque, et de canonner enfin, de cette pointe extrême de la France, l’Angleterre détestée, suzeraine de la mer. Autant qu’il le peut, il cache ce grand mouvement : pour qu’on ne le suive pas, il continue de nous attaquer sur l’Oise. On le contient à grand’peine. Qui donc va le joindre dans sa pointe menaçante ? Le 4 octobre, le général Joffre a nommé Foch commandant en chef des armées du Nord ; il lui a donné pour tout ordre : « Faites ce qu’il faudra, faites pour le mieux. » En somme, et quand on y songe bien, ce sont les paroles d’un roi à son premier ministre en qui il a confiance. Aussitôt, Foch quitte en automobile le quartier général. À quatre heures du matin, le 5 octobre, il réveille, dans Breteuil, le général de Castelnau, et il lui dit : « Tenez bon. » Un peu après, il passe par Aubigny, et il dit au général de Maudhuy : « Faites de même et tenez bon. » Puis, dans les terres plates, à Doullens, il établit son poste d’observation et de commandement. Les renseignements qu’il recueille feraient trembler un chef ordinaire. Autour de lui, pour défendre une région immense, presque point de troupes : quelques bataillons tenant garnison ici ou là, quelques régiments anglais débarquant à Boulogne ou au Havre. Il y a bien l’armée belge ; elle vient, mais en déroute. Le 9 octobre, les Allemands sont entrés dans Anvers ; ils poursuivent les divisions belges ; ils font passer le long de la mer, par Bruges, par Ostende, plus de quatre corps d’armée, qui vont se rabattre et cerner ces

trop faibles troupes, ou enlever le haut bout de la France, en arrière de Calais.

Quelles heures ! On apprend que le prince héritier de Bavière vient d'écrire un ordre du jour qui se termine ainsi : « Il s'agit maintenant de ne plus laisser traîner le combat avec notre ennemi le plus détesté ;… le coup décisif reste à frapper. » Dans une autre proclamation militaire, le général de Demling crie aux soldats de l'Allemagne : « La percée sur Ypres sera d'une importance décisive. » L'empereur, qui devait dîner à Paris en août 1914, se propose à présent de faire, le premier novembre, son entrée solennelle dans la ville d'Ypres, berceau des libertés belges, et de s'y faire couronner, dans le décor merveilleux de la place des Halles, roi de Belgique. Sire, la date est mal choisie ! Vous n'y songez pas ! le 1er novembre, c'est la fête de tous les saints que vous ne connaissez guère, et le 2, c'est la fête des morts !

Le grand Français qui doit « faire pour le mieux », va bâtir son mur, pour tenter d'arrêter cette marée qui déferle. Le 16 octobre, il donne l'ordre à l'amiral Ronarc'h d'occuper Dixmude, et de s'y maintenir. Au sud de Dixmude, dans la région d'Ypres, pour fermer la brèche par où l'ennemi peut se ruer sur la France, il a tout juste, à la première heure, deux divisions territoriales, la 87e et la 89e, qui arrivent de Dunkerque. Avec elles, il commence à construire la muraille. Ils se mirent à creuser la terre et à s'abriter derrière de pauvres remparts de boue, ces hommes des vieilles classes, jetés là pour arrêter des armées jeunes, intactes, innombrables, qui, ne sachant pas que les autres avaient été vaincues à la Marne, croyaient continuer une victoire. Aux divisions belges, échappées d'Anvers, et qui traversaient, poursuivies, le nord de la Belgique, le général demandait de s'arrêter sur l'Yser, et d'y faire tête. Mais le 15 octobre, il ap-

prenait que la fatigue, la douleur des batailles perdues, le spectacle des familles en fuite refluant vers la France, conseillaient mal les soldats, qui déclaraient qu'on ne pourrait tenir sur l'Yser. Le 16, le général Foch s'est donc décidé à aller voir le roi Albert. Il roule dans une automobile, avec M. de Broqueville, dans la direction de Furnes, et la voiture n'avance pas vite : elle croise un peuple entier qui fuit, ouvriers et bourgeois mêlés à des soldats ; le canon gronde en arrière, et pousse cette foule. Au passage, quelques-uns reconnaissent le ministre, et le soldat. On salue, on se range à peine. Deux hommes, l'un Belge et l'autre Français, sont dans le fleuve de douleur qu'ils remontent seuls ; difficilement, dans l'angoisse du retard qui peut être mortel pour deux nations, ils arrivent à Furnes, vers trois heures de l'après-midi.

Sur la place aux petits pavés réguliers et mouillés qui, d'ordinaire, ne sonnaient que sous le pas d'un promeneur, ou l'onde légère d'un carillon tombé de la tour abbatiale, il y avait bien des témoins. Ils étaient surtout rassemblés dans l'angle que forment le palais de justice et le vieil Hôtel de ville bâti en briques blondes, et qui a un perron à baldaquin, tout fleuri et sculpté.

« *17 octobre 1914.* – Ma chère Marie, j'étais hier à Furnes, accompagnant le général D., qui m'a pris malgré moi, pour un temps court j'espère, comme officier d'ordonnance.

Il lui fallait, m'a-t-il dit, un homme débrouillard, capable de faire, en automobile ou à cheval, les plus longues courses, ne doutant de rien, une espèce de casse-cou. Il connaissait notre famille, par les Troussergues, qui sont des alliés communs ; dans le grand désordre où sont les choses, il m'a rencontré, il m'a vu, il m'a dit de le suivre.

Donc, j'étais sur cette exquise place de Furnes, hier, à trois heures moins dix. Il paraît que le Roi se tenait en permanence à l'Hôtel de ville, avec son état-major, et mon général est monté seul, par l'escalier tournant, dont je ne voyais que l'ombre, aussi fine et nuancée que celle des tableaux de Rembrandt ou des palais de la brume. « Attendez-moi dehors, Clairépée. » J'avais laissé la voiture le long du palais de justice, et je regardais cette place que menaçait déjà le canon, dans le lointain. Il pleuvait, une petite pluie fine, et chez nous, peut-être, toutes choses eussent été ternes. Mais vois-tu, Marie, ce furent des artistes merveilleux, ces gens du Nord, bâtisseurs d'églises, d'hôtels de ville, de maisons corporatives. J'avais autour de moi des maisons à pignon bâties en briques dures, d'un jaune fin, que l'humidité n'entame pas. Je m'appuyais aux murs d'un Hôtel de ville bâti, lui, en pierres bleues, et, de l'autre côté de la place, bien haut dans le ciel, se dressait la tour abbatiale et carrée de Saint-Nicolas, qui est faite en briques rouges, observatoire d'où l'on découvre, paraît-il, toute une Flandre verte où la guerre va passer, plus sacrilège qu'ailleurs. Elle est si bien faite pour la paix, cette petite ville, et sa campagne aussi ! Ce bleu, ce jaune, ce rouge si haut dressé dans le ciel pour recevoir et renvoyer le moindre rayon du levant ou du couchant, tout cela est fondu par la brume, faiseuse d'harmonie, qui ne quitte point ces terres basses ; tout cela fut choisi par des architectes qui avaient des yeux de peintre, et qui travaillaient à remplacer ce qui manque, en leur contrée, à la lumière du jour. Je me rappelais le nom de l'un d'eux, Marc Boucquet, qui fut le maître de l'œuvre de cette muraille même contre laquelle j'avais le dos appuyé. Je souris, en t'écrivant ces choses qui sont si peu de la guerre, et que j'ai vues dans le plus tragique moment. Je m'y complaisais cependant, j'étais comme un enfant en récréation, et sais-tu, toi la chère Pro-

vençale, que ce Furnes, entrevu par ton frère, c'est, après Sienne et Toulouse, le plus bel exemplaire peut-être de l'architecture en briques, en briques entières et lisses, ou sculptées ? Oui, ma chère, ils ont sculpté les briques à coups de ciseau et de marteau, ces joailliers du Nord qui cherchaient, avant tout, les surfaces et les pointes qui peuvent donner le plus d'éclat sous la moindre lumière. Je voyais d'autres petits officiers comme moi fumer leur cigarette dehors, immobiles sous la pluie ; d'autres regarder obstinément les fenêtres à meneaux derrière lesquelles le Roi tenait conseil, en ces heures d'agonie de la Belgique ; d'autres, las d'attendre, allaient s'abriter sous la loggia dont le fronton, mieux ajouré qu'une dentelle de Flandre, repose sur quatre colonnettes aussi droites et fines que des fûts de bouleaux ; d'autres avaient pénétré déjà dans le vestibule, à l'entrée de l'escalier de l'Hôtel de ville. Il y avait de tout : quelques Français, des Belges surtout, des aviateurs, des officiers d'ordonnance, des officiers d'artillerie, boueux, engoncés dans leur capote, couverts d'une peau de bique au col relevé. Ils parlaient bas, j'entendais des mots tristes, ils disaient : « Cela peut être un désastre » ; ou bien : « Pourvu que, demain, il y ait encore une Belgique ! » Ces mots-là, tu comprends, on va vers eux, il faut qu'on sache.

Je m'avançai vers les groupes qui enveloppaient le perron ; je montai les marches ; on me laissa faire sans rien me demander ; j'entrai dans l'ombre de ce bel escalier en spirale qui dut voir de si élégants cortèges. Ah, Marie ! sur les marches qu'avait gravies, le matin, le roi des Belges, et qu'il allait descendre, j'aperçus, le long des murs, d'autres officiers, presque tous jeunes, et qui revenaient d'Anvers, ou d'Ostende, ou de Bruges. Plusieurs, de fatigue et de douleur, cachaient leur visage dans leurs mains, plusieurs pleuraient à découvert, n'ayant plus même le courage de dissimuler leurs

larmes. Je m'assis près d'un de ceux-là, un peu épais, les joues rasées, les paupières lourdes sur des yeux bleus ingénus. Il avait la physionomie lamentable d'un fils taciturne pleurant sa mère. Il attendait je ne sais quoi, je ne sais qui, peut-être n'était-il là que posé, comme un pigeon voyageur qui n'en peut plus. Je lui demandai : « Vous souffrez ? » Il me montra sa jambe enveloppée de linges à la hauteur de la cheville : « Oui, un peu, j'irai faire soigner cela plus tard, mais ce n'est pas ce qui me fait pleurer : c'est tout mon pays perdu. – Pourquoi perdu ? » Il me considéra un moment, comme s'il voyait en moi un homme qui n'a plus sa raison, leva les épaules, et mit sa tête dans ses mains. Des officiers supérieurs descendirent, et passèrent à nous frôler. D'autres montèrent. Nous ne bougeâmes pas de notre place, ni lui, ni moi, mais, entre ses doigts écartés, il avait reconnu quelqu'un, car il me dit, quand le silence se fut un peu rétabli, dans cette cage sonore :

— Vous ne l'avez pas vu ?

— Qui ?

— Broqueville ? Il était avec un général français ; il va chez le Roi. Je pense bien que tous, là-haut, ils discutent l'évacuation. Ah ! monsieur, je vous souhaite de ne jamais vivre des minutes comme celles que je vis en ce moment !

Comme il était très jeune, et n'avait point d'habileté pour composer son visage, il eut, presque aussitôt après avoir dit ces choses, une espèce de sourire qui fit briller ses pauvres yeux en larmes.

— Je parie que vous ne connaissez pas l'Hôtel de ville ?

— Non.

— Vous ne pouvez pas entrer parce que vous êtes trop petit officier, c'est comme moi ; ils sont là, au premier étage, dans la salle qui était tendue de cuir de Cordoue ; elle est magnifique, vous savez ; il n'y a plus de tentures, on a enlevé aussi, de crainte de ceux qui viennent, le portrait de l'archiduc Albert et de sa femme Isabelle, nos princes des temps anciens, mais la décoration est belle encore, et le plafond, et la hotte de la cheminée ; c'est là, devant la cheminée, que le roi Albert décide en ce moment, avec nos généraux et avec Broqueville, de se retirer en France et de laisser la place à Hohenzollern. Pauvre Roi ! il est plus grand que son royaume. Moi, je suis ici pour le voir, voyez-vous. Quand il sera passé, j'irai à l'hôpital. Et puis, demain, les Boches me prendront, avec tous les autres blessés, et ils m'enverront…

Il fit un geste qui voulait dire : « … dans l'Allemagne inconnue, bien loin, où je serai perdu. » Je cherchai une réponse, et je n'en trouvai pas. Je mis la main sur l'épaule de ce brave garçon, et je lui dis :

— Qu'en savez-vous ?

Il écouta, ses yeux bleus fixés sur les miens, me demandant si j'avais quelque espoir à lui donner, puis il appuya la tête le long du mur, en disant :

— Vous ne savez pas mentir, vous non plus : nous sommes perdus.

Il se passa un peu de temps encore ; sur les marches, derrière moi, trois officiers ou soldats, je ne sais trop, assis comme nous, fumaient, et je sentais les jambes de l'un deux, qui riait, heurter mon dos par saccades. Le bruit de plusieurs personnes, sortant ensemble de la salle aux cuirs de Cordoue, arrêta subitement le rire de mes voisins. Mon compa-

gnon le plus proche tourna la tête ; reconnaissant cette fois, peut-être, la voix d'un de ceux qui descendaient, je le vis s'appuyer et se soulever sur son poing gauche ; je le soutins, l'aidai à se relever tout à fait, et, portant la main à son bonnet de police, il salua. Deux hommes descendaient rapidement, ils causaient à mots couverts, mais avec une vivacité qui donnait aux phrases l'accent de la passion. Celui qui marchait le second disait :

— Je suis content, il a si bien compris ! Vous verrez, on va bâtir, bâtir…

La lumière n'entrait plus dans la cage de l'escalier, elle restait, bien pâle, dans l'ouverture de la porte ; la silhouette des deux personnages, l'une après l'autre, s'y découpa ; ils disparurent. J'eus le temps de remarquer que le second était plus petit que le premier, et large d'épaules. Marie, nul savant ne pourra calculer la force d'expansion d'une nouvelle ; ni les murs, ni les recommandations, ni les distances, ni l'obligation du secret d'État, rien n'y fait : la nouvelle passe. À peine les deux visiteurs avaient-ils fermé la portière de leur automobile, qu'il vint du monde du dehors, montant l'escalier, qu'il en vint aussi du salon aux cuirs de Cordoue. Qui ? je l'ignore, des gens sans mandat, des écouteurs, des devineurs ; en quelques instants, l'escalier fut plein de gens qui se disaient les uns aux autres, sans même modérer leur voix, que le Roi pouvait entendre : « Eh bien ! oui, le Roi est d'accord, le général français a parlé, Broqueville l'a soutenu, le Roi a décidé qu'on résisterait, on résiste, les troupes vont s'arrêter. » Mon voisin, qui était debout, dit d'une voix que je n'oublierai de ma vie :

— Il y a encore une Belgique, vive Dieu !

Et quand je voulus lui répondre, il n'était plus là. Je demandai à un inconnu, un de ceux qui parlaient le plus haut :

— Qui était le général français ?

Il répondit d'un mot sonore et qui remplit sa bouche :

— Foch.

Quelle occasion j'ai perdue ! Cet homme qui a la réputation d'une espèce de génie, et que j'aurais tant aimé à connaître, il a passé à me toucher, et je n'ai vu de lui que la largeur de son dos !

Mon général à moi, l'autre, descendit un quart d'heure plus tard ; il me prit par le bras, gravement, et me dit :

— Clairépée, il s'est passé de grandes choses devant moi.

Tout le temps du voyage de retour, dans l'automobile, dès que nous nous taisions, il revoyait ces grandes choses ; il reprenait la physionomie qu'il avait eue, tout à l'heure, quand le Roi parlait ; ses yeux levés contemplaient des images dans l'espace. »

Toussaint 1914. – « L'empereur Guillaume ne sera pas couronné à Ypres, Marie ; les fusiliers marins dont vous avez dû entendre parler, dans vos pays là-bas, et les territoriaux, et la cavalerie combattant à pied et qui se sacrifie, le lui ont interdit. Les grosses armées teutonnes se sont bien ruées contre le mur du général Foch, et elles ont passé l'Yser, et fait reculer ces troupes braves mais épuisées de la Belgique : le mur a été reporté plus loin. Foch, en grand architecte, en a dessiné ou plutôt reconnu l'orientation : c'est le remblai du chemin de fer de Nieuport à Dixmude. On se bat partout ; la bataille est terrible, mais déjà, nous et les Belges nos amis,

nous avons un nouvel allié, un allié formidable. Ils le connaissaient, tous les hommes du pays, ils avaient lutté contre lui pendant des siècles, ils n'avaient qu'un signe à faire pour que l'aide leur fût donnée : cependant, ils hésitaient, ils préféraient souffrir, et répandre leur sang. Je peux te raconter cela, Marie, à présent que c'est fait… J'ai été, depuis quinze jours, chargé de plusieurs missions par mon général, tantôt portant un message à Furnes, ou dans les villages environnants, tantôt passant plusieurs jours et plusieurs nuits à Nieuport, afin de rendre compte d'un événement si grand, et qui a déjà transformé les conditions de la lutte. Marie, notre allié puissant et redoutable, c'est la mer.

Je t'écris la nuit, dans la cave d'une maison où les bouteilles de vin ne devaient jamais avoir chaud ; dehors, il ne tombe pas que de la pluie : les obus, assez régulièrement, traversent l'ombre et le brouillard, et font éclater, comme une boîte d'allumettes écrasée entre les doigts, les quatre murs d'une de ces tranquilles demeures de commerçants, de retraités et de marins qui, au bout de la plaine, avaient trouvé un sol à peu près sec. Je t'écris pour te dire bonjour, Marie, par besoin d'exprimer la tendresse amassée dans la solitude, l'abandon, le danger, et aussi pour qu'un jour, Maurice connaisse quelques-unes des choses extraordinaires que son père a vues en octobre 1914. Je me dis quelquefois qu'après la paix lointaine, nous viendrons tous trois en ce pays-ci, et que je vous montrerai une terre bien différente de la nôtre. Pas entièrement différente cependant. Tu connais un peu les canaux d'irrigation de la Durance, dont l'eau court si vite et partout, dans notre plaine, et surtout aux environs de Châteaurenard. La pointe de Flandre où je suis est sillonnée, elle aussi, comme disent les Flamands, de « coupures d'eau », rigoles, fossés, canaux, rivières. Mais tandis que notre Durance est une coureuse ardente et qui remue les cailloux, qui

les transporte au loin, et fait, les jours de grande crue, le bruit d'une avalanche, l'Yser, et je ne sais combien d'autres cours d'eau, s'avancent entre des rives molles et presque sans inclinaison, vers des sables où la mer les reçoit. Dans les champs détrempés que limitent des lignes de saules bas, combien de fois déjà n'ai-je pas longé le canal de Furnes ! Un brin d'herbe qui tombe à l'eau met une journée à faire un voyage de cent mètres. De grandes étendues de pays sont même d'un niveau plus bas que celui de la mer du Nord ; il a fallu les protéger par des digues, empêcher, par toutes sortes de travaux d'art, ces estuaires paisibles de devenir, quand la marée monte et qu'elle est un peu forte, des chemins par où elle reprendrait possession de ses golfes abandonnés. Presque tout ce système de canaux aboutit, à droite de Nieuport, à des écluses qui forment patte d'oiseau, patte de coq, si tu veux : les doigts étant allongés vers la terre, et l'ergot vers la mer.

C'est une maîtresse position que ces écluses, sur lesquelles veillaient tout un monde d'ingénieurs et de watringues ; mais la plupart de ces hommes, confidents des secrets de l'eau, ont été dispersés ; les écluses, sans gardiens, sont battues, la nuit surtout, par les canons allemands. Je me souviens, – n'est-ce pas une rencontre curieuse ? – que, préparant mon concours de Saint-Cyr, j'avais pris plaisir à étudier l'histoire des écluses de Nieuport, expressément mentionnées dans le traité de Nimègue, et que le roi d'Espagne refusa obstinément de céder à Louis XIV. Je ris, sous le bombardement régulier, d'entendre encore m'arriver du passé, et résonner dans le fond paisible de mon âme, les noms des plénipotentiaires du roi de France : maréchal d'Estrades, Colbert, de Mesmes, d'Avaux, et celui d'un des envoyés de Charles II, le marquis de la Fuente, qui s'intitulait « maître perpétuel de la victoire, major perpétuel et grand

escrivain de la ville de Séville ». Espagnols et Français connaissaient bien le suprême secours que les écluses pouvaient donner au parti qui les posséderait. Les paysans, les bourgeois, les artisans des Flandres, devenus soldats, cachés derrière la pierre d'un canal ou à l'abri de sacs de terre empilés, se souvenaient aussi. Écoute bien ce qu'ils disaient. Plusieurs, frappés à mort, voilà quelques semaines, portés dans les ambulances ou expirant au revers d'un talus, avaient attiré à eux le chirurgien ou l'officier : « Monsieur…, on ne va pas pouvoir tenir… Ils sont trop ; pourquoi ne pas faire comme dans les anciennes guerres ? » C'était leur testament. On n'osait dire ces choses qu'au moment de la mort, parce que, faire comme dans les anciennes guerres, c'était bien défendre le pays, mais aussi en détruire la richesse. Le 17 octobre, voilà donc treize jours, un paysan, à la brune, se glissa jusqu'à la maison, près de Ramscapelle, où était l'État-Major de la 7e brigade belge. Après quelque hésitation, il fut reçu ; il disait : « Je veux parler au chef lui-même. » Introduit devant le général, il lui révéla, comme un grand message : « Y a moyen d'inonder le pays, et notamment le *Groot noordland Polder.* » On l'envoya au quartier général à Wulpen ; il ne voulut pas dire son nom, et continua sa course dans la nuit.

Or, Nieuport était menacé, les attaques se faisaient plus fréquentes, et l'État-Major préparait déjà en secret la défense ruineuse et sûre. Dès le 21 octobre, à onze heures du soir, le capitaine Thys allait en reconnaissance, et se glissait, partant de Nieuport, vers les écluses bombardées. Il avait avec lui Henri Geeraert, père de huit enfants, homme solide et brave, à la face large et peu mobile, aux moustaches grises, tombantes. Tous ceux qui, comme moi, ont gîté dans Nieuport, connaissent le batelier Henri Geeraert, qui a navigué sur tous les canaux de Belgique et de France. Ces deux hommes, tout

seuls, s'avançaient sur les jetées, sur les quais pavés ou bétonnés, tandis que les obus éclataient et que les balles, frappant la pierre ou les balustrades des écluses, ricochaient en faisant des flammes. Tantôt debout, tantôt rampant, ils arrivèrent au bord du premier canal. C'était là, à vingt mètres des portes, que les manivelles avaient été jetées. Avec une gaffe, Geeraert les chercha longtemps dans la vase, et enfin il sentit que le croc avait happé un morceau de fer. Il retira la manivelle avec plus de précaution et de secret plaisir que si ç'avait été une demi-douzaine de lingots d'or ; mais comme si les Allemands s'étaient doutés que, dans l'ombre, on travaillait contre eux, ils commencèrent à diriger sur les écluses un feu si nourri, qu'il fallut se retirer. Quelques jours plus tard, comme je me trouvais à Furnes, le dimanche 25 octobre, je fus emmené par un autre officier, qui sortait de l'Hôtel de ville ; j'avais un renseignement à lui demander. « Venez, dit-il, j'ai une mission pressée à remplir. Vous m'accompagnerez. » Nous traversâmes ensemble la place, dans la direction de l'est ; nous tournâmes à l'angle, où se trouve une vieille maison à pignon, et, bientôt, l'officier frappa à la porte d'une petite maison de la rue des Sœurs-Noires.

— Bonjour, Kogge.

— Bonjour, mon capitaine.

L'homme avait le type du vieux soldat légendaire : un maigre visage, des yeux bleus, de courtes moustaches et une mouche blanches. Comme il portait la main à son chapeau, je pus voir qu'il appartenait cependant à la marine ou à la batellerie, car son pouce droit était tatoué d'une ancre. C'était, comme je l'ai su trois jours plus tard, un garde watringue, l'un des seuls Belges, présents dans le pays, qui connût parfaitement le régime des eaux, des écluses, des

ponts, et l'État-Major lui faisait demander un grand et dangereux service, celui de servir de guide aux terrassiers militaires, et de rendre complètement étanche la digue nouvelle de la mer : le remblai du chemin de fer de Nieuport à Dixmude. Je m'étais retiré à quelques pas en arrière ; la femme de Charles Kogge l'avait rejoint. Comme elle avait la voix nette, je l'entendis qui disait : « C'est déjà dur d'être ici, Kogge ; ils vont te faire tuer ; on ne peut tenir sur les écluses, ni sur la ligne du chemin de fer ; un père, ça ne se remplace pas : laisse donc aller les jeunes !

— Il n'y en a plus, dit le bonhomme ; c'est à moi d'y aller.

Je revins avec lui et l'officier, jusqu'à l'entrée de la place ; il ne parlait que sur interrogation. Le capitaine lui demandait :

— Que connaissez-vous des eaux ?

— Tout, répondait-il.

Je les laissai, allant à mon devoir comme ils allaient au leur. Mais dans la nuit du 27 au 28, à trois heures du matin, grâce au courage et à l'expérience de deux officiers jeunes, de deux vieilles gens du service des eaux et d'une équipe de terrassiers, la première écluse fut ouverte. Le clapotis de l'eau qui entre, et qui court et bouillonne, monta aux oreilles des braves aventurés parmi les grandes écluses de Nieuport : ce fut la plus belle musique qu'ils eussent entendue de leur vie. « Venez, les eaux de la mer, aidez les hommes, faites mourir nos arbres, les restes de nos maisons, et rendez stérile la terre porte-graine : mais chassez l'ennemi des Flandres ! » La mer ne se précipita point ; elle refoula seulement le courant insensible d'un grand canal qui remonta vers

sa source. Peu à peu, elle se déversa dans les fossés. L'heure avait été choisie : c'était celle d'une forte marée, et l'eau, glissant, s'insinuant partout, à l'est de la ligne du chemin de fer, mouillant les terres, fondant les mottes, commença d'inquiéter l'Allemand, qui ne comprenait pas pourquoi les tranchées s'emplissaient d'un centimètre, puis de deux centimètres, puis de trois centimètres de boue liquide. Les officiers téléphonèrent aux généraux, qui répondirent : « Employez les pompes. » Ils bouchèrent les fossés, mais les fossés débordèrent ; ils firent apporter des claies, mais elles furent submergées ; ils essayèrent d'enlever leurs batteries, mais les canons étaient enlisés, et quand ils voulurent enfin, de désespoir, se jeter contre cette petite armée belge qui ne pouvait tenir plus longtemps, ils s'aperçurent que la mer est une grande puissance, elle aussi, et qu'un peuple opprimé l'avait mise de son côté. Les pêcheurs racontent aujourd'hui que, sur les plages voisines, les eaux de la mer ont baissé, pendant une nuit, de l'épaisseur d'une main. »

Quelques jours plus tard, au mas de l'Abadié, Marie recevait une quatrième lettre d'Hubert : « Marie, Marie, tu ne devinerais jamais quelle visite je viens de faire ! Je viens d'avoir deux belles chances : ma nomination de capitaine, qui fera plaisir à papa, – il paraît que j'ai mérité de l'avancement au cours de la retraite et pendant la Marne, – puis, avec mon général, une visite à Cassel. C'est là que se trouve, à présent, le quartier général des armées du Nord. Le mont Cassel, comme on dit ici, porte, sur sa plus longue pente, toute une ligne de moulins à vent, et, là où la pente, au sud, devient plus rude, une cascade de maisons. Il y en a surtout des vieilles là-haut ; dans la plaine elles sont jeunes ou vieilles : et toutes ont des toits bleus. Ville bleue dans la verte Flandre, voilà ce qu'aurait dit un peintre. Mais à présent, tu ne trouverais personne pour parler des ardoises et

des briques : nous vivons dans la boue. Du diable si je savais ce qu'allait faire mon général dans cette petite ville flamande : il n'est pas plus loquace qu'il ne faut. Nous arrivons en automobile, sur la place, devant l'Hôtel de ville. J'entre, avec mon chef, qui demande à parler au général Foch. Admis presque aussitôt, il me fait signe de le suivre, et je crois bien que je dois cet honneur à une grosse liasse de documents que j'avais dû prendre dans l'auto, et que je portais. Me voici donc en présence d'un grand homme de guerre, de celui qui vient de barrer le passage à la marée allemande et de couvrir tout le Nord de la France. Je le regarde avec cette attention que tu me connais, qui ne quitte pas l'objet, qui le fouille, qui photographie, qui retient le détail. Eh bien ! c'est un chic homme. J'effacerais le mot si je n'écrivais pas à ma sœur. En vérité, c'est beaucoup mieux : un homme simple, ferme, bon. Peu de démonstrations de politesse : une poignée de main cordiale au général, un petit mot à moi et un regard aigu, d'une seconde, qui m'a deviné à fond. Tout de suite il est à l'affaire dont mon chef vient l'entretenir, affaire de service que je ne puis raconter. Pendant qu'il cause, écoute, répond, j'ai le temps de l'étudier. Je suis en arrière, et ils sont penchés tous deux sur les cartes. Ni la carte n'est neuve, ni le mobilier de fortune du cabinet où nous causons n'indique un besoin de luxe ou de confort. L'homme est de taille moyenne ; il a bien les larges épaules que j'avais aperçues dans l'ombre de l'escalier de Furnes ; une tête puissante, tout éclairée d'idéal dans la partie haute, rude en bas, comme s'il y avait en lui deux hommes. Une moustache bourrue couvre les lèvres ; la mâchoire est épaisse, avançante, pesante, et l'on sent bien que, chez d'autres, elle aurait tiré à soi et qualifié toute la physionomie : mais l'âme a veillé, elle a lutté, elle est souveraine, elle a répandu sa force raisonnable sur le front qui est large et dénudé, dans ces yeux longs et enfon-

cés, solidement bridés, près des tempes, par l'arcade sourcilière tombant en pente rapide, et qui se meuvent sans hâte, entre les paupières ridées. Je suis sûr que ces yeux-là, qui ont lu beaucoup de livres, ne lisent plus à présent que des cartes ; je suis sûr qu'ils ont pleuré ; ils sont pleins de méditation. Ce Foch est sûrement un méditatif. Il parle, comme s'il expliquait à des enfants une chose difficile, sans élever la voix, sans jamais viser à l'effet, par petits groupes de mots que séparent des intervalles marqués. On devine, à des inflexions à peine sensibles de la parole, les grands sentiments et mouvements de cette âme passionnée, mais ils ne sont point exprimés. Un petit rire de bonhomie efface même, ou tente d'effacer, l'impression qu'aurait faite un mot plus haut qu'un autre. Ce que j'admirai surtout, dans les paroles de Foch, c'est qu'il n'en perdait pas, qu'il n'entrait dans aucune explication inutile : la plus rigoureuse volonté dans le discours le plus nu, voilà un trait qui n'est guère de notre Midi, et cependant il en est, ce Foch, mais il appartient à la montagne, et nous sommes de la plaine, nous autres, Marie. Quand il eut donné son conseil et ses ordres, il a répondu à mon général, qui le félicitait d'avoir gagné la grande bataille de l'Yser, et lui demandait : « Comment avez-vous fait ? » Je crois que je puis reproduire, presque sans altération, les mots de ce vainqueur modeste :

— Bah ! on fait comme on peut ! Dans les grandes circonstances, nous nous décidons souvent pour des raisons qui nous paraissent petites. On ne sait pas toujours ce qu'il y a à faire ; on le sent. En guerre, il faut agir, surtout ne pas craindre ; ne pas faire trop de calculs ; choisir vite, et se fier à son choix. Une décision est à prendre, elle presse, et c'est toujours ainsi : autour de moi, tout est pareil, dans ce cabinet ou dans un autre, ces meubles, cette carte, mon cigare que je mâchonne ; pourtant il faut ! il faut ! Tant de choses pos-

sibles, et il faut ! La grande affaire, c'est de ne pas fléchir, quand le mot est dit, de ne pas trembler. On tient quand on veut tenir, avec presque rien. Ce mur que j'ai bâti, au début, c'était un fil, et il a arrêté la marée.

Ces mots, cette physionomie, ce qu'il a fait déjà, tout indique plus qu'un bon général : un grand capitaine. Tu sais qu'il y a, dans ce terme-là, une ampleur que l'autre ne possède pas.

Mon général court le pays en automobile. Je l'accompagne.

J'ai vu dans la plaine de Saint-Pierrebrouck, sur une route bordée de ses fossés pleins d'eau, et à cette heure du soir où l'on dirait que l'air est semé de paille hachée, tant les rayons s'y brisent, j'ai vu une fille majestueuse qui te ressemblait. Ne te fâche pas si je dis majestueuse. Elle marchait bien, – es-tu contente ? – elle avait un visage d'un calme trompeur, comme le tien, – es-tu fâchée ? – elle portait, sur les épaules, un joug de bois très bien fait, aux bouts duquel pendaient deux seaux de cuivre luisant. Cette fille revenait de la fontaine. Elle était de tes amies : une travailleuse, sûrement une honnête fille. Au loin, des peupliers étêtés, et un peu partout des saules ayant perdu leurs feuilles de bonne heure, par la raison qu'ils les ont montrées plus tôt que les chênes. Ma vision a vite disparu.

Tu me demandes si j'ai beaucoup changé ? Voici : je suis devenu un homme de guerre. Le temps que je vis a rejoint mes années de Saint-Cyr et mes années de garnison. J'ai toujours été soldat. Je n'ai vécu que pour vivre les heures d'à présent. Jure-moi que tu n'épouseras qu'un homme qui se sera battu, et chiquement. Celui-là seul sera digne de toi,

princesse de la Garrigue en fleur, qui aura d'abord secouru la France, ta maman et la mienne. Le reste…

Marie, dis-moi quelque chose de l'Abadié et de ses habitants ! »

De grand matin, après avoir fait son lit et mis en ordre toute chose, Marie s'asseyait devant sa table, et écrivait :

« Tu veux des nouvelles ? Il n'y a que les vôtres qui vaillent. Nous ne vivons que de vous, et vous vous trompez tous quand vous dites : « chez nous ». Il n'y a plus de chez nous, depuis que vous êtes partis. Aucun foyer n'est au complet, aucune âme n'habite plus son château, son étage ou sa ferme. Toute la vie est où vous êtes. Nous sommes ceux qui attendent, et nous passons nos jours à vous chercher par le désir, par le souvenir, par la prière. Le reste peut être le devoir : il occupe les mains, un peu l'esprit, mais pas tout le cœur. Oh non ! personne n'est heureux comme autrefois ; même si tu revenais en congé, ou blessé, – un peu seulement, – nous ne retrouverions pas la joie de notre ancien Abadié ; à cause de ce grand vent de guerre qui souffle partout ; à cause des passants dont chacun est une peine vivante ; à cause de la date de ton prochain départ, que nous aurions tous présente, à chaque seconde. Il n'y a plus de chez nous, Hubert !

Ton fils dort, dans la petite chambre à côté. Il grandit, il s'allonge, et le voyant jouer, – rarement, – avec quelques fils de nos amis, plus courts et plus joufflus, te le dirai-je ? je lui trouve déjà un corps de cavalier. Il a tes mollets de coq, tes épaules effacées, et cet œil de guetteur, tout à coup, dès qu'un bruit, un mouvement, ou seulement le travail de son imagination le met en éveil, en interrogation et en défi. Nous avons vu, au-dessus de nos oliviers, passer un aéroplane.

D'où venait-il ? où allait-il ? « Il est en vacances, » a dit Maurice. Et que c'était bien trouvé ! Quelle autre explication ? Cette flamme de la coque, dans le ciel provençal, ces ailes, ce ronflement de bourdon : le petit a rêvé de la machine volante, et, chaque jour, sans le dire, il cherche cette apparition souveraine qui a traversé, une fois, l'air où il vit.

Je te vois sourire ! Tu te demandes si je n'ai pas vu passer, moi aussi, dans mon ciel, quelque amour inattendu ? Non ! Je t'assure que je possède entièrement mon amour futur, celui que j'ai amassé pour le donner un jour. Je ne songe pas à me marier pendant la guerre. J'aurais trop peur. Et puis, vraiment, j'éprouve un certain déplaisir à apprendre qu'une infirmière s'est fiancée avec un blessé. Ne peut-on supposer qu'elle est venue là, dans ces pauvres salles d'hôpital, pour se faire aimer ? Je ne puis pas bien analyser un sentiment que je ne souhaite pas d'éprouver : mais il me semble que quelque chose manquerait à la fierté de mon amour, si je me pouvais dire que j'ai conquis un homme affaibli par la souffrance ; que je me suis approchée de lui avec un air de pitié ; que mes soins, mes pas, mes retours, mon costume de demi-religieuse, rien de tout cela n'a été de pure charité, mais que je me cherchais moi-même en soignant un soldat. Je veux, après la guerre, si je suis aimée d'un homme qui aura bien combattu, le vaincre à mon tour. D'ailleurs, je n'ai pas de mérite à penser de la sorte. Je soigne le plus souvent la souffrance anonyme. Inconnue, j'assiste quelqu'un de France : c'est tout. Les confidences que je reçois ne me concernent pas. Voilà mes mérites. Ils sont petits ! Nous avons beaucoup de travail, parce que rien n'est jamais fini quand on s'essaye à la charité, qui est un grand art. Je pense souvent que les peintres, les musiciens, doivent connaître ce même tourment. Les femmes de journée, qui nous aident, se contentent à moins.

Tu te souviens de Clarens, acheteur d'un brin de courant de la Durance ? Il est en passe de devenir millionnaire. Ses ouvriers le détestent, comme il a détesté, avant eux, tous ceux qui l'ont fait vivre. Il paye cher, et il n'aime pas ; sa femme continue d'aller au marché, chaque samedi, en corsage clair et en cheveux. Elle salue toujours papa, ce qui est pour moi un signe d'esprit. Son mari, quand il nous rencontre, ne manque jamais de tirer une lettre de sa poche, et de la lire, absorbé, les sourcils divisés par la profonde ride du génie des affaires. Mon cher papa souffre de ces grossièretés, qui sont souvent, autour de nous, des ingratitudes. Il me disait hier soir : « Marie, un temps fut où le village était notre famille prolongée, et le savait, et en témoignait. Mon père me l'a souvent dit. Mais la bonne façon des anciens, qui aimaient, n'est plus aussi répandue. Ce ne sont pas des partisans que je veux, mais des parents. Et souvent, je m'accuse de n'avoir pas su m'en faire. Je pense qu'Hubert saura mieux, lui : l'école de la guerre lui aura bien appris les hommes. » Tu le vois : nous comptons sur toi, non pas seulement pour être heureux, mais pour qu'un coin de la France le soit avec nous et par toi.

Tu demandes quel temps il fait ? Du soleil, Hubert, du soleil chaud. Parce que tu piétines dans la boue du Nord, voudrais-tu que la Provence oubliât qu'elle est gardienne de la douceur de vivre, et que la poussière est sa brume ? Un seul signe me rappelle, chaque matin, que l'hiver se glisse dans le monde : c'est le froid de l'eau que je viens de verser dans une cuvette. L'air est tiède tant que le jour combat. La vigne de la Garrigue, qui monte vers les oliviers, le clos où ton fils fut couché, sur ordre exprès de sa maman, et de toi, quatre jours après sa naissance, entre deux ceps royaux, afin de prendre contact avec la terre auguste, a revêtu la splendeur automnale. Elle n'a rien diminué de son train ordinaire.

Elle n’a en rien adouci l’éclat de son or, de sa pourpre violette, de ses pampres au cœur lie-de-vin lisérés de vert. Jusqu’à la fin de septembre, les femmes ont fait la vendange. L’odeur du moût courait en rubans autour des moulins à cylindres, des cuves, des barriques alignées, et voyageait à travers les espaces. Aujourd’hui, les derniers grains oubliés, les pouillards de la prodigieuse compagnie des raisins, achèvent de sécher sur les ceps à demi dépouillés, et les grives sont éclatantes à la pointe des pêchers de plein vent. Chasseur, quand viendras-tu ?

Je t’embrasse, mon Hubert, et je cours à l’hôpital. TA MARIE. »

Novembre vint. Décembre vint. Hubert continuait de vivre la vie active de l’officier d’ordonnance attaché à un général jeune, audacieux et coureur d’étoiles. Il s’offrait à toutes les missions difficiles, et peu d’officiers, chargés régulièrement de la liaison, portèrent plus d’ordres que lui, et reconnurent plus de terrain, entre le mois d’octobre 1914 et le commencement de 1915. Le climat du Nord éprouvait à peine ce méridional sec, sobre et rompu, dès l’enfance, aux longues marches. Seul, l’ennui le tenait, et le tenaillait, de ne plus voir les choses dans la clarté. De la mer prochaine, du sol qui avait bu tant de pluie, et l’eau de tant de rivières, de canaux et de fossés, des brumes sortaient. Elles se mettaient en voyage. Le vent les rassemblait et les poussait en nuées, longues comme un grand pays, vers l’Allemagne ou vers la France. L’eau tombait le matin, le soir, la nuit ; si parfois, vers midi, les gouttes de pluie étaient moins pressées, si la couche des nuages s’amincissait et laissait filtrer une lumière jaune, qui ne faisait d’ombre nulle part, bientôt la nappe des ténèbres mouillées fermait sa déchirure, et continuait de couler dans le ciel, pareille aux armées allemandes, compactes

elles aussi, et toujours avançant ; les gouttes rapprochées, égales, recommençaient de tomber sur les champs, où les navets, les choux, les racines du blé coupé, les tiges mortes des fèves, tremblaient dans les terres délayées. Sous ce déluge, les hommes se battaient, faisaient les corvées et les exercices, creusaient des tranchées et des abris, mangeaient, dormaient, trouvaient parfois la force de plaisanter ; une petite fumée se levait autour de leur corps, comme de la fourrure d'un chien qui a pris un bain. Les planches neuves, apportées de loin, assemblées à la hâte pour bâtir les baraquements, moisissaient en deux semaines. Du rivage des Flandres aux frontières de Suisse, le sol, creusé de parallèles multipliées, que raccordaient entre elles d'autres lignes tordues, recevait des armées affrontées, invisibles, entre lesquelles s'étendait la zone des balles et de la mitraille, la zone de mort deux fois limitée par les réseaux de fil de fer barbelé. Étranger ou Français, personne ne pouvait penser à la France sans voir aussitôt, en esprit, la ligne de bataille qui la coupait en deux, et la trace de sang toujours frais qui courait de la mer aux Alpes.

VIII

LA NUIT DE GUET ET LE JOUR D'APRÈS

Après avoir fait ses classes comme simple soldat, Pierre Ehrsam quitta Besançon, et fut envoyé sur le front de guerre. Un rapide passage dans un cantonnement, une revue de détail par le capitaine, puis, à la tombée du jour, c'est-à-dire de très bonne heure dans l'après-midi, formation par quatre sur la place d'un village, et ordre de départ : « On monte en ligne. » Deux mois passés à Besançon n'avaient fait qu'ajouter aux premiers griefs de Pierre contre sa patrie nouvelle. Il ne regrettait pas d'avoir quitté l'Alsace et pris du service en France, parce que la justice de la cause des Alliés lui apparaissait dans une si vive lumière qu'il ne comprenait pas qu'elle ne s'imposât point à tous les hommes. Mais la vie en commun, dans la chambrée, dans les cours, dans les marches, beaucoup de propos entendus dans les cafés, des phrases lues dans les journaux socialistes, l'espèce de suspicion qu'on lui marquait, le délai de probation tout au moins qu'on exigeait, avant de coudre des galons de laine sur les manches du sous-officier de l'armée allemande, étayaient ses premiers jugements, et ajoutaient à son irritation. Sans doute, il aurait pu se faire recommander par des notables de la vallée de Masevaux, et, plus d'une fois, la pensée lui était venue d'écrire à l'un d'eux : « Apprenez-leur donc qui je suis, qui nous sommes, et que nous méritons mieux que cet accueil réservé, presque hostile, et si peu habile. » Mais il l'avait repoussée, par fierté. « Je ferai mon chemin, seul. » Il était bien seul, en effet. Les lettres de sa mère, régulières,

une fois chaque semaine, – elle écrivait le lendemain à Joseph, – lui donnaient l'état des affaires de la fabrique, des nouvelles de Masevaux, et racontaient, le plus souvent, quelque trait à l'honneur des Français, soldats ou administrateurs. Pierre comprenait fort bien l'intention maternelle, et, sur ce point, ne répondait jamais. Vers la fin de son séjour à Besançon, il apprit qu'un chasseur, d'un autre bataillon, désirait permuter avec un chasseur du 5e. Ces mutations, en temps de guerre, sont naturellement difficiles. Pierre se présenta devant le capitaine, qui était un bel homme de guerre : « Pourquoi voulez-vous quitter le bataillon ? – Si je me présente ailleurs, venant du 5e, je serai bien reçu. – Ne l'avez-vous pas été ici ? – Non, je suis arrivé avec un état civil allemand. J'ai eu des scènes, des attrapades, et j'ai dans le cœur des rancunes. – Alors, j'appuierai la demande près de notre chef. Pas de rancunes dans le service, si ce n'est contre les Boches. Je sais que vous avez l'esprit militaire. – Pas celui de la caserne, pas celui de l'arrière. – Tant mieux ! Croyez-vous que je l'aie ? » L'officier considéra un moment ce pauvre chasseur qui, dans son regard, n'avait aucune crainte vulgaire ni aucune rouerie. « Allez, Pierre Lancier, il ne sera pas dit que votre première demande aura été refusée. Je vous regrette. »

Pierre s'en retourna, ayant vu un homme, et se disant : « Si j'avais dû aller au feu avec celui-là, j'aurais retiré ma demande ! »

Il faisait donc partie d'un autre bataillon, lorsqu'il « monta » au cantonnement de première ligne. C'était au début de cette guerre entre soldats terrés, alors que les chemins creusés ne formaient encore que des fossés sans clayonnage, coupant les vallons et montant les coteaux. On était mal abrité. On dormait où l'on pouvait, souvent dans un

trou creusé dans le talus de glaise, de craie ou de rocaille, et les guetteurs levaient la tête au-dessus des parapets, pour observer l'ennemi, c'est-à-dire le champ à travers lequel il pouvait s'avancer, et les rejets de terre marquant, à cinquante mètres, à cent mètres ou plus, le dessin des tranchées allemandes.

L'automne était rigoureux. Dans la région où Pierre allait passer les mois les plus froids, les hommes se plaignaient d'être mal couverts, de manquer de gilets de laine, de chaussettes, de caleçons, et le commandant, homme du monde, avait écrit à plusieurs amis et amies de Paris : « Quêtez de la laine pour mes chasseurs. » Le 18 novembre au soir, il y eut une éclaircie, la pluie cessa de tomber dans le secteur qu'il commandait, et, de l'est, se mit à souffler un vent sec qui apportait une odeur de sapin. Au même moment, par un cycliste, le chef recevait un billet écrit sur papier glacé, timbré aux armes un peu voyantes d'une famille qui passait l'automne dans un château, à quinze kilomètres en arrière des lignes. Aussitôt, il donna des ordres à une demi-compagnie cantonnée dans le village, et, tandis qu'il téléphonait, ses officiers, qu'une porte seulement séparait de lui, furent surpris de l'entendre parler de la fanfare du bataillon.

Sur un plateau boisé, de trois côtés entouré de ravins, et de l'autre relié à l'ouest par des terres de labour, quelques invités étaient réunis autour d'une femme qui n'était pas sans fraîcheur encore, mais croyait mieux à sa jeunesse que ceux qu'elle recevait. Les cheveux, d'un blond ardent, encadraient un visage de demi-sang, un peu empâté, dont le teint uniforme n'était pas dû seulement à la nature.

— Eh bien, messieurs, dit madame du Revoir, tout est convenu, n'est-ce pas ? Je résume : monsieur de la Halleraie

et monsieur de Céry ont bien voulu vérifier les paquets, qui sont en ordre dans le vestibule… Halleraie, vous êtes chargé de la distribution des caleçons ?

— Parfaitement.

— Vous, Céry, des cache-nez, des chandails, des chaussettes ?

— Nous serons prêtes, nous aussi, dirent ensemble madame de Céry et madame de la Halleraie.

Mademoiselle du Revoir, une enfant de quinze ans, inclina la tête en signe d'assentiment.

— Oh ! ce n'est pas de vous que je doute !… Puisque vous êtes tout près de la fenêtre, commandant, ouvrez-la donc, que nous jugions du temps, ajouta la châtelaine.

Le forestier, récemment nommé « chef de la circonscription des bois tendres », et qui se trouvait là en visite, tourna l'espagnolette et poussa les contrevents. Dans le rectangle des murs, le paysage nocturne apparut : les belles ondes descendantes d'une futaie, que les feuilles n'avaient pas encore quittée ; au-dessus, le ciel, resplendissant et sombre. On était à l'époque de la nouvelle lune. Les plus petites étoiles luisaient. L'air froid, chargé de l'odeur des feuilles, le plus puissant et le plus durable des parfums de l'année, entra dans le salon, en fit le tour, et ranima M. de Céry, homme âgé, qui commençait à s'assoupir.

— Vous voyez, messieurs, nous aurons beau temps. Mais il faudra se lever de bonne heure.

Par la fenêtre, le grondement du canon entrait avec le vent. Madame du Revoir et ses invités, d'ordinaire, n'y faisaient plus attention ; ils essayaient de continuer la vie

d’avant la guerre ; on ne parlait du communiqué qu’à l’heure du courrier. Cependant, ces hommes du monde, cette maîtresse de maison, qui comprenaient mal la sévérité soudaine de la vie, et ne faisaient point d’efforts pour s’y adapter, mais, au contraire, luttaient contre elle et s’imaginaient être braves en cela, éprouvèrent ce soir une émotion secrète : l’image passa, dans leur esprit, des soldats surpris dans les tranchées par l’éclatement des obus.

— Fermez, voulez-vous ? Il fait un peu froid.

Avant le jour, des chasseurs, le bâton ou le fouet à la main, poussant des mulets, montaient les sentiers en lacets qui enveloppent le plateau du Revoir. Ils riaient. Les feuilles tombaient en planant dans l’air immobile. Quelques-uns, à leur béret, avaient mis une brindille de houx avec ses baies. « Faut être beaux, la dame est belle à ce qu’il paraît. » Ils étaient beaux de jeunesse et d’insouciance. D’autres, par un autre chemin, montaient aussi. Le rendez-vous était à six heures cinquante-cinq, sur l’esplanade sablée, rectangulaire, dessinée par un cordon de caisses d’orangers centenaires qui séparait de la forêt un château Renaissance, aux murs de pierres brutes, hautes en couleur, violettes et rousses, aux fenêtres étroites, au long toit réjoui par des girouettes, et par des cheminées claires autrefois, toutes moussues à présent et pareilles à des troncs de chênes enlierrés. La porte était close, les fenêtres l’étaient aussi. Mais, dans le crépuscule, sous les volets du premier étage, des rayons de lumière vive se mêlaient au jour nouveau. Comme sept heures sonnaient, une fanfare éclata dans la futaie prochaine. On ne voyait pas les musiciens, mais seulement les conducteurs, tenant en bride les six mules pomponnées de rouge, – où avaient-ils pris ces nœuds garance ? dans le drap d’une culotte de fantassin ? – et, en avant, un sous-lieutenant tout jeune, qui sa-

luait de l'épée. Car la porte du château s'ouvrait. La châtelaine se plaçait sur la plus haute marche du perron, entre sa fille et madame de Céry. On avait mis des robes du matin, des robes d'été qu'un manteau dégrafé laissait apercevoir. M. de Céry et M. de la Halleraie, selon leur promesse, et émus, et s'imaginant travailler, apportaient un premier paquet, enveloppé de toile d'emballage. M. de Céry appelait :

— Couvertures ? Où est la mule pour les couvertures, messieurs ?

Il ne put continuer. Le jeune officier avait pris cette main à peine à bout de geste. « Merci, monsieur, merci pour le bataillon. Voulez-vous bien me présenter à madame du Revoir : sous-lieutenant Balmin ? » L'officier, dès qu'il eut été nommé, baisa la main de madame du Revoir, salua madame de Céry et la fille de la maîtresse de maison, et, tandis que M. de la Halleraie et M. de Céry déménageaient le second paquet, demanda : « Vous me permettrez, madame, de faire relever ces messieurs. Nous devons être à huit heures vingt au cantonnement. » D'un signe, il appelait en même temps quelques-uns de ses chasseurs, qui arrivèrent au pas gymnastique, montèrent les marches du perron, enlevèrent chacun un paquet de lainages, et, en trois minutes, eurent tout chargé et ficelé sur le dos des mules.

— Quel âge avez-vous, monsieur ?

— Vingt-deux ans, madame.

— Saint-Cyrien ?

— Promotion de Montmirail.

— Prendrez-vous une tasse de chocolat ou du champagne ?

— Champagne, madame.

— Vos hommes seront servis en même temps que vous. Venez vite. Ah ! chère armée française ! Mes amis et moi, nous ne cessons de penser à elle. Mon grand-père, un Parisien comme moi, était colonel dans l'armée…

Les invités entrèrent dans la salle à manger, pendant que deux valets de chambre, un très vieux et un très jeune, et trois femmes de service qui riaient et rougissaient d'une si rare occasion de « voir du monde », apportaient devant le château, sur la terrasse, des tables servies, et, versant à boire aux conducteurs et aux musiciens sortis de la forêt, montraient aussi le grand goût qu'ils avaient pour l'armée. Quand madame du Revoir apparut de nouveau, tous les chasseurs, spontanément, saluèrent. Et c'était un joli remerciement, muet et cordial.

Dix minutes plus tard, les chasseurs descendaient, à travers la forêt, vers le cantonnement. La fanfare allait devant. Puis venait un groupe d'hommes précédant le convoi.

— Chic, n'est-ce pas, la réception de là-haut ? demanda le sous-lieutenant Balmin.

Le chasseur auquel il s'adressait, nouveau venu, que l'officier n'était pas fâché d'interroger et de tâter, c'était Pierre Lancier.

— Mon lieutenant, j'ai fait mon service dans une armée plus rude.

— Plus bête aussi. Avez-vous vu les chasseurs qui remerciaient en saluant ? Quels yeux ! Quels gestes ! Quel sentiment de courtoisie fine ! On eût dit un cortège galant au lever d'une belle dame. Je vous abandonne la dame, mais ce

qu’elle a fait, la manière dont elle l’a fait, c’est de la pure France !

— À l’Opéra, je l’aurais compris : nous sommes en guerre, je crois ?

Le jeune officier, étonné, jeta un regard sur le beau soldat qui marchait près de lui, dans le sentier descendant. Froissé d’abord, il comprit vite qu’il devait s’expliquer.

— Vous apprendrez cela. La guerre nous fait faire tous les sacrifices, excepté celui de la galanterie. Nous devions bien une aubade à cette châtelaine, qui nous donne pour plusieurs milliers de francs de lainage. Elle fait office de gouvernement.

— Elle usurpe !

— Heureusement. Vous les verrez bientôt, dans la bataille, vos camarades.

Mâchonnant une aiguille de sapin, Pierre dit à demi-voix :

— J’ai un peu honte de ce que je viens de faire : ce n’est pas de la guerre.

— Mais si ! de la guerre de gentilshommes !

— Combien sont-ils donc de gentilshommes, dans le bataillon ?

— Ils le sont tous, et vous aussi. Pas tous élevés en nobles, mais tous nés. Bonaparte avait une bonne armée, mais pas ça, pas ça, croyez-moi.

À huit heures vingt-cinq seulement, le détachement arrivait près du cantonnement, au bas de la pente, à trois cents

mètres du village. Quand ils furent en haut, le commandant regarda défiler ses hommes, assista au déchargement des mulets, félicita gaiement les chasseurs, puis, prenant à part le sous-lieutenant, lui dit, sans hausser le ton :

— Balmin, vous ferez vingt-quatre heures d'arrêts. Motif : avoir fait la cour dix minutes de trop à la donatrice.

L'officier passa près de l'Alsacien, et dit à demi-voix :

— Vous le voyez, chez nous aussi, la discipline a son tour.

Le surlendemain, Pierre Ehrsam, à la pointe d'un saillant de la ligne française, debout sur la banquette de tir, coiffé de son béret qui faisait visière et défendait les yeux contre la lueur du croissant de lune, son fusil allongé sur le parapet, la tête dépassant le rejet des terres, écoutait et regardait la nuit. Une brume froide, peu épaisse, mais qui formait peu à peu des gouttes d'eau sur le visage, sur les mains du soldat, sur le canon du lebel, tamisait la lumière et diminuait encore l'horizon. Derrière ses vagues, poussées par le vent d'est à peine sensible, un homme aurait pu venir jusqu'à quinze pas sans être vu. Des bruits de mots, de coups de pioche, arrivaient par moments, sans qu'on pût deviner d'où ils étaient partis. Pierre éprouvait de la joie d'être à ce poste de danger, et de veiller pour le salut de tous. Il tressaillit. Quelqu'un, qu'il n'avait pas entendu venir, parlait derrière lui.

— C'est vous, Lancier ?

— Mais oui, dit l'homme en tournant la tête.

Et il salua une ombre qui s'appuya, et se tint immobile le long de la paroi, du côté droit.

— Commandant Nux, Lorrain. C'est votre première sortie contre le Boche, jeune homme ?

Ehrsam, plus grand, considérait le chef, jeune, musclé, en pleine force de corps et d'âme ; il supportait le regard de ces yeux bleu pâle, – oui, bleus, même dans la nuit pluvieuse, – ce regard qui cherchait les autres regards, les faisait détaler comme un gibier, et les terrait. Le commandant, satisfait de la rencontre et de ce premier examen de la recrue, se disait en même temps : « Pas peureux, celui-là ; capable de s'attacher ; pas encore apprivoisé. » Pierre répondit :

— Je ne pouvais venir plus tôt, mon commandant. Dès le jour fixé pour la mobilisation, je devais rejoindre Mulheim : j'ai rejoint Besançon. Il n'y a pas eu de retard, de mon côté.

— Sang de France, à ce que je vois.

— D'Alsace, c'est à peu près pareil.

Quelques coups de fusil furent tirés dans l'ombre, à droite ; une salve répondit. Le silence reprit sa majesté première. Le canon grondait, mais très loin, à la distance où il n'est plus un bruit qui interrompt la pensée et qui détourne du songe commencé.

— Êtes-vous content d'avoir retrouvé la patrie ? La réponse vint lentement. Elle était sincère et audacieuse, du soldat au chef :

— Pas entièrement.

— J'aime mieux cela. En temps de paix, nous n'étions pas nous-mêmes, ces dernières années, et vous n'avez pas pu juger vos frères d'armes. Mon cher, il faut invoquer Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame de la belle humeur…

Vous vous ferez à nous… Il faut nous avoir vus à la guerre, pour tout comprendre, – et pas civile. – Vous verrez bientôt. Ne vous pressez pas de nous aimer, je veux dire d'aimer la France… Cela viendra. J'espère que je pourrai vous nommer caporal d'ici peu,… puis sergent, n'est-ce pas ? Vous étiez sous-officier dans l'armée allemande ?

— Oui, mon commandant.

— Puis, si nous avons des coups de chien, qui sait ? le galon d'argent fin ?… Vous doutez ?

— Mais non.

— Chez les chasseurs, on n'avance pas facilement au choix. Mais la mort se charge de l'avancement à l'ancienneté. Il est rapide depuis quatre mois. Allons, bon courage ! Je continue ma ronde. Vous n'avez rien à me demander ?

— Si, mon commandant.

— Dites.

— Savez-vous s'il y a beaucoup d'Alsaciens-Lorrains devant nous ?

L'officier, qui s'était mis à regarder, par-dessus le remblai, les brumes en marche lente, regarda de nouveau Pierre, et celui-ci crut que c'était avec défiance.

— Les Allemands se sont gardés de faire des régiments alsaciens-lorrains. Je crois même qu'ils envoient, de préférence, vos compatriotes sur le front russe. Cependant, il doit bien rester quelques gens de chez vous dans les rangs. Vous avez des amis naturellement ?…

— Très proches.

— Oubliez-les. Vos amis, à présent, c'est nous tous. Bonne nuit, Lancier !

En trois pas, il eut disparu dans la tranchée. La nuit était toute faite. Comme il arrive souvent, la brume s'agitait, et lentement voyageait ; elle devenait, par couloirs, transparente, on voyait alors, en face de la tranchée, ou adroite, ou à gauche, une avenue d'herbe boueuse, des rejets de terre, un arbre, un buisson. Puis tout s'effaçait à cet endroit, et le vent déplaçait la colonne creuse et couchée. Des files d'hommes arrivèrent des arrières, et, passant près du guetteur, se firent reconnaître : corvée de soupe ; corvée de charbon ; corvée de rondins et de claies. Le commandant voulait que les « avants » fussent confortables pour la saison d'hiver. Les hommes s'éloignèrent, mais le silence ne se rétablit pas. Des coups de marteau, des bruits de pas et de lourdes choses remuées voyageaient aussi dans la brume écouteuse, qui répète au loin les secrets. Le travail allait remplir les heures qui venaient. Les deux armées ennemies sortaient des souterrains et renforçaient leurs défenses. Un peu de lumière d'étoiles commença de tomber du ciel. Le guetteur, le menton appuyé sur le remblai d'argile, crut voir une forme convexe, de la même couleur que l'herbe, à une trentaine de mètres au-delà du réseau de fils de fer. Cela ne bougeait pas. Monticule ? Sillon ancien ? Cadavre d'ennemi ou d'ami, auquel personne ne pourrait donner la sépulture ? Affût brisé et sans roue ? Outils abandonnés par une patrouille surprise ? Pierre dirigea le canon de son fusil vers cette chose qu'il ne se souvenait point d'avoir vue à cette place, lorsque, au coucher du soleil, il avait pris la faction. Il visa, moins dans l'intention de tirer que par désœuvrement, pour occuper ses yeux et ses mains, et pour pouvoir se dire : « Quelle que soit

la chose, là-bas, je la tiens en ma puissance. » Le point de mire était logé dans cette forme obscure. La balle, si le doigt pressait la gâchette, irait droit à ce renflement de la pâture, et le traverserait, qu'il fût de terre, de bois ou de chair. Et, se courbant de nouveau, après avoir étudié le très court horizon. Pierre s'aperçut que l'objet s'était déplacé. Le brouillard commençait de se lever.

Sûrement, le fusil n'avait pas remué. C'était la chose qui avait avancé. De bien peu : d'un mètre environ. Il y avait un soldat, couché dans l'herbe, rampant, à trente mètres de Pierre. Pour être plus sûr, le guetteur attendit encore une demi-minute. Puis, ne pouvant plus douter qu'il eût, devant lui, un homme de patrouille, et allemand, il ramena légèrement le canon de son arme de gauche à droite, la faisant pivoter sur la terre du parapet, et ajusta. Sa main droite chercha la gâchette. Alors, il eut un frisson d'horreur. Dans son esprit, peut-être même dans l'air voilé de la nuit, devant lui, – que sait-on ? – il vit une bonne figure blonde, tranquille, fumant la pipe recourbée, comme faisait Joseph en parcourant les ateliers de la fabrique, et qui disait : « Tu veux me tuer, mon frère ? » Il essuya ses yeux, du drap de sa manche. Il tremblait. Il ne quittait plus du regard l'homme qui, se croyant caché par les herbes, ou confiant dans sa chance, rampait plus vite, et s'approchait du réseau de fils de fer. « Je dois tirer… Je suis le gardien de tous ceux qui dorment là… Il faut… S'il surprend un guetteur, – il n'est pas seul, cet homme ; derrière lui, d'autres rampent, sans doute, dans les herbes, – je serai coupable du meurtre : j'aurai trahi ma patrie nouvelle. Je suis de France, à présent… » Ce mot-là décida de la mort de l'ennemi. Le doigt pesa sur la gâchette. Un éclair sortit du canon ; tous les hommes postés le long des lignes, des deux côtés, jusque bien loin dans l'ombre, se dressèrent au bruit. Sur le champ d'herbes, un fantôme gris

s'était levé. Il poussa un cri terrible, agita les bras en l'air, et s'abattit sans avoir fait un pas.

Pierre n'y put résister : il enjamba le parapet. C'était une action folle. Déjà vingt coups de fusil avaient répondu au sien. Des balles se vrillaient dans la terre autour de lui. Il aurait pu ramper, mais non, il était debout, cherchant la brèche entre les fils de fer du barrage. Un camarade, courbé dans la tranchée, cria : « Eh bien ! quoi ? T'as tué un Boche ! Ça ne se ramasse pas ! » Les gardiens avancés des deux armées, tirés de la torpeur de la veillée, et craignant une attaque, lançaient des fusées, tout le long des lignes. Des salves partaient à droite et à gauche du poste de Pierre. Celui-ci, à demi-fou d'horreur, n'y prenait pas garde ; ayant trouvé le passage, il traversait en zigzag le réseau, et s'avançait en courant, visé par les Allemands cachés dans les tranchées en face, et qui ouvraient le feu contre la forme humaine en mouvement. Pierre arriva près de sa victime, s'agenouilla, des deux mains lui prit la tête et la tourna. Courbé, tout entier à l'épouvante de ce qu'il imaginait, il vit une tempe trouée d'où le sang coulait à gros bouillons, des yeux convulsés, des joues pâles, une barbe en pointe, mais non pas blonde, rousse plutôt, de la couleur des feuilles pourries des hêtres. En ce moment même, la lueur d'une fusée était vive au-dessus de lui. Oh ! comme il regardait ce pauvre visage mort, et avec quelle certitude grandissante de ne le point connaître ! Et il commençait de se redresser, ayant subitement repris l'usage de sa raison et le sentiment du danger, quand un choc violent et peu douloureux le renversa, et le coucha à deux pas de l'Allemand. Il essaya de se relever, sentit qu'une de ses jambes était inerte, se traîna sur les mains, en s'aidant de sa jambe valide, fit ainsi quarante mètres, s'affaiblit tout à coup, et s'évanouit.

Il se réveilla longtemps après, dans une salle d'auberge, qui servait d'ambulance, à quelques kilomètres du front. La jambe droite avait été traversée un peu au-dessus du genou, et l'os touché. Pierre avait perdu beaucoup de sang. Un pansement rapide fut fait par un chirurgien que cinq autres blessés attendaient. Puis, transporté à la gare la moins éloignée, – elle l'était de deux grandes lieues, – dans un camion que toute aspérité des chemins faisait sursauter, Pierre fut enfin tiré de là par des infirmiers, qui l'étendirent sur la paille d'un wagon à bestiaux, en compagnie de onze blessés. L'un des infirmiers compléta la treizaine de voyageurs. Et le train se mit en marche. Il roula deux jours entiers. Nul ne sut jamais pourquoi les soldats qu'il portait souffrirent, pour la plupart, un si long, supplément de torture, excepté le major, qui est mort depuis. La paille, non fraîche, mêlée de poussière contaminée par les excréments d'animaux, collait aux lèvres des plaies mal bandées ou découvertes par les secousses du voyage, et y versait des poisons puissants. Des malades jouaient aux cartes ; d'autres, abîmés dans la douleur, dans la composition laborieuse et désespérante du roman de la blessure, depuis le moment où elle fut reçue jusqu'à ses extrêmes et innombrables conséquences possibles, se taisaient ; d'autres juraient et criaient, frappant à coups de poing les parois de bois noir maculé de taches : « On n'en peut plus ! Descendez-nous ! » Ils criaient surtout pendant les arrêts, malgré l'infirmier. Des agents venaient voir ce qui se passait. Ils appelaient une dame de la Croix-Rouge, qui donnait un bol de bouillon ou un verre de vin, et, s'il y avait le temps nécessaire, rajustait les bandes de toile ; pour le reste, ils disaient bonnement : « N'y a pas d'ordres. C'est tout de même triste de faire tant voyager ces jeunesses. »

— En avons-nous encore pour longtemps ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne pourriez pas demander ?

— Inutile.

La machine repartait, les chambres noires à bêtes, mal attelées, résistaient, cédaient, heurtaient dans un bond les tampons de la voiture de tête, et continuaient de rouler entre les campagnes qu'on ne voyait pas. L'air froid descendait, en tourbillonnant, des ouvertures défendues par les barres de fer, que le mufle dressé des bœufs et des vaches de la Villette avait vernies de bave.

D'assez bon matin, le mardi 24 novembre, le panneau mobile du wagon roula encore une fois sur ses roulettes d'acier. Quelques blessés furent descendus. Il n'en resta que cinq de la douzaine primitive. Les autres avaient été hospitalisés dans les villes, çà et là, le long de l'immense ligne de Paris à Marseille. Comme le ciel devenait pur, et l'air plus chaud, l'infirmier laissa entr'ouverte la porte. Le voyage était presque achevé ; on apercevait, par la baie étroite, une campagne de plaine aux horizons de montagnes. Une heure encore, puis la porte s'ouvrit toute grande. Des infirmiers, avec des civières, s'approchèrent du wagon. Des curieux regardaient. Pierre n'avait pas entendu le nom de la station. Il demanda : « Où sommes-nous ? » Le nom, drôlement prononcé, par des bouches qui chantent tout, ne lui dit rien. Deux automobiles attendaient, dans la cour d'une petite gare de campagne, au pied d'une montagne pelée. Il fallut traverser la moitié de la plaine. Pierre et ses compagnons furent emmenés ainsi jusqu'à l'hôpital, et là, chacun à son tour, salués par un vieux monsieur aux yeux très clairs, aux cheveux bouffants sur les tempes, et qui s'inclinait d'abord devant les hôtes, sans rien dire, comme pour demander la permission

de les servir, puis, empoignait les brancards, en arrière, – côté le plus lourd, – tandis qu'un professionnel soulevait l'avant-train.

Ce matin-là, au déjeuner, M. de Clairépée dit à sa fille :

— J'ai transporté, ce matin, un blessé alsacien.

— Ah ! c'est le premier ;… très blessé ?

— Je le crains. Informe-toi, Marie ; je l'ai porté, avec Baptiste, dans le service de madame de la Move.

La journée fut rude pour l'infirmier volontaire ; d'autres blessés arrivèrent dans l'après-midi ; il fallut aussi porter plusieurs d'entre eux, de la salle que dirigeait madame de la Move jusqu'à la table d'opération, puis les reprendre, encore endormis, sanglants, pareils à des cadavres d'assassinés. C'était le devoir qui répugnait le plus à M. de Clairépée. Celui-ci ne pouvait, sans un serrement de cœur, assister à ce débat entre la vie et la mort, où la mort a l'air si près de triompher. À la fin de l'après-midi, grâce à une des voitures qui allaient aux provisions, il put se rendre au bourg de Graveson. Un ami l'avait invité à dîner. Il était près de onze heures quand l'infirmier, les jambes grises de poussière jusqu'au-dessus du genou, poussa le verrou intérieur de l'Abadié. Il s'apprêtait à monter dans sa chambre, lorsqu'il entendit du bruit dans le salon. Il ouvrit la porte avec précaution, et, à sa table de travail, au milieu de ses manuscrits et de ses livres d'histoire qu'il délaissait depuis des semaines, il vit sa fille, penchée, qui écrivait. La lumière, contrainte entre les pentes de l'abat-jour de soie, illuminait le visage calme, la chevelure blonde qui semblait d'or fin. Le souvenir de ses épaulettes de capitaine vint à la pensée de M. de Clairépée, et le fit sourire.

— Eh bien, Marie, pas couchée ?

Il est infiniment doux, au retour, après une absence que la tendresse a fait paraître longue, de rencontrer un regard qui n'a pas cessé d'être à nous, et qui se pose tout droit sur nos yeux, et qui dit : « Vous voilà enfin ! »

— J'ai transcrit tout ce long passage des *Recherches sur la noblesse provençale*, que vous aviez commencé de copier. Il faut bien que je vous aide : cette guerre, d'ailleurs, serait trop dure à supporter, si chaque seconde n'en était employée.

— C'est captivant, n'est-ce pas ?

— Très.

Il alla vers elle, l'entoura de ses bras, et l'embrassa.

— Moins que toi, moins que toi !

Heureux de se retrouver, assis du même côté de la table et tournés l'un vers l'autre, le père et la fille se sentaient l'âme ouverte à je ne sais quelle bénédiction, qui tombe sur nous le soir, après les journées bien remplies. Le père, selon son habitude, rendit un compte exact de tout ce qu'il avait fait ; Marie raconta de même son après-midi et sa soirée, mais plus sobrement.

— À propos, dit-elle, votre Alsacien n'est pas bien.

— J'en avais le pressentiment ; l'opération a été longue.

— Oui, madame de la Move ne sait pas s'il aura encore deux jambes après-demain ; il paraît que c'est un homme très courageux. Il doit souffrir terriblement ; on l'a mis seul dans une des trois chambres au midi.

— Il n'est pas officier, cependant ?

— Non, simple chasseur : mais c'est un grand malade. Je dis simple chasseur : c'est déjà beaucoup ! À des bouts de phrases qu'il a dits, madame de la Move a fort bien vu que ce pauvre soldat était un homme de bonne éducation. Il a, dit-on, un visage d'une fermeté singulière, des sourcils bien arqués, une moustache fine ; sans cette pâleur de mort qui ne l'a point quitté, on pourrait dire qu'il est un bel homme. Voilà ce qu'on m'a raconté. Il a choisi le nom de Pierre Lancier, quand il s'est engagé dans l'armée. Mais, au vrai, il s'appelle Ehrsam.

— Ehrsam, cela veut dire l'honnête homme, le brave homme : un beau nom !

M. de Clairépée, après avoir glissé, entre deux pages, une bande de journal, ferma le livre dans lequel Marie avait copié la citation, et dit en se levant :

— Marie, as-tu essayé quelquefois de compter les familles bourgeoises qui seraient nobles aujourd'hui, si nous avions un roi ?

Quelques jours passèrent. Pierre eut une fièvre violente ; il délira ; le bruit de sa mort prochaine se transmit, comme un secret, de proche en proche, dans tout le personnel de l'hôpital. Puis la suppuration diminua, la couleur violacée de la peau commença à fondre par plaques, le sommeil revint, le sang jeune continua, dans les artères et les veines, contre les germes mortels, son offensive victorieuse, et, un matin de décembre, le médecin-chef, sortant de la cellule orientée au midi où reposait Pierre Lancier, dit à demi-voix, pour son malade et pour lui-même : « Il vivra. »

Le blessé n'eut pas l'air d'entendre. Il avait reçu pourtant, dans son cœur, la promesse. Elle était en lui, comme

une puissante joie qu'il ne pouvait pas dire. Elle l'endormit. Le rideau qui fermait la cellule, et la séparait seul du couloir par où venaient l'air et la lumière, avait été replié. Par la fenêtre, en face, de l'autre côté du passage, le soleil d'hiver, éclatant, pénétrait entre les cloisons et chauffait les pieds du blessé. Pierre dormit jusqu'à une heure avancée de la matinée. Au moment où il s'éveillait, une ombre passait dans le couloir. Il se souleva, et appuya sa tête au plus haut de l'oreiller.

— Madame ?

Celle qui vint, c'était Marie. Elle traversait le corridor, appelée par une infirmière dans la salle voisine.

— Que demandez-vous, monsieur ?

Il la regarda. Tout près de la cloison de gauche, elle s'était arrêtée, et, à demi détournée, blanche dans la lumière, encore dans l'attitude de la marche, un peu penchée en avant, elle allait disparaître, dès qu'il aurait répondu.

Il la regarda, et ne répondit pas.

— Dormez, reprit-elle, vous êtes encore trop faible.

La main qu'elle avait posée sur le rideau plié glissa le long de l'étoffe. Un léger mouvement de tout le corps, qui se lève et prend son élan, annonça que Marie allait continuer sa route.

— Non, ne partez pas ! Écoutez !

Elle attendit un peu, habituée aux caprices des malades. Elle avait de la pitié plein les yeux. Il but d'abord cette tendresse qui allait à sa souffrance. Et ses yeux, à lui, ses yeux sombres, s'avivèrent. La volonté, depuis des jours absente,

revint, déjà maîtresse, au moins pour un moment, dans ce regard qui avait appartenu à la douleur et au rêve.

— Écoutez : je vais revivre !

Ce mot s'échappait de pauvres lèvres bleues ; les yeux aussi les disaient, et tout le visage tiré, qu'enveloppaient d'ombre des poils de barbe drue. Marie entendit, avec un battement de cœur, ce cri de la vie nouvelle, qui la prenait à témoin.

— Oui, vous allez revivre ! Le major vient de vous le dire, n'est-ce pas ?

— Il ne croyait pas que je l'entendrais si bien. Il aurait pu me faire mal. C'est si brusque et si nouveau ! Pourquoi avez-vous encore tant de compassion dans les yeux ? Le moment est passé. C'est hier que je pouvais mourir.

Il délirait à moitié. Il reprit :

— Chez moi, il y a quelqu'un qui attend…

— Vous êtes marié ?

— Ma mère habite la terre pour laquelle la guerre a été déchaînée… Comment vous appelez-vous, madame ?

— Que vous importe ?

— Pour que je me souvienne mieux.

— L'infirmière de service.

— Pour que je vous rappelle ?

— Marie de Clairépée.

— Comme c'est beau !

Il passa la main sur ses yeux, afin de les tenir un moment de plus éveillés, puis il dit :

— Mademoiselle de Clairépée, ayez la charité d'écrire à ma mère que je vais revivre ? Je m'appelle Pierre Ehrsam.

Et, rompu de fatigue, il détourna la tête, les paupières closes.

Elle s'éloigna. Dans la grande salle voisine, ayant rencontré madame de la Move, qui était chef de service, elle lui fit la commission de celui qui allait revivre. Madame de la Move promit d'écrire : réflexion faite, elle télégraphia.

Trois jours s'écoulèrent, et, un matin, le caporal de garde vit entrer une dame en deuil, bien mise, gantée, qui l'embarrassa en lui demandant :

— Monsieur, vous avez ici, parmi les blessés, un chasseur, monsieur Ehrsam ?

— Non, madame.

— Voyez donc, j'ai été appelée par télégramme, il est ici, sûrement… Cherchez, je vous prie…

— Il y a bien un chasseur, l'Alsacien…

— C'est mon fils, alors !

— Mais il ne s'appelle pas comme ça. Je connais Lancier, je ne connais pas Ehrsam. Attendez donc…

Il alla aux renseignements, et, après dix minutes, fit monter, près du blessé, la mère, que précédait madame de la Move, et que suivait un petit commissionnaire, rencontré à la gare. Car madame Ehrsam était venue à pied.

— Comment est-il, madame ?

— Pas encore très bien, mais nous le tirerons d'affaire. La fièvre a baissé, il a dormi. Est-ce votre seul fils ?

— Non, madame, non.

— Vous en avez un autre dans nos armées ? De quel régiment est-il ? Peut-être aurions-nous quelqu'un parmi nos blessés…

— Non, madame, il est très loin celui-là…

Cela fut dit d'un ton si net, et si dépourvu de l'ordinaire accent maternel, que, par-dessus l'épaule, l'infirmière-major, en montant l'escalier, jeta un coup d'œil sur cette femme qui avait un secret et ne le livrait pas. Quand elles furent au pied du lit du blessé, madame Ehrsam s'avança entre la cloison et le lit, seule, jusqu'auprès de ce jeune homme si pâle, que la souffrance, on le devinait au pli profond entre les sourcils, tourmentait encore dans le sommeil. Pierre se plaignait parfois faiblement. Celle qui avait une si longue habitude de venir au cri de son enfant, passa la main, très doucement, sur ce front douloureux. La première fois, la ride diminua ; la seconde, elle s'effaça ; la troisième, Pierre s'éveilla, et vit sa mère.

— Ah ! maman qui est là ! Maman ! Maman !

— Oui, me voilà ! Tu m'as appelée…

— Non, ce n'est pas moi !

Elle trouvait étrange l'expression de ces yeux que la fièvre occupait encore de ses rêves ; elle eût voulu mettre de l'ordre, un ordre pareil à celui de son esprit, dans les pensées de son fils, celles qui échappaient et fuyaient. Pourtant, il ne

fallait pas le heurter. Il ne devait pas être averti qu'il divaguait. Elle demanda, tâchant de retrouver sa voix d'autrefois, quand lui, il était tout petit :

— Peut-être, en effet, n'est-ce pas toi qui m'as appelée. Qui donc, mon Pierre ?

— Elle, maman, une jeune fille très belle qui passait ; très bonne, qui s'est arrêtée… Elle refusait de me dire son nom…

— Peu importe, je t'assure,… qu'une personne ou l'autre ait porté le télégramme : je l'ai reçu. Moi qui n'ai guère voyagé, j'en ai fait un voyage ! Notre amie de la place du Chapitre m'a prêté sa voiture, pour aller jusqu'à Belfort. Et Belfort, que c'est loin de Saint-Baudile ! Mais je ne regrette rien, mon Pierre ; je te trouve mieux que je ne supposais ; pas encore tout à fait bien, mais j'ai de quoi me réjouir…

Elle embrassait son enfant ; elle s'asseyait près de lui. Madame de la Move s'était retirée presque tout de suite. La mère et le fils causèrent une demi-heure ; puis, dans l'après-midi, une grande heure. On avait trouvé, pour madame Ehrsam, une chambre à l'hôtel de la Durance, auberge de peu d'apparence mais renommée pour le bon accueil, où elle passa, ce jour-là et le lendemain, tout le temps qu'elle ne passa point près de son fils. Le second jour, elle dit à celui-ci :

— Je puis te laisser ; demain, il faut que je retourne en Alsace, mon bien-aimé ; mais je vais encore m'occuper de toi et de ton frère. J'ai la charge de défendre la fortune de mes deux fils, soldats l'un contre l'autre, et de faire vivre de nombreux ouvriers, en des temps difficiles. Mon Pierre, je suis fière que mon fils aîné ait été blessé de ce côté-ci de la

frontière… Si mon autre fils l'était, ou s'il était tué, ma peine serait sans compensation… Quand tu seras capable de marcher, dis-moi, que fera-t-on de toi ?

Elle penchait au-dessus de lui, en parlant, un visage encore jeune, et rose à la pointe des joues, et calme en apparence, mais autour des yeux bruns, si intelligents, dont le regard était toujours sans distraction ni partage, les paupières étaient devenues toutes brillantes. Elle défendait aux larmes de couler.

— Dis-moi, que fera-t-on de toi ?

Lui, il comprenait ce qu'elle souffrait, ayant déjà repris, non pas toute sa force, mais ce qu'il en faut pour se décider, et pour sourire en répondant.

— Je crois que les blessés guéris, maman, ont d'abord un congé, avant de retourner au dépôt de leur régiment.

— Tu le passeras à Masevaux. Que ce sera bon, un mois ensemble ! Même quinze jours !

— Trop bon !

— Pourquoi dis-tu cela ? Que veux-tu donc que je comprenne ? Vous êtes ainsi, vous, les hommes : quand vous avez pris une résolution qui doit nous briser le cœur, vous n'avez pas le courage de l'avouer ; il faut que nous la devinions.

Dans son esprit, tout à coup, plusieurs souvenirs s'étaient éveillés : elle les avait présentes, et vivantes en elle, ces heures du passé où, par faiblesse peut-être, avec une bonté maladroite, Louis-Pierre Ehrsam l'avait amenée, par degrés, à craindre, à voir, à formuler elle-même une décision qu'il avait formée seul. Et cependant, quelle différence entre

le père, autoritaire et secret, et ce grand jeune homme affaibli, qui, pour ne plus rencontrer le regard de sa mère, avait posé la joue droite sur l'oreiller, et qui répondait :

— Maman ! Maman ! Quand vous devriez me soutenir !

Elle tressaillit ; elle se pencha encore plus ; elle baissa la voix, pour que les voisins de cellule n'entendissent point les secrets de la mère et du fils.

— Tu ne veux pas me faire de la peine, je le sais. Mais, pourquoi dis-tu que l'Alsace, que la maison, que moi, ce serait trop bon ?

— Parce que ce n'est pas l'Alsace que j'ai besoin d'aimer, à présent…

Comme il disait cela, il se tourna de nouveau vers sa mère, et elle revit les yeux qui ne mentaient jamais.

— Vous ne comprenez donc pas que j'ai du mal à m'habituer à eux, à ceux de la patrie que j'ai choisie, qui est la vôtre aussi, maman ?…

— Mais oui…

— Et que, si je vous retrouve, vous tous, là-bas, avant de la connaître bien, j'aurai contre elle trop d'arguments… Vous m'en donnerez sans le vouloir… J'en ai assez dans le souvenir… C'est d'abord pour cela que je parle comme je fais… Vous devriez avoir plus de pitié de moi…

Elle aperçut, dans les yeux de son fils, un tel trouble, une souffrance si vive, qu'elle se sentit changée en un instant, et que toute sa miséricorde maternelle lui revint.

— Non, va, je comprends… Dis-moi toute ta pensée, mon enfant chéri… Tu as peur que le retour chez nous ne retarde l'accoutumance au nouveau pays ;… ancien et nouveau tout ensemble, n'est-ce pas ?

Les paupières, en se baissant, répondirent oui.

— Elle est difficile ? Tu as été froissé ? Tu luttes contre toi-même ?…

Les paupières s'abaissèrent encore.

— C'est pour cela que tu voudrais rejoindre, en sortant de l'hôpital,… ton régiment ?

— D'abord pour cela ; oui, dès que je serai à peu près bien.

— Hélas !… Mais tu as donc une autre raison ? Tu dis : « D'abord… » Est-ce que je me trompe ? Pour ne pas revenir à moi, mon Pierre a trouvé un autre motif ?

Sur les joues de madame Ehrsam, deux larmes coulaient. Elle se redressa. La réponse tardait à venir. Pierre, enfin, répondit :

— Maman, j'ai en effet une seconde raison…

— Laquelle ?

— Joseph n'a pas cessé de se battre, lui, de l'autre côté : il faut bien que j'en fasse autant, du mien. C'est de l'équilibre…

Il avait trouvé la force de rire en disant cela.

La mère s'essuya les yeux, considéra un moment ce fils qui parlait selon la race, et elle dit :

— Ce sera mieux.

Mais ce matin-là, elle ne put rester à l'hôpital jusqu'à l'heure du déjeuner.

Les blessés, les infirmiers, les infirmières, voyant passer au milieu d'eux cette Alsacienne, si digne et silencieuse, parlaient d'elle et de Pierre. Au mot qu'elle avait dit à propos de Joseph : « Il est très loin celui-là ! » quelques-uns avaient deviné que le second fils devait se battre dans l'armée allemande. Ils discutaient, selon leur expression, « le cas de Pierre Lancier ». La sympathie pour le blessé s'en accrut, et la légende grandissait autour de lui sans qu'il en connût rien.

Le deuxième jour, pas plus que le premier, madame Ehrsam ne chercha, soit à parcourir le bourg de Saint-Baudile, soit à rendre visite à l'infirmière-major ou au médecin. Elle désirait une seule chose : apercevoir cette Mademoiselle de Clairépée dont, une seconde fois, Pierre lui avait parlé. Elle se défiait, comme beaucoup de mères, de l'artifice féminin, et se croyait tenue de veiller sur le cœur trop enthousiaste de Pierre, de l'avertir, de le retenir. Ce qu'elle n'avait pas fait encore, ayant l'horreur de passer pour curieuse, elle le fit, ce dernier jour, vers le soir : elle attendit, dans le vestibule, que les deux infirmières et une des lingères du pavillon de droite quittassent la maison. À six heures, et dans l'ardente lumière que répandaient les lampes électriques, Marie de Clairépée, mademoiselle Lérins et une de ses amies passèrent devant elle ; toutes trois s'inclinèrent : un instant, les yeux gris, les yeux limpides et graves rencontrèrent les yeux bruns de madame Ehrsam. Celle-ci continua de regarder celle qui, plus grande que les autres, et marchant si bien, au milieu d'elles, s'éloignait. Et il lui vint au cœur

une douceur extrême, seulement de l'avoir aperçue. « Je ne crains point celle-là, » pensa-t-elle.

Le lendemain, de grand matin, elle embrassa Pierre pour la dernière fois, et prit le train pour remonter vers le lointain Belfort.

La visite avait fait sensation ; le départ en grossit l'importance : on savait si peu de chose de ces Alsaciens, mère et fils ! Quels gens secrets, et qu'il eût été intéressant de les chambrer un peu ! Mais à qui faisaient-ils attention ?

— Famille tragique, il me semble, disait en confidence, et tordant les lèvres à gauche, pour n'être pas entendu à droite, M. de Clairépée. – Il arrivait, il venait d'arrêter le médecin-chef, dans le vestibule où passaient quelques infirmiers et des fournisseurs. – J'ai pensé plusieurs fois que ce garçon-là devait être le héros de plusieurs histoires peu communes. Avez-vous remarqué cet air d'énergie, monsieur le médecin-chef ?

— En effet.

— Et comment supposer qu'elle n'ait point été mise à l'épreuve ? C'est tout à fait impossible. Je suis persuadé, d'abord, qu'il a quitté l'Alsace à la déclaration de guerre. Il fallait être un rude gars… J'ai voyagé autrefois, en Allemagne. La surveillance était stricte. Vous devriez demander son histoire à votre malade, en faisant la visite ?

— Demandez vous-même, mon cher monsieur de Clairépée : moi, je n'ai pas le loisir et pas l'habitude.

Il salua poliment, et s'esquiva.

Dans le cabinet de repos, meublé de deux chaises, d'une table de bois blanc avec une cuvette, d'un miroir de un franc

cinquante, et où les infirmières se retiraient quand elles étaient par trop lasses, madame de la Move, imposante et essoufflée, rabattant sur son front le bandeau qu'avait déplacé l'allure un peu vive à laquelle elle venait de monter l'escalier, confiait ses impressions à mademoiselle Lérins toute menue, noire, jeune encore, ridée avec des yeux ardents, vrai petit pruneau du Midi, qui se tenait assise, les genoux relevés, les talons accrochés au barreau de la chaise, la tête dressée vers l'infirmière-major.

— Mademoiselle, je ne comprends pas que cet homme-là ne soit pas encore officier. Sa mère est très bien. Lui aussi. Quand je lui apporte un bouillon, le matin, il a une manière de remercier, en inclinant la tête, qui m'émeut à chaque fois. Ce doit être un cœur. Pas bavard, par exemple.

— Il le deviendrait ici, dit mademoiselle Lérins, en montrant toutes ses dents blanches et toutes ses gencives.

— Je ne le crois pas. Il serait, tout au plus, éloquent. Un blessé, qui a quitté l'hôpital hier, m'a dit qu'il avait entendu monsieur Pierre Lancier, dans un cantonnement, entre soldats, s'exprimer avec une ardeur singulière, au sujet de la discipline et de l'organisation, qu'il trouve bien médiocres, en France. La section de chasseurs dont monsieur Lancier faisait alors partie, revenait d'une expédition peu ordinaire, en effet. Une châtelaine des environs avait distribué des ballots de lainage, pour le bataillon, dans la cour du château. La musique avait donné l'aubade aux invités, en remerciement…

— La fanfare, madame : un bataillon de chasseurs !

— Fanfare, si vous voulez. Mais c'est très bien !

Il n'en jugeait pas comme moi. Ses comparaisons désobligeantes, si elles faisaient rire la plupart de ses compagnons, toujours contents de la fronde, en blessaient quelques-uns secrètement. C'étaient les meilleurs Français qui souffraient. Moi, j'aurais souffert, et je n'aurais pas ri, et j'aurais dit pourquoi. Voyez-vous cet Alsacien qui fait la leçon !

— Pas souvent, riposta mademoiselle Lérins. Dans l'habitude de la vie, je le trouve, comme vous, taciturne. J'aime assez cela : il faut une certaine force pour ne pas tout dire.

— Madame, on vous demande dans la salle, l'opéré d'hier.

Aussitôt l'infirmière-major quitta mademoiselle Lérins. Penchée au-dessus du lit d'un grand blessé, maternelle, respirant, sans donner le plus léger signe de dégoût, sans détourner ou relever la tête, l'odeur des chairs travaillées de gangrène, touchant les linges maculés de pus et de sang vif, elle aida le chirurgien, pendant un quart d'heure, à laver la plaie, et refît le pansement ! Elle n'eut ni un geste inutile, ni une parole. Puis elle continua la visite. On l'admirait avec raison, dans l'hôpital ; les blessés qu'elle soignait étaient en confiance. Elle, simplement, se sentait utile, contente de ne plus être ce qu'elle était hier, de ne pas être ce qu'elle serait encore demain.

Deux toutes jeunes filles pliaient des draps, dans la lingerie, au-dessus du vestibule. Celle qui était blonde, d'un blond très ensoleillé, et toute rose de teint, passant les mains sur une des pièces de toile qu'elle venait de poser au sommet d'une pile d'autres pièces toutes pareilles, disait aussi :

— Je voudrais le voir, l'Alsacien ; quand il sera debout, nous le verrons, par la fenêtre, se promener dans le jardin de l'hôpital. On dit qu'il a eu des romans !

— Ma chère, répondit sa compagne, les meilleurs d'entre eux ont eu le même roman : ils ont aimé la France, qui ne les aimait guère.

— Qui a inventé cela ? Ce n'est pas toi, Ludovise.

— Non, c'est Marie de Clairépée.

— Oh ! celle-là, elle est comme la fleur de grenadier : n'y en eût-il qu'une dans un verger, on ne peut ne pas la voir… Allons, prends un drap… Bien… En double !… En double encore ! Secouons à présent. Tire un peu plus sur l'étoffe, Ludovise ; tu mollis ; les draps seraient mal pliés…

Lui, il ne se doutait pas qu'il fût l'objet de l'attention. Les forces lui revenaient. Vers le milieu de décembre, il commença de se promener dans les couloirs, appuyé d'abord sur des béquilles, bientôt sur des bâtons. Le matin de Noël, il assista à la messe, dans une chapelle de confrérie, qui touchait l'hôpital, et, en rentrant, s'assit, pour la première fois, dans une étroite salle de lecture et de jeux, que les organisateurs de l'œuvre avaient nommée : salle des convalescents. Il ne s'y attarda guère, et on le vit, promptement, revenir au fauteuil de rotin qu'il avait soin de placer au même endroit, depuis quelques jours : c'était dans le large couloir, à demi fermé par un paravent, et qui faisait communiquer le vestibule avec les salles du rez-de-chaussée. Les blessés s'étendaient là, sur des chaises longues, et fumant, lisant, écrivant des lettres, ils attendaient l'heure du dîner. On sortait peu. Le médecin-chef abrégeait, autant que possible, la durée des séjours à l'hôpital. Des avis lui venaient de Paris, de ne pas

prolonger les traitements et de ne pas allonger les congés de convalescence. La bataille était engagée en Champagne, depuis le 21, et des noms inconnus, tout à coup, prenaient de l'auréole et devenaient des noms de villages nobles, inscrits dans les mémoires, à jamais : Perthes, Mesnil-les-Hurlus, d'autres encore. Il fallait que les blessés guérissent promptement. Ils le savaient, ils se laissaient vivre doucement, fainéantement. Des songes d'amour traversaient leurs heures inoccupées : besoin d'aimer, besoin d'oublier les spectacles de mort et les souffrances endurées, et de laisser bientôt derrière soi, ici ou là, une tendresse nouvelle qui rendît plus précieuse la vie aventurée.

Pierre avait donc choisi sa place. Il lisait beaucoup, la tête appuyée sur le dossier à demi renversé de la chaise de rotin. Des soldats, des médecins, des infirmières longeaient la muraille, d'une fenêtre à l'autre, de l'ombre à la lumière. Lui, d'un regard prompt, sans que la pensée fût interrompue, il enveloppait la silhouette en mouvement, et se remettait à guetter celle qui ne passait presque jamais. Il fallait que Marie fût appelée dans la salle du rez-de-chaussée, tout à l'extrémité, où se trouvaient les services administratifs de l'hôpital, pour qu'on la vît droite, simple, ne cherchant pas et ne craignant pas les regards, suivre la longue ligne des couloirs, et, blanche dans le demi-jour des intervalles, éclatante de blancheur dans la lumière des fenêtres, tourner au bout de ce passage encombré de chaises, de tables, de béquilles allongées, et entrer dans le bureau des administrateurs. Quand Marie avait passé, Pierre laissait tomber le livre et ne le rouvrait plus. Il attendait le retour de la jeune fille. Il la trouvait belle, mais prévenu contre les jeunes filles françaises par ce qu'il avait lu dans tous les livres allemands, et souvent encore dans des romans dits « parisiens », que des amis de Masevaux lui avaient prêtés, il cherchait à surprendre, en elle,

ces signes de coquetterie, ces manèges savants, cet esprit de ruse et de perversité peut-être, qu'on semblait d'accord, parmi les étrangers, pour attribuer aux Françaises. Il découvrait, au contraire, un être d'une force et d'une limpidité singulières, dont la vertu n'était pas pruderie, dont la bravoure avait l'air d'une ignorance et n'en était pas une. Elle passait au milieu de ces hommes, dans le couloir de l'hôpital, avec l'évidente volonté d'être, le plus possible, la charité. Elle se savait belle. Elle devait savoir quelle plairait. Mais elle était maîtresse de ses yeux.

Le jour de l'an, Pierre la vit ainsi, et il écrivit à Masevaux : « J'ai été moins seul que je ne craignais. Pour moi, l'année 1915 s'est ouverte sur quelques mots dont le sens indéfini a suffi à douze heures de méditation. Nous avons, nous autres blessés, dans ce petit hôpital de province, une liberté que n'ont peut-être pas les autres. Ce matin, quand nos infirmières ont paru, dans les salles, elles nous ont salués gentiment du vœu traditionnel : « Bonne année ! » Celle qui m'a prévenu, car je ne l'avais pas aperçue, dans le couloir, au moment où je m'étendais sur ma chaise longue, m'a dit : « Je n'écourte pas les bonnes formules, monsieur : bonne année, bonne santé, le paradis à la fin de vos jours ! » Elle doit avoir beaucoup d'esprit. Cela se devine au pli léger de ses lèvres, qui remontent d'une demi-ligne et changent tout le visage. Je n'ai trouvé à répondre que : « Ainsi soit-il, Mademoiselle ! » Elle venait d'en dire autant à mon voisin de chaise longue. Je n'avais eu aucun traitement de faveur : cependant, j'ai vécu tout le jour des mots que vous me disiez, maman, quand j'étais petit et que j'entrais dans votre chambre, le jour des étrennes, et que m'a répétés, cette fois, une jeune fille inconnue. »

« Inconnue » était mis là pour prévenir le vagabondage de l'imagination maternelle. Si Marie se prêtait peu aux courts dialogues que d'autres acceptaient volontiers, M. de Clairépée, qui ne craignait pas les paroles, et parcourait les salles plus souvent que ne le faisait sa fille, manifestait une sympathie particulière à cet Alsacien en qui, bien vite, il avait deviné l'homme de belle éducation et de caractère. Il lui faisait signe de la main, au passage : « Bonjour, bonjour ! » s'informait de la santé de Pierre, mais, jusqu'à présent, n'était pas entré en conversation.

Le 5 janvier, il s'enhardit, et tendant la main à l'Alsacien :

— Je suis ravi, monsieur, de vous voir en pleine convalescence. Hier, vous êtes sorti avec deux cannes, sans béquilles, à ce qu'il paraît ?

— Mais oui, j'ai pu aller jusqu'au bureau de tabac, à trois cents mètres de l'hôpital : c'est fort beau pour un homme de vingt-sept ans.

Pierre était étendu, comme de coutume, sur la chaise de rotin, derrière le paravent. M. de Clairépée prit un pliant, enleva ses bretelles d'infirmier, qu'il mit en travers de ses genoux, et il s'assit.

— Croiriez-vous, monsieur Pierre Lancier, dit-il, que j'ai eu hier une discussion à votre sujet ?

— Je le crois, puisque vous le dites.

— Le médecin-chef qui est de nos amis, prétendait que vous lui aviez donné l'occasion de défendre la France contre vous.

Pierre secoua la tête, et eut un sourire triste.

— Pas la France, monsieur, mais la manière dont elle est éduquée, administrée, gouvernée. Vous êtes l'exemple miraculeux d'un peuple qui fait tout pour mourir et qui ne meurt pas. Je suis loin de dire tout ce que je pense, cependant. Puisque le major me permet de causer librement avec lui, je pourrai, la prochaine fois, lui faire quelques observations au sujet de votre service de santé, qui est incomplet, mal outillé, improvisé comme le reste…

— Vous pourriez dire : notre !

— Je dis votre, quand je n'approuve pas.

— Vous savez le français dans les nuances.

— Ah çà ! vous figurez-vous que nous ne savons pas le français, en Alsace ?… Quelle singulière ignorance, – permettez-moi le mot, – de nos habitudes, de nos mœurs, de nos idées, de la géographie de mon pays natal ! Les Français ont eu l'oubli facile et presque parfait…

— Monsieur, ce qu'il y a, au profond de chacun de nous et au profond des peuples, ne se voit pas aisément. Qui aurait dit, avant le mois d'août dernier, que la mobilisation se ferait sans trouble et même sans accidents, et que des Français, auxquels la Patrie avait été si peu ou si mal enseignée, trouveraient tant de courage pour la défendre ? Quand il s'agit de juger un peuple comme celui de France, c'est une erreur de ne tenir compte que du bruit qu'il fait et des idées fausses dont on le gave : il faudrait pouvoir calculer les résurrections dont il est capable. Je ne prétends pas que vous soyez injuste, vous n'avez pas la volonté de l'être, et votre engagement dans l'armée le prouve bien. Mais si nous vous ignorons, vous aussi vous ignorez la France.

— Il y a cinq mois que j'y vis.

— Il y a plus de mille ans qu'elle dure. Je vous assure qu'à certains jours, quand j'analyse mes idées, mes répulsions, mes sympathies, je me dis : « D'où vient ceci, et d'où vient cela ? » Je crois alors voir la barbe grise et les bons yeux d'un Clairépée qui s'était fait taillader le corps au service de la France, il y a quelque cent ans, et qui me dit : « C'est moi, mon petit-fils, c'est moi ! » Croyez-moi, monsieur, ne vous hâtez pas de vous prononcer, battez-vous encore : vous jugerez plus tard.

Ils étaient là, à l'abri du paravent, dans ce couloir d'hôpital, s'observant l'un l'autre, animés par un flot de pensées dont ils n'exprimaient que quelques-unes. S'ils se sentaient différents, ils en étaient déjà au point où deux hommes s'estiment. M. de Clairépée, qui avait plus que l'autre la tradition de courtoisie et la volonté de ne jamais blesser, baissa le ton le premier.

— Je vois, dit-il, que l'Alsacien n'a rien perdu de cet esprit frondeur dont il est fait mention dans toute son histoire.

Pierre dit : – sa voix tremblait un peu :

— Heureusement, monsieur.

— J'en suis d'accord.

— Non seulement nous ne l'avons pas perdu, mais il s'est déchaîné contre l'Allemand, depuis surtout la bataille de la Marne. Vous n'y perdez rien. Ils se sont mieux encore aperçus, nos maîtres, que nous vous aimions…

— À votre façon.

— Qui est la bonne. Ils ont dit : « Rien n'est fait, mais après la guerre, nous germaniserons définitivement l'Alsace et la Lorraine. Cette fois nous réussirons. »

— J’espère bien que l’occasion leur en sera enlevée.

— Je me suis battu et je me battrai pour cela, monsieur. Mais vous devez comprendre qu’ayant souffert, parce que nous sommes restés Français, nous avons quelque chose à reprocher aux Français qui ne sont pas suffisamment restés eux-mêmes.

— Vous voulez dire ?

L’Alsacien était un passionné, mais, comme beaucoup de ceux-là, il savait modérer son emportement et se faire persuasif. En cela apparaissait une des essentielles différences entre sa race, son éducation, et la race, l’éducation de ses maîtres allemands. Pierre se souleva et se pencha vers M. de Clairépée, et ses yeux demeuraient ardents, mais sa voix se faisait plus prenante et plus savante.

— J’arrive, comprenez-le bien, d’un pays où tout est prévu, et vous ne prévoyez rien. Vous vivez dans le provisoire ; vos cinquante dernières années ne se rattachent à aucune grande conception française. Vous avez évité des affaires, vous avez évité des interpellations, évité des questions : mais on peut se demander si vous avez fait de l’histoire de France.

— Vous oubliez nos conquêtes coloniales !

— Un collier de perles !

— Eh ! ce n’est déjà pas si mal !

— Destiné aux voleurs. Qu’avez-vous fait contre eux ? Et à l’intérieur, ces divisions, ces scandales, ces pillages…

— Je vous accorde que ce fut souvent une pauvre politique. Mais vous voyez que le peuple demeurait capable et digne d'en avoir une autre.

— Oui et non : vous commenciez de déchoir.

— Et, s'il vous plaît, comment le sait-on, en Alsace ?

— Pensez-vous que nous ne lisions pas vos livres, en Alsace ? Eh bien ! votre esprit s'affinait jusqu'à perdre de sa solidité. Nous sentions bien que votre énergie baissait : vous balanciez, vous discutiez, vous mettiez en parallèle toutes les idées, les bonnes et les mauvaises, sans avoir presque jamais le très simple courage de choisir, et cela paraissait vous suffire. Pour nous, pendant ce temps-là, éloignés de vous, ayant perdu le contact, voyant nettement ce scepticisme, cette absence d'audace, ce goût de la vie facile qui sont des signes de décadence, nous commencions de pleurer sur vous et de nous détacher. Deux causes qui, Dieu merci, n'ont pas eu le temps de produire toutes leurs conséquences, tendaient à nous séparer de notre patrie véritable : cet excès de raffinement, l'excès aussi de votre crédulité. J'en ai encore de la colère dans le cœur ! Ah ! ma petite Alsace, monsieur, comme elle a mieux valu que vous autres ! Seule, elle ne croyait pas à la Kultur. Seule, elle résistait à ce poison du diable. Et c'étaient des paysans, des industriels, des marchands, des ouvriers, qui luttaient contre tout ce qui était boche, tandis que vos professeurs, vos savants, vos hommes d'État, levaient l'encensoir devant les philosophes et les politiques de la Germanie.

— La guerre nous a déjà guéris.

— J'en doute un peu, monsieur. Le remède, c'est nous qui vous l'apportons. L'Alsace gagnera à redevenir française,

mais la France aussi gagnera singulièrement à retrouver l'Alsace ; non seulement des soldats, des contribuables, un sol magnifique, des forêts, des étangs, et les milliards de potasse, de minerais de fer et de charbon, que renferme la terre de chez nous : la grande valeur alsacienne, pour vous, elle est d'abord dans l'énergie que nous avons gardée.

— Bravo ! j'aime ce mot-là.

— Peut-être parce que vous ne l'entendez pas assez souvent. Vous avez besoin de notre entêtement, et vous l'aurez ; de notre esprit de commandement, et vous l'aurez ; et puis vous aurez le Rhin, et vous sentirez enfin ce grand courant d'air, du nord au sud, où vous n'avez pas respiré depuis trop longtemps. Les autres nations se battent pour des possessions d'abord, pour le commerce ; vous aussi, vous avez grand besoin de renouveler votre industrie et de vous répandre par le monde ; mais le premier fruit de votre victoire sera celui-ci : vous aviez besoin d'un élément solide, volontaire, résistant, pour parfaire le caractère national qui est votre vraie richesse et votre vraie gloire, et c'est nous qui vous l'apporterons ; une vertu nécessaire vous sera restituée.

Le vieux gentilhomme regardait maintenant, avec une sympathie profonde, celui qui, en exprimant ses griefs contre la France, venait de se montrer si Français. Il se mit à rire, et, posant la main sur la main gauche de Pierre qui s'appuyait au bord de la chaise longue :

— J'aimerais à causer avec vous tout à loisir, monsieur ; il faut que nous nous revoyions ; demain, c'est la fête des Rois ; nous avons coutume de la fêter, dans nos familles provençales : faites-moi le plaisir de venir dîner à l'Abadié. Je n'ai plus de voiture, et depuis longtemps ; les deux chevaux de Francès Bouisset sont malades : mais j'ai un brave garçon

de locataire, aux environs, qui veut bien, quelquefois, atteler pour moi, et je vous ferai reconduire, le soir, à l'hôpital.

Pierre accepta.

IX

LA FÊTE DES ROIS

Le lendemain, il faisait froid ; le ciel tendu de nuages gris sans une déchirure, diminuait la beauté de la terre de Provence. Marie quitta l'hôpital de meilleure heure que de coutume, la cuisinière n'éteignit pas le feu qu'elle avait allumé dès le matin, et l'Abadié entier respirait une odeur d'herbes aromatiques et de beurre roux, lorsqu'un chasseur, coiffé du béret, appuyé sur deux cannes, apparut derrière la grille qu'on avait fermée, peut-être pour avoir le plaisir de l'ouvrir et de montrer qu'on n'entrait pas dans la maison comme dans un moulin. Ce fut d'ailleurs la seule petite tromperie de cette réception, qui fut tout de suite simple et cordiale. Marine vint jusqu'à la grille, en levant les épaules, car de sa vie elle n'avait fait un trajet inutile comme celui-là.

— En voilà, des simagrées, pour un simple poilu ! grommelait-elle.

L'ayant considéré, à travers les barreaux, avant de tourner le bouton de la porte, elle ajouta, se parlant à elle-même :

— Joli garçon, ma foi !

Puis, tout haut, de son plus fier accent du Midi :

— Au moins, vous êtes bien monsieur Pierre Lancier ?

— Comme vous êtes Marine, à ce qu'il me semble.

Elle s'épanouit : elle vit qu'on avait parlé d'elle, et, aussitôt, dans son cœur, elle ajouta cet hôte à tous ceux pour lesquels elle avait travaillé sans se plaindre.

M. de Clairépée venait au-devant de l'Alsacien, en se frottant les mains.

— Ah ! monsieur, quel froid rigoureux !

— Vous trouvez ? Nos printemps d'Alsace sont pleins de jours pareils : s'il fallait se plaindre pour si peu, un bon tiers de l'année ne serait qu'un gémissement.

— Entrez vite ; vous n'êtes pas fatigué ?

Pierre était las au contraire, et tout pâle quand il entra dans la pièce qui précédait le salon.

Là, derrière la porte, Maurice aux cheveux bouclés, Maurice, excité par les préparatifs de la fête des Rois, attendait, avec une ardeur extrême, l'invité. Dès qu'il l'entendit s'approcher, il ouvrit la porte de ce qu'il appelait sa maison, parce que sa petite âme enthousiaste, depuis plus d'une semaine, y habitait jour et nuit. Et, comme s'il était chargé de faire, en vérité, les honneurs de son domaine imaginaire, l'enfant, bien campé, les yeux levés et brillants, salua de la tête le grand soldat, et dit :

— Bonsoir ! Dites, monsieur, venez voir mes Rois ?

Puis, prenant la main droite, qui tenait serrée la poignée de la canne, l'attirant avec précaution, il amena Pierre à l'angle de la pièce, près de la fenêtre, où, par les soins de Marine et du grand-père de Clairépée, menuisier ordinaire de l'Abadié, la crèche avec son Enfant-Jésus, sa Vierge, ses princes et leur suite, avait été dressée, décorée et fleurie. Les plus grands personnages étaient là de par l'Évangile, l'étoile

de même, et la paille ; ceux de moindre crédit, de par la tradition ; les robes, de par les mains de Dido ; la joie des pèlerins et leur accoutrement venaient du fond des temps ; leur grâce et plusieurs de leurs noms venaient de la Provence. Car, sous le toit fait en baguettes rabotées qui laissaient voir le ciel, si les Mages arrivaient, les Bergers, premiers appelés, trouvaient place encore, et demandaient à rester, avec leurs moutons, et leurs bergères vêtues comme les filles d'Arles et coiffées du velours. Vingt bougies allumées formaient la rampe devant ce bel appareil, que des branches de genévrier, de nerprun, de chêne vert, d'olivier, coupées dans la Petite Crau et formant barrière, enveloppaient de leur parfum, et séparaient du monde où nous vivons.

Maurice n'avait pas quitté des yeux le visage de Pierre Ehrsam ; il le considérait avec cette insistance, cette passion de connaître à laquelle quelque chose répond, nous ne savons de quelle manière, et qui demande : « Êtes-vous un ami des enfants ? Les comprenez-vous ? Les aimez-vous ? Dois-je vous aimer ? » Il suivait, sur la physionomie de Pierre, le mouvement d'une curiosité amusée et d'une foi attendrie. Il n'y avait pas de doute : le grand soldat d'Alsace, ce bel homme aux moustaches brunes, au col orné d'un cor de chasse, prenait plaisir au cortège de Gaspard, Melchior et Balthazar, comme un petit gars du mas de l'Abadié ! Et le cœur du petit s'ouvrait, et il s'emplissait d'admiration et d'amitié pour l'homme qui voyait encore tout ce que voit un enfant.

— Regardez, monsieur, le roi nègre ! Grand-père l'a repeint hier. Moi, j'ai dit ce soir, devant la crèche, Notre Père et Je vous salue, Marie… Regardez la belle Madeleine, qui ressemble à ma tante…

— Tais-toi, Maurice !

Mais l'enfant reprenait, caressant la main de celui qui était à présent son ami :

— Avez-vous des Rois, chez vous ?

Il fut ravi d'entendre cette réponse :

— Oui, petit, en Alsace, on fête aussi les Rois. Tiens, voici ce que je chantais, ce jour-là, quand j'étais tout jeune.

De sa voix grave, Pierre, se penchant, fredonna un Noël alsacien…

Und überm stall wo's kindlein war…

Il s'arrêta.

— C'est vrai, Maurice, tu n'y comprends rien : je vais chanter le Noël en français.

« Et au-dessus de l'étable où se trouvait l'Enfant naissant,
L'astre arrêta son vol, ô merveille !
À genoux, prosternés, ils offrirent
L'or, l'encens et la myrrhe.
Nous vous offrons aussi nos biens, notre corps et notre âme ;
Seigneur, accueillez l'offrande, faites qu'il n'y manque rien ! »

— Que c'est joli ! Merci monsieur ! À présent, tante Marie, chantez le Noël de chez nous ?

M. de Clairépée se tenait à droite, et Marie à gauche. Elle sourit à l'enfant de cire, puis à l'autre, et elle chanta deux couplets :

« De gendarmo
Sout lis armo
N'i'a cinq o sieis regimen ;
An un fort bèl équipage
D'estafié, lacai o page
Abiha superbamen.

Dins la villo
Mai de millo
An mai de pou que da mau ;
An quasi tòui près l'alarmo,
En sounjant que li gendarmo
Loujaran dins sis oustau. »[1]

Mais elle ne traduisit pas. Maurice battit des mains.

— C'est vrai ! ils devaient avoir peur, dans Bethléem ! Cinq ou six régiments à loger, et tout noirs peut-être ?

---

[1] « De gendarmes, – Sous les armes, – Il y a cinq ou six régiments ; – Ils ont un fort bel équipage – D'estafiers, de laquais et de pages – Habillés superbement.

Dans la ville – Plus de mille – Ont plus de peur que de mal ; – Presque tous ils ont pris l'alarme – En songeant que les gendarmes – Logeront dans leur maison ! »

— Allons, Maurice, assez bavardé : va dormir. Tout le monde te gâte : jusqu'aux blessés de la guerre qui chantent pour toi…

Quand l'enfant eut embrassé son grand-père et Marie, selon la coutume, il voulut embrasser Pierre. Et ces premières minutes, sous le toit de l'Abadié, mirent plus d'intimité entre l'Alsacien et ses hôtes, que n'eût fait une heure de conversation.

— Ce que vous voyez chez moi, dit M. de Clairépée, vous le verriez chez mon ami, Meste Francès Bouisset, fermier du mas ; dans toutes les maisons de la campagne et du village, et au loin, et peut-être même, – je l'ignore, – chez ce Maximin Fustier, commissionnaire en huiles à Graveson, mon locataire, qui vous reconduira ce soir à l'hôpital.

Quand Pierre se fut assis, dans le salon, devant la cheminée où brûlait un maigre feu, – deux branches de mûrier, un rameau de chêne vert, – Marie demanda :

— J'ai vu, monsieur, que vous aviez reçu la meilleure des réponses, à la commission, – vous vous souvenez ? – que vous m'aviez prié de faire pour vous ? L'infirmière-major a télégraphié, et madame votre mère est venue.

— Son second voyage en France : le premier ayant été son voyage de noce. Je n'espérais guère qu'elle viendrait ; j'ai été surpris que le bonheur fût si prompt : nous sommes habitués, nous autres d'Alsace, à désirer longtemps nos joies.

Elle le regarda, un peu étonnée, et dit, en s'asseyant :

— Nous vous recevons dans une très vieille maison, qui n'a d'autre valeur que de n'avoir pas changé de maître, depuis deux cents ans passés.

— En effet, dit M. de Clairépée, nous pouvons dire, ou plutôt on dit de nous que nous sommes de vieille noblesse ; cela veut dire aussi, bien souvent, de famille pauvre autant qu'ancienne. Chez nous, pas de mariage avec de riches héritières, peu d'héritages ; j'en ai manqué un cependant que nous croyions sûr.

Comme il aimait à conter, et que, répétant ses histoires, il retrouvait aisément certaines formules plaisantes, autrefois essayées, il tendit les mains à la flamme, puis, montrant un pastel, à droite de la cheminée :

— Tenez, le voici justement, cet oncle de Vertin, ce petit homme cassé au museau fin. On le disait fort riche. Mon père comptait en hériter, et il est mort avant lui. J'ai eu, je l'avoue, cette même pensée, dans les moments difficiles qui ne m'ont pas manqué. Monsieur de Vertin avait malheureusement une imagination excessive. Propriétaire d'un vaste territoire dans la Crau, il entreprit d'épierrer son domaine, pour y planter je ne sais quoi, et il s'y ruina. La victoire resta aux cailloux du Rhône ; le bonhomme vécut encore assez longtemps ; il avait une de ces santés déplorables qui sont fidèles, qui inclinent vers elles les bienveillances, tempèrent les jalousies, donnent à espérer aux héritiers : mais c'est un vain calcul, mon cher monsieur, elles durent. Mon oncle est mort à quatre-vingt-trois ans, et ne m'a rien laissé. J'ai continué de cultiver la foi et la France dans les cœurs qui me sont confiés,… et puis, mes prés, mes olivettes, mes vignes ; celles-ci, je vous l'apprends, sont de très digne espèce ; vous boirez ce soir du vin qu'elles m'ont donné.

Il se leva, alla prendre dans un meuble bas, vitré, où de hautes rayures fauves, d'autres d'un pourpre foncé, et le pointillement d'or des titres et des filets indiquaient un trésor

de livres anciens, un gros volume relié en veau, l'ouvrit à une page qu'il n'eut pas besoin de chercher longtemps, et en se rasseyant et mettant le livre sur ses genoux, fit une moue de connaisseur. Il lut alors une page des mémoires d'un chanoine du XVIIIe siècle, qui terminait ainsi sa description de la région située entre Eyragues et Châteaurenard : « Ses meilleurs crus sont ceux du Castelet, de l'Arête, des Agriotes, et, plus que tout, celui du clos des Garrigues, vin d'une vivacité particulière, estimé dès le temps de Philippe-Auguste, comme l'atteste Philippe le Breton, poète de ce prince… La bonté du vin ne contribuerait-elle point à la santé et à la gaieté de ses habitants ? »

— J'en suis persuadé, dit Pierre. L'Alsace aussi boit le vin de ses vignes.

— Comment l'avez-vous quittée ?

— Je vais vous le dire.

Marie ne disait rien. Elle regardait et écoutait, tantôt son père, tantôt ce soldat venu de si loin en Provence, et, dans son esprit méditatif et secret, elle se formait un jugement. Pierre commençait de raconter son évasion et ses premiers mois au service de la France. M. de Clairépée, qui avait prévenu Marie, s'attendait à prendre de nouveau la défense du pays contre les critiques que l'Alsacien ne manquerait pas de faire. Il était préparé sur ce sujet mieux que sur tous les autres. Mais non, Pierre expliquait posément son projet, depuis longtemps arrêté, la lutte journalière, obscure et comme sans espoir, contre l'étranger en toute chose hérétique, infatué et blessant ; puis, tout à coup, quittant le ton rude et mesuré, laissant l'ennemi, il rapportait les mots drôles du peuple à la tête carrée, il disait des traits qui manifestaient clairement l'extraordinaire passion de cet homme pour son

Alsace. En parlant de l’Alsace, il devenait lyrique, et Marie s’étonnait qu’un industriel d’une vallée des Vosges eût ainsi, pour exprimer sa pensée, une forme abondante, ardente et précise. Elle demanda :

— Je ne suis pas le moins du monde surprise, comme certains peut-être de mes compatriotes, – elle souriait en disant cela, – que vous parliez si bien français. Mais, la correction n’est pas tout, et je m’étonne…

— De quoi, Mademoiselle ?

— De ce qui la dépasse, dans ce que vous dites. D’où vous vient cette habitude des nuances ?

— De nos mères, Mademoiselle. Si vous venez jamais à Masevaux, vous serez émerveillée de trouver, dans ce grand bourg de montagnes, des femmes qui n’ont pas l’éclat, ni peut-être l’accent des riveraines du Rhône, mais dont l’esprit a quelque chose de vif, de méridional et d’ancien.

— Comme vous aimez l’Alsace !

— Je n’ai guère pensé qu’à elle, Mademoiselle, comme beaucoup de ceux qui sont nés là, parce qu’elle était à toute heure menacée. Depuis notre enfance, nous avons vécu dans le combat, il faut bien que nous sachions pour qui nous avons combattu. Ce que je vous dis de mon pays, si vite, si mal, ce sont les Allemands qui nous ont obligés à le leur dire d’abord. Il n’y a pas, en Alsace, un homme de vieille souche alsacienne, fabricant, forestier, maire de village, cultivateur propriétaire de sa ferme, qui ne vous parût nuancé, lui aussi, et par là, très français.

— Bravo !

Elle se tut, et le dialogue fut repris par M. de Clairépée.

Exaltant l'Alsace, comme toujours, Pierre ne jugeait plus sévèrement la patrie retrouvée. Il regardait parfois Marie, que la conversation intéressait, et qui le laissait voir. Il admirait qu'elle sût se taire, étant jolie et spirituelle. Elle lui apparaissait dans un décor nouveau, et non plus en costume d'infirmière, mais chez elle, vêtue d'une robe tailleur de drap sombre, toute simple. La lumière du feu, celle des derniers rayons du jour entrant par la fenêtre, s'unissaient pour faire valoir ce cou mince et nacré ; ce visage que modelaient des jeux de physionomie indiqués à peine, de commisération, d'approbation, de gaieté, de peur, d'attente, sans que les traits fussent en mouvement ; cette chevelure aux ondes libres, que le voile ne serrait plus. Il eût voulu retenir, fixer dans sa mémoire, l'image de cette petite tête fière, écouteuse, où devaient s'agiter des pensées qu'aucune parole ne communiquait. Il se disait : « La sagesse doit écouter ainsi. Comment nous juge-t-elle, son père et moi ? »

Marine vint avertir que le dîner était servi. Il fut long. Dido était preste. Elle avait mis son grand costume, un ruban de velours bleu à la pointe du chignon, sa chapelle blanche, son tablier de soie. Mais Marine, dans sa cuisine, découpait ou dressait lentement les plats. Les trois convives avaient l'air de ne s'en point apercevoir.

La conversation était devenue cordiale. On s'embarrassait peu d'idées générales ; Marie, habilement, amenait puis ramenait Pierre Ehrsam vers les choses d'Alsace, et, comme il arrive lorsqu'on fait parler un homme de son enfance, de ce qu'il connaît et de ce qu'il aime, Pierre se plaisait à raconter la vie à Masevaux. M. de Clairépée et Marie répondaient en citant quelque trait de la Provence. Le menu avait été composé par un chasseur gourmet. Des alouettes prises au collet succédaient à des palombes

qu'avait expédiées la veille, par hasard, le propriétaire d'une palombière des Pyrénées. M. de Clairépée faisait goûter à son hôte le vin des divers cépages de son cru, et terminait cette revue par un verre de « Clos de la Garrigue de 1893 ».

— Buvez-le avec respect, disait-il, c'est le dernier cadeau royal que m'a fait une vigne aujourd'hui aux trois quarts morte, dont je brûle les ceps.

En même temps, Dido présentait, au bout de ses bras, la tourte molle et sucrée, pareille à celles que les ménagères de toute la Provence avaient préparées, ce soir-là, pour fêter les trois rois successeurs des bergers.

Après le dîner, Marie, M. de Clairépée et Pierre revinrent dans le salon, et s'assirent devant la cheminée. Ils formaient un demi-cercle. M. de Clairépée était à droite et Marie au milieu. Comme il arrive lorsque la sympathie est réciproque, sans appuyer, sans avoir une très nette conscience de ce qu'ils faisaient, mais par une pente naturelle, étant voisins, Pierre et Marie s'interrogèrent réciproquement sur leurs goûts. Ils ne cherchaient point à se tromper, ils parlaient comme s'ils s'étaient connus d'assez longue date, ils étaient devenus sérieux ; par moments, leur jeunesse montait à leurs lèvres, et changeait le timbre de leurs voix. La gaieté du dîner était passée. Un peu de rêve était venu. Ce fut une sorte d'entretien émouvant. Le père, à son tour, se taisait. Comme l'heure s'avançait où Pierre devait reprendre le chemin de la ville, Marie demanda :

— Pourquoi devenez-vous sombre ? Moi, je ne suis pas sombre ! Voyez !

Il ne répondit pas. Le visage de Marie s'éclaira d'une joie jeune. Pierre la regarda un long moment, et dit :

— Vous avez le sourire catholique.

Elle se mit à rire tout à fait.

— Comment dites-vous ? Il y a un sourire catholique ?

— N'en doutez pas. Vous ne pouvez pas comprendre comme nous, qui avons des villages catholiques et d'autres protestants. J'ai de très bons amis protestants, mais ils n'ont pas la manière de sourire que vous avez eue : l'âme qui s'ouvre, une lumière candide, qui vient et qui s'en va comme le jour, paisiblement.

Il ajouta, plus bas :

— Je ne l'oublierai plus.

Et ils ne se dirent plus rien, jusqu'à ce que la pendule eût sonné neuf heures. M. de Clairépée, que le dîner avait un peu assoupi, se leva et dit :

— Je suis sûr que Maximin Fustier est déjà à la porte. Ce brave n'est jamais en retard.

Il ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour, et aperçut, en effet, à travers la grille, la petite charrette du fermier, le dos du cheval, et le rayon de la lanterne qui, de son cône lumineux, coupait l'ombre de la nuit. Pierre, au bras de son hôte, refît le chemin du salon à la porte de la maison. Il allait très lentement, troublé par la pensée que cette soirée allait finir, sentant bien que demain, et à jamais, il regretterait d'avoir dit si peu de choses, de ne point avoir laissé deviner l'émotion qu'il emportait au fond de l'âme. Les nuages, là-haut, s'étaient divisés ; la lune, à moitié pleine, éclairait la maison, le sable, les arbres. Il s'arrêta, à l'entrée de la cour.

— Ah ! dit-il, j'ai perdu la tête : j'ai oublié mes deux cannes !

M. de Clairépée allait faire signe à Marie : « Va les chercher ? » Elle les avait prises en passant, et elle les donna. Ce ne fut rien, ce ne fut que la rencontre d'une pensée inquiète et d'une autre déjà vigilante. M. de Clairépée s'avança vers la voiture. Demeuré sur le seuil avec Marie, Pierre dit alors :

— C'est probablement un adieu que je vous fais, mademoiselle. J'ai idée que je ne resterai pas longtemps à l'hôpital.

Au lieu de lui répondre, elle demanda, et pour la seconde fois, dans les yeux qui ne se détournaient pas, il vit la profondeur de l'âme :

— Monsieur, avant que vous ne partiez, j'ai une question à vous faire.

— Laquelle ?

— Mon père m'a dit que vous aviez été sévère pour la France, en causant avec lui. D'autres aussi m'ont rapporté que vous aviez critiqué durement ma patrie, qui est la vôtre à présent.

— C'est vrai.

— Je ne sais pas tout ce que vous avez dit, il est probable qu'il y avait du vrai : nous sommes d'un pays admirable, mais sur lequel on peut aussi pleurer.

— C'est joli ce que vous dites.

— Non, ce n'est pas joli, c'est vrai seulement. Je ne cherche pas mes phrases. Si nous avions le temps, si nous

n'étions pas au commencement d'une absence qui sera peut-être de toujours, – elle rougit un peu d'avoir employé ces mots « au commencement d'une absence », car cela signifiait que cette soirée du 6 janvier serait une date pour elle, – je vous aurais prié de me dire votre pensée sur un si grand sujet.

— Ah ! que je regrette, dit-il, essayant de rire et n'y parvenant pas, de ne pas avoir entendu la défense que vous auriez faite !

— Je ne suis pas savante, je vous aurais donné mes idées de femme, qui n'auraient pas été aussi fortes que les vôtres, ni retournées en tous sens, comme les vôtres. Cela ne se peut plus, je vous dis seulement : « Aimez-la bien », et je vous demande pourquoi, ce soir, vous n'avez pas touché ce sujet, qui vous tient tant à cœur ? J'ai essayé de vous y amener.

Il la regarda encore, et répondit :

— Je n'ai pas osé.

— Pourquoi ?

— Vous êtes…

— Je suis ?

— Si Française ! La France même !

Ils s'acheminèrent, sans plus rien se dire, vers la grille. M. de Clairépée avait serré la main du commissionnaire en huiles, homme d'âge moyen, dont la figure tannée, pleine et rasée, avait une singulière expression de fausse politesse et d'ironie.

— Quand vous me disiez, Maximin, que vous vouliez me parler, je supposais bien que c'était, comme vous le dites, au sujet de votre terme. Eh ! mon cher, je comprends, vous êtes en retard : vous voulez un délai ?

L'homme, assis sur la banquette de bois, tournant le dos à la lune, se pencha au-dessus de la roue, et, de la main droite qui avait lâché les guides, faisant un geste d'exorde :

— Pas précisément, monsieur le baron. Je suis des vieilles classes, je vais être appelé : il faut vous attendre à ne rien recevoir de ma femme, de ma fille ou de mon gendre qui reste, péchaire ! à cause de la poitrine qu'il a faible.

— Mais justement, Maximin, ils restent trois : c'est assez pour continuer votre commerce. Ils sont connus, ils peuvent, l'un ou l'autre, visiter vos clients. Je vous remettrais bien quelque chose du loyer ; mais tout, c'est impossible ! Si ceux qui me doivent ne me payent rien, dites-moi, que me reste-t-il ?

La main oratoire du locataire fit de nouveau un geste. Elle montra, dans la nuit, l'invisible campagne, la Petite Crau qui dormait, la route, les champs et les vignes de la plaine.

— Eh ! monsieur le baron, il vous reste l'immensité.

Cela, fut dit sur un ton musical, avec une apparence de bonne foi, qui en eût imposé à tout autre qu'à un propriétaire du pays.

— Et puis, reprit-il…

À ce moment, Pierre et Marie s'approchèrent. Pierre, aidé par M. de Clairépée, monta dans la carriole. Il y eut des mots d'adieu. Le petit cheval, de toutes races, comme son maître, enveloppé, au plus large du ventre, par la lanière du

fouet, partit au menu galop, et la voiture, avec ceux qu'elle emportait, se perdit au détour de la route. On ne vit plus, et pour quelques secondes encore, que le pinceau de lumière de la lanterne, qui courait à la pointe des buissons, du côté de Saint-Baudile.

— Marie, dit M. de Clairépée, voilà maintenant Maximin Fustier qui ne me paiera pas ! ils finiront par nous mettre sur la paille ! Heureusement, Meste Francès Bouisset, et quelques autres, ceux qui sont de la vieille Provence, ont gardé l'habitude de payer ce qu'ils doivent. Ils ne font pas comme ceux-ci, qui cherchent dans les lois le droit d'être malhonnêtes !

Marie parut entièrement insensible à la plainte. Elle ferma les portes, éteignit le feu du salon, pour aider Marine qui veillerait ce soir plus tard que de coutume, et monta dans sa chambre. Elle sentait, avec une certitude entière, et une grande inquiétude, que ces heures de la fête des Rois mettaient fin à la paix de son âme, à cette maîtrise de soi qu'elle avait gardée si fermement. Désormais, quelque chose de nouveau était en elle, non pas un amour sans doute, mais une image, un souvenir qu'elle ne chasserait pas aisément. Ce jeune homme n'était qu'un inconnu, un passant ; demain il aurait, à jamais, quitté la Provence. Pourquoi les mots qu'il avait dits lui revenaient-ils à l'esprit, avec tant d'insistance, et de mollesse, et comme le refrain d'une chanson ? « Vous êtes la France ! » Ah ! que ces mots-là avaient pénétré avant dans ce cœur, que d'autres compliments n'auraient pas ému ainsi ! Là, sur le sable de la cour, entre la maison et la grille, elle avait entendu cette déclaration qu'il fallait bien appeler d'amour cependant, qu'un autre que ce fils d'Alsace n'aurait pas trouvée.

Elle se reprocha d'avoir provoqué elle-même ces paroles dont l'écho se prolongeait et la troublait. Comment avait-elle commis l'imprudence d'interroger Pierre Ehrsam ? pourquoi cette hâte de savoir, comme si, vraiment, le caractère, les goûts, l'histoire de ce jeune homme eussent eu pour elle une importance grande ? Il n'avait fait que répondre, avec empressement, c'est vrai, et elle avait joui de ces confidences, de cette intimité d'un moment. Quelle faiblesse ! Et à présent, quelles pensées désemparées !

Elle ouvrit la porte du cabinet de toilette où couchait Maurice. L'enfant endormi, la paix souveraine embellissant son visage déjà de belle forme, lui fit envie. « Non, dit-elle, je n'aime personne plus que toi, mon petit, que toi et ton père. Tu peux être sûr de moi. Il est vrai que je ne comprends pas pourquoi j'ai tant de mal, ce soir, à reprendre possession de moi-même : mais c'est tout ; rien n'est changé. »

L'ayant regardé ainsi, plus longuement que d'ordinaire, elle crut s'apercevoir que Maurice respirait avec peine. Elle attendit. Elle écouta. Par instants, le souffle calme et pur s'arrêtait ; une angoisse rapide, qui ne réveillait pas l'enfant, le faisait se redresser à demi et tendre le cou, puis la tête retombait sur l'oreiller, si lourde de sommeil, si bien abandonnée, toute rose dans le creux de l'étoffe blanche, que Marie fut bientôt rassurée.

Ceux qui avaient ainsi, dans le secret de leur âme, commencé de s'aimer, ne devaient plus se revoir, si ce n'est un moment. Le médecin-chef de l'hôpital, auquel on avait annoncé de nombreux blessés venant de la région de Crouy, où nos troupes avaient fait une attaque malheureuse, visita toutes les salles, le 12 janvier, de bon matin, et, quand il vint à Pierre Lancier qui s'habillait dans la chambre au midi :

— Vous, mon brave, dit-il, vous êtes tiré d'affaire. Vous avez pu aller, de votre pied, le jour de la fête des Rois, jusqu'au château de l'Abadié, – ne niez pas, je suis ravi pour vous des relations que vous vous êtes faites en ce pays ; – mais quand on peut, presque sans boiter, faire une promenade comme celle-là, on ne doit plus occuper les places réservées à d'autres plus malades. Vous achèverez de vous guérir chez vous. Un congé de convalescence d'un mois, hein ? Ça vous va ?

— Permettez-moi de refuser, monsieur le médecin-chef.

— Comment, refuser ?

— Mais oui, je ne me suis pas engagé pour me reposer. Puisque vous me jugez rétabli, j'aime autant rejoindre tout de suite mon bataillon.

Le major considéra un instant celui qui refusait de se laisser mettre à l'abri, et répondit, sans marquer le moindre sentiment :

— C'est bien, vous partirez après-demain.

Deux jours plus tard, Pierre se tenait, avec un groupe de convalescents ou d'hommes déjà guéris, dans le vestibule de l'hôpital ; il se demandait s'il partirait ainsi, n'ayant pas eu le moindre mot d'adieu de celui et de celle qui l'avaient accueilli à l'Abadié, car, depuis huit jours, Marie et M. de Clairépée n'avaient pas reparu, et le bruit courait que la jeune fille était malade. Le départ devait avoir lieu à deux heures. Le caporal infirmier avait quitté le bureau de l'Administration, et se promenait dans la cour. Devant lui passèrent tout à coup, descendant de l'automobile d'un médecin qui les avait amenés jusqu'à la porte de l'hôpital, monsieur et mademoiselle de Clairépée. Celle-ci ne semblait pas

avoir été malade ; le teint animé par la course, elle était plus rose au contraire que de coutume. Dès qu'elle eut monté les marches du vestibule, elle chercha des yeux, rapidement, quelqu'un parmi les soldats. Pierre, debout le long d'une colonne, comprit que ce regard le demandait, et s'avança.

— Nous voulions vous dire au revoir, monsieur, mais mon neveu, dans la nuit même des Rois, a été pris d'une fièvre très forte : nous avons cru le perdre.

— Il est mieux ?

— Sauvé. C'était une attaque de croup. Je n'ai pas vécu. Encore à présent il est faible : mais nous avons voulu, mon père et moi, vous souhaiter bonne chance.

— Oui, bonne chance à l'Alsacien qui combat pour nous, dit M. de Clairépée, quittant d'autres soldats auxquels il venait de dire adieu. Croyez que nous garderons bon souvenir de votre passage à l'Abadié, monsieur. Et vous ?

Pierre allait répondre. Son regard rencontra celui de Marie. Elle aussi, elle interrogeait, mais ce n'était pas chez elle curiosité ou politesse mondaine. Il sembla à Pierre qu'elle attendait une réponse plus sérieuse que ne l'était la question. Pas un des traits de ce beau visage de femme ne trahissait l'émotion, tout était sous le commandement d'un esprit fier : mais le regard, direct, pressant, inhabile à tromper, demandait : « Si vous n'avez, du soir des Rois à l'Abadié, qu'un pauvre souvenir de soldat en congé et de voyageur qui ne reviendra pas, dites-le : vous rejoindrez dans l'oubli d'autres qui ont passé. »

Pierre répondit, moins calme qu'elle en apparence, mais leurs deux cœurs battaient de la même émotion, à cause des mots qui allaient venir et qui porteraient en eux de l'éternel :

— Je vais rentrer dans une solitude bien pire qu'auparavant.

Aussitôt elle lui sourit, de ce divin sourire qu'il aimait. Elle lui tendit la main.

M. de Clairépée avait-il compris tout le sens de ces mots et de ces jeux de physionomie ? Souvent, les hommes les plus fins, occupés d'autres pensées, n'ont rien vu d'un amour qui ne se cachait pas. Toute la salle bruissait et remuait. Il demanda, mettant la main sur l'épaule de Pierre :

— Jeune homme, nous devions, l'autre jour, discuter quelques-uns de vos préjugés contre la France. Vous vous souvenez ?

— Oui, monsieur, et nous avons parlé de tout autre chose.

— Je ne sais comment cela s'est fait ! Mais, quand vous serez au repos, là-bas, après les combats, si vous avez du temps à dépenser…

— Cela m'arrivera.

— Écrivez-moi, et donnez-moi de vos nouvelles. Je serai charmé d'apprendre qu'à l'expérience, vos jugements se sont modifiés. Dix lignes seulement, si vous voulez : est-ce convenu ?

Pierre s'inclina.

— Allons les enfants, chargez les musettes, et en avant pour la gare !

La voix du caporal sonna dans le vestibule et dans les couloirs. Les hommes qui devaient partir s'avancèrent, hors

des groupes formés tout autour du vestibule. Quelques-uns rejoignirent en courant le peloton des blessés guéris. Des cris s'élevèrent, s'engouffrèrent sous l'arc de la porte, et les suivirent : « Au revoir, les gars ! Bonne chance ! Ne vous en faites pas !… » Puis tout s'apaisa. Lorsque les partants montèrent dans les automobiles pour gagner la gare, quelques képis se levèrent, et un béret. Il ne resta plus, entre les quatre colonnes ou le long des murs du vestibule, que des soldats habillés de pyjamas, de robes de chambre, de vieilles tuniques et de vieux pantalons rouges, et qui reprirent les divers chemins des salles où les heures sont longues.

Marie monta au premier étage. Elle passa par le couloir qui faisait le tour du pavillon de gauche. Quand elle fut devant la fenêtre de la chambre que Pierre avait occupée, elle considéra le paysage familier, les toits en pente, le creux vert où passait un canal d'irrigation, et, du regard, suivit la route, reconnaissable par endroits, à travers la plaine. Jamais certainement elle n'avait porté tant d'intérêt à la route de Graveson. Elle aperçut, très loin, un nuage de poussière. Puis, comme celles qui ont un secret nouveau, qu'elles ne savent pas encore porter, elle s'en alla, les mains jointes sur la poitrine, les yeux mi-clos, le visage transparent et ravi.

— Oh ! ma belle, dit madame de la Move, en la retrouvant, qu'avez-vous donc ? Vous êtes comme un printemps !

— C'est peut-être, dit Marie d'un air innocent, que nous avons une bonne lettre d'Hubert ?

Et elle embrassa tendrement l'infirmière-major, qui avait les bras accueillants.

Elle ne mentait pas. Le matin même, Hubert avait écrit :

« J'ai attendu, sous les obus, trois jours et trois nuits, l'ordre d'attaquer. Je n'ai rien. Sans cette maudite crue de l'Aisne, la cavalerie aurait eu son rôle à jouer. Ce sera pour plus tard. Sais-tu le bruit qui court, Marie ? Au printemps, ou cet été, c'est-à-dire bientôt, les grands chefs établiraient des permissions. Vois-tu cela ? Permission de retourner à l'Abadié ! Non, la vois-tu cette fête ? Revoir papa, Marie, Maurice, et Marine, et les choses qui m'ont attendu ! Ne raconte pas cela. Il faut se défier des joies en herbe : c'est souvent du chiendent ! »

X

LES LETTRES DE PIERRE

Ce fut seulement un mois plus tard que la première lettre de Pierre parvint à Saint-Baudile. Elle était datée du 17 février, et l'enveloppe portait comme suscription : « Baron de Clairépée, au mas de l'Abadié, Saint-Baudile de Provence. » Rien d'ailleurs dans le texte qui rappelât le récent passé. Pas une phrase de souvenir, pas une formule de salut. Pierre n'allait pas au delà de ce qu'il avait promis : sa lettre ne contenait qu'un de ces récits qu'avait demandés le gentilhomme infirmier.

« Depuis huit jours, je suis en première ligne ; depuis sept jours caporal. Hier, attaque générale en Champagne et avance. Le bataillon a été engagé. On compte aisément ce qu'il en reste. Pas une minute, même la nuit, nous n'avons cessé de nous battre. Cette nuit dernière, nous étions dans les champs, sous la pluie traversée d'éclairs incessants, et c'est à la lueur des obus et des fusées qu'on cherchait les petites ombres grises qui se sauvaient, ou qui revenaient sur nous. Au jour, j'ai pu juger que nous étions diablement aventurés. Nous nous sommes jetés dans une tranchée allemande, que nous avons suivie jusqu'à l'entrée d'un grand abri souterrain ; un homme a descendu l'escalier, son fusil à la main, tâtant les ténèbres, j'étais le second, j'ai frotté une allumette sur le drap de ma capote, et je pensais, en le faisant, que le premier coup de feu serait pour moi ; je reverrai

toute ma vie la figure de ce camarade, qui n'avait pas voulu me laisser passer, quand il se détourna : « Ça sent bigrement le Boche, mais il n'y en a plus. » Alors, de droite et de gauche, ils sont accourus, les chasseurs et aussi quelques hommes d'infanterie qui venaient derrière nous, car un tir de barrage effroyable tombait sur la tranchée, et faisait rouler à terre ceux qui essayaient de l'abri du chemin creux. Bientôt, dans ce trou aux parois revêtues de clayonnages, nous fûmes trente au moins : tassés, debout, couchés, pêle-mêle. J'avais découvert deux brins de fil de fer, dans le fond du réduit, et j'y avais accroché deux bougies qu'un camarade et un autre avaient dans leur poche. Ma tête touchait la voûte ; le dos appuyé au boisage, entre mes deux chandelles dont la cire me coulait sur les épaules, je les voyais tous, dans cette pauvre lueur qui luttait mal contre les ténèbres, contre le brouillard de la respiration des hommes, et de celle de la terre. Il en était venu de partout, des combattants que le feu de l'enfer séparait du monde des vivants : quelques-uns blessés, d'autres demi-asphyxiés, la plupart épuisés. Deux officiers de ma compagnie avaient été tués au commencement de l'attaque. Un seul officier se trouvait avec nous dans l'abri, un sous-lieutenant d'infanterie, à peine sorti de l'adolescence, mince, bien équipé, un vrai beau noble de France, qui était assis, et regardait devant lui, obstinément, jeunesse au maigre visage tavelé de taches de rousseur, la bouche en cœur comme les aïeules du temps de Louis XIV dans les portraits de famille. Il regardait l'entrée du souterrain par où les Boches, d'un moment à l'autre, pouvaient venir. Notre caverne devait ressembler aux prisons de la Terreur. Lui, il attendait l'appel de son nom. Il avait son revolver à la main. Le bruit des éclatements, à peine amorti par l'épaisse couche de sol qui nous couvrait, n'éveillait pas les compagnons qui, déjà, dormaient. Les blessés se plaignaient,

mais leur plainte était faible, et noyée dans le vacarme des éclatements qui se succédaient presque sans intervalle. Autant que nous pouvions nous en rendre compte, nous avions piqué trop loin en avant, nous étions en pointe, et, si l'ennemi parvenait à arrêter la progression des camarades, à droite et à gauche, il sauterait dans la tranchée, lui aussi, il rentrerait dans sa caverne. Dehors, il n'y avait qu'un guetteur, un géant de la Flandre, Onslebecke, qui avait crié, à peine entré : « Si y a besoin des gars, je viendrai vous chercher. » Il n'était pas venu. Sept heures et demie, huit heures, huit heures et demie ; le roulement du tir ne s'arrêtait pas. À ce moment, le sous-lieutenant se leva tout à coup, se tourna vers moi, sans savoir pourquoi, sans doute à cause des lumières qui m'éclairaient, et cria : « Je ne peux pas y tenir, je vais voir ! » Il ne reparut pas. Plusieurs des hommes commençaient de manger des morceaux de pain et de boire au bidon. Mes yeux avaient fini par s'habituer si bien que je pouvais compter mes compagnons. Je voyais le petit éclair de leurs yeux quand ils regardaient vers moi, et celui de leurs dents quand ils ouvraient la bouche. C'étaient presque tous des hommes de la campagne. L'éclatement d'un obus plus gros que les autres, et mieux tiré, enfonça le toit de terre, fit craquer la charpente et tomber de la poussière à travers les clayonnages disjoints.

» Tous ceux qui le pouvaient se soulevèrent : plusieurs, de leurs coudes, firent le geste de protéger leur tête, puis les bras retombèrent, les épaules s'appuyèrent de nouveau à la muraille. Une racine d'arbre, longue, fine, tordue, une espèce de serpent, descendait de la voûte à présent, devant moi, illuminée par le feu de mes deux bougies qui achevaient de se consumer. Une pensée insistante, obsédante m'emplissait l'âme : « Nous sommes ceux qu'on voit partout, dans les mauvais coins de la bataille, depuis le commencement tou-

jours les mêmes : la plèbe rurale, les fermiers jeunes, les valets de charrue, deux ou trois commis, avec un noble qui était là, tout à l'heure, et moi qui suis d'Alsace, chef de fabrique, et proscrit de l'Allemagne. D'autres nous appelleront malchanceux ; oh ! Que ce n'est pas vrai ! Dans cette misère de la guerre, c'est nous la France intacte ; je la reconnais telle qu'on m'avait dit qu'elle était : elle n'est pas couarde. Je reconnais et j'aime celui qui ne comprend pas grand'chose et qui va tout de même. L'homme qui aura fait toute la guerre, tout souffert, le brave incomparable, il est parmi nous ! Voilà bien les fils de France, passés au crible et jugés digne de défendre ma patrie nouvelle. Vous êtes bien bons, vous autres, et à cause de votre souffrance vous êtes bien beaux ! » Je devais penser tout haut, j'étais tout égaré. Un de ceux qui étaient assis à ma droite me secoua le bras, et me dit : « Tu rêves ! » À ce moment, le Flamand Onslebecke se précipita dans la descente ; ses jambes, son corps, ses bras, remplirent presque tout l'espace qui était notre issue :

» — Les Boches !

» La pensée de mon frère me traversa encore l'âme. Il fallait aller ! Tous ceux qui pouvaient se lever se levèrent, et montèrent dans la tranchée. Il faisait grand jour dehors. Le tir de barrage s'était allongé du côté d'où les Français pouvaient venir ; tout le long de la ligne, au hasard, comme nous pouvions, nous nous sommes mis à tirer sur les ennemis qui descendaient vers nous, le long d'un champ de blé nouveau : il n'en arriva jusqu'à nous que deux qui furent faits prisonniers. Puis, les Français, venus je ne sais comment à travers le feu, accoururent, et nous sauvèrent. Nous sommes au repos. La tranchée est à nous, PIERRE LANCIER. »

— L’homme est brave, fit M. de Clairépée.

— Il n’abuse pas des mots : rien pour vous !

— Rien pour toi non plus !

— Oh ! répondit Marie en riant, j’aurai ma part, si cela dure.

— Voyez-vous l’orgueilleuse !

— Non pas orgueilleuse : je pense simplement qu’un jeune homme, fût-il Alsacien, ne peut écrire plus de deux lettres, ou trois, à un homme plus âgé, pour lui démontrer les mérites de l’Alsace. Si vous recevez un jour une quatrième lettre, c’est qu’en vous écrivant il espère convaincre une femme qui ne se trouve jamais loin de vous à l’heure du courrier.

— Où as-tu lu ces choses-là, Marie ?

— Celles qui n’ont rien lu en savent tout autant : c’est le cœur de la mère Ève, que chacune porte en soi.

— Je ne suppose pas, cependant…

Elle prit son bel air indolent pour répliquer :

— Vous auriez tort de supposer, mon cher papa : nous étions devant vous… D’ailleurs, je n’ai pas de goût pour les intrigues d’hôpital.

À quelques jours de là, M. de Clairépée écrivit. La lettre était polie, aimable, banale.

Deuxième lettre de Pierre, 20 mars. « Peu de chose. Le régiment reconstitué a de nouveau tenu les tranchées, et en

est revenu. Je loge avec quinze hommes dans une pauvre ferme champenoise. Peu de ressemblance avec l'Alsace : des lignes seulement. Car, partout où je passe, je cherche et je trouve quelque chose de mon pays. La terre est toujours parente de la terre. Quels êtres nous sommes, toujours conduits par l'amour ! Donc, paysages de Champagne. Je viens de faire connaissance avec un sergent nouvellement arrivé, bel homme, solide, qui faisait avant la guerre, dans le centre de la France, le commerce du bois. Je m'étonnais de son bon sens, de son tranquille raisonnement sur toute chose. Nos maîtres d'Allemagne nous ont tellement répété que les Français étaient légers ! Quand il a vu que je m'intéressais à l'histoire de ses exploitations forestières, de ses voyages, de ses charrois et de ses ventes, il m'a raconté sa famille.

» — C'est que, m'a-t-il dit, nous avons toujours travaillé en plein air, nous autres ; le plus ancien grand-père, dont on parle chez nous, avait dirigé, peut-être sous les ordres de Le Nôtre, peut-être bien sans conseil, – on ne nous l'a pas dit, – la création d'un grand parc et d'un jardin en Île-de-France. Il paraît que c'était si beau, que Louis XIV fut invité. Il vint dans le château, et il descendit, avec sa canne et son chapeau rubanné, de terrasse en terrasse, jusqu'au bosquet d'arbres taillés par quoi finissait le jardin. Il s'y connaissait aussi bien qu'à la guerre. Quand il eut donc tout admiré, il demanda au maître du château : « Je veux voir votre jardinier. – Sire, excusez-le, il n'ose venir. – Pourquoi ? – Parce qu'il a le visage grêlé, et qu'il se trouve trop laid pour être vu du roi. – Qu'il vienne ! Si laid qu'il soit, je le déclare magnifique ! » Mon grand-père vit le roi, et, depuis lors, il fut connu partout sous le nom de « Chatenay-le-Magnifique ».

» Ce trait-là ne serait point d'Alsace, où nous sommes moins royaux que vous. »

Troisième lettre de Pierre, 20 avril 1915. « Lassitude de la pluie, de la boue, des ciels gris, des communiqués de même couleur, du vent froid, des repos dans des maisons percées par les obus, où l'on dort sur le sol, entre deux compagnons, dans l'odeur de la sueur et du vomissement. Ma tunique est une draperie de terre, et pèse 25 kilos. Les camarades en portent autant. Comment tiennent-ils ? On ne leur a pas appris ce qu'était la patrie, et ce n'est donc pas par un lucide amour ; ce n'est pas non plus par discipline, – ils en ont si peu, – et ce n'est pas davantage par haine d'un ennemi qu'on ne leur a pas fait connaître. Je suis le seul qui possède l'utile science de la bête allemande. Ce que j'en dis n'est pas cru. J'ai beau n'être qu'un caporal de la 3e compagnie de chasseurs, j'ai beau souffrir avec eux, ils s'imaginent que j'ai quelque intérêt à dire ce que j'en dis, parce que je suis d'une autre classe, un monsieur. Ils l'ont vu sans doute à la manière dont je parle. Jusqu'au fond, ils sont travaillés par le sophisme d'égalité, en inconsciente révolte contre la nature qui ne leur ménage point les déceptions, bons camarades tout de même : mais mon conseil ne les touche pas. Comme si ce n'était pas assez du poison de jalousie qu'ils ont ici apporté avec eux, ils lisent d'affreux journaux qui n'ont pas d'autre thème à développer ; on laisse venir dans les armées ces feuilles qui détruisent la confiance du soldat en lui-même, dans ses chefs. Aussi, la souffrance aidant, et déjà la longueur de l'épreuve, je vois monter le mécontentement ; il y a des commencements d'anarchie. Comment me ferai-je obéir, lorsque je serai officier ? Plusieurs y réussissent. Mystère, et qu'il faut bien croire comme les autres. Toute cette France est mystérieuse. J'ai vu hier un nouvel exemple de la difficulté du commandement et de l'habileté d'un chef. Nous étions entassés dans une étable, très près des lignes, assis ou

couchés sur des restes de litière et de fumier. La pluie tombait par les trous du toit, et faisait se reculer les pauvres gars qui, au-dessous, avaient commencé de s'étendre. Un obus ayant blessé un des cuisiniers et renversé une des marmites, le groupe que nous formions n'avait eu que la moitié de la pitance habituelle. Le capitaine est entré, un petit, pâle, qui a le nez cassé, avec une bille au bout, des yeux fermes, une barbe rousse en éventail. Ses hommes disent de lui : « Il est sévère, mais il ne punit jamais injustement. » Il vaut mieux que cela. Il s'est assis parmi nous, et, précisément comme s'il avait choisi l'endroit, dans un de ces clairs où tombait la pluie.

» — Eh bien, mes enfants ?

» — On n'en peut plus.

» — Sans doute.

» — On n'a pas d'abri ; on est trempés.

» — Je m'en aperçois.

» Les reproches, les murmures tombaient plus drus que la pluie. Lui, bonnement, regardant tour à tour, à la très pâle clarté qui venait du toit et de deux lucarnes sans vitres, les soldats ramassés là pour une triste nuit, il ne repoussait aucune des plaintes, il ne raisonnait pas, il avait une voix douce, et il les connaissait bien. Car, quand ils eurent juré, tempêté, déclaré qu'on ne pouvait plus vivre comme cela, accusé la pluie, le vent, ceux qui avaient mal préparé la guerre, et ceux qui la menaient, il dit, d'une voix devenue tout à coup robuste :

» — N'empêche que vous êtes d'un bataillon d'élite.

» — Évidemment, on ne peut pas dire le contraire.

» — Eh ! bien, si, cette nuit, les Boches attaquaient ?

» Un homme, de l'arrière coin de l'étable, répondit :

» — Faudrait bien aller !

» Aucun des autres ne trouva qu'il avait mal parlé. L'officier se leva, souhaita bonne nuit à tous ceux de l'étable, et nous laissa dormir. Ainsi, l'esprit plein d'idées révolutionnaires, ils obéissent quand même, moins à l'autorité qu'au sens commun et à l'honneur. Je ne m'étonne plus si la France a été attaquée : elle est le rempart. Ses fils, ignorant leur noblesse, blasphémant leur foi, sont cependant les croisés de l'éternelle croisade. Je l'ai compris ce jour-là. Je suis tenté souvent de l'accuser, cette patrie que j'ai choisie. Comment l'ai-je choisie ? Comme un enfant, et pour les mêmes motifs : ceux de mon imagination et de mon cœur. Avec enthousiasme, j'ai suivi la leçon de mon sang et des souvenirs que les anciens racontaient. Mais quelle ignorance ! Et tant de choses que je vois me froissent ou m'épouvantent ! Il faut, dans les plus durs moments, qu'un épisode, comme celui que je viens de dire, me montre ce qui demeure du chef-d'œuvre abîmé. C'est encore bien beau.

» Souvenez-vous de moi dans vos prières, mademoiselle Marie, afin que je devienne Français comme vous êtes Française !

» J'ai vu mieux. Ce peuple est extraordinaire : il fait tout ce qu'il peut pour se faire mal juger ; puis, tout à coup, le chef-d'œuvre humain et divin réapparaît. Le surlendemain, nous remontions aux tranchées. La trace est là, des obus partout répandus, aussi serrés que les grains d'une averse. Ah ! le pauvre blé semé en automne ! Les champs n'avaient plus figure de champs, mais devant nous, sous la lune, ce n'était

qu’une plaine grise trouée de cratères qui faisaient autant d’ombres ; quand on fermait à moitié les yeux, on aurait juré voir la mer après une tempête, moirée d’écume, de débris, de courants de sable et de vase. Une demi-douzaine de pieux, auxquels il restait des branches, s’appelaient encore le bois de la Haie, et c’était, à notre droite, un des réduits allemands que nous n’avions pas pu prendre. Depuis la grande attaque, le feu avait bien diminué ; cependant, les obus éclataient encore sur nos lignes, fréquemment, et les nôtres passaient par-dessus nous, pour tomber chez l’ennemi. La nuit n’était pas sûre, mais elle était sèche. Les camarades, et moi aussi, nous étions de meilleure humeur. À dix heures, nous sommes partis en corvée de rondins, par les boyaux, pour porter du bois à des hommes du génie qui construisaient un abri à un kilomètre de là. Nous avions, les uns sur l’épaule gauche, les autres sur l’épaule droite, et maintenu par un bras relevé, un pieu long, massif, encore lourd de sève, vêtu d’écorce. Quelques-uns portaient sur le dos un paquet de barreaux solides, liés par une corde, et qui serviraient de tapisserie aux murs de l’abri. C’était long, fatigant, et le fardeau pesait. Quatre hommes marchaient devant moi, il y en avait d’autres derrière. On ne pensait pas à grand’chose. La pauvre plainte humaine tournait dans nos esprits où elle est emprisonnée : « Quand aurons-nous fini de souffrir, de porter, de voyager la nuit, sous la mitraille ? » À un endroit où la ligne tourne, un obus éclata, qui ne fit de mal à personne. Cependant, l’homme qui était en tête s’arrêta, et, venant l’un après l’autre, serrant les intervalles, aussi près que possible, pour voir ce qu’il y avait, nous remplîmes la tranchée. Ce qu’il y avait ? un aumônier, vêtu d’une soutane, d’une pèlerine, et coiffé d’un calot. Il était adossé à la paroi de gauche, pour nous laisser passer. Mais ne nous cherchait-il pas ? Le chasseur de tête, un gros blond, lui demanda :

» — Vous avez l'Hostie ?

» Il avait vu sur la poitrine de l'abbé, sous la pèlerine rejetée en arrière, l'agrafe de la petite custode d'or. C'est bien pour cela, pour que cette question lui fût posée, que l'abbé était venu, dans la nuit, avec son bijou doré et le trésor qu'il y a dedans. Il demanda : « Voulez-vous communier ? » Il y eut moins de mots que de signes de tête. Alors, il dit : « Repentez-vous de vos fautes, je vais vous donner l'absolution. » En un moment, les rondins furent posés à terre ; tous ces hommes, moins deux, s'agenouillèrent dans la boue et se recueillirent. J'étais de ceux-là. Le prêtre, difficilement, se fraya passage entre les madriers, les hommes, et, l'un après l'autre, nous communia. Aussitôt, chacun rechargea le fardeau sur ses épaules, la file se reforma, nous continuâmes la corvée. Quelques âmes en paix firent ainsi leur action de grâces dans la nuit. C'était comme une église en marche. Le canon grondait autour de nous. L'aumônier s'en allait vers d'autres passants de la guerre.

» Là et dans d'autres occasions, j'ai vu des Français pleins de la même foi qui nous anime. Ailleurs, j'ai entendu les plus affreux discours contre la religion, contre Dieu. L'homme de cette nation qui a perdu la foi sent obscurément le reproche des aïeux et l'abandon de la vocation française. La libre pensée, chez vous, est intolérante plus qu'en Amérique ou en Angleterre : elle entend le reproche de l'histoire qui la condamne. »

Cette fois, la réponse de M. de Clairépée fut d'un autre ton que les précédentes. « Monsieur, je ne sais de vous, écrivit-il, que ce que vous m'en avez dit. Mais c'est assez pour que mon amitié vous soit acquise. Je vous prie de ne pas me

garder rancune si, le premier jour que j'ai causé avec vous, dans l'hôpital où le hasard vous avait amené, je me suis montré si ombrageux, si rude peut-être, dans la défense d'un pays qui est très évidemment le vôtre, mais que vous connaissez mal, tout en l'aimant déjà. L'instinct ne vous trompe pas. Je suis sûr que vos pères, au temps où l'Alsace se donna au roi de France, furent, ainsi que vous l'avez été, choqués en plus d'un point, quand ils reçurent les garnisons, et changèrent d'obéissance en glosant sur les arrêtés de leurs nouveaux gouverneurs. Désormais, vous n'êtes pas seulement en chemin pour comprendre la patrie méconnue et incomparable : la voie est libre. Continuez de nous écrire, – il avait mis « nous », – n'hésitez pas à dire encore du mal de celle que je ne prétends pas sans défaut, mais qui n'est pas responsable de plusieurs de ses chutes, pas plus que vous ne l'eussiez été des vôtres, si nous vous avions fourni des béquilles ou des cannes en roseau. Ma fille veut que je vous dise que votre lettre l'a touchée. Je vous serre la main. CLAIRÉPÉE. »

Quatrième lettre de Pierre. « 30 avril. Je suis peut-être indiscret en écrivant une autre lettre, si peu de temps après vous avoir écrit. Les châtelains inoubliables de l'Abadié voudront me pardonner : j'ai une joie à leur annoncer. Et c'est un bien si rare, surtout pour nous, gens de la terre disputée d'Alsace, qu'il faut le partager. Ce n'est qu'une joie mêlée, vous le comprenez. Voici : ma mère m'écrit que mon frère Joseph, dont elle n'avait pas de nouvelles depuis de longues semaines, a quitté une garnison lointaine d'Allemagne, où on le gardait en réserve avec beaucoup d'autres. Il a été dirigé vers la Pologne. Il se bat contre les Russes depuis plus de deux mois. L'affreux cauchemar disparaît, du frère pouvant

tuer son frère. À présent, il me semble que je n'aurai plus peur de rien. La lettre est parvenue à ma mère, par la Suisse. Elle était datée du début de mars. »

Cinquième lettre de Pierre. « 15 mai. Je ne sais si l'infirmière qui dépense une si tendre bonté pour les blessés de Saint-Baudile, ne sera pas tentée de plaindre encore un de ses anciens malades, qui a été de nouveau blessé. Elle aurait tort, et je veux l'empêcher de s'émouvoir, malgré la douceur que j'aurais d'imaginer sa pitié. Je n'ai eu presque rien, un éclat d'obus en haut du bras gauche, mais on m'a obligé d'aller à l'arrière. Nous avons attaqué au nord d'Arras, le 9. Hélas ! J'ai vu le spectacle le plus affreux : ce n'est pas le champ de bataille, c'est la foule des blessés et des mourants attendant aux portes d'un hôpital. Il y avait là un peuple véritable, debout ou couché, remplissant la cour au-dessus de laquelle on avait tendu de grandes toiles que le vent secouait. À chaque instant, des automobiles s'arrêtaient à la porte ; des équipes d'infirmiers apportaient, sur des brancards, de nouvelles jeunesses sanglantes. On rangeait les nouveaux venus à côté de ceux qui attendaient depuis le matin, les uns étendus sur des matelas, les autres sur une capote, les autres sur la terre. Si la corvée essayait de pénétrer plus avant, dans ces lignes de la souffrance humaine, des voix s'élevaient. « Pas par ici ! chacun à son tour ! laissez-les près de la porte : nous sommes les premiers ! » Je pouvais me tenir debout, malgré la faiblesse, et j'étais appuyé le long du pilier d'un hangar à bois, sur la gauche de la cour. Dans l'hôpital, cinq chirurgiens opéraient aussi rapidement que possible ; un aide-major sortait, de temps à autre, par la porte centrale, et dès qu'il paraissait, toutes les têtes se tournaient vers lui. Il allait choisir, il y aurait un élu, deux, trois

peut-être : la mort qu'on sentait venir allait être chassée, le sang qui coulait arrêté ! Des murmures, des prières, des cris, des plaintes, allaient vers lui ; il en venait jusque des extrémités de la cour, de ces pauvres voix qu'il ne pouvait entendre. On lui disait : « Moi, moi !… Je souffre tant !… Je suis arrivé avant le voisin qui a déjà été opéré !… Il y a deux heures que j'attends !… Je vais mourir, hâtez-vous !… Monsieur le major, monsieur le major, prenez-moi ! » Chacun essayait de trouver l'argument, le regard, le geste. Lui, le médecin, comme insensible, faisait signe aux infirmiers qui se tenaient en arrière d'enlever celui-ci, puis celui-là, puis celui-là encore. Il en laissait mourir qu'il jugeait inopérables. Et les uns l'injuriaient : « C'est horrible ce que vous faites » ; les autres, ayant vu qu'on ne les emportait pas, détournaient la tête et se taisaient. Mais, comme ailleurs, j'ai vu là d'extraordinaires beautés morales. Un des plus proches du perron de l'hôpital, un tout jeune, aux cheveux en brosse, au visage pâle, aux yeux fermés, se tenait couché sur un brancard, les mains jointes sur la capote dont on lui avait couvert la poitrine. Il ne demandait rien, il devait entendre tout. Le médecin s'approcha de lui, et dit aux infirmiers : « Enlevez ! » Alors, la main droite du moribond se sépara de l'autre, et fit un geste : « Laissez-moi. » Les yeux s'ouvrirent, des yeux que je n'ai vus qu'une seconde ; les lèvres dirent : « Non, mon voisin souffre plus que moi. » On le laissa, et il mourut. »

Sixième lettre de Pierre. 24 mai. « Décidément, monsieur, tout n'est pas beau dans la zone des armées, et je vous demande pardon de dire encore le mal comme j'ai dit le bien. Je cherche le bien, et je le trouve, mais le mal est partout. Ma blessure étant trop légère, – presque guérie d'ailleurs, –

pour que je fusse évacué au loin, j'ai vécu dans un de ces villages où les troupes ne cessent de passer. La démoralisation y est presque universelle. Jeunes, ou déjà presque vieilles, jolies, plaisantes ou même laides, les femmes, vivant au milieu de cette multitude d'hommes, fantassins, cavaliers, pionniers, soldats des régiments noirs ou des régiments d'Algérie, obligées de céder aux troupes la majeure partie des maisons ou des fermes, tout le jour regardées, guettées, interpellées, frôlées, amadouées par des cadeaux, courtisées presque toutes pour la première fois de leur vie, ne peuvent résister à tant d'influences, d'exemples et de tentations. Elles deviennent folles ; il n'y a point de morale, point de fidélité, point d'honneur. Les règlements militaires regorgent de mesures de précaution et de répression, mais que peuvent-ils ? L'immense paperasserie de ce pays est un des royaumes de la mort. Il ne faudrait pas moins que de la sainteté pour qu'une femme demeurât pure dans ces pauvres villages ; mais l'éducation donnée en France ne vise point à former des saints. Toutes les faiblesses viennent de là. La guerre ouvrant la porte à tous les démons de l'enfer, je pense avec une pitié infinie à la douleur des hommes qui se battent, et qui ont laissé la ménagère dans une de ces maisons. Ils savent, bien souvent, ce qui se passe ; plusieurs préparent des vengeances qu'on verra éclater après, pendant des mois après la guerre. Quand on l'aura signée, la paix ne sera pas faite. Il s'en faudra de bien des années. »

XI

HUBERT

Juin, mois des grands jours chauds, avait tué toute la flore fugace de la Garrigue, et les arbustes nains, eux-mêmes, languissaient. Marie, lasse du travail d'un de ces jours de soleil, rentrée dès six heures à l'Abadié, s'était assise sur un banc de bois, placé près de la maison, dans la cour d'entrée. De là, on voyait ce qui se passait sur la route. Marie songeait à cette correspondance provoquée par un mot de M. de Clairépée, et qui n'était au vrai, sans formule d'amour, que l'aveu renouvelé d'une tendresse grandissante. Dans sa quatrième lettre, Pierre avait mis « l'inoubliable Abadié » : tout tenait dans ce mot-là, mais n'était-ce pas une autre preuve et bien plus forte, cette espèce de joie avec laquelle l'Alsacien cherchait et découvrait, autour de lui, les raisons inconnues qui l'avaient poussé vers la France ? Marie se disait : « Il plaide devant moi, et mon père laisse aller. » Elle considérait, dans la dernière rayée de soleil, la plus ardente de toutes, celle qui rase la terre, éclaire le dessous des feuilles, et le plein cœur des fleurs, et les parois des pierres jusque dans les cavernes creusées par la pluie, elle considérait les cheminées devenues pourpres de la maison et cette ligne de tuiles de faîte qui, ayant reçu trop de poussière et trop de germes de mousse, ne pouvaient plus prétendre, comme suprême éclat, qu'à celui de l'or rouge. Elle entendit marcher sur la route, du côté de Saint-Baudile, et aussitôt, elle se dressa sur ses pieds. C'est un bien petit indice, le pas d'un homme. Cependant elle était sûre que le passant venait

à l'Abadié, et qu'il venait pour elle. En effet, le facteur, qui avait oublié de lui donner, le matin, une lettre, la lui remit. Hubert annonçait sa prochaine arrivée.

« 27 juin. Marie, les permissions commencent, et la mienne sera des premières signées. Joie de venir ! Joie de retrouver mon père, toi, l'enfant, et cette quatrième personne que j'aime : la Provence ! Dire que je n'ai pas vu le printemps ! Provence aux ombres bleues, Provence d'été, je te reverrai, mais la guerre m'aura volé les heures divines où tu promets. Marie, te rappelles-tu, le long de la route de Châteaurenard, nos courses de mai 1914, à travers le jardin sauvage de la Petite Crau ? Nous y trouvions en fleur les deux tribus, celle qui est armée pour vivre, et l'autre qu'on dirait née pour mourir trop tôt, après un si court éclat. Nous revenions, les bras chargés de gerbes. Ma part, à moi, c'étaient surtout les ramures des arbustes nains, aux feuilles coriaces, d'une sculpture si fouillée, et dont tu ornais ton « mois de Marie » : les lentisques d'où les abeilles rapportent un miel aromatique et détestable, mais aussi les nerpruns aux mille petites coupes vertes, où elles s'enivrent ; le chêne à feuilles de houx, dont le gland, à aiguillons recourbés, s'accroche à la laine des moutons ; les cistes qui formaient des buissons roses ou des buissons jaunes ; les genêts et, entre tous, le genêt d'Espagne, le très odorant, le très sucré, qui balance ses nefs dorées au sommet de tiges de jonc bien lisses, et dont la fleur nouvelle, au toucher d'une mouche, – te souviens-tu ? – éclate et la couvre de pollen. Nous avions des « nids », où nous étions sûrs, entre les roches, dans le sable, dans les creux qui gardent une goutte d'eau, de rencontrer à foison tantôt l'asphodèle blanche et veinée de violet, tantôt les touffes, fleuries en capitules bleues, de notre « Bec de

passéroun » ; tantôt cette liliacée qu'on appelle chez nous le dragon, délicate et forte, qui tend au grand soleil ses six pétales d'améthyste ; tantôt, – tu chantais en l'apercevant, – l'orchis-abeille, brun et pourpre ; tantôt « le pied de perdrix », ou bien la coronille. Et au-dessus de ces corbeilles, que d'ailes en mouvement tout le jour !

» Marie, même en juillet, la Garrigue sera belle : desséchée, âpre, mourante de soif, je l'aime encore. Meste Francès Bouisset m'accompagnera, s'il le veut bien ; il doit savoir où sont gîtés les lièvres, et dans quelle solitude, parmi les galets et les herbes sèches, les nouvelles arrivées, les cailles, ont fait leur nid ?

» J'ai résisté à une année de guerre, j'ai été si voisin de la mort que la vie, la vraie, celle de chez nous, va me paraître d'une douceur infinie. »

Quelques jours plus tard, comme elle était au même endroit, et presque à la même heure, mademoiselle de Clairépée se leva encore, entendant marcher au loin. Elle cria : « Hubert ! » Une voix forte, pleine, chaude, répondit : « Me voilà ! » Et plus sourdement : « Ah ! Marie, Marie, quelle joie ! » Ils s'embrassèrent sur la route. Aussitôt, comme si les minutes eussent été trop précieuses pour qu'en les gardant pour soi, on ne les volât point à quelqu'un :

— Viens voir papa, il est là !

— Où ?

— Dans le jardin, il bêche parce que le jardinier est parti, tu sais ?

— Mais non, je ne sais pas.

— Si, si, viens !

Et, riant, se tenant par le bras, ils traversèrent la cour de l'Abadié, crièrent en passant, tous deux ensemble : « Bonsoir, Marine, c'est Hubert ! c'est moi ! bonsoir », et avant même que la vieille servante eût pu sortir de la cuisine, coupèrent en diagonale la terrasse, et, trottant du même pas, légers, délicieux à voir, arrivèrent au bout du jardin, au pied des abricotiers et des grenadiers, dans le verger où, nu-tête, vêtu d'une chemise de flanelle et d'un pantalon, le maître de l'Abadié achevait d'émotter une plate-bande en bordure, pour les laitues de septembre. Quand il aperçut son fils, M. de Clairépée changea de visage. Qu'il y avait de distance entre sa pensée et celle de ses deux enfants qui accouraient à lui ! Il ne sourit point, il fut près de pleurer : la joie, qui a ses lendemains, l'avait trop souvent trompé pour qu'il se laissât prendre à son premier bonjour. Il embrassa Hubert, puis s'éloigna de deux pas, laissant tomber la bêche, reprenant sa veste accrochée à la branche basse d'un arbuste.

— Tu as pris de la force, tu as bonne mine, tu es magnifique. Est-ce qu'ils sont tous comme toi, les camarades ?

— Tous ceux qui ne sont morts ou blessés.

Il riait en disant cela, cet Hubert plein de jeunesse, échappé au danger, et qui revenait au pays. Mais le père demeura grave, et ce fut avec effort qu'il fit semblant de sourire en disant :

— Ton Maurice est superbe aussi, nous l'avons bien gardé, Marie, Marine et moi.

— Viens le voir ? dit Marie.

À l’autre bout du jardin, déjà, Marine s’avançait, amenant l’enfant auquel elle venait de mettre un costume tout neuf, et qui reconnut son père sous l’uniforme, et l’admira, et l’embrassa, comme s’il eût compris la guerre.

Ce fut une belle soirée, puis une belle veillée au salon, fenêtres ouvertes. On parla de guerre, puis des plus petites choses de la famille, du domaine, et de Saint-Baudile. Hubert écoutait les nouvelles de la maison avec l’obligeante curiosité de l’homme qui n’en est plus. Ni le départ du garde, ni le refus de payer du locataire Maximin Fustier, ne semblaient le toucher, lui, si sensible autrefois au moindre incident de la vie rurale. Tout de suite, il revint à des histoires de régiment. Il tirait après lui ces chères âmes inquiètes, effrayées, attendries, qui n’imaginaient qu’une chose dans ces tableaux rapides de la guerre : le péril qu’Hubert avait couru, et qui demeuraient tremblantes pour un peu de temps, puis, voulant sortir de là, tâchant d’échapper à la guerre, reprenaient le thème de la vie ordinaire, et disaient :

— Tu ne seras cependant pas fâché d’apprendre des nouvelles des Clarens ; ce sont des millionnaires, à présent ; et aussi de la bonne madame de la Move, un modèle d’infirmière-major, d’une charité qui ne se lasse ni de veiller la nuit, ni de parler le jour. Elle est admirable : si elle pouvait seulement t’apercevoir !

— Oh ! mais non ! j’ai mieux à faire ! Demain… Papa, avez-vous pris soin de mon fusil ?

— Je l’ai graissé deux fois moi-même, dit Marie : pas une tache de rouille.

— Eh bien ! demain, je fais mon ouverture aux cailles.

— Tu n’y penses pas, interrompit M. de Clairépée, que diraient les gendarmes ? Fin juin ?…

— Les gendarmes sont des gens, mon père, qui ne se battent pas, et ils n’ont plus qu’à obéir aux gens comme nous, qui se battent. Pensez-vous sérieusement, non, pensez-vous qu’un homme qui se bat depuis onze mois, et qui a risqué cent fois sa vie, puisse être empêché de tuer une caille ? La chasse aux Boches continue d’être ouverte pour nous, donc toutes les autres. Je n’ai plus de chien, puisque l’épagneul a des rhumatismes ; mais Bouisset ne refusera pas de me prêter sa chienne Mirza, qui se couche devant une caille comme nous devant un tir de barrage. Donc, demain, à six heures du matin, je pars. Je commence par le clos de la Grande-Garrigue, je continue de monter à travers la Petite Grau, par les Olivettes, les champs de pierre, les ronciers, et le domaine brûlé, au sommet, vous vous rappelez, où nous avons tiré soixante coups de fusil, un jour d’ouverture ?

Flatté, rajeuni par ces éclats de voix, et par cette ardeur, et par les souvenirs qui ramènent, de si loin, des joies qu’on croyait mortes, M. de Clairépée se mettait peu à peu à l’unisson. La conversation entre le père, le fils et Marie, ressembla beaucoup à celles qu’on tenait autrefois, au Mas de l’Abadié, quand le monde était en paix ; beaucoup, pas tout à fait : par moments, les yeux qui se posaient sur ce jeune visage mâle, sur cet uniforme de cavalier, en recevaient une image trop nette, trop différente de ces souvenirs et de ces projets dont on s’entretenait, et alors on se taisait, et on avait besoin d’un certain effort pour continuer de dire : « J’ai déjà prévenu Marine ; tu trouveras du pain, du beurre, du vin sur la table de la salle à manger ; les cartouches sont dans le placard de la chambre de réserve, personne n’y a touché… » Quand ils se levèrent et montèrent l’escalier qui conduisait

aux chambres, M. de Clairépée demeura en arrière avec Hubert. Il le prit par le bras, comme pour s'assurer qu'il avait bien là, près de lui, son fils, son Hubert, vivant, content, sans blessure. Et il demanda à voix basse :

— Dis-moi, entre nous, cette guerre ?

Si la bougie que portait Marie, à quelques mètres plus haut, avait pu éclairer plus vivement le visage de l'officier, son père aurait vu qu'Hubert prenait une physionomie bien différente de celle qu'il avait eue jusque-là.

— Affreuse, dit le jeune homme. Je puis vous le dire à vous : entre la guerre que j'avais rêvée et celle que je fais, il y a autant de différence qu'entre un carrousel et un abattoir ; mais cela, Marie ne doit pas le savoir, n'est-ce pas ?

Tous deux ils regardaient la jeune fille, qui arrivait au palier de l'escalier, et, à demi détournée, les attendait, heureuse.

Le lendemain, pendant plus d'une heure, on entendit de l'Abadié les coups de fusil de ce chasseur que la guerre avait fait braconnier, et qui avait dû lever des cailles, peut-être même des perdrix, dans les herbes et les touffes d'arbrisseaux des garrigues. Puis les détonations s'éloignèrent. Hubert avait prévenu qu'il ne rentrerait pas pour déjeuner. Il ne revint, en effet, qu'après quatre heures, et si las qu'il lui fut impossible de causer comme la veille, et de passer la soirée avec Marie et son père. À peine eut-il dîné qu'il demanda son lit. Le lendemain matin, jusqu'au déjeuner, il s'amusa, comme une maman, avec Maurice, qu'il avait fait venir dans sa chambre.

Ce jour-là était le dernier, car, avant d'arriver à l'Abadié, Hubert avait passé trente-six heures chez les parents de sa

femme, braves gens auxquels, dans le deuil, il était demeuré fidèle. Ils habitaient une propriété un peu moins méridionale que l'Abadié, dans le voisinage immédiat de la ligne de Lyon à Marseille. M. de Clairépée, désireux de profiter de ces dernières heures que son fils passerait en Provence, ne le quitta presque pas, de midi jusqu'au dîner, de telle sorte que Marie, qui avait demandé congé à l'hôpital, ne trouva que peu d'instants pour causer avec Hubert d'un sujet dont elle ne parlait à personne. Comme M. de Clairépée recevait un voisin, dans le salon, Marie et Hubert s'en allèrent en haut de la Garrigue, sous les vieux oliviers ; ils s'assirent sur l'herbe pelée, et Marie commença tout de suite :

— J'ai un secret, Hubert.

— D'amour ?

— Évidemment. Tu vas le savoir. Je ne sais que faire, tu me donneras conseil.

Pendant qu'elle parlait et qu'elle lui racontait le séjour de Pierre à l'hôpital, et le dîner à l'Abadié, et le départ des anciens blessés, et comment une correspondance s'était établie entre Pierre et M. de Clairépée, le frère, à qui cette histoire d'amour rappelait tant de souvenirs, devenait triste. Marie ne le voyait pas. Elle était toute à son sujet, à cette question quelle s'était faite tant de fois : « Dois-je faire entendre à Pierre Ehrsam qu'on ne serait pas fâchée de le connaître mieux, qu'il a toute permission pour parler de lui-même, et de souvenirs qui ne seraient pas militaires ? » Quand elle eut vanté, avec cette mesure que le besoin de gagner sa cause ne lui faisait pas abandonner, le caractère énergique de Pierre, sa droiture, son courage simple et la beauté de l'homme, elle se pencha, cherchant les yeux d'Hubert, qui erraient distraitement parmi les olivettes.

— Tu veux mon avis ? Es-tu certaine de n’avoir rien dit ?

— Oui.

— Eh bien ! garde ton secret.

— Je n’ai rien dit, mais, dès lors qu’il écrit à mon père, avec l’espoir que ses lettres seront lues par moi, si je n’arrête pas cette correspondance, je l’encourage donc ; j’accepte ces hommages ; j’admets l’idée que monsieur Pierre Ehrsam peut me demander en mariage : et mon secret n’est plus qu’une moitié de secret.

— Garde alors cette moitié. Ne t’engage pas.

Elle mit la main dans la main de son frère, qui persistait à ne point regarder Marie.

— Tu veux me faire de la peine ?

— Oh ! non !

— Qu’as-tu alors ? Te voici qui me troubles pour longtemps. Tu es cruel.

— J’ai pitié de toi, au contraire, et de lui qui m’est bien indifférent.

— Veux-tu dire que je me trompe ?

— J’en ai peur.

— Que sais-tu de lui ?

— Son nom, son âge et son amour, mais vois-tu, Marie, ce n’est pas le temps d’aimer.

Marie et Hubert se levèrent, et descendirent la pente. Hubert se tenait près de sa sœur, qui disait :

— Je me reproche d'être faible, en effet.

— Toi, la forte !

— Demain, cette nuit, je penserai que tu me désapprouves, je croirai que tu as raison, mais je sens que je ne t'obéirai pas.

— Je n'en doute guère, va ! Pendant que les étoiles tomberont du ciel, et que le soleil s'obscurcira, le monde continuera encore d'aimer… Ne te fais pas de peine, et surtout ne crois pas que je désapprouve ton choix. Je n'ai pas le moindre doute sur ce que tu m'as dit, Marie. Mon père et toi, toi surtout, vous ne devez pas vous tromper… Mais, moi qui ai souffert, je voudrais t'épargner peut-être une douleur pareille.

— Comme les mots les meilleurs sont peu puissants !

— Hélas !

— Je suis tentée de t'en demander pardon.

Il voulut partir de bonne heure, dans l'après-midi, afin de prendre le chemin de fer départemental à Châteaurenard, au lieu de ce rendre à la gare de la grande ligne, au pied de la Montagnette.

— J'irai à pied, Marie, veux-tu venir ?

Elle était prête. M. de Clairépée et Maurice les regardèrent s'éloigner sur la route, puis rentrèrent. On marchait en bordure de la plaine, dans l'ardent soleil. Marie avait ouvert son ombrelle, et, la levant plus haut que d'habitude, elle en partageait l'ombre avec ce grand capitaine de dragons, qui riait et se laissait faire. Tant qu'ils se sentirent en vue de la maison, ils demeurèrent silencieux, et ils se hâtèrent. Puis ils

se mirent à causer, si doucement qu'en vérité, ils ne se souvinrent pas d'avoir passé ensemble une heure plus courte. Il disait :

— Tu ne saurais comprendre le prix des images que j'emporte ; toute ma Provence est dans mes yeux ; toutes mes tendresses sont ravivées ; je vous ai retrouvés tels que je vous rêvais ; rien n'a changé à l'Abadié : la fortune est la même, l'intelligence aussi, dans la maison pauvre et pleine de reliques. Toi, tu as embelli.

— Tu crois ?

— Je ne sais quoi de trop paisible s'est effacé…

— C'est l'inquiétude que tu trouves belle ? Inquiétude pour toi, pour Maurice, pour les blessés…

— Pour Pierre l'Alsacien ?

— Je te l'ai dit : vous êtes mon tourment de chaque heure.

— Marie, tu n'es plus l'enfant ; la guerre aussi a mis ton âme plus près de ton visage ; on devine aux vitraux les lampes allumées.

— Poète !

— Et cela me fait trembler ! Si, tout à coup, dans le sanctuaire, le vent soufflait ?…

Ils causaient à demi-voix ; on aurait pu les prendre pour deux amoureux ; à cause de leur jeunesse même, ils disaient les choses tristes avec un sourire, et sans y croire. Elle, du moins, n'y croyait pas. Leurs yeux erraient avec délices sur

la plaine qui n'avait d'ombre qu'au pied des cyprès noirs, et cette ombre était bleue, comme Hubert l'avait dit.

Lorsqu'ils entrèrent dans Châteaurenard, entre les maisons basses, ils furent vus par les gens qui travaillaient à l'ombre. Plusieurs dirent : « Il est joli, le Clairépée. C'est dommage, péchaire ! qu'un si beau garçon s'en aille se battre. » Mais d'autres se trouvèrent, pour riposter : « Eh ! vous ne savez donc pas que les riches ne se battent pas ? – Êtes-vous sûr ? – On me l'a dit. » La chaleur était accablante. Une odeur de fruits mûrs s'échappait des boutiques à demi-fermées et qui semblaient désertes. Les platanes du Cours avaient déjà des feuilles jaunes. En arrivant là, Marie, qui pensait que son frère se dirigerait tout droit vers la gare, le vit traverser le boulevard, et prendre un raidillon qui grimpe la colline.

— Où vas-tu ?

En même temps, elle se souvint qu'Hubert, musicien passionné, avait plus d'une fois passé l'après-midi à jouer de l'orgue, là-haut, dans la tribune de l'église, et elle reprit :

— Je devine : nous n'avons pas d'orgue à l'Abadié, et tu es de ceux qui chantent quand ils ont le cœur triste.

— Oui, Marie, je chanterai, mais pas tristement.

Sur la place haute, l'église est trapue, neuve ; des pins-parasols l'enveloppent en arrière. Marie dit vivement :

— Vos regrets sont courts, à vous qui vous battez ! Ou bien vous nous trompez !

— N'en crois rien !

— Comment, à la veille de batailles où tu pouvais mourir, où tes camarades allaient mourir par milliers, as-tu écrit des lettres enthousiastes, des lettres gaies, des lettres folles ! En vérité, c'est un mystère…

— Oui, un mystère de tendresse.

— Que faites-vous, quand vous mentez de la sorte ?

— Nous vous disons adieu. Laisser de soi un bon souvenir, une image claire et souriante : plusieurs s'y sont essayés, j'en suis un, si tu veux.

Il disait cela gravement, comme ceux qui expriment une vérité de foi, à laquelle leur cœur est attaché. Tous deux ils entrèrent dans l'église. Marie demeura dans la nef blanche, et bientôt, Hubert, qui avait prévenu le sacristain, se mit à jouer sur l'orgue de Châteaurenard, dans la solitude de l'église, de la place, du rocher qui porte les tours. Il improvisa pendant un quart d'heure, – le dernier de sa permission de soldat ; – il raconta sa peine, son histoire, ses rêves, toute une jeunesse pareille à d'autres, puis, pour achever ce qu'il avait à dire, appelant à lui toute la puissance de l'orgue, essoufflant le sacristain, faisant sonner les voûtes et trembler les verrières, il joua le *Magnificat*.

Alors il descendit rapidement, et, à la porte, il embrassa Marie qui pleurait.

Ils se quittèrent. Le regardant s'éloigner, elle murmurait :

— Je ne comprends qu'une chose : c'est qu'ils ont été faits pour la plus grande heure de l'histoire de France.

Hubert écrivit, trois jours plus tard, quelques mots sur une carte postale : « En arrivant à la gare régulatrice, j'ai ap-

pris que mon régiment n'était plus dans les régions du Nord, et aussitôt je suis reparti, lentement voituré. Heureusement les nuits sont belles. Demain matin, je pense que j'aurai rejoint mes camarades. Je ne serais pas étonné que le régiment fût engagé bientôt. Les nouvelles sont bonnes ; celle-là répondrait à un de mes vœux. Ne vous inquiétez de rien, avant que je ne vous aie dit qu'il en est temps. »

On s'inquiéta quand même à l'Abadié ; puis une nouvelle lettre laissa entendre qu'Hubert était en Lorraine, dans un coin qu'il disait tranquille. Les journaux publiaient de longues colonnes sur les combats de Picardie et la prise de Thiaumont. « À quels périls il a échappé ! » disait Marie.

Septième lettre de Pierre : « 8 juillet. J'ai rencontré, non loin des lignes, un paysan, vieil homme, dans le champ qu'il avait labouré, hersé, ensemencé, puis sarclé au bruit du canon, et parfois comme un soldat, sans nul souci des obus égarés, qui tombent au delà des tranchées. Il venait voir si le froment avait répondu à ce travail de choix. Je me reposais avant de retourner au cantonnement. Je vis l'homme entrer dans la rigole, entre deux planches de blé. Il était grand, mais les tiges étaient aussi hautes que lui, toutes égales, toutes parées, aux arêtes des épis verts, de ces flocons blancs minuscules qui sont la fleur du froment. Le vent soufflait de l'est. Je dis : « Elle aurait pu vous coûter cher, mais vous aurez une belle moisson. – Oui, me dit-il gravement, et le temps est bon pour le blé. Quand il est en fleur, il a besoin du vent, parce que les épis frayent entre eux, voyez-vous, et le vent les fait voisiner. » Je lui demandai : « Qui a sarclé ? Vous n'avez pas une mauvaise herbe. – Ma femme, mes filles, mon petit gars. – Personne n'est parti ? » Il me montra un toit effondré, à quelque distance, entre des arbres. « On peut encore y vivre, » dit-il. Je lui demandai le nom de la

ferme. Elle s'appelle la Matutinerie : la ferme du matin, de ceux qui se lèvent à l'aube, de ceux qui ne perdent pas une minute du jour. »

M. de Clairépée qui, d'ordinaire, ayant lu la lettre d'abord, la passait à Marie, sans un mot, dit cette fois : « Ce garçon est un poète, ce qui ne me déplaît pas. – La maison où nous sommes en a connu plus d'un, » répondit Marie.

Huitième lettre de Pierre : « 15 juillet. Près de l'hôpital, j'ai causé, dans la rue qui mène à la gare, avec des évacués d'un village que l'ennemi tenait en son pouvoir, depuis près d'un an, et qui lui a été arraché le mois dernier. Comment, pourquoi les a-t-on conduits ici ? Ils ne le savent pas. Par quelle route ? Ils le savent à peine. Ils vont, n'ayant plus de volonté, plus de forces, emmenés, ramenés, indifférents, humbles, comme l'eau qui se plie à tout. Je les ai rencontrés, ils m'ont demandé le chemin de la gare ; ç'a été la présentation. Nous sommes allés ensemble vers la maison de brique où ils attendront, une fois de plus. Les trois auxquels j'ai parlé m'ont dit quelque chose de leur âme, et c'est pourquoi je le marque ici, puisque je n'ai pas la permission d'exprimer la mienne.

Un vieux, en redingote, portant sur le dos un paquet enveloppé dans un drap cousu, un homme d'au moins soixante-dix ans, l'air un peu égaré, le front à demi couvert par des mèches blanches, de la pointe desquelles coulait la sueur, m'a dit :

— Moi, monsieur, ils disent que mon fils est mort, je l'ai appris le jour où nous avons été délivrés. Il faut bien dire délivrés, mais on ne peut pas dire heureux, n'est-ce pas ? Oui, je l'ai appris, avec tous les détails, d'un soldat qui avait vu tomber mon enfant. Pourtant, le lendemain, j'ai assisté au

défilé d’un régiment. Ils étaient plusieurs mille, en bleu neuf, des jolis gars, jeunes, de son âge. Je ne le cherchais pas, non, bien que je l’aie toujours dans l’idée. Et, vrai comme vous êtes devant moi, je l’ai vu. C’étaient ses yeux bleus, qui regardaient toujours en avant, sa petite moustache retroussée, son pas relevé. J’ai cru qu’il allait tourner la tête, je l’ai même appelé. Pas assez haut, faut croire : il a continué, toujours droit. Je ne pouvais pas courir. Mais personne ne m’empêchera de croire qu’il était là, que je l’ai vu, que je le retrouverai. »

Une femme marchait à ma gauche, forte, alerte, dont les joues avaient dû bien souvent rire et former la pomme, au temps de prospérité. « Le mien, me dit-elle, il est sûrement mort. Ils l’ont enterré au coin d’un bois. Je sais l’endroit ; j’ai la carte, avec une croix qui marque où on l’a mis. Il y a son nom, sur la croix, avec le dessin de la médaille militaire qu’ils lui ont donnée, pour sa mort, même un peu avant. Toute mon envie serait de retrouver à présent ma maison. Je ne serai bien que là pour pleurer. Elle était jolie, je vous assure, et nette, le samedi soir, comme un sou neuf. Quand mon homme rentrait du travail, – il est aussi dans les armées, – il riait au ménage bien fourbi. À présent, elle est toute tombée. On a vécu dans la cave, avec d’autres du pays. On l’avait payée avec nos journées, sauf deux cent soixante-treize francs, qu’on devait encore à la Compagnie. À qui faut-il s’adresser, pour qu’on la rebâtisse ? »

Une toute jeune femme, exténuée, muette depuis notre rencontre, portait dans les bras un enfant de quelques semaines. Elle le portait, semblait-il, sans amour, ne baissant pas les yeux vers lui, ne ramenant pas, au creux du coude, la tête cotonneuse, exsangue, abandonnée, que la marche bal-

lottait. Ne voulant pas avoir l'air de la dédaigner, puisque j'avais parlé aux autres, je lui dis :

— Il est joli, l'enfant.

— Non.

— Laissez-moi le caresser ?

— Non.

— Pourquoi ?

Sans un mouvement de physionomie, elle répondit :

— C'est un Boche ! Je l'élève parce qu'on ne doit pas tuer les petits…

— Oh ! je comprends.

Sa pauvre robe grise se tordait au vent.

— Mais, quand il sera grand, je l'enverrai en Allemagne, pour qu'il tue son père. »

Neuvième lettre de Pierre. « 26 juillet 1915. Nous sommes en Artois, dans le secteur où les communiqués du milieu de mai annonçaient que nous avions avancé nos lignes de quatre kilomètres sur une largeur de dix. Plus de maisons : mais la campagne, belle encore par endroits. On m'a nommé sergent, depuis huit jours. Je revenais, avec ma section, vers l'arrière. Les traces de la bataille ne manquaient nulle part. Il y avait plus d'herbe foulée que d'herbe debout. Cependant, au milieu de la plaine, un champ de froment, quatre planches longues, étaient couvertes d'une récolte mûre, et qui sentait le pain frais. Six heures du matin, heure des parfums violents. Les hommes, tous, montrèrent les épis : « Les Boches l'ont semé, mais ils ne l'auront pas, celui-

là ! – Il est mûr ! » L'un d'eux prit un épi dans sa main et l'écrasa, puis souffla sur les balles du froment qui s'envolèrent. Je dis : « Personne ne fera donc la moisson ! » Quelqu'un cria : « Faisons-la ! J'en suis !… – Moi aussi, moi aussi !… » Je regrettai un instant le mot que j'avais dit. Nous étions attendus. J'essayai de retenir les hommes dans le rang. Allez donc demander de la discipline à des paysans de France qui voient qu'un champ de froment va se perdre ! En quelques secondes, les soldats déposèrent à terre le sac, le fusil, les musettes, les bidons. Avec leur couteau, plusieurs avec leur baïonnette dont ils frappaient les tiges comme avec la faucille, ils se mirent à couper le blé. Ils allaient vite en besogne, comme une bande de pillards. Quand tout le champ fut moissonné, avec des bouts de corde et des mouchoirs, avec des brins de paille aussi, ils firent des liens. Chacun, sur le sac déjà gonflé et lourd, assujettit sa gerbe, et nous sommes rentrés au cantonnement, à une lieue de là, portant sur nos épaules le grain semé, mûri et moissonné au son du canon. Les acclamations des camarades nous saluèrent. Le colonel sortit de la maison du notaire, sourit, et dit : « Vous donnerez un quart de pinard aux moissonneurs ! » Et j'ai mangé de ce premier pain de la victoire : il est délicieux. »

— Marie, dit M. de Clairépée, il a l'âme bien faite.

— Je le pense comme vous.

— Il s'adresse à moi, mais c'est à toi qu'il pense.

— Peut-être bien.

— Il doit me trouver peu subtil de ne point l'avoir compris. D'autre part, je ne puis l'obliger à me raconter toute l'histoire de la guerre, et ne lui envoyer, en retour, que des

mots de remerciement, qui me fatiguent, et ne le contentent pas. Cela ne peut durer.

— Si vous lui demandiez…

— Je me sens peu enclin à traiter les choses d'amour. Il y a si longtemps… J'y serais maladroit. As-tu confiance en son honneur ?

— Tout à fait.

— S'il te déclare qu'il t'aime, l'accepterais-tu en mariage ?

— Pas tout de suite : j'étudierais.

— Mais tu ne rejettes pas l'idée d'être aimée de lui et de l'aimer ?

— Je crois même que j'ai commencé.

— Alors, interroge-le toi-même.

— Oh !

— Ce sera plus prompt, et plus clair, et mieux fait : réponds-lui. Nous verrons ensuite.

M. de Clairépée s'éloigna, sans oser se retourner.

Marie demeura une demi-heure, toute seule, adossée au piano, dans l'ombre du salon clos. Elle sentait son cœur s'ouvrir dans sa poitrine, et la joie y tomber et l'emplir. Nul bruit dans la maison. Dehors, les cigales secouaient les rayons du soleil, qui rebondissaient sur leurs ailes, comme le foin dru et nouveau que les faneuses lancent, du bout des fourches.

Répondre ! Oui, elle répondrait ce soir, elle mettrait la lettre à la poste le lendemain matin. Mais tout de suite, à qui dirait-elle son secret ?

N'ayant pas d'amie sûre, pas de mère ou de tante habitant là-haut quelque chambre, aux tentures sombres et aux murs décorés de rosaires, elle alla ouvrir la porte de la terrasse, et appela Maurice.

Il vint, au galop de charge, les bras étendus, les yeux étincelants d'une tendresse passionnée, et sauta à cheval sur les genoux de Marie, assise sur le degré le plus bas du perron du jardin, entre les deux touffes de réséda qui poussaient là par tradition, sans que personne les semât jamais, ou remuât la terre à leur pied.

— Voilà, tante Marie ! Vous sortez ?

— Non.

— Mais si, vous sortez ! Vous m'emmenez ? Vous êtes si gentille, tante Marie !

Elle l'embrassa, et le tint serré, tandis qu'il se débattait.

— Mon fils, mon fils Maurice !

Puis, relâchant l'étreinte, et, au fond des yeux clairs, attentifs, plongeant son regard à elle, qui se faisait tendre, et qui demandait, elle dit :

— Tu te souviens de monsieur Pierre Lancier ?

Le petit secoua ses boucles encore en ordre et frisées du matin.

— Non, tante.

— Celui qui chantait, le jour des Rois ?

— Ah ! oui, le monsieur qui est à la guerre, et qui marche avec des bois ?

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas ? tu serais content, s'il revenait ?

L'enfant, sans dire oui, passa, sur la joue de Marie, une main câline, et ferma les yeux, pour faire entendre, à sa manière : « Le repos est là, ma joie est vous, je vous aime d'abord, et celui dont vous me parlez m'est indifférent. Si je comprenais tout, je vous répondrais autrement : je ne suis qu'un enfant, qui vous aime, ma tante-mère, Marie. »

Elle vit qu'elle n'obtiendrait pas de Maurice cet encouragement à aimer qu'elle attendait de lui, et qu'elle était seule tout à fait.

— Écoute, va cueillir les trois plus belles fleurs ; choisis bien ; mets-y le temps : je lui enverrai, de ta part, l'une des trois.

L'enfant, à qui on ne demandait plus que de s'amuser, partit aussitôt, et commença par faire, en courant, le tour du jardin ; puis, il le fit à petits pas, s'arrêtant.

Le soir, devant sa table, à la grande lumière que le soleil en allé laisse après lui, dans le ciel, Marie écrivait dans la chambre du premier :

L'Abadié, 30 juillet 1915.

« Monsieur, mon père ma dit, tout à l'heure, après avoir lu votre dernière lettre, la neuvième, si je ne me trompe, – elle était sûre de ne pas se tromper, – que c'était à moi de vous répondre. Il a pensé que ces lettres que vous lui en-

voyez, du front ou de l'arrière, depuis six mois, et qui l'ont intéressé et touché, si elles étaient un moyen de vous faire connaître de lui, en étaient peut-être un de vous faire connaître de moi. Des mots qu'il m'a répétés, d'autres que vous m'avez dits, à l'Abadié, quand vous alliez repartir, et que Maximin Fustier se préparait à vous reconduire à Saint-Baudile, ont paru à mon père ne pouvoir s'expliquer autrement. Peut-être se trompe-t-il. En son nom comme au mien, je viens vous le demander. Nous avons, l'un et l'autre, tant de confiance en votre honneur, qu'il ne m'en coûte point de le faire. Usez de la même franchise dont vous voyez que j'use envers vous. Si le seul désir de recevoir quelque preuve de souvenir d'une maison amie vous a guidé, ou si vous n'avez écrit que pour tromper les heures de solitude, dites-le sans hésiter, et ne vous croyez pas tenu d'ajouter à votre aveu d'inutiles compliments. Vous continuerez de vous battre pour une grande cause que vous avez comprise ; moi, je continuerai de vivre ici, parmi mes devoirs de fille, de tante, d'infirmière, d'amie d'une foule de braves gens. Vous serez assuré que nous garderons de vous, de votre loyauté, de votre bravoure, de votre conversation d'un soir, un souvenir durable et cher. Si vous avez, au contraire, d'autres raisons de souhaiter que des lettres vous viennent encore de l'Abadié, dites-le-moi aussi. D'aucune manière, ne restons dans l'à-peu-près : c'est un état auquel mon esprit, aussi bien que mon cœur, répugne de toutes ses forces. »

Ayant achevé d'écrire cette lettre, Marie s'approcha de la fenêtre, par où venait l'air encore chaud de la plaine. À travers les prés, de l'autre côté de la route, un jeune homme, un pâtre sans doute, revenant vers Saint-Baudile, chantait. Et elle reconnut une chanson qu'elle connaissait bien :

« Il me prend des moments de langueur
Que je ne sais plus où je suis,
En songeant qu'à la montagne
Il y en a un qui pense à moi. »

Après un court silence, la voix, bien posée, ardente, chanta le refrain, puis reprit le couplet.

« Mais si ma grand' savait
Que je parle à un bûcheron ! –

» Quand je le vois qui dévale
Avec son fagot de prunellier,
Je sens que mon cœur se fond,
Et que je suis dans le contentement.

» Mais si ma grand' savait
Que je parle à un bûcheron ! »[2]

La voix s'éloigna, et seul continua de rouler sur la plaine le murmure confus qui monte de la campagne pendant les

---

[2] *Me pren de moument de lagno,*
Que sabe plus mounte sièu,

De sounja qu'á la mountagno.
N'i en a vun que penso a iéu !

Quand lou vese que davalo
Emé soun fais d'agnenas,
Sénte que moun cor se chalo
E que siéu dins lou soulas !

Mai, se ma Grand sabié
Que parle á-n-un bouscatié !

nuits, où ni les eaux, ni les arbres, ni les bêtes ne se taisent tout à fait.

Le lendemain, la lettre partit. Un jour encore passa.

Le surlendemain, comme Marie revenait de l'hôpital, et qu'elle allait franchir la grille du mas, elle entendit, derrière elle, quelqu'un qui pleurait. Elle ne se détourna pas, mais, ayant l'expérience de la misère humaine et de ses importunités, elle crut comprendre que cette peine lui demandait secours, comme d'autres l'avaient fait. Elle ne se trompait pas. Dans la cour de l'Abadié, elle fut rattrapée par une femme dont le visage était caché dans les plis d'un mouchoir.

— Ah ! mademoiselle ! mademoiselle !

Marie n'eut qu'à tourner la tête à moitié, elle reconnut cette grosse femme, vêtue d'une robe noire à petits pois blancs, et qui portait au cou, dans un médaillon, la photographie d'un homme encore jeune, au visage commun et décidé.

— Qu'avez-vous, ma pauvre madame Clarens ?

La femme tendit le bras vers des lointains qu'on ne pouvait voir, mais qu'elle apercevait en imagination.

— Croyez-vous ! tout mon malheur, c'est d'être riche à présent. Depuis que mon mari travaille pour la guerre, il a bien changé avec moi : je suis devenue pour lui comme une ouvrière, et vous savez qu'il n'aime pas son monde. Je suis trop vieille, et je ne suis plus assez belle : il m'a chassée.

— Ce n'est qu'un moment d'humeur ?

— Vous ne le connaissez pas. Depuis dix jours, il attendait une nouvelle de Paris : l'acceptation d'un contrat de

fournitures de trois millions, sur lesquels il en gagnera bien un. Tout à l’heure, il a appris que le ministre avait signé, il a reçu la pièce officielle. J’étais là, j’ai dit : « Tant mieux », et je suis allé à lui ; mais, brutalement, il m’a repoussée en criant : « À moi, les petites femmes, à présent ! J’ai trouvé ce qu’il me faut. Toi, la vieille, f… le camp ! »

La femme du fabricant d’obus n’avait point de parents ; elle comptait peu d’amis dans la région. Longuement, elle raconta son infortune à Marie. Elle était de ces malheureux, encore tout étourdis par le coup qui les a frappés, et qui sont incapables de résolution et d’effort, capables seulement de gémir et de pleurer. De sorte que mademoiselle de Clairépée, regardant la vieille bâtisse de l’Abadié, où il restait toujours des pièces inoccupées, finit par proposer à madame Clarens d’habiter, « en attendant », une chambre qui servait de débarras, au-dessus de la cuisine, et reliée à celle-ci par un escalier de service.

Trois jours plus tard, madame Clarens, trouvant bonne l’hospitalité du mas, ne pensait déjà plus à chercher d’autre lieu de retraite ; aidait Marine ; commençait à se faire aimer de Maurice ; donnait enfin des signes de rassérènement.

Or, cette femme, qu’une certaine aisance avait faite demi-bourgeoise, et qui ne pouvait ni revenir à la vie ancienne, ni se passer de commérages, ni retourner à Saint-Baudile, « de peur d’y rencontrer Clarens », ne manquait pas, depuis qu’elle habitait l’Abadié, à l’heure où le soleil baisse, de faire quelque tricot ou quelque ouvrage de lingerie, le dos appuyé à la grille, assise tout près de ce chemin par où descendaient ou remontaient des hommes et des femmes qu’elle connaissait. Plus d’un quittait le groupe des compagnons ou des compagnes, et venait parler à la patronne d’autrefois, dont la

mésaventure avait déjà couru toute la Provence. Ce fut en causant avec un de ces ouvriers que, le soir du quatrième jour, elle apprit un événement qui allait bouleverser la vie de M. de Clairépée et de sa fille. Un cavalier, sa musette sur le dos, regagnant la gare voisine, quitta deux femmes et deux vieux ouvriers avec lesquels il faisait route, vint saluer madame Clarens, et lui dit :

— Ils ne savent donc pas ?

— Quoi ?

— Le fils est mort.

— Monsieur Hubert de Clairépée ?

— Tué, sans qu'il y ait eu d'attaque, en faisant sa ronde d'officier dans les tranchées. Je suis du régiment, je sais bien ce que je dis… Ne tremblez donc pas comme cela, madame Clarens, ce n'est pas de votre famille…

— Presque : je sens que ça commence à venir. Ah ! les malheureux ! Et mademoiselle Marie !… Ce sera sa mort aussi !

À ce moment, Marie ouvrit une fenêtre du premier. Elle avait reconnu l'uniforme des dragons, et elle appela :

— Madame Clarens, est-ce que vous ne parlez pas à un cavalier du régiment de mon frère ?

Mais l'homme, entendant cela, se sauva à toutes jambes, et rejoignit ceux qu'il avait quittés. Obligée d'expliquer cette fuite, la pauvre patronne répudiée essaya bien de mentir, et, en temps ordinaire, elle s'y entendait. Mais l'émotion avait été trop forte : Marie devina le malheur, puis voulut le connaître, et bientôt ne douta plus.

Deux jours plus tard, dans le mas en grand deuil, le garde champêtre apporta une dépêche, arrivée à la mairie et annonçant la mort du capitaine « tombé au champ d’honneur ».

Marie, quand les premiers moments furent passés où elle craignit que son père ne mourût d’émotion, reprit la plume avec laquelle, si peu de jours auparavant, elle avait écrit une sorte de lettre d’amour, comme elle pouvait récrire ; et, rapidement, elle traça sur le papier ces mots, à l’adresse de Pierre Ehrsam :

« Monsieur, jetez au feu la lettre que je vous ai écrite, et n’y répondez pas. Marie de Clairépée n’est plus la jeune fille que vous avez connue, libre d’elle-même. Mon frère vient d’être tué. Mon père, dont la vieillesse est ainsi atteinte, a le droit de compter que je ne le quitterai pas. Un autre surtout a des droits sur moi, que je ne discuterai point : c’est le fils d’Hubert. À présent, il est mon enfant ; je dois l’élever ; je l’élèverai ; je ne me séparerai plus de lui ; mon avenir n’est plus à moi : il est à lui. Adieu. »

XII

CELUI DE VILNA

Joseph Ehrsam, depuis plusieurs mois, faisait campagne en Lithuanie, contre les Russes. Ceux-ci, refoulés hors de la Prusse orientale, qu'ils avaient d'abord envahie, cédaient peu à peu devant les armées d'Hindenbourg. Depuis le printemps, le gouvernement de Souvalki était envahi. On se battait autour des lacs, enveloppés de forêts de bouleaux et de pins, qui s'étendent à l'ouest de Vilna, et qui coupent la terre lithuanienne de tant de reflets du ciel. La lutte était sauvage et la pillerie universelle. Malheur aux fermes posées le long des routes ! Les grands paysans aux yeux bleus, pressurés par les troupes russes en retraite, voyaient le lendemain s'avancer des avant-gardes allemandes. Un commandement rauque, des fusils tout prêts, un revolver braqué : « Donne-moi tout ce que tu as ! – J'ai déjà donné aux Cosaques ! – Donne ce qui te reste aux vainqueurs des Cosaques ! » Il fallait céder, souffrir par ces inconnus encore plus que par les Russes, et quitter enfin la maison vidée de toute sa pauvre richesse. Les Allemands arrivaient au temps de la moisson, dans un pays où il y avait à manger, pour les hommes et pour les animaux : but premier, but suprême de tous les soldats et de la plupart des chefs. Ils enlevaient les provisions de blé, d'avoine, de foin nouvellement engrangées, ils razziaient le bétail, chapardaient la basse-cour, et poussaient des hurlements de joie, en s'emparant des moulins, des magasins, des villages et des tanneries de Chavli. D'autres corps d'armée, entrés en Lithuanie par le nord et par le sud-ouest,

progressaient de même, et, s'enfonçant en coin vers la ville capitale, menaçaient d'en encercler les défenseurs.

La contrée est si vaste cependant, la solitude si profonde autour des chaumières bâties sur les lieux hauts, que beaucoup de familles ne connaissaient quelque chose de la guerre que par les fugitifs. Sur les chemins et les pistes, tant que durait le jour, des files de chariots s'en allaient, la plupart vers l'orient, et chaque chariot, couvert de toile ou exposé au vent, renfermait les êtres les plus faibles, enfants, vieillards, malades, et aussi le mobilier qu'on avait pu emporter, et des sacs de vivres : tout ce que pouvait traîner le cheval épuisé. Des hommes et des femmes, pieds nus, regardant devant eux la route indéfinie, les herbes, les quelques champs, les eaux mortes des marais entre les troncs blancs des bouleaux, marchaient à droite et à gauche, pensant à tout ce que l'on quittait. Plusieurs des femmes, dévotement, sans avouer la fatigue, priant parfois dans leur cœur, portaient devant elles une image encadrée de la Vierge, qu'elles appuyaient sur leur poitrine et que soutenaient leurs deux bras étendus : et le soleil, jusqu'à midi, voyait ainsi passer la pire misère, et l'espérance qui reste. Ils disaient entre eux : « Où irons-nous ? Où nous arrêterons-nous avec nos petits enfants ? »

Quelques-uns gagnaient Vilna, qu'on croyait bien protégée par l'armée russe ; d'autres essayaient d'atteindre Minsk, ou même, hors de la patrie, la lointaine Smolensk ; mais un grand nombre, que conduisaient l'exemple des aïeux et la tendresse sacrée pour les arbres témoins des exodes anciens, pénétraient, tout saisis de respect et sûrs désormais de ne plus être poursuivis, sous les voûtes millénaires, dans les halliers, les tourbières, les solitudes de la forêt de Bialowiez, que la main des hommes n'a jamais exploitée, réserve de chasse des tsars de Russie, où vit le troupeau sauvage et pré-

cieux des aurochs. Les laboureurs dételaient leurs chevaux ; ils disposaient en cercle les chariots autour des clairières, et l'on voyait monter, la nuit, au-dessus de l'océan des feuilles, la flamme et la fumée des feux qu'ils allumaient. Hélas ! ils ne savaient pas que les fantassins et les cavaliers de l'Allemagne les chasseraient de la forêt de Bialowiez, et que, dans l'Europe entière, il n'y avait plus d'asile.

À Vilna, l'inquiétude était grande. Chaque jour, depuis le début de septembre, des officiers, des soldats, des fugitifs, disaient aux habitants : « Tel village a été occupé et incendié par les Allemands ; telle rivière franchie par eux ; la barrière des lacs a été forcée : ils viennent. » Néanmoins, plusieurs de ceux qui donnaient ces tristes nouvelles s'arrêtaient, et, retenus par le besoin d'abri et de nourriture, par la puissance rassurante des grandes communautés humaines, essayaient de trouver place parmi les gens de toute nationalité et de toute langue qui s'entassaient dans les habitations aux toits de tuiles grises ou de tôle peinte. Quelques-unes des familles aisées avaient quitté la ville, mais d'autres, commandées par l'honneur, déclaraient qu'elles n'abandonneraient pas leur maison, ni leurs voisins, à l'heure du danger. Le menu peuple continuait de vaquer à ses affaires, de commercer, de causer sur le pas des portes. Les rues étaient plus animées encore que de coutume. Il n'y avait plus ni Lithuaniens, ni Polonais, ni Juifs ; mais des malheureux, rapprochés par la commune souffrance, et qui parlaient la commune langue des gémissements et des larmes. L'imminence du péril surexcitait la ferveur religieuse. On se passionnait pour ou contre l'enlèvement de la Vierge d'Ostra Brama et des cloches des églises. L'image de la Vierge, enrichie d'or et de pierreries, célèbre dans toute la Pologne, honorée des orthodoxes autant que des catholiques, est placée dans une galerie vitrée, au-dessus de la rue nommée l'Ostrobramska, et qu'on avait

pavée en bois, pour que le bruit fût moindre autour du lieu sacré. Lorsqu'ils approchent de ce pont sur la rue, les cochers modèrent l'allure des chevaux ; quand ils passent sous la voûte, les hommes portent la main à leur chapeau ou à leur bonnet, les femmes se signent. Presque tous lèvent un instant les yeux, pour apercevoir, à travers la grande baie, l'image de la Vierge Mère et les cierges qui, toujours, brûlent autour. Or, en ce moment, la Vierge d'Ostra Brama était merveilleusement environnée de ces petites flammes des cierges, parce que le danger avait réveillé le besoin d'invocation. Qu'allait devenir l'image sainte, si les Allemands entraient dans la ville ? Les caractères, les races, les intérêts se heurtaient en cette occasion, comme en tant d'autres. Les Russes auraient voulu que l'image fût emportée au loin, mise à l'abri, tandis que les Polonais refusaient de se séparer de la Vierge protectrice, et l'on voyait, tout le jour, et même dans ces nuits aussi vivantes que le jour, des hommes, des femmes, en plus grand nombre que de coutume, agenouillés sur les trottoirs ou à l'abri des arcades de la rue, et qui priaient sans doute, mais qui aussi gardaient leur trésor. La foule était grande encore, et vive de propos et de gestes, autour des églises, – or, il y a plus de quarante églises dans la ville, – parce que les Russes venaient d'ordonner qu'on enlevât les cloches, pour les emporter à Moscou. Les catholiques surtout, s'élevaient contre cette profanation. En vain, le clergé prêchait l'obéissance aux règlements des chefs militaires. Le peuple montait la garde au bas des clochers. Les hommes s'y tenaient menaçants, par groupes ; les femmes y venaient pleurer. Parfois, mêlant leurs voix, ils chantaient en parties les supplications que la Lithuanie, depuis des siècles, chante au jour des douleurs, le *Swiety Boze*, ou l'hymne populaire à la Vierge, *Boga Rodzies*. À quelques lieues de là, les guetteurs de l'armée russe, dans les roseaux et les tranchées, entre les

lacs, comptaient avec effroi, quand l'aube se levait, les empreintes qu'avaient laissées les sabots des chevaux sur la boue encore molle.

Pauvre Vilna ! C'était l'heure de l'année où le lin passe fleur. Il y avait encore de longues bandes bleues dans la campagne proche. Les prairies étaient vertes et solitaires aux bords de la Vilia : puis les mille collines dont est faite la vallée, les unes cultivées, les autres abandonnées à la pâture et couronnées de pins et de bouleaux, mêlaient leurs lignes, jusqu'à l'extrême horizon, où les bois devenaient la forêt. La tiédeur de l'air, en ce mois de septembre, et sa limpidité rappelaient les plus beaux étés qu'eût connus cette campagne heureuse. Le long des pistes, c'était l'heure aussi où les sorbiers sont éclatants.

Le 17, on apprit que les Russes avaient été battus, près du lac de Troky. Peu après, un nombre immense d'hommes, de canons, de caissons, de chariots, d'automobiles, emplirent les rues de la ville, et s'écoulèrent vers l'est. Sur le passage de l'armée, dont les chasseurs de la Garde impériale protégeaient la retraite, il devint à peu près impossible aux habitants de sortir de chez eux. Le flot continua de passer toute la nuit. Ce jour-là même, le grand-duc Nicolas faisait connaître que la ville ne serait pas défendue. Certains de s'emparer d'elle, les ennemis cherchaient seulement à faire taire des batteries établies dans les bois, ou à détruire des villas appartenant à des familles que les espions leur avaient désignées.

Vers le soir, le 17, une jeune femme polonaise, rose et blonde, en costume d'infirmière de la Croix-Rouge, se tenait sur le trottoir de gauche de la perspective Saint-Georges, près du pont qui relie cette grande voie au faubourg de

Zwierzyniec. L'interminable défilé des troupes l'empêchait d'avancer ou de reculer, lorsqu'un officier de la Garde, à cheval, étroitement serré dans cette foule, regardant partout avec des yeux qui ne voient pas, comme il arrive dans l'extrême fatigue, aperçut tout à coup cette amie d'enfance, eut une sorte de frisson, parut s'éveiller en sursaut, et alors il la vit vraiment, et la reconnut. Il fit avancer son cheval en coupant la route aux trois files de fantassins qui le séparaient du trottoir, et ce simple mouvement, brutal et rapide, fit un remous tout autour du cavalier. Des hommes jurèrent, quelqu'un dut heurter le cheval, ou le piquer, car la bête lança deux ruades, et un soldat tomba, qui fut d'abord piétiné, se releva, et continua, en boitant. Le courant se reforma, dans le tapage, dans le roulement des chariots et des caissons ; l'officier s'inclina ; il était blanc de poussière ; des gouttes de sang, tombées d'une balafre à la tempe, avaient coulé sur la joue gauche, et y traçaient un sillon rouge qui se perdait dans le col de l'uniforme.

— C'est vous, Vladimir Domejko ? Quelle rencontre !

Elle riait en disant cela, mais il était facile de voir que son rire triomphait d'une souffrance, celle d'une extrême fatigue, et de l'inquiétude aussi qu'elle avait de se sentir prisonnière de la foule. Montrant d'un geste d'autres officiers qui l'avaient dépassé, le Polonais tendit la main :

— Venez, je ne vous lâche plus, marchez à côté de mon cheval : je vois bien que vous êtes en peine.

— Extrêmement en peine, et même de rentrer à l'hôpital ou chez une amie. Depuis deux heures, je ne puis bouger.

— Vous dînerez avec nous, nous allons à l'hôtel Saint-Georges. Ce sera un repas rapide, et je m'excuse, madame :

l’ennemi est aux portes. J’espère pourtant que ces maudits nous laisseront le temps de nous restaurer et de boire à votre santé.

Heurtés, poussés, entraînés par le flot, le cavalier et la jeune infirmière firent quelques centaines de mètres jusqu’à la longue façade de l’hôtel. Ils formaient une jolie image de guerre antique : le cavalier et sa prisonnière. La marée les portait. Arrivé à la hauteur de l’hôtel, l’officier amena son cheval jusqu’au trottoir, et descendit. D’autres, avant lui, avaient mis pied-à-terre : on eut dit que les officiers de la Garde s’étaient donné là rendez-vous : rendez-vous d’hommes riches et affamés, au milieu d’une armée qui continuait sa retraite.

En un instant, la salle à manger, aux murs lambrissés et décorés de motifs Louis XVI, fut envahie. Des officiers de tout grade, la plupart aussi blancs de poussière que Domejko, l’uniforme gris taché ou entaillé, s’assirent par groupes autour des petites tables, et ils n’étaient pas plutôt entrés que l’orchestre des tziganes, l’orchestre célèbre de l’hôtel Saint-Georges, dont le premier violon pleurait et délirait de même au temps de paix, commença de jouer comme s’il s’était agi, vraiment, d’amuser de jeunes seigneurs en partie de plaisir. Pas un seul jour, l’hôtel n’avait manqué de clients, depuis le commencement de la guerre.

Les maîtres d’hôtel étaient prêts à servir ; il semblait qu’on eût attendu ces convives de la Garde, et peut-être, en effet, quelqu’un avait-il trouvé le moyen d’avertir le patron. L’infirmière en eut le soupçon lorsque, ayant traversé la salle, elle aperçut un homme de moyenne taille, au visage large et rude, aux moustaches roulées, sur le passage duquel les officiers, même dans cette presse et ce désordre, se le-

vaient et s'inclinaient. C'était le commandant militaire de Vilna, le prince D…, Caucasien d'origine, qui venait s'asseoir à la table où la jeune femme avait pris place, et lui disait aussitôt, en français : « Nous sommes trop heureux de vous avoir parmi nous, madame, j'ai donné l'ordre à la musique de jouer, pour que vous n'entendiez pas trop le canon. » Et en effet, si les Allemands avaient jugé bon de ne pas bombarder la ville, ils tiraient sur quelques collines, aux environs. Le bruit d'explosions lointaines se mêlait aux accords des violons. Sur un signe du prince, les musiciens s'arrêtèrent de jouer la valse commencée, et tout le monde se leva. Ils jouèrent l'air caucasien, que bientôt toutes les voix chantèrent avec les instruments ; elles chantaient : « *Allah verdi Gospod sto boï.* » Selon l'usage, le maître d'hôtel chef avait fait distribuer, à quelques-uns des convives, ces grands verres qui tiennent chacun la moitié d'une bouteille de champagne, et qu'il faudrait vider d'un seul trait jusqu'au fond, quand le prince aurait dit : « Je porte la santé du colonel des chasseurs à pied de la Garde, » ou bien : « Je porte la santé de Son Excellence le général Ivanowich. »

Les officiers se rassirent, les conversations devinrent plus bruyantes, on mangea à la hâte le premier service. La nuit était tombée. De temps en temps, un des officiers les plus jeunes sortait de la salle, et allait aux renseignements, sur la perspective Saint-Georges, car on craignait une surprise. Comme il venait de sortir pour la troisième fois, on entendit dehors les cris de la foule. Dans la salle, aucun des convives ne bougea ; quelques-uns seulement, prévoyant ce qui allait arriver, et n'ayant pas dîné à leur faim, rompant avec tout l'usage mondain dont ils étaient fiers, s'emparèrent des morceaux de pain à portée de leur main, et des fruits disposés dans les corbeilles. Le guetteur rouvrit la porte, et, sans souci des grades plus élevés que le sien, cria :

— Tous debout ! l'ennemi entre dans le faubourg de Pohulanka !

Le prince caucasien, sans se hâter, tira son portefeuille, et, supposant bien que personne ne songerait à payer le déjeuner, s'approcha du maître d'hôtel, puis tendit au chef des tziganes trois billets de cent roubles, que celui-ci prit entre deux doigts sans s'arrêter de jouer.

Dans l'avenue, à peine éclairée par quelques lanternes, les officiers de la Garde retrouvèrent leurs chevaux. Le flot des troupes en retraite continuait de passer, débordant la chaussée. Ils s'y mêlèrent et, dans la nuit déjà fraîche, promptement séparés les uns des autres, inconnus parmi les soldats des derniers régiments de la défense, ils montèrent vers la vieille ville, aperçurent, dans l'ombre bleue du ciel, les deux coupoles de la cathédrale, autour desquelles il y avait tant d'étoiles. Bientôt, les collines, les bois, les forêts, séparèrent les armées ennemies. Ce ne fut que bien plus tard que le prince D… et ses camarades apprirent qu'ils avaient été victimes d'un faux bruit, répandu dans une nuit de panique, et que les Allemands n'étaient entrés dans Vilna que le lendemain.

Le matin du 18 septembre, en effet, quand le soleil se leva, tous les soldats, et presque tous les blessés avaient quitté la ville, qui attendait le vainqueur. Il ne restait plus que les Cosaques, postés par trois ou quatre, à l'extrémité des rues par où s'avançaient les Allemands. Penchés sur le cou de leur cheval, le bonnet d'astrakan en avant, dès qu'ils avaient vu, entre les façades peintes du quartier de Pohulanka, les éclaireurs des Germaniques, ils tournaient bride, et, au petit galop, s'engageaient à leur tour dans la longue rue d'Antokol, par où s'étaient retirés les défenseurs de la ville.

À dix heures et demie, un officier prussien, revolver au poing, sanglé dans l'uniforme gris-vert, presque aussi correct de tenue que s'il sortait de sa chambre pour la parade, ouvrait à son tour la porte du restaurant fameux de l'hôtel Saint-Georges. Les domestiques, qui appartenaient à toutes les nationalités, n'avaient pas pris la fuite : ils se tenaient, toujours en habit, derrière les portes entrouvertes des couloirs de service, et l'un d'eux vint immédiatement à l'appel de l'Allemand, qui demandait : « Champagne ! » Mais apercevant, sur les fauteuils, quelques ceinturons, des jumelles, des papiers oubliés par la Garde russe, celui-ci se fit expliquer la raison de ce désordre, fronça les sourcils, et dit :

— Enlevez d'abord, et faites venir le patron.

Quelqu'un accourut, qui se donna pour tel, et causa en allemand avec l'officier. Celui-ci devait connaître à merveille le pays, car il choisit, sans qu'il fût besoin de le conseiller, le lieu, assez éloigné de la ville, où l'état-major de sa division souperait ce soir ; répondit aux objections de l'employé ; déclara qu'il mettrait plusieurs camions automobiles à la disposition des maîtres d'hôtel, qui tous seraient bien traités et bien payés, et répondit enfin :

— Vous dites qu'on tire encore sur la colline où est Ponary ?

— Oui, monsieur le lieutenant.

— Je ferai donner l'ordre à nos batteries de se taire : votre armée n'a plus besoin qu'on accélère sa fuite.

Celui qui parlait ainsi était un Prussien des rives de la Baltique, lieutenant d'infanterie commandant une compagnie. Il était grand, maigre, il avait une figure plate, exsangue, large aux pommettes, le teint jaune, des yeux enfon-

cés, un peu tirés en haut, vers les tempes, si bien que les soldats, saisissant la lointaine ressemblance, l'avaient surnommé « le grand Lapon ». Mais, pour peu qu'on le regardât attentivement, on remarquait l'intelligence, l'extraordinaire énergie de ces yeux gris-bleu, dont les paupières étaient souvent allongées par un tic nerveux. Il s'appelait Otto Gervasius, et c'était bien un des plus rudes jeunes hommes de guerre récemment sortis de l'Académie de Berlin. Nul ne connaissait aussi bien que lui les règlements, les hommes, les chefs, les théories de l'attaque et de la défense par l'infanterie, arme dans laquelle il servait, mais aussi les dernières inventions allemandes concernant l'artillerie ou l'art des fortifications de campagne. Son esprit n'avait point de repos. Il vivait pour la guerre. Gervasius ne s'avouait jamais fatigué. Sa haine de toute la latinité l'aurait rendu célèbre, s'il n'avait eu, d'abord, la réputation d'un officier capable, secret, prêt à tout, sûr d'un grand avenir dans l'armée allemande. Jamais, sauf au combat, on ne le voyait rire. Bien qu'il fût, avec ses camarades, d'une correction scrupuleuse, et qu'il ne refusât point d'assister aux soupers, aux beuveries, aux mascarades, mêmes aux pillages organisés par la jeunesse teutonne, on sentait, à la raideur du personnage, à l'immobilité de ce visage où aucun signe d'intérêt, de plaisir, de colère même ne marquait les mouvements de l'âme obscure, que le lieutenant Gervasius avait de la guerre une autre idée que la plupart des officiers de son régiment, qu'elle était son unique pensée et sa vie. D'ailleurs, il était l'homme dont le vin n'avait jamais raison. Ses défauts, comme ses qualités, le rendant redoutable aux timides, il avait pris un ascendant extraordinaire sur le général von Salzmann, commandant la division, et sur le chef d'État-major von Limbourg, de telle sorte qu'en mainte occasion il avait été chargé de missions de confiance. En ce moment, il remplissait une de ces mis-

sions, en préparant le souper qui devait avoir lieu à huit heures. Le général avait simplement dit : « Nous sommes vainqueurs et fourbus, deux raisons pour que ce soit très bien, vous entendez, Gervasius ? très bien. » Quand il eut donné ses ordres, Gervasius sortit de l'hôtel. La perspective Saint-Georges était encombrée, à présent, de soldats allemands, et de camions de la Croix-Rouge amenant des blessés.

Vers sept heures et demie, dans un parc, au sommet d'une colline, à une dizaine de kilomètres de la capitale, les officiers subalternes, plusieurs officiers supérieurs de l'État-major, les uns venus en automobile, les autres à cheval, se promenaient et causaient en attendant l'arrivée du général. Quelques-uns, malgré l'heure tardive, faisant le tour de la villa de Ponary, allaient contempler le sévère paysage qui s'étend vers le sud-est : une plaine étroite et longue, ayant en son milieu un lac de même forme, qu'enveloppent d'abord des roseaux, puis des prés, puis des forêts d'arbres verts. La lumière du jour, encore vivante dans les hauteurs du ciel, laissait toute leur grandeur aux lignes de la terre, et faisait luire ardemment, comme un saphir entouré de sombres émaux, le lac au-dessus duquel tournaient des bandes d'oiseaux sauvages.

Ponary, construite sous le règne de Sigismond Auguste, était une longue villa, composée d'un corps de logis flanqué de deux ailes, le tout bien abrité sous des toits de tôle peints en vert, et qui débordaient largement les murs. Au cours des temps, elle avait changé plusieurs fois de maître, et cette demeure seigneuriale, autrefois très richement meublée, n'était plus guère, au commencement du XXe siècle, qu'une maison peu entretenue, où subsistaient quelques vestiges de son premier état. De belles tentures du XVIIIe siècle, des por-

traits anciens, des trophées d'armes, pendaient aux murs des pièces de réception, et l'on voyait encore, au deuxième étage, un musée de zoologie, qui rappelait l'époque où M. de Buffon apprenait l'histoire naturelle à toute l'Europe. Les Russes ayant établi une batterie en arrière de Ponary, à contre-pente, la villa s'était trouvée exposée aux ripostes de l'artillerie allemande. Le matin même, elle avait été atteinte par plusieurs projectiles, qui avaient détruit l'aile gauche, et les serres, en arrière. Le reste n'avait été sauvé que par un ordre transmis vers onze heures au commandant de l'artillerie ennemie.

C'est là que Son Excellence le « général-leutnant » von Salzmann avait décidé de dîner, ce soir, avec les officiers de l'État-major de sa division.

Otto Gervasius avait fait dresser la table dans la grande salle de réception, au rez-de-chaussée. Il était là, veillant aux moindres détails, depuis trois heures de l'après-midi, afin que la fête fût digne des personnages invités et de la victoire qu'ils voulaient célébrer. Les quatre fenêtres de cette salle étaient déjà éclairées. Au sommet de la colline boisée, cette aile effondrée d'une maison de plaisance, dont les débris fumaient encore, cette autre aile dans laquelle des soldats et des serviteurs préparaient un banquet, enfin, dehors, sur la pelouse, sur le sable, ces officiers de l'armée victorieuse attendant le chef, formaient un spectacle cruel. Mais les hommes qui le donnaient n'étaient pas de ceux qui songent à la qualité de leur plaisir. Comme l'heure du rendez-vous était venue, ils se réunissaient. Par l'avenue montante, à huit heures précises, ils virent arriver une automobile fermée qui, malgré la pente, allait rapidement. Face à la porte d'entrée, que protégeait une marquise de verre, les officiers, dans le soir tombant, avaient pris l'attitude réglementaire. Son Ex-

cellence descendit de voiture, précédée de son chef d'État-major, et de ses deux officiers d'ordonnance, le lieutenant Gothein et le sous-lieutenant von Barnekow. Le général était un homme de taille moyenne, qui avait des épaules démesurées, d'où sortait, sans soubassement visible, un visage carré, d'un ton rouge uniforme, mais deux fois barré par des poils blancs : en haut, par deux sourcils en buisson, éclatants comme les pinceaux de plumes autour des yeux d'une orfraie, et, en bas, par deux moustaches raides, coupées court. Il avait une voix d'orgue enroué.

— Eh bien, cria-t-il, appétit ?

Il n'y eut point de réponse, mais les têtes s'inclinèrent.

— Est-ce prêt ? reprit-il, où est Gervasius ?

Le commandant de l'infanterie de la division, colonel von Lobwitz, s'avança, et dit :

— Excellence, il est aux cuisines.

— Fort bien.

Le grand chef jeta un coup d'œil sur les avenues, les prairies, les futaies, puis sur le ciel d'une limpidité magnifique, où les premières étoiles s'allumaient aux dernières lueurs du jour.

— Pas mal, dit-il. D'ailleurs, la vue d'une conquête est toujours jolie. Allons à table !

La table était chargée de toute l'argenterie qu'on avait pu découvrir en brisant les portes des buffets et des armoires de la villa : on l'avait chargée de candélabres et de chandeliers enlevés aux salons et aux chambres. Les serres avaient fourni quelques feuillages et des fleurs. Une partie des do-

mestiques du domaine, découverts dans les communs où ils se cachaient, se tenaient derrière les chaises des convives. Plusieurs avaient revêtu la livrée bleue, brodée au col d'un aigle blanc. Des soldats d'infanterie allemande aidaient au service. Les places avaient été distribuées, selon le protocole, par Gervasius qui avait mis le général au bout de la table, au-dessous d'un assez médiocre portrait de Jean Sobieski, qu'enveloppait une auréole de drapeaux de régiments polonais. Cent bougies éclairaient la table, d'autres brûlaient sur les appliques disposées autour de la salle, et leur éclat se reflétait sur les tentures de satin jaune qui couvraient les murailles. Devant chaque convive étaient sept verres de Bohême.

Pendant la première demi-heure, on parla peu, on mangea, et tous ces hommes, en vérité, recrus de fatigue, avaient, pour ne pas se mettre en frais d'esprit, cette excuse qu'ils venaient de se battre quatre jours et trois nuits. Mais quand ils eurent bu le premier verre d'un bordeaux dénoncé par l'ancien sommelier de Ponary, et sorti d'une cachette au fond de la cave, la conversation commença entre voisins, rude et compassée tout d'abord. On racontait les derniers engagements dans les faubourgs, la veille ; comment on avait forcé l'ennemi à rompre, ici, là ; et les exploits des régiments, des camarades. Parfois, relevant un nom qu'un des officiers venait de prononcer, le vieux Salzmann fronçait ses sourcils blancs, et disait : « Pauvre un tel ! Pauvre un tel ! » Sauf lui, les convives parlaient bas. L'habitude de la discipline, le sentiment de la caste, maintenaient les distances. Même les jeunes officiers se tenaient raides, sous l'œil des chefs, et continuaient de passer l'éternel examen. On était encore en service commandé : le chef d'État-major von Limbourg, le colonel von Lobwitz, commandant l'infanterie de la division, le major Kraemer, commandant l'artillerie, les offi-

ciers de moindre importance, le capitaine commandant le quartier général, le très élégant capitaine de cavalerie von Wartenberg, le lieutenant téléphoniste officier de réserve Michaëlis, le médecin divisionnaire Pötschke, le vétérinaire Roth, le lieutenant de réserve Furrer, chargé du service des gaz nocifs, le juge mobilisé devenu conseiller de conseil de guerre, l'officier de gendarmerie, tous, et ceux-là surtout qui affectaient le plus d'aisance et de savoir-vivre, ils étaient commandés, en secret, par le désir de l'avancement.

Vers dix heures et demie seulement, ils commencèrent à perdre la notion du temps, de la guerre, de ce qu'il fallait dire et de ce qu'il ne fallait point dire, et on le vit bien quand le général, dont les yeux étaient devenus tout humides, frappant la table d'un coup de poing qui fit trembler la vaisselle et l'argenterie, cria :

— Belle chose que la guerre, n'est-il pas vrai ?

— Sainte ! répondit le chef d'État-major.

Son adjoint, le capitaine Brücker, qui pensait toujours comme lui, dit vers l'autre bout de la table :

— Non, pas sainte : désirable serait plus juste. Voyez plutôt.

Rouge, les yeux vagues, il leva les bras, et, d'un geste circulaire, désigna les tentures jaunes, le portrait de Sobieski, les drapeaux, les meubles : tout le bien d'autrui.

— Très bien, capitaine Brücker, désirable est le mot. Il faut porter la santé de Brücker…

En parlant, le général heurtait l'un après l'autre, de la lame de son couteau, les sept verres de Bohême rangés devant lui, et qui rendirent un son différent.

— Écoutez, garçons ; ils se plaignent ! Donnez encore du vin à ces héros allemands. Il y en a dans les caves. Il faut qu'il y en ait ! Sans cela, j'enverrai moi-même, pour vous faire marcher, le lieutenant Gervasius, qui n'est pas tendre.

— Excellence, vous dites bien, répondirent les haut gradés.

Le lieutenant, seul en pleine possession de soi-même parmi les convives, ne parut aucunement ému d'entendre prononcer son nom, et continua de s'entretenir à voix basse avec un des soldats qui faisaient le service.

— Ah çà, vous ne répondez pas ?

Les conversations bruyantes cessèrent. Le lieutenant, raide, impassible de visage, répondit, d'une voix posée et nette, qui, dans cette salle encore vibrante de l'épais parler des langues avinées, produisit un effet extraordinaire :

— Je viens d'être averti, Excellence, que l'un de mes sous-officiers demande à me parler. Voilà tout. Je demandais si c'est pour affaire urgente et grave.

— Vous êtes trop bête, Gervasius. Mais faites-le entrer ! Vous n'allez pas, je suppose, quitter la table pour un sous-officier ?

— C'est bien, Excellence.

L'attention était maintenant portée vers le fond de la salle, vers la porte, derrière Gervasius, par où allaient et venaient les gens de service. Un sous-officier souleva la portière, et pénétra dans la salle. Il était rose de visage, très blond, ébloui par tant de lumière, et, après avoir un instant cherché, du regard, autour de la table, s'avança vers le lieutenant qui s'était détourné.

— Un Alsacien ! dit à haute voix le lieutenant Brücker. Je n'aime pas à voir ces gens-là dans une fête.

L'officier d'ordonnance, Gothein, appuya sur l'injure.

— Je ne les aime pas plus dans le combat, dit-il ; ils ne sont pas sûrs.

L'antienne fut reprise par plusieurs qui, se penchant vers le voisin, et s'imaginant qu'ils ne seraient entendus que de lui, mais incapables de gouverner leur gosier et de mesurer leur voix, dirent, les uns riant d'un gros rire, les autres en serrant les dents :

— Race allemande inférieure.

— Inassimilée.

— Pis que cela : indigne de notre grande Allemagne, et de l'honneur que nous lui avons fait, en l'acceptant parmi nous !

— Oh ! Mon cher, acceptée ! Nous l'avons contrainte, et nous ferons bien de continuer à contraindre ce peuple, qui n'a pas encore compris, non, pas compris…

Cependant, la plupart écoutaient, l'oreille tendue, ce qu'allait dire le sous-officier.

— Excellence, voici le sous-officier Ehrsam, de la réserve, fabricant à Masmunter, et qui sera bientôt, je crois, Fähnrich.

Joseph Ehrsam ne broncha pas, il rougit encore.

— Sous-officier Ehrsam, reprit tout haut le lieutenant, vous dites que la compagnie a découvert et cerné un officier et trente soldats russes, cachés dans la maison d'un boulan-

ger, et que le sous-lieutenant von Plau ne sait que faire d'eux ? C'est bien cela ?

— Oui, monsieur le lieutenant.

— Parce que la prison est pleine, les écoles sont pleines, les églises aussi ?…

— Eh ! mais, interrompit le général, il y a des prés, ce me semble, aux environs ?

Il fit le geste d'épauler, et les rires emplirent la salle. Quelques domestiques en livrée, de ceux qui servaient l'ancien maître, riaient aussi derrière la serviette.

Gervasius ne riait pas. Il se sentait jugé secrètement et avec honneur par ceux qui l'entouraient.

— Dites-moi, ils ont été fouillés et désarmés ?

— Par moi-même, monsieur le lieutenant.

— Vous avez bien une pièce de cinq mètres sur quatre, dans votre boulangerie ?

— Oui, la chambre, en arrière de la salle de vente.

— Bouclez-y vos trente hommes.

— Et l'officier ?

— Sera gardé à vue, à côté. Et qu'on m'attende ! Retournez à la ville.

— Pas encore ! dit le général.

Il avait entendu les mots de défiance et de menace adressés par ses officiers aux Alsaciens-Lorrains, et, le vin aidant, l'idée lui était venue de donner une leçon de patrio-

tisme à cet Allemand de seconde classe, à ce « Wacke » comme il aimait à répéter, que le hasard lui envoyait en un moment de victoire. Dans son cerveau, où vivaient étiquetées, comme dans un magasin d'habillement, à côté des principes de l'académie de guerre, un certain nombre de formules prétentieuses, en l'honneur de la patrie, le projet, pour être bien établi, exigea un délai de quelques secondes. Le silence était complet. Les domestiques ne marchaient qu'en glissant le pas. L'Excellence avait le regard fixe.

Il eut soin de laisser encore un moment d'attente.

— Gloire à l'Allemagne ! dit-il d'une voix forte. Cette pensée est de notre Tannenberg : « Le peuple allemand a toujours raison, parce qu'il est le peuple allemand, et qu'il compte quatre-vingt millions de sujets. »

Des murmures d'approbation s'élevèrent autour de la table. Ils se firent plus bruyants qu'il n'eût convenu, à l'extrémité où se trouvaient, près de Gervasius, les officiers les plus jeunes. L'officier de gendarmerie, un peu plus excité que les autres, cria :

— Hoch ! pour Son Excellence le général von Salzmann ! Tannenberg a dit vrai !

Le commandant de l'artillerie, major Kraemer, eut l'audace d'imiter le grand chef. On le vit appuyer les deux mains sur la table, se soulever d'un demi-pied, et dire avec solennité :

— « L'Allemagne est l'avenir du genre humain. » Cela est de monsieur Lehmann.

Le général ayant toléré cette réplique, le chef d'État-major dit à son tour, se renversant sur le dossier de sa chaise :

— « Un seul de nos guerriers allemands, comme il en tombe malheureusement un grand nombre à cette heure, a une valeur intellectuelle et morale supérieure à celle de centaines de ces hommes grossiers et primitifs que l'Angleterre, la France et la Russie nous opposent. »

— Moi, dit d'une voix aiguë le lieutenant de réserve Michaëlis, ingénieur fort diplômé « akademisch gebildet », moi, je citerai notre Kaiser.

À ce mot, ils se levèrent tous, quelques-uns avec difficulté, ne sachant trop si c'était une obligation, mais pour imiter le général qui s'était levé, le premier, au nom de l'Empereur. Quelques-uns regardaient Michaëlis de travers, parce que celui-ci avait eu l'idée heureuse, la grande idée.

— Qu'a-t-il dit, notre Kaiser ? car enfin, il a parlé plusieurs fois ! demanda le colonel von Lobwitz, qui ne manquait pas d'une certaine causticité. Mais à le voir, raide, sérieux, le regard droit devant lui, tous furent convaincus que le respect et la curiosité seuls avaient dicté la demande. Et le jeune Michaëlis, rassuré, prononça, en accompagnant la phrase d'un geste de la main gauche :

— « Un art qui dépasse les limites et les lois que je lui ai fixées n'est plus un art. »

— Comme c'est vrai, comme c'est beau ! Hoch ! répondirent quelques-uns des convives.

Tous se rassirent avec dignité, et on entendit le lieutenant Gothein marteler cette noble pensée de H. S. Chamberlain, l'homme passé à l'Allemagne :

— « L'armée allemande, dans laquelle j'englobe, naturellement, la marine, est, à cette heure, la plus importante institution d'éducation morale qu'il y ait dans de monde. »

Von Salzmann reprit :

— Voilà ce que j'appelle un corps d'officiers ! Tous, ici, nous comprenons que l'Allemand est roi parmi les peuples, et que tous les autres, tous ceux qui ne sont pas de la race pure, sont faits pour l'admirer et le servir.

— C'est un peu la formule du catéchisme expliquant les devoirs envers Dieu, murmura Michaëlis, dans un coin. Seulement, on ajoute « pour l'aimer », et ça, nous ne le disons pas.

La face carrée de l'Excellence s'était empourprée. Sans entendre la réflexion du lieutenant téléphoniste, il leva au plafond ses yeux durs, et essaya de rire, personne n'a jamais su pourquoi. Puis, comme rappelé aux réalités de la vie, il regarda, l'un après l'autre, tous les convives rangés autour de la table. On attendait les paroles qu'il allait prononcer. Il dit :

— Je veux encore boire un coup de Kaisersekt.

Le sous-officier qui commandait le service se pencha.

— Il est prêt, Excellence, il est prêt.

Dix domestiques entrèrent aussitôt, portant les bouteilles de champagne, venues d'Allemagne dans les fourgons de l'armée. Personne ne faisait attention à Joseph Ehrsam,

qui, à trois pas derrière les convives, écoutait sans bouger, n'ayant pas quitté la position du garde à vous. Gervasius finit par se souvenir de la présence du sous-officier.

— C'est bien, retirez-vous, et, comme je l'ai dit, attendez-moi.

— À quelle heure dois-je attendre monsieur le lieutenant ?

— Un peu avant le jour.

Désormais, il n'y eut plus de retenue dans la beuverie, dans les propos, dans le tapage. Ces hommes, gorgés de vin et de mangeaille, échangèrent des propos vagues, se répandirent en menaces ou en attendrissements stupides. Les tostes se succédaient, de convive à convive, imprévus, tout en gestes, selon l'usage. Le sous-officier commandant les maîtres d'hôtel, chargé du message par un des officiers présents, faisait le tour de la table, s'inclinait, et murmurait à l'oreille d'un autre officier : « Monsieur le Capitaine Brücker, monsieur le Rittmeister von Wartenberg boit à votre santé ; » ou bien : « Monsieur le médecin divisionnaire Pötschke, monsieur le vétérinaire divisionnaire Roth boit à votre santé. » Aussitôt, comme s'il répondait à un défi, et le plus promptement possible, le capitaine Brücker ou le médecin Pötschke se levait, se mettait au garde à vous, se tournait vers le camarade qu'on venait de lui nommer, présentait de loin son verre plein, buvait, présentait encore le verre vide, et se rasseyait.

Douze fois, ce rite allemand fut suivi. Alors, le lieutenant Gothein, acclamé, proposa de fabriquer lui-même, pour terminer un si bon souper, une « bowle » comme jamais les plus grands restaurants de Berlin n'en auraient servi à leurs

clients. Un vaste bol à punch en argent fut apporté et posé devant lui, ainsi que plusieurs bouteilles de formes différentes, un grand pichet plein d'un liquide très pâle et mousseux, de la glace en morceaux, un sucrier et deux ananas juteux, roux, d'un parfum violent, qui venaient d'être cueillis dans les serres effondrées de Ponary.

— Je commence par vous annoncer que, grâce à la haute intervention de Son Excellence, un baril de bière blanche nous a été envoyé de Berlin.

— Hoch ! pour Son Excellence ! Hoch ! pour la bière blanche !

— Je fais d'abord le lit de la bowle, reprit l'officier d'ordonnance.

Disant cela, il taillait l'ananas, avec une adresse extrême, enlevant le noyau, plus dur, et ne laissant guère que les alvéoles gonflées, dont il faisait encore, d'un coup de lame, tomber l'écaille. Sur le lit d'ananas, il versa une livre de sucre en poudre, puis la bière blanche, deux bouteilles de champagne, une bouteille de sirop de framboise, une bouteille de cognac, et, dans ce bain d'une affreuse couleur, fit nager les morceaux de glace très pure de la Vilia. La bowle était faite. On la laissait froidir. Les yeux ronds, les yeux petits et durs, les yeux sournois, entre des paupières appesanties, les yeux en diagonale relevés vers les tempes, tous les yeux la convoitaient. Dans cette concupiscence et cette admiration, l'idée de la supériorité allemande était encore présente. Quelle autre armée eût fabriqué une bowle pareille, à pareille distance de la capitale ? Quelle autre intendance, inspirée par le génie de la race, eût acheté ainsi la bière préférée, pour l'expédier avec les canons et la mauvaise farine ? Quel autre chef, sinon un Allemand authentique, se fût pré-

occupé, le matin même de l'entrée dans une ville conquise, d'employer tant de soldats pour préparer le souper, au loin, sur les collines, et quel autre eût trouvé aussi ingénieusement, et forcé plus résolument les cachettes murées par les maîtres en fuite d'un domaine bien pourvu ?

Les parfaits guerriers Allemands, dans la fumée des vins, bénissaient l'Allemagne pour le breuvage nouveau.

On servit, avec une cuiller à punch, et ils buvaient, les uns penchés sur leur verre et humant la bowle, à petites gorgées, les autres renversant la tête en arrière et avalant d'un trait le mélange dont les divers éléments, juxtaposés plutôt que fondus, irritaient et caressaient alternativement leur palais. Seul, Otto Gervasius, toujours droit sur sa chaise, buvait sans hâte et sans plaisir apparent, et continuait de parler à un voisin, qui n'écoutait plus, d'une manœuvre qu'on avait faite, devant la très forte position d'Ovile. Il ne tarda pas à se taire, et, tandis que les convives, ayant reçu, comme ils disaient, le « coup de massue », riaient, s'interpellaient de nouveau, ou commençaient à s'assoupir, ou se levaient, titubants, il considérait, avec le plus parfait mépris, ces hommes vaincus par le vin, l'eau-de-vie, la chaleur et l'orgueil.

À onze heures et demie, sans un mot d'adieu, le général von Salzmann se retira pesamment, suivi de ses deux officiers d'ordonnance et du chef d'État-major. Gervasius le rejoignit à la porte de la salle, lui demanda des ordres, fut peut-être compris, reçut, pour réponse, un grognement affirmatif, et revint s'asseoir un peu à l'écart. Les autres officiers étaient demeurés à table. Vers minuit, trois d'entre eux, les plus élevés en grade, dormaient, les coudes abattus sur la nappe ; un autre, plus jeune, la tête appuyée sur le dossier de sa chaise et la bouche ouverte, ronflait. Deux lieutenants, qui étaient

sortis depuis une demi-heure, réapparaissaient dans l'ouverture de la porte d'entrée, poussant par les épaules deux filles de service qu'ils avaient dénichées dans quelque coin du château. Sauvages et amusées, résistant et riant, elles étaient à demi enveloppées dans les plis retombants de la portière d'étoffe verte, et leurs yeux effarés, illuminés jusqu'au fond par la lueur des bougies, brillaient comme ceux de deux jeunes loups passant.

Gervasius jugea le moment venu de terminer la fête, car il avait mieux à faire qu'à regarder ses camarades rouler sous la table, se prendre de querelle ou courir dans le domaine après les servantes. Il se leva, et dit :

— Son Excellence commande que les officiers se retirent. Les automobiles sont avancées.

C'était vrai ; des automobiles étaient rangées devant la villa. Les domestiques, aidés par les chauffeurs, emportèrent quelques officiers qui avaient entièrement perdu conscience.

Lorsque le lieutenant eut vu disparaître, au tournant de l'avenue, la dernière automobile, il revint dans la salle en grommelant :

— C'est dégoûtant : ils se saoulent pour peu de chose ! Sans moi, qui est-ce qui ferait le nécessaire ?

Il était redevenu, en un instant, le maître impérieux et terrible qui ne prodiguait pas les mots, mais, quand il les avait dits, n'en retirait jamais aucun.

Les serviteurs étaient à table, à leur tour, dans la vaste cuisine. Il les rappela.

— Enlevez l'aigle blanc ! À présent, c'est l'aigle noir qui commande ! Plus de livrée ! Tout le monde en tenue de tra-

vail ! Dans deux heures, il faut que la villa soit déménagée. Toi, vieux Piotr Burlingis, tu indiqueras les dernières cachettes, et tu livreras les clefs : ou bien, tu m'entends ?…

La mimique était expressive, et le vieux cocher n'eut pas de peine à comprendre qu'il serait fusillé. Il fut digne, ne répondit rien, et se mit au travail en essuyant deux larmes au coin de ses yeux. C'était le dernier acte imprévu de trente années de bon temps et de paternel coulage, qu'il avait vécues à Ponary. Dans la salle des fêtes, on apporta toutes les caisses trouvées dans les greniers et les caves. Au moment où les travailleurs commençaient d'empiler sur le parquet, autour de la table, pêle-mêle, l'argenterie, des panneaux de tapisserie, des candélabres, du linge damassé, des sacs de blé et d'avoine, des pièces de drap du pays, des caisses de bouteilles de vin, et, dans un panier de rotin, quelques vases de porcelaine du Japon, des miniatures, un jeu d'échecs en or ciselé, don d'un roi de Pologne au grand-père du maître du domaine, les serviteurs, surpris, virent entrer un détachement de soldats d'infanterie, conduit par un Feldwebel.

Tout avait été prévu. Ébaubis, ricanant, silencieux parce qu'ils avaient aperçu Gervasius, les soldats enlevèrent les caisses, et les portèrent jusqu'aux camions automobiles que le lieutenant avait commandés pour une heure du matin. Les habitants de la plaine qui regardèrent, cette nuit-là, dans la direction de la villa, durent être surpris de voir tant de fenêtres illuminées. On fouillait de la cave au grenier. Une méthode savante conduisait la bande des pillards à tous les étages et dans les combles même, à cause des trésors que Gervasius espérait toujours y trouver, et qu'il n'y trouvait point. L'homme à la figure de Lapon exultait. C'était là son orgie, à lui : il amassait le butin, sans profit personnel, sans même une parfaite connaissance de la valeur des objets qu'il

pillait : mais la pensée de la plus grande Allemagne était dans son esprit, et c'était à elle que, silencieusement, il faisait l'offrande de chaque pièce de ce trésor de guerre. « À toi, Germanie, le linge damassé, d'une finesse exceptionnelle, orgueil de ces seigneurs polonais ; à toi les pièces de drap conservées dans les armoires, dont la domestique de confiance, la « ô maîtresse ! » avait la gestion et la garde ; à toi les barils d'eau-de-vie, les jambons fumés, les sacs d'avoine et d'oignons, et tout le reste, tout ce qui mit en sueur les soixante hommes de corvée ! »

Un peu avant trois heures du matin, – déjà on devinait un reflet rose, dans la nuit, tout au ras de l'horizon, du côté de l'est, – le lieutenant Gervasius, que six hommes en armes accompagnaient, descendit dans l'avenue, jusqu'à un groupe de hêtres centenaires, sous lesquels la nuit était deux fois sombre.

— Par ici, monsieur le lieutenant,… à la lisière ;… tenez, voici le bouton d'appel, et l'écouteur.

Un caporal téléphoniste avait, dans les branches basses d'un des hêtres, retrouvé le fil qu'il avait posé quelques heures plus tôt. Gervasius appela, puis demanda :

— Donnez-moi l'observatoire F.

— Vous l'avez.

— Premier lieutenant Gervasius, d'ordre de Son Excellence le général von Salzmann. Dans dix minutes, envoyez rafale d'obus, dont quelques-uns incendiaires, sur la villa de Ponary.

— Compris, monsieur le lieutenant.

Les automobiles, chargées du butin enlevé du château, n'étaient pas encore au bas de la colline, et la première seulement commençait à s'engager dans la plaine, quand une canonnade furieuse et courte ébranla la forêt, puis, par ondes rapides, les collines voisines, jusqu'à Vilna. Le sommet où était bâtie la villa apparut entier dans l'éclat fulgurant des explosions, les bois, les pelouses, les murs blancs, les toits ; puis, on ne vit plus que des fragments de muraille, inégaux, sans plus aucune forme d'habitation humaine, et qui s'écroulaient parmi des tourbillons de flammes, de poussière et de fumée.

On ne sait pas si les serviteurs du château, et tout le menu peuple disséminé dans les communs du domaine avaient été prévenus.

Le lundi 20 septembre, les rapports adressés par les chefs des différentes unités occupant Vilna et les environs pouvaient dire, avec vérité : « Toute résistance a cessé, les magasins sont ouverts, les troupes se reposent. » Les soldats avaient reçu la permission de franchir les postes gardant les faubourgs de la ville, à condition de ne pas s'éloigner de plus de quatre kilomètres. Aussi, le dimanche suivant, dans un bois de sapins et d'érables, descendant vers la rivière, et d'où l'on pouvait apercevoir, au loin, les ruines noircies de Ponary, une trentaine de soldats d'infanterie allemande étaient réunis, assis sur la mousse épaisse. Contrairement à ce qui se passe d'habitude, quand de jeunes hommes sont ainsi libérés de la discipline militaire, on n'entendait aucun cri, ni même aucune parole prononcée à voix haute ; cependant ils causaient avec animation, en jouant aux cartes, par petits groupes de quatre. Ils semblaient beaucoup plus attentifs à la

conversation qu'à la partie qu'ils jouaient. Si quelqu'un avait pu, sans être vu, se glisser parmi eux, il aurait tout de suite observé qu'ils parlaient le dialecte alsacien ; toutes les figures étaient alsaciennes, et une certaine exubérance de geste et de parole eût d'ailleurs décelé l'origine commune, l'origine celte de ces jeunes gens rassemblés dans cette futaie lithuanienne, au cours de la guerre la plus extraordinaire que le monde ait vue. Fréquemment, l'un ou l'autre regardait avec attention les sentiers par où quelque témoin pouvait venir. Dans le groupe central, le sous-officier Joseph Ehrsam était celui qu'on écoutait le plus volontiers, et auquel on faisait des objections. Il était debout, et souvent il observait aussi, entre les arbres, les profondeurs du bois, ou la route, en bas, au bord de la Vilia.

— Enfin, disait l'un des hommes les plus jeunes, vous êtes sûr que nous ne resterons pas ici ?

— Sûr. Je ne peux pas vous dire comment je le sais, mais je le sais. J'ignore à quelle partie du front occidental nous sommes destinés, mais il n'y a pas à dire : on va nous faire nous battre contre les Français et les Anglais.

— Moi, fit un des joueurs, déjà grisonnant aux tempes, me battre contre des Anglais, cela me sera égal, mais contre ceux de l'ancien pays, non, je ne le ferai pas.

Le premier qui lui répondit n'avait pas plus de vingt ans, il était petit, sec, tout brun, ardent comme un Français.

— Moi non plus !

— Moi non plus !

— Moi non plus !

Ils se rapprochaient les uns des autres, et ne formaient plus qu'une grappe, en vérité, sur la mousse en pente, et, comme ils ne jouaient pas de bon cœur, mais seulement pour se donner contenance et tromper les espions, plusieurs oubliaient de tenir les cartes en main, et ils les laissaient tomber. Les yeux, les jeunes visages décidés de ces gars d'Alsace étaient tournés maintenant vers Ehrsam, qui était au guet, appuyé contre le tronc d'un sapin. Leur haine de l'Allemagne se trouva déchaînée, tout à coup, parce que celui qui avait parlé le premier de tous, le plus âgé, un gros tisseur de Mulhouse, qui riait toujours, frappa de la paume le tronc d'un arbre, et dit :

— J'ai reçu des lettres de chez moi ; ce sont des tyrans, ces Schwobs : ils condamnent les nôtres à la prison, à pire encore, parce que leurs belles manières ne nous ont pas séduits !

On vit alors que sa plaisante figure était devenue mauvaise. Et aussitôt des ripostes lui vinrent ; des mains se levaient, pour applaudir discrètement ; le murmure des voix montait entre les arbres.

— Moi aussi, j'ai reçu des lettres. Sais-tu que Lucien Guismann, le maître tailleur de Strasbourg, pour avoir ôté son chapeau sur le passage d'un convoi de prisonniers français, a été puni de six semaines de prison ? Le juge a eu l'audace de mettre dans le jugement : « Tenant compte de son grand âge ! »

— Le grand âge ! ah ! ils en tiennent compte ! Le pasteur Gérold, de Strasbourg, a fait un mois de prison pour avoir donné de l'argent à des blessés français, et de même l'abbé Kaspar, de Netzwiller, et l'instituteur de Soufflenheim, qui

avait fait crier : « Hoch ! » à ses écoliers, en l'honneur de l'armée française.

— Quinze mois à un artiste de Colmar, Michel Sittler. Devinez pourquoi ? Pour avoir fabriqué des statuettes de Napoléon Ier.

— Ils se rappellent Iéna.

— Et le reste, mon vieux ! Moi, j'en connais aussi, des victimes de leurs conseils de guerre. Pour avoir propagé, en Alsace, un journal français, cinq mille marks d'amende, et six mois de prison à madame Malmonte, de Novéant ; un an de prison à cinq petits gars de mon village, Crovisier, Caquelin, Chiavazzo, Couedera, Poirot, qui sont de Rothan, et qui, entendant les soldats allemands chanter le *Deutschland über alles*, entrèrent dans l'auberge, et entonnèrent en chœur *la Marseillaise !* Pour avoir « favorisé les blessés français au préjudice des blessés allemands », cinq ans de travaux forcés à la sœur Valentine, de Riedisheim, qui n'avait rien fait du tout, si ce n'est se déclarer Française, devant ceux qu'elle soignait. Je pourrais citer vingt autres condamnations, contre des aubergistes, des laboureurs, des serruriers, des maçons…

— Je te crois ! ils ont déjà, leurs conseils de guerre, distribué trois mille années de prison, en Alsace !

— Mais le plus beau de leurs jugements, c'est celui qu'ils ont prononcé contre deux jeunes filles, Jeanne Gros et Eugénie Proly, en juillet dernier.

— Ah ! ah ! dis-nous cela ?

— Elles avaient, à Colmar, envoyé des baisers à des prisonniers de France, qui passaient dans les rues. Les Schwobs

les ont condamnées chacune à un mois de prison, « pour approche illicite de l'ennemi ».

Les rires duraient encore, lorsque Joseph, d'un geste, rappela ses camarades à la prudence, et dit :

— La réunion d'aujourd'hui est faite pour décider la conduite à tenir, quand nous irons sur le front ouest.

— Qu'ils mettent donc en ligne un corps d'armée tout entier composé d'Alsaciens, reprit un jeune, et ils verront une chose qu'ils n'ont pas encore vue…

— Ils ont eu soin, jusqu'à présent, de nous envoyer contre les Russes : ils se méfient.

— Quand je pense, dit un autre, que j'ai attendu les Français à Masevaux, jusqu'à huit heures, le 7 août 1914, et que le train est parti, et que, s'ils étaient arrivés seulement deux heures plus tôt, mes enfants, nous serions tous du côté où nous avons le cœur !

Un autre fredonna :

— « *Quand ce temps-là sera venu,*

Je ne sais pas si les sapins auront de la neige

Ou si la framboise sera mûre… »

— Ne chante pas ! dit Ehrsam. Tais-toi ! Nous sommes déjà trop suspects, réunis ainsi dans un bois, entre Alsaciens. Non, voici ce qu'il y a de sûr : nous irons en France, et nous ne pouvons pas tuer des Français.

Des voix, tout autour de lui, répétèrent :

— Nous ne pouvons pas !

— Alors, que faire ?

— Ce que d'autres ont fait déjà : quand nous serons en ligne, nous tirerons trop haut, toujours.

— Il ne faudrait tout de même pas mettre la hausse quand les autres ne la mettent pas ?

— Sans doute, mais on vise au-dessus du but, et le plomb passe dans l'air…

Il allait ajouter d'autres mots, mais ayant regardé du côté de la rivière, à droite et en bas, il prit par le bras un de ses camarades qu'il força de se lever, et dit aux autres :

— Remuez un peu, vous tous ; faites semblant de jouer : nous sommes vus !

Aussitôt, il sortit du groupe, et commença de se promener de long en large, entre les arbres, causant avec le compagnon auquel il donnait le bras ; plusieurs autres s'égaillèrent dans le bois, et se mirent à jeter des pierres dans les sapins, comme s'ils poursuivaient des écureuils, et à couper des baguettes ; d'autres levèrent en l'air deux doigts qui tenaient des cartes ; trois ou quatre s'étendirent sur le dos, et firent semblant de dormir. Il ne se passa pas trois minutes avant que n'apparût, montant la pente, un officier qui avait une badine à la main. Il marchait vite, et comme si le terrain n'eût point été en pente. Il ne regardait pas du côté des Alsaciens, mais il venait droit vers eux. Ehrsam l'avait reconnu à la taille, à l'allure décidée, à la peur instinctive peut-être qu'il avait ressentie, dès qu'il avait aperçu la silhouette de l'officier, là-bas, très loin, le long de la Vilia.

Ce fut lui, comme il revenait sur ses pas, du côté où la mousse était foulée, qu'interpella Gervasius, et vraiment le

lieutenant était de belle humeur, comme le temps : il y avait une sorte de contentement sur le visage jaune, aux traits tirés, de celui que les soldats observaient en cachette, inquiets pour Ehrsam.

— Bonne promenade, Ehrsam, hein, qu'en dites-vous ? On ne pourra pas dire que vos chefs ne sont pas soigneux de la santé de leurs hommes ? Vous n'avez pas rencontré de cosaques, je suppose ?

L'air de satisfaction qu'Ehrsam avait remarqué s'était déjà effacé. Hautain et secret comme il l'était presque toujours, le menton levé, les paupières à demi baissées, l'officier examina et compta les hommes disséminés dans le bois, puis, brusquement, faisant signe au sous-officier de le suivre :

— Venez par ici !

Ils descendirent jusque dans les prés bordant la rivière, et prirent le chemin de Vilna.

— Si je n'étais pas aussi sûr que je le suis de vous, Ehrsam, je m'étonnerais de cette réunion dans les bois, entre Alsaciens. Car j'ai compté, je sais tous les noms : il n'y a pas un Allemand, là-haut.

Joseph Ehrsam avait un don de dissimulation que ne possédait à aucun degré son frère Pierre. Grâce à cela, il s'était tiré de plusieurs fâcheuses affaires, dans cette année passée parmi des soldats allemands. Il fit celui qui ne comprend pas, et se mit à rire, en regardant devant lui les toits et les clochers de la ville.

— Ah ! monsieur le lieutenant, ce sont de vrais enfants : ils aiment à se promener en bandes, à jouer, et à parler ou à

chanter dans notre dialecte, qui n'est point, assurément, le chef-d'œuvre de l'élégance allemande, mais qui leur fait du bien en passant dans leur gosier, comme un bon verre de bière, vous savez, de cette bière blanche qui gratte la gorge… Je crois que, précisément, messieurs les officiers en buvaient l'autre soir ?

— Oui, oui, dit Gervasius, ce sont des souvenirs effacés : le canon les a effacés. Mais vous n'avez pas très bien saisi, Ehrsam, ma pensée. Je voulais dire qu'un autre que moi, bien entendu, qui vous connais, aurait pu se demander si, étant donné le caractère particulariste et la mauvaise tête de vos compatriotes, ils ne tramaient pas quelque complot. Cela s'est vu : j'ai entendu raconter que plusieurs généraux avaient déjà rédigé des ordres sévères à ce sujet, et prescrit de faire toujours accompagner le soldat alsacien en mission par un soldat allemand, de race authentique.

— Mais, monsieur le lieutenant, l'Allemagne nous a toujours considérés comme étant de race authentique, puisqu'elle nous a réclamés comme Allemands, en 1871.

— Sans doute : je veux dire comme des hommes d'une race entièrement loyale… Enfin, que faisiez-vous ? car je vous ai vus en cercle, puis vous avez fait lever votre voisin, et tous les autres se sont écartés.

— Pauvres enfants, je leur ai dit : « Bonsoir, enfants ! » Quelques-uns ne m'ont pas entendu, ils dormaient, comme vous avez pu le voir, monsieur le lieutenant, puisqu'ils ne se sont pas réveillés. Toutes ces victoires les ont fatigués.

— Elles n'ont peut-être pas enlevé cet esprit frondeur que tous les bons offices de l'Allemagne n'ont pas encore pu corriger, et je me disais que trente Alsaciens ensemble, –

avec vous, trente et un, – pouvaient bien ne pas former un concert pour chanter les louanges de la patrie allemande. Ai-je tort ?

Ehrsam, entièrement maître de lui-même, tourna la tête, et le soldat et le chef se regardèrent au fond des yeux. Gervasius, abandonnant toute feinte, avait repris cette physionomie menaçante, cette manière d'interroger avec précision, de presser du regard et d'inquiéter l'adversaire, qui lui valait d'être si redouté des hommes et de ses camarades eux-mêmes. Il fouetta l'air trois fois, de la badine qu'il tenait à la main, et, tout en marchant, et sans quitter des yeux Joseph Ehrsam qui soutenait bien l'épreuve, il reprit :

— Je m'entends à corriger les traîtres, vous ne l'ignorez pas, et, s'il y en avait jamais, dans la compagnie que j'ai l'honneur d'avoir sous mes ordres, les choses seraient vite réglées, Ehrsam, et durement.

L'Alsacien répondit, en regardant de nouveau la ville, et du ton le plus tranquille :

— Vous devez bien penser, monsieur le lieutenant, que, du moment que j'étais là, moi sous-officier, rien ne pouvait se passer que de normal et de licite.

Gervasius leva les épaules, dépité évidemment de trouver chez Ehrsam un esprit plus souple que le sien.

— Je préfère, en tout cas, les promenades où tous les éléments de la grande Allemagne sont représentés, et je vous le dis une fois pour toutes. Ce m'est une occasion de vous répéter, Ehrsam, que vous devez donner une preuve de ce loyalisme dont aucun de mes camarades ne doute, pas plus que moi, mais qui vaudra encore mieux quand il aura été solennellement affirmé.

— Que voulez-vous dire, monsieur le lieutenant ?

Gervasius s'arrêta.

— Mais que vous devez devenir officier ! Jusqu'à présent, vous avez refusé. Il en meurt beaucoup, des officiers, et, pour les remplacer, les hommes comme vous, d'éducation supérieure, riches, habitués à conduire les hommes dans l'industrie, sont tout désignés.

Avec un geste évasif de la main, l'Alsacien répondit :

— Je suis sans ambition.

— Il ne s'agit pas d'ambition, il s'agit de devoir. Vous avez fait votre volontariat. Vous êtes de bonne famille. Vous vous devez, et vous nous devez de devenir officier. Ce serait plus agréable pour vous.

— En effet.

— Les fréquentations vous conviendraient mieux que celles que vous avez tous les jours.

— Que voulez-vous, monsieur le lieutenant, nous autres, en Alsace, nous sommes un petit monde content de peu.

Gervasius, une fois encore, essaya de voir, en le regardant dans les yeux, si Joseph Ehrsam ne parlait point ironiquement. Il avait un léger doute. Mais les yeux ternes de l'Alsacien n'exprimaient que l'attention déférente, sans un éclair, sans une ombre de pensée. Le lieutenant, avant de finir l'épreuve et de reprendre la marche, fronça les sourcils, tordit cette bouche molle, épaisse, ridée, au-dessus de laquelle quelques poils de félin se hérissaient.

— Inutile de finasser. Je veux que vous soyez officier au service de l'Empereur.

— Soit, je le serai.

— Ah ! voilà qui me plaît. Je suis enchanté, Ehrsam, vraiment enchanté. Je vais répéter votre promesse à mes camarades, et nous vous aiderons à devenir l'un des nôtres. Je pensais bien qu'un jour ou l'autre, votre obstination cesserait.

Une automobile arrivait à toute vitesse. Gervasius ne voulant pas qu'un officier supérieur, peut-être un officier général, le rencontrât en conversation familière avec un simple sous-officier, fit quelques pas en avant, salua quand passa l'automobile, puis attendit que Joseph l'eût rejoint. Il fit cela comme une chose toute naturelle, qu'il n'avait point à expliquer.

— Nous allons, reprit-il, revenir à l'occident avec la division, mais nous ne serons pas envoyés au front avant quelques semaines, je le présume. Vous aurez le temps de suivre des cours ; nous vous enverrons à Hanovre, et vous deviendrez « Fähnrich ».

La promenade continua peu de temps. Avant d'arriver aux faubourgs, l'officier prétexta une visite de poste à faire dans la campagne voisine, et prit un chemin de traverse. En partant, et pour la première fois de sa vie, il tendit la main à l'Alsacien.

« Quelle sorte de piège m'a-t-il tendu ? songea celui-ci, dès qu'il se trouva seul, à l'entrée de la rue d'Antokol. Aspirant ou sous-lieutenant, je serai plus près de lui, soumis à une surveillance plus étroite, victime plus assurée, car il me hait, de toute la haine de son peuple contre ma race. Il s'est

chargé de me perdre. Si quelqu'un des trente hommes qui étaient avec moi tout à l'heure, dans la forêt, se décidait aujourd'hui à me vendre, je serais bien sûr de ne jamais faire connaissance avec l'école des aspirants de Hanovre… »

Mais aucun témoin ne raconta ce qui s'était passé.

XIII

LES STATUES DES ROIS

Deux mois et demi plus tard, Joseph Ehrsam se trouvait, en effet, sur le front de France, en face de Reims. Il était décidément Fähnrich dans l'armée allemande. Sa tenue réglementaire n'avait pas changé ; mais, à la poignée de son sabre-baïonnette, il portait la dragonne.

Le surlendemain de son arrivée dans le secteur de Cernay, avant le lever du jour, il achevait l'inspection de tranchées que son capitaine, Otto Gervasius, l'avait chargé de faire.

Les batteries allemandes établies à l'est de Reims, au-delà de Cernay, sur les hauteurs de Vitry, de Berru, de Nogent-l'Abbesse, tiraient régulièrement, sans hâte, et les obus tombaient dans le faubourg Cérès, d'où montaient des colonnes de fumée noire et de flammes. Rien ne pressait, en effet : un système de destruction bien ordonné, chaque jour continué, finirait par ne laisser, aux mains des Français qui s'obstinaient à défendre la ville, qu'un champ de pierres autour de la basilique incendiée. Il était six heures. Joseph s'avança vers un des créneaux par où les guetteurs pouvaient observer la plaine.

« Ma première entrevue avec la France ! » pensa-t-il.

Et il se prit à rire. C'était vrai : jusque-là, il n'avait rien vu, ou à peu près, de ce pays où on l'envoyait se battre. En-

caqué dans un wagon, pendant plusieurs jours, puis obligé de faire de longues marches, au milieu des soldats, dans la boue, dans la nuit, la veille encore occupé à installer les hommes dans le nouveau secteur, à surveiller un arrivage de munitions et à répartir les caisses entre les postes, il aurait été bien embarrassé de dire quels villages il avait traversés, quel aspect avait le champ de bataille, à l'est de Reims.

Ehrsam riait. Mais, quand il se fût approché et que, bien d'aplomb, comme de coutume, il se baissa pour observer, il cessa de rire, et se mit à tirer sa barbe jaune entre ses doigts formant la bague, ce qui était, chez lui, l'indice d'une forte émotion. Quel vague paysage cependant, et que la nuit était encore maîtresse ! Devant Ehrsam, entre le point où il se trouvait de la tranchée des Vandales et les faubourg de Reims, la distance, – il le savait, – était d'environ deux mille mètres. Un nuage de brume, blanc et fuselé, tendu à quelques pieds du sol, couvrait presque toute cette campagne, et les réseaux de fils de fer et les lignes des Français. Mais au-dessus, et comme portée sur cette nuée, Joseph apercevait la grisaille d'une ville très longue, plate, un peu baissant vers la droite, et que dominait, au milieu, un grand vaisseau d'ombre terminé par deux tours : la cathédrale.

Le froid piquait. Dans la tranchée allemande, des soldats passaient en trottant, pour se réchauffer ; l'Alsacien demeurait devant le créneau, les mains dans ses poches, guettant le jour. Le jour s'annonçait dans les hauteurs du ciel, où diminuait l'éclat des constellations ; où le bleu sombre de la nuit devenait pâle et vivant. On commençait à voir, très loin de l'autre côté de Reims, les coteaux de Prouilly et les autres, mais les tours les dépassaient tous, et montaient dans l'azur, et entre elles, déjà, luisait un intervalle où tout à l'heure il y avait de la nuit et de faibles étoiles. Joseph, en ce moment,

regrettait d'être un ignorant de l'histoire. L'église de saint Remy et de Clovis, l'église de Jeanne d'Arc, l'église des Sacres ! Hier matin, il n'en avait pas la plus petite idée. Pour ne pas paraître tout à fait dénué de lecture, il s'était hâté de lire, pendant les premières heures de la nuit, quelques colonnes d'un guide allemand, que le lieutenant Michaëlis lui avait prêté en disant : « Vous combattez contre elle, connaissez-la un peu. » Parmi tant de noms, et de dates, et d'images, il n'avait guère retenu qu'un détail. Lui si pauvre liseur, étranger aux premières notions de l'art de bâtir et de sculpter, il était demeuré en contemplation devant la photographie de la statue d'Ève, posée au bas de la rosace d'un transept. À cette heure même, il la revoyait en esprit, comme si elle se fût trouvée là, au bout du créneau. Singulier garçon, ardent à rattraper le temps perdu, comme une plante retardée ! Son âme inculte, mais tendre, s'était émue incroyablement devant cette figure de la Mère du genre humain, vêtue d'une robe longue, la tête à demi couverte d'un voile tout léger, Ève tenant sur son bras et contre sa poitrine le dragon qui l'a trompée, Ève qui se souvient du Paradis, et de la faute, et de la promesse, et dont le jeune visage a été modelé par ce regret, ce repentir et cet espoir mêlés. Elle sourit, la Pardonnée, les Anges sourient au sommet des contreforts, la Vierge couronnée sourit aussi. Dieu ! qu'il y a de sourires dans cette œuvre de la vieille France, et comme on est loin de la grimace, de la menace, de l'air avantageux, et comme la force est calme et raisonnable ! Il avait compris quelque chose de cela, ce Joseph transplanté depuis si peu de temps dans un monde nouveau. Quelques misérables images, des photographies fanées, apportées d'Allemagne par un soldat rêveur, avaient suffi pour éveiller, dans une âme alsacienne, une pitié grande, une sympathie pour cette cathédrale des

gloires françaises, que les obus allemands cernaient avec leur flamme et leur fumée.

Le jour naissait ; la brume, au pli des terres, avait fondu, et on découvrait, à présent, toute la plaine nue, déserte, où il n'y avait ni une maison, ni une haie, ni un bouquet d'arbres, ni une trace des anciennes cultures, mais seulement des herbes que personne n'avait fauchées, et qui s'étaient couchées, toutes grises, sous les pluies d'hiver ; des rejets de tranchées couleur de craie ; des lignes successives de fils et de poteaux, puis, coupant à angle droit ces parallèles, et venant du faubourg Cérès, le chemin de Cernay, étroit, abandonné, et que bordaient deux rangs d'arbres sans feuilles. Les batteries de Berru, par-dessus cette plaine, continuaient de lancer des obus ; le bruit des éclatements arrivait, atténué ; le vent poussait les ondes de fumée vers la cathédrale. Il y eut un arrêt du tir. Les fumées se dissipèrent. Le chevet de l'église, rayé d'ombre par les contreforts et les arcs-boutants, apparut dégagé comme au temps de la paix, et au-dessus, jaillissant, fleurissant, le revers des deux tours, mieux fouillées et sculptées que ne le fut jamais le plus beau bijou porté par une femme. Car elles étaient, et la basilique avec elles, la parure offerte à Notre-Dame, reine de France. Le ciel était devenu bleu. Le jour, par degrés, animait la pierre. Le premier rayon direct toucha les deux plates-formes, descendit, éclaira les longues fenêtres, la galerie des rois, les pignons des transepts. La basilique entière, menacée de mort, souriait aussi, comme Ève, et le dragon ne l'en empêchait point.

Un rire sonore fit se détourner Joseph.

— Ah ! ah ! ah ! Fähnrich Ehrsam, que faites-vous là ? Je ne vous croyais pas poète, en vérité ! Je suppose que vous

comptez les coups, et que vous calculez le temps qu'il nous faudra pour nous emparer des bonnes caves, là-bas ? Au moins trente millions de bouteilles de champagne ! Vous êtes un gourmand ! L'envie d'y goûter a dû vous prendre à Vilna, vous vous souvenez ? le soir où Gothein préparait une bowle merveilleuse, à laquelle vous n'avez pas touché. Ah ! ah ! ah ! ce cachottier d'Ehrsam !

Le rire, naturel ou forcé, – il était difficile de savoir tout de suite quand cet homme jouait la comédie, – faisait grimacer les traits d'Otto Gervasius. Le capitaine, les mains dans les poches de sa tunique gris-vert, que barraient les courroies auxquelles pendaient un revolver et des jumelles énormes, se courbait et se redressait au milieu de la tranchée, comme un homme pris de fou rire, pour mieux montrer combien l'amusaient cette rencontre et ce spectacle de Joseph Ehrsam en contemplation. Les pattes d'épaules, bordées de rouge, et les deux étoiles, disaient son nouveau grade. Des soldats, d'assez loin, observaient le chef. Gervasius, décidément, n'avait aucune envie de plaisanter, car il changea de visage, et faisant deux pas vers Joseph qui saluait :

— Remettez-vous au créneau : que regardiez-vous ?

— La cathédrale, dit Ehrsam, s'effaçant le long du talus.

— Je le pensais… Belle victime de notre barbarie, n'est-ce pas ?… Vous entendez les coups des batteries de Berru ?… Tiens, les grosses pièces du fort de Brimont se mettent de la partie… Ah ! la royale explosion !… Mais regardez donc, Ehrsam : le coup a porté à moins de deux cents mètres du transept nord… Le nuage de fumée monte aussi haut que les tours… Il va toucher le troupeau des saints et des princes de pierre, dont il interrompt la méditation, comme j'ai interrompu la vôtre.

— Le voilà dissipé.

— Cela devient intéressant : les camarades allemands ont l'air de tirer en pleine cible. Venez sur la banquette : à cette heure-ci, les tranchées sont muettes ; aucun danger pour votre précieuse personne, et j'ai là un instrument de prix, un chef-d'œuvre de Gœrtz, qui rapproche tellement les objets, que les statues qu'admirent si fort les catholiques semblent être au bout de la lorgnette.

Sans aucune crainte, dressant sa haute taille et s'accoudant au remblai, Gervasius mit les jumelles au point, observa, et les passant à Joseph qui, plus petit, avait tout juste la tête au-dessus des rejets de terre :

— J'ai déjà étudié cela, hier. Ils ont juché, aussi haut qu'ils ont pu, ces Français, des personnages qui me sont odieux.

— Ève ? dit tranquillement l'Alsacien.

— Pourquoi dites-vous « Ève » ? C'est ridicule. D'abord, au pied de sa rosace du nord, on ne peut la voir d'ici… Mais je devine quelques-uns de leurs rois, qui n'ont cessé de nous faire la guerre, ou de conspirer contre nous. Prenez mes jumelles, je vous permets de vous en servir… Moi, je sais la place de chacun, à présent,… la place de leurs quarante-deux rois… Ils vous plaisent ?

— Je les distingue mal, mais on dit les statues fort réussies, monsieur le capitaine : ce serait dommage de les détruire, fit Ehrsam, en rendant les jumelles à Gervasius.

— Dommage ? Détruire de vieilles pierres taillées par des artistes grossiers ! Nous avons cent sculpteurs, à Berlin et à Munich, qui feraient beaucoup mieux que ces imagiers

du XIIIe siècle. Vous n'êtes pas Allemand, décidément, Ehrsam.

— Ce n'est pas ce que vous me disiez à Vilna.

— J'espérais mieux, en effet. Moi, je voudrais voir à bas tous leurs Charles, tous leurs Philippe, tous leurs Louis et le reste : leur Clovis qui a combattu les Alamans ; leur Charles Martel, dont ils auraient grand besoin, à l'heure qu'il est, leur Pépin le Bref, debout sur son lion ; leur Philippe Auguste ; leur saint Louis à la bouche ouverte, sans doute pour crier au secours… Tous, ils ont empêché la libre expansion de l'Allemagne. Mais, savez-vous celui que je hais plus que les autres ?

Une balle siffla, et s'enfonça dans la craie, en soulevant un paquet d'herbe sèche, comme un mulot qui se terre.

— Vous pouvez descendre de la banquette, reprit l'officier.

Il descendit le dernier, et, parlant à demi-voix, avec une expression de colère :

— Je vous donne une leçon que vous n'oublierez pas, et dont vous avez besoin. Celui des héros par eux glorifiés que je hais le plus, Ehrsam, c'est l'homme à la barbe fleurie, né près du Rhin : Charlemagne !

— Charlemagne ?

— Ils l'ont mis dans une niche du transept que nous regardons. Ils lui ont donné la taille d'un géant. Ils ont posé sur sa tête la couronne de l'empire romain.

— Je ne savais pas.

— Qu'est-ce que vous savez ? des chiffres et la qualité d'un fil de coton… C'est une provocation séculaire à la nation allemande. Charlemagne qui a abandonné le culte du dieu national, de Tuisko, dieu des forêts germaniques ; Charlemagne, qui a préféré aux glorieuses traditions allemandes les professeurs latins, les mœurs latines, le parler latin, abécédaire grisonnant, penché sur le psautier des moines ; roi traître, qui s'est détourné de sa race, et, je vous le dis en face : le premier type d'Alsacien dans notre histoire !

Immobile, devenu très ferme de regard et de visage, Ehrsam répondit :

— Je me permets de vous faire observer, monsieur le capitaine, que je n'ai pas mérité, jusqu'à présent, d'être traité ainsi…

— Jusqu'à présent ! Mais je connais les intentions, moi, et les conciliabules, et les murmures… Vous osez prendre la défense de toute cette canaille royale française, devant moi, et vous dites que vous ne méritez pas d'être traité de mauvais Allemand ? Ehrsam, les obus allemands obéissent à des volontés allemandes. Ceux qui, le 19 septembre 1914, ont incendié la charpente, là-bas, percé les voûtes, cassé des bras et des jambes de pierre, l'ont fait par ordre. Ils ont bien fait. J'espère que d'autres suivront, et mettront par terre tout ce panthéon de nos ennemis mortels. Moi, j'en rirai, je m'en réjouirai avec tous les bons Allemands. Quant à vous, je vous avertis, pour que vous n'ayez pas à exprimer alors des sentiments français…

— Monsieur…

— Français, je vous dis ! Et ne répondez pas !... Vous viendrez me trouver, ce soir, à huit heures. J'aurai des ordres à vous donner.

Ehrsam laissa s'éloigner l'officier, et revint à la place qu'il avait d'abord choisie. Irrité des injures de Gervasius, il était plus encore indigné des propos que le capitaine avait tenus contre l'église des lis de France, contre les chefs de la France, contre tout le peuple qui avait élevé cette merveille et abrité là ses plus grands souvenirs autour de son Dieu. Il se sentait maintenant plus fortement attiré par la cathédrale, blanche dans le matin clair. Il la regardait, et il pensait :

« Voilà donc ce qu'ils visent. Ces hommes, quand ils sont devant un chef-d'œuvre, ont le sentiment de l'infériorité de leur culture, et la rage les prend de détruire le témoin. Tu peux tout craindre, Reims : ils tirent contre l'histoire de France dont la leur est jalouse. Beaux évêques, princes, rois, vous êtes pour eux des ennemis, à cause de votre gloire encore vivante. On ne sait plus tous vos noms, chez vos neveux ; mais la liste de ces proscrits de pierre, l'Allemagne l'a dressée, elle l'a apprise par cœur. Faudra-t-il que j'assiste à cette exécution, moi, le fils de ce brave homme qui ne pouvait pas seulement entrer sur la terre de France sans lever son chapeau devant les arbres, les sources d'eau vive, les champs, les pauvres choses de ce pays glorieux ? Est-ce que je peux continuer de faire partie d'une armée qui déteste Hugues Capet, Clovis, Charlemagne, Jeanne la Pucelle, l'ampoule de l'huile du sacre ? Non, je ne resterai pas. »

Il se détourna, et se mit à suivre, pour retrouver la sape où il logeait, deux soldats qui portaient un seau plein de café de glands doux. Il avait été salué par eux, au passage. Et, les

voyant plaisanter, jeunes, indifférents, cauteleux de visage et d’allure à l’approche d’un gradé, il songeait encore :

« Je vais commander un plus grand nombre de ces hommes… Ils doivent m’obéir. Si je dis : « Ouvrez le feu ! » ils ne se feront pas faute de tuer les fils de ceux qui furent les compatriotes de mon père… Cela ne doit pas être… Je vais combiner mon plan… J’aurai le temps, car le secteur est tranquille… D’ici huit jours, j’aurai bien trouvé quelque chose… En attendant, ce soir, j’ai rendez-vous avec un capitaine que je peux nommer justement mon ennemi. »

Joseph rentra dans l’abri profond et bien aménagé où il couchait, se jeta sur son lit de camp, et dormit jusqu’à midi. Il s’éveilla avec ce sentiment de repos et de plénitude de force qui fait que l’on tient plus âprement aux résolutions prises, et qu’on a plus de hâte de les mettre à exécution. Il devait, pour le lendemain, préparer un rapport, et il se mit à l’écrire sur une table volée dans une des fermes de la colline de Cernay. Chose étrange : tous les mots qu’il avait entendus contre l’Alsace et les Alsaciens dans le souper de Vilna, au mois d’août, lui revenaient en mémoire, et, plus vivement qu’alors, se présentaient à lui comme des injures intolérables. Elles l’excitaient à agir, elles le pressaient de quitter ces hommes d’une autre sorte que lui, et, puisqu’il y avait une Alsace désormais libérée de leur joug, de revenir là où il devait faire bon vivre à présent. Mais comment s’échapper ?

Deux heures après le coucher du soleil, il se rendit à la convocation du capitaine. Il trouva celui-ci au fond d’une véritable catacombe en ciment, dans une petite salle ronde, meublée d’une table, de chaises, décorée d’images et de médiocres tableaux pris chez un notaire de village. Gervasius, étendu sur une chaise longue de la même provenance, re-

couverte d’un ancien châle des Indes, tendit la main au Fähnrich, le fit asseoir sur un escabeau, alluma une seconde lampe électrique pour mieux voir la physionomie de l’Alsacien, et dit à brûle-pourpoint :

— Ehrsam, j’ai besoin d’un homme éprouvé. Les Français font, devant nous, le long de la route de Cernay, je ne sais quel travail dont il faut que je me rende compte. Voilà trois nuits qu’ils remuent, par là, beaucoup de terre, de pierres et de madriers. J’ai pensé à vous.

— Je vous remercie, monsieur le capitaine.

— Je vois que vous acceptez avec empressement.

— Mais pourquoi pas ? Être désigné pour un danger, c’est un honneur.

Pas un mot ne fut dit qui pût révéler la pensée du capitaine allemand, mais il eut une espèce de sourire rapide, lorsque Joseph eût prononcé le mot honneur. Après un silence d’un moment, Gervasius reprit :

— Vous avez, en effet, des chances d’être découvert, visé et tué. Regardez la carte.

Il déplia, et étendit sur ses genoux une carte où le tracé des tranchées allemandes et françaises avait été fait à l’encre bleue ou rouge, et corrigé au crayon, d’après les indications des aviateurs et des patrouilles.

— Vous voyez, dit-il : la route de Cernay à Reims est coupée, à angle droit, par la première ligne française, ici…

— J’ai remarqué les énormes rejets de terre, surtout de ce côté-ci de la route.

— Justement ; il faut savoir ce qu’ils fabriquent derrière leur réseau de fils de fer. Pour moi, ils préparent là un abri de mitrailleuses et des abris pour canons de tranchées. Je veux être sûr. Vous avez compris ?

— Parfaitement.

— Le passage à travers le réseau ennemi est à gauche ; n’oubliez pas cela : à gauche, à vingt mètres des arbres en bordure… La nuit sera sans nuages ; gelée blanche et pas de lune ; c’est un bon temps pour observer. D’ailleurs, trente minutes après votre départ, j’enverrai d’ici une fusée lumineuse qui vous aidera à bien voir.

— Combien d’hommes aurai-je avec moi ?

— Cinq ou six, afin que, si vous rencontrez une escouade en reconnaissance, vous puissiez vous défendre, ou même faire un prisonnier. Nous n’avons personne au poste d’écoute du nouveau boyau : c’est plein d’eau.

— Bien. À quelle heure ai-je l’ordre de partir ?

— Dix heures. Demandez des volontaires.

Ehrsam se leva, salua, et il se retirait lorsque le capitaine, contrairement à son habitude, revint sur la parole qu’il venait de dire, et rappela Joseph.

— Non, dit-il, ne choisissez pas les hommes : je m’en charge.

En disant cela, Gervasius regardait Ehrsam de ce même air qu’il avait dans les bois de Vilna, après le conciliabule alsacien. Il ajouta, espaçant les mots :

— Les hommes de patrouille seront devant votre abri, à dix heures moins un quart. Réglez votre montre.

En quittant le capitaine, l'Alsacien songea : « Je suis décidément condamné par ce chien de police. Si, dans le bois de Vilna, il m'a demandé d'accepter de devenir officier, c'est qu'il espérait que je refuserais une fois de plus, et qu'alors quelque supérieur, que je ne connais pas, m'infligerait une punition exemplaire. Refuser indéfiniment d'être officier dans l'armée allemande, quand on est Alsacien, c'est bien louche ! À présent que j'ai accepté d'être officier, il veut se défaire de moi. Deux fois déjà, des reconnaissances, sur ce point de la ligne française, ont échoué ;... il n'est revenu qu'un homme, et Gervasius compte bien que moi, je ne reviendrai pas. »

Jusqu'à dix heures moins un quart, Ehrsam fut assez nerveux. Il acheva de dessiner la carte du terrain qu'il allait parcourir, prit un livre, et, après quelques instants, le laissa ouvert sur la table, ne comprenant pas ce qu'il lisait. Puis, il reçut la visite d'un camarade, Fähnrich comme lui, fils d'un commerçant de Cologne, qui s'excusa de le troubler, et lui dit :

— J'ai appris, Ehrsam, que vous êtes désigné pour une mission difficile, ce soir ; j'ai voulu venir vous serrer la main. Nous ne nous connaissons pas beaucoup ; je suis nouveau dans le régiment, mais, voyez-vous, j'ai tellement entendu parler des mauvais sentiments des Alsaciens pour ma patrie allemande, que j'ai tenu à vous marquer, par une démarche, combien j'étais fier de vous voir, au contraire, donner cette preuve de loyalisme. Vous m'excuserez, malgré la différence de nos âges.

Il y avait bien quatre ans de différence d'âge entre les deux jeunes gens, et beaucoup plus de distance encore entre les deux esprits. L'Alsacien regarda, avec une certaine émotion, ce petit jeune, chez qui ne s'était point encore développée la malice de la race, et il dit :

— Mon cher, les romanciers se sont appliqués à analyser les incompatibilités d'humeur entre époux, mais combien cela est plus grave et plus dramatique, quand il s'agit de deux peuples qui ne peuvent pas s'entendre, et qu'il y en a un grand et puissant, et l'autre faible, mais qui ne peut pas céder.

L'innocent de Cologne ouvrit plus largement ses yeux bleus :

— Pourquoi ne pas céder, puisqu'il est le plus faible ? C'est une bêtise.

— Jeunesse, dit Ehrsam, la beauté du monde est souvent faite de ces bêtises-là. Allons, aidez-moi à me harnacher. Je n'aurai peut-être plus le plaisir de vous revoir.

— Allons donc, mon cher ! Nous nous reverrons au contraire, et je vous souhaite bonne chance. Le passage dans le réseau de fils de fer est à droite, vous savez.

— Vous êtes sûr ? à droite ?

— Je l'ai découvert moi-même, une nuit.

Le camarade rhénan tendit à Joseph Ehrsam le revolver accroché à un des piliers de bois soutenant le plafond de la chambre ; il enveloppa, dans un morceau de journal, un peu de pain qu'il tendit aussi, en disant :

— Croyez-moi, faites comme moi : quand je pars pour une expédition, j'emporte toujours de quoi manger ; cela donne du cœur. Je regrette seulement de ne pas apercevoir dans votre chambre quelque bonne saucisse, qui eût si bien accompagné le pain. Mais, vous autres, vous n'entendez rien aux délicatesses.

Ehrsam monta tranquillement les marches de la sape, et trouva, dans la tranchée, six hommes en uniforme gris, le casque recouvert du manchon, assis sur la banquette de tir, à droite de l'entrée. Ils se levèrent en apercevant le Fähnrich, et celui-ci, d'un coup d'œil, reconnut qu'on lui avait donné pour compagnons des soldats de choix, en effet : trois Prussiens, Johann Koster, Willy Reinicke, Hellmuth Rathke ; deux Saxons, Heinrich Zeitler et Max Dorfelt ; un Badois, Hans Zahn ; tous très « sûrs », braves d'ailleurs, et tous décorés de la croix de fer. Ehrsam prit la tête, suivit la tranchée pendant huit cents mètres environ, et s'arrêta à l'entrée d'un boyau récemment creusé, qui s'avançait en zigzag, vers la route de Reims à Cernay. Contrairement aux prévisions du capitaine, la nuit était noire ; des nuages bas, qu'avait amenés une saute de vent à l'ouest, laissaient tomber une pluie fine qui trouvait partout la terre détrempée, et coulait dans les creux, les rigoles et les rides du sol. La tranchée était changée en un ruisseau, qui se déversait par cette coupure faite au flanc des talus. Le Fähnrich arrêta, d'un signe, la patrouille. Les hommes se tenaient courbés, en arrière, pressés les uns contre les autres, et Ehrsam, plus petit, sentait sur son cou leur souffle haletant.

— Attention ! dit-il, pendant cinquante mètres, nous sommes en vue de l'ennemi. Il y a bien quelques planches jetées sur les parapets, et qui forment tunnel, mais le plafond a des clairs. Pas de bruit, n'est-ce pas ? Ensuite, le boyau

tourne à droite, et finit à vingt pas de la route. Un petit poste ne peut pas encore y être établi, à cause de l'eau. Mais vous, vous tiendrez ?

— Oui !

— Moi, je franchirai la route. Dans dix minutes, une fusée sera lancée de nos lignes, et alors, en vous découvrant le moins possible, vous examinerez à quelle sorte d'ouvrage travaillent les Français de ce côté-ci de la route. Je serai de l'autre. Sous-officier Koster, vous me ferez le rapport… En avant, maintenant ! Baissez-vous !

Dans le noir, sous les planches d'où la pluie dégouttait, les sept hommes formant la patrouille s'engagèrent à la file. Dès les premiers pas, ils trébuchèrent, glissant sur la craie délayée qui devenait de plus en plus profonde. Bientôt, ils eurent de l'eau jusqu'au mollet, puis jusqu'au genou. Joseph entendait, derrière lui, le bruit mou du mortier que l'on gâche, les soldats tirant avec effort leurs bottes hors de la boue happante, pour la frapper de nouveau, de toute la largeur de leurs semelles. Puis le boyau s'infléchit à droite. Le vent souffla au-dessus des casques. On devina dans l'ombre, devant soi, des traits noirs, régulièrement espacés ; c'étaient les arbres de ce tronçon de la route situé entre les lignes ennemies, et qui n'appartenait à personne, si ce n'est à la mort, toujours passant par là. Les hommes s'entassèrent dans une espèce de puits rond, autour duquel il y avait des banquettes de tir préparées et que couvraient des branches sèches et quelques pelletées de craie.

— Attendez-moi là ! dit le Fähnrich. Pas un coup de feu, si vous n'êtes pas attaqués. Pour moi, si je le suis, défense absolue de me porter secours, de vous montrer même.

Six « ya », dits à voix basse, furent la réponse.

L'Alsacien consulta sa montre à cadran phosphorescent. Il était dix heures douze. Montant sur la banquette, il se hissa hors du boyau. Sans se hâter, protégé par l'ombre, il franchit les vingt mètres qui le séparaient de la route, et se jeta derrière le tronc d'un des arbres de la bordure. Alors il regarda vers l'ouest. Autant qu'il en pouvait juger, le chemin était désert et uni jusqu'à une centaine de mètres. Là, quelque chose de gris et de rond, sans doute une barricade de ronces artificielles, fermait la route. Là aussi, sûrement, derrière les épaulements de marne qui luisaient faiblement, des guetteurs se tenaient prêts à tirer. L'Alsacien ne s'arrêta que le temps de frotter, sur l'herbe du talus, la semelle de ses brodequins lourdement chargés de boue. En face de lui, de l'autre côté du chemin, il voyait un peuplier du Canada étêté par le canon, au pied duquel des rejets formaient gerbe. Au delà, dans la plaine, il trouverait à sa gauche le réseau de fils de fer, et peut-être le sentier en chicane. Il sortait à peine de l'abri, qu'une balle, bien tirée, heurta le macadam, tout près, et fit jaillir des étincelles. Une mitrailleuse entra en action et joua son air de crécelle. Ehrsam avait déjà traversé la route ; il atteignait l'autre bord, et appuyait l'épaule contre le fût brisé de l'arbre. Vingt projectiles sifflèrent autour de lui. En même temps, comme si l'arbre parlait et riait, une voix cria :

— Ah ! ah ! Je vous attendais !

Un homme était là, plus grand que lui, appuyé au tronc comme lui, dans la gerbe des branches nouvelles.

— Où est la patrouille, Ehrsam ?

L'Alsacien qui, jusque-là, n'avait pas pensé qu'il pût faire usage de ses armes, enfonça la main dans l'étui de cuir qu'il

portait en bandoulière, et saisit la crosse de son revolver. De l'autre main, en arrière, il indiquait la tranchée où il avait laissé les hommes.

— J'avais compris déjà, dit l'Allemand ; vous désertez, et vous avez écarté les témoins. Il y a longtemps que je vous ai jugé : à présent, j'exécute.

Un coup de feu, tiré à bout portant, et qui aurait dû l'atteindre en pleine poitrine, brûla le cou d'Ehrsam, au-dessous de l'oreille ; il fut suivi, à si peu d'intervalle que les détonations se confondirent dans la nuit, d'un autre coup de feu, qui tua son homme. Sans une plainte, sans un râle, le cœur percé, Gervasius tomba, les bras étendus, la tête haute, touchant l'arbre, son grand manteau gris déployé en éventail autour de son corps mince.

Aussitôt une fusée monta, des tranchées allemandes, en arrière, tandis que, des lignes françaises toutes proches, et de dix points différents, des balles venaient fouiller les talus d'herbe, l'intervalle entre les troncs d'arbres, les pâtures descendantes, éclairées par la fusée.

Ehrsam s'était jeté à terre. Quand la lumière eut disparu, sans essayer de s'abriter, il courut droit devant lui, vers les lignes françaises, en criant :

— Bougres, ne tirez donc pas ! C'est l'Alsace !

On ne l'entendit pas, ou on ne le crut pas : les balles continuèrent de siffler. Il se coucha de nouveau, se mit à ramper, fut encore visé et tiré, arriva jusqu'aux réseaux de fils de fer, chercha le passage, et, ne le trouvant pas, se dressa tout debout, la main droite levée, agitant sa casquette à bande rouge, criant de toutes ses forces :

— Mais venez donc me sauver, les gars de France !

Une heure après, il était interrogé dans le poste de commandement d'un colonel d'infanterie. Reçu avec politesse et défiance, il ne put dissiper tout à fait, ni par les renseignements qu'il donna sur les troupes d'en face, ni par les pièces d'identité dont il était porteur, la forte nuance de scepticisme avec laquelle on recevait ses affirmations réitérées : « Je ne pouvais plus vivre avec eux, je suis d'une vallée alsacienne libre, j'y veux vivre et me voici. » À la fin, furieux de n'être pas cru, il dit :

— Je n'ai plus qu'une preuve à vous donner, mais il faut aller la chercher ! Sur la route, en face de vous, au pied d'un arbre, il y a un capitaine allemand d'infanterie, couché, mort, dans son manteau gris, les bras étendus. Il s'appelle Otto Gervasius. C'est moi qui l'ai tué.

Au petit jour, une patrouille française avait rapporté les jumelles et le revolver du capitaine.

— Monsieur Ehrsam, dit un adjudant qui rejoignit l'Alsacien, un peu en arrière des lignes, dans la cave d'une maison écroulée, je dois vous conduire dans le faubourg de Paris, à Reims, où vous trouverez quelque camion automobile qui vous mènera à Châlons. Là, vous vous expliquerez. Voici le sauf-conduit.

Après avoir été gardé deux semaines au camp spécial des Alsaciens-Lorrains, à Saint-Rambert, Joseph, qui avait pu faire agir plusieurs personnes influentes, à Paris, obtint l'autorisation de se rendre à Masevaux. Il n'avait pas signé d'engagement. Il n'était pas Français.

XIV

L'INVITATION

Il arrivait à Masevaux dans l'après-midi du lundi 20 décembre. L'automobile militaire s'était arrêtée sous les arbres du quinconce, à la porte des bureaux de l'administration. Aussitôt, traversant la place, il se dirigeait, par la route du Marché et le chemin du Chariot, vers la route de Rougemont, c'est-à-dire vers la fabrique. Il marchait rapidement, sans regarder personne, si ce n'est du coin de l'œil, ayant peur d'être reconnu, se refusant à lui-même la joie de contempler ces maisons familières, ces enseignes, ces visages qui faisaient partie des images de son passé. Surtout il s'inquiétait d'entrer dans l'enclos de la fabrique. Qui allait-il rencontrer ? Quel témoin l'allait reconnaître le premier, comme il disait, « dans cet accoutrement de demi-boche » ? Car, avec le peu d'argent qui lui restait, il avait pu acheter une veste de molleton bleu et un mauvais pardessus d'été, mais la culotte, les bottes, étaient encore celles du sous-officier de l'armée impériale allemande. « Si ma mère, songeait-il, si mes ouvriers me voient ainsi, quel accueil me feront-ils ? » Se baissant un peu pour que le pardessus cachât le bas de la culotte gris-vert à passepoil rouge, il ouvrit le portillon de l'usine, et, se tenant sur la marche de la porterie, demanda :

— Est-ce que ma mère est chez elle ?

— Oh ! Monsieur Joseph ! Comment, vous voilà !

— Oui, ma bonne Kuhn ! Est-elle chez elle ?

— Mais non, monsieur : à cette heure-ci, elle est toujours au bureau ; depuis la guerre, la pauvre dame travaille toute la journée.

— Ah ! tant mieux !

La vieille femme le suivit du regard, stupéfaite. Déjà Joseph s'avançait vers la maison. Quand il fut entré, il sonna la femme de chambre, et, sans répondre aux exclamations d'Anna :

— Je vous défends de prévenir ma mère que je suis arrivé. Mettez seulement dans ma chambre le meilleur vêtement que j'avais avant la guerre.

Une heure plus tard seulement, ayant fait sa toilette, et vêtu en Alsacien, il fit prévenir sa mère, et lui ouvrit la porte, au moment où elle arrivait, hâtant le pas, la figure rayonnante.

— Dire que tu ne m'as pas avertie ! Ah ! quel enfant ! Mais j'aurais été au-devant de toi jusqu'à Belfort !… Comment te portes-tu ? Bien, je le vois… Tu n'as pas été blessé ?… As-tu faim ? As-tu soif ?…

Elle l'embrassait.

— Que je suis contente !… Mon fils chéri, c'est par toi que j'ai souffert le plus : mais tu reviens le premier, et pour toujours ! pour toujours !

Dans sa joie de retrouver son fils, elle ne cessait de le regarder, de l'interroger. Elle l'avait donc là, devant elle, dans la maison où elle avait passé de si tristes nuits et tant d'heures de jour à s'inquiéter du sort de Pierre et de Joseph,

à se désespérer de l'impuissance de cette imagination qu'elle sollicitait en vain, et qui devenait incapable de lui représenter au vrai l'image de ses deux fils : le visage si ouvert de l'aîné, et cette autre figure indifférente, énigmatique, toujours pareille, dans le cadre de la barbe blonde. Joseph, assis devant elle et le corps plié en avant, était absolument le même homme qui l'avait quittée seize mois plus tôt. Elle aurait voulu tout savoir, connaître par le détail chacune des heures de cette absence, les itinéraires, les combats, mais surtout les pensées. Elle essayait de lui faire raconter de quelles injustices, de quels mauvais traitements peut-être il avait été victime, et comment, peu à peu, la haine grandissant, il s'était enfin résolu, au péril de la vie, à franchir les lignes. Mais non : rien, ou presque rien. À tant d'interrogations, il ne répondait que par deux refrains, qu'elle ne se lassait pas d'entendre, il est vrai. Il disait : « Je ne pouvais plus vivre avec eux… Je suis content d'être revenu dans notre Alsace. »

Dès le lendemain, il se remit au travail, il redevint le chef appliqué, soucieux des petites choses, cordial avec les employés et les ouvriers, tout absorbé par les mille problèmes d'une direction que la guerre avait rendue singulièrement difficile. Comment remplacer la clientèle allemande ? Où trouver du charbon ? Où acheter, et comment faire amener jusqu'à la fabrique les balles de coton ? Fallait-il compter sur de nouvelles commandes de l'État français, avec lequel Denner avait passé un premier marché ?

Tout d'abord, madame Ehrsam n'avait parlé de Pierre qu'avec prudence. Elle craignait que, d'avoir combattu contre la France, n'eût diminué l'affection de Joseph pour ce frère aîné qui, lui, combattait pour la France. Mais non, Joseph se montrait, au contraire, très désireux de connaître

tout ce qui concernait Pierre, de lire quelques-unes des lettres que celui-ci avait écrites, et quand il apprit, aux environs de Noël, que son frère viendrait en permission, vers le 20 janvier, à Masevaux, il en manifesta une joie très vive. Sa mère saisit l'occasion : sans doute, elle avait déjà pris sa résolution sur ce point qu'elle allait soumettre à Joseph, mais, désireuse de rétablir entre ses fils l'amitié fraternelle que la guerre avait diminuée, croyait-elle, malgré les apparences, et de retenir à Masevaux son fils cadet, elle voulut lui montrer quelle part elle lui ferait désormais dans la vie de famille. Elle lui dit donc, le matin de Noël, comme elle revenait de la messe :

— Écoute, Joseph : j'ai reçu une grande lettre de ton frère, hier.

— Je le sais ; j'ai vu qu'à la veillée, hier, vous étiez préoccupée : mais comme vous m'aviez déjà refusé de me révéler quoi que ce fût…

— Refusé ? non.

— En me disant qu'il se portait bien, vous refusiez de m'en raconter davantage, alors je n'ai pas insisté.

— Eh bien ! je veux te demander conseil… Ton frère aime une Française…

Au lieu de rentrer à la maison, ils continuèrent de monter, entre les platanes de la route de Rougemont ; de la sorte, il n'y aurait pas de témoins, et le secret serait bien gardé. La mère, tirant de sa poche une lettre plusieurs fois relue, citant des passages et les commentant, raconta comment, à l'hôpital de Saint-Baudile, Pierre avait connu mademoiselle Marie de Clairépée ; comment celle-ci, après la mort d'Hubert, avait refusé de recevoir de nouvelles lettres ; enfin,

elle fit en quelques mots, choisis et justes, le portrait de cette jeune fille un instant aperçue entre deux compagnes. Que le souvenir était demeuré cher et vivant !

— Il y a de cela quatre mois. Depuis lors, aucune nouvelle. Dans toutes ses lettres, et bien qu'il cherche à me le cacher, je vois que Pierre souffre cruellement. Je regrette que tu ne connaisses pas cette jeune fille.

— Vous venez de la décrire, je pense, comme aurait fait mon frère !

— Sans doute ; mais peut-être saurais-tu, mieux que moi, si cette résolution qu'elle a prise n'est point une manière détournée pour signifier à ton frère un refus définitif. L'orgueil, – n'importe lequel, celui de la fortune, ou du nom, ou de rien, – empêche si souvent une femme d'apercevoir où serait son bonheur !

— Demandez-lui de s'expliquer !

La mère eut, en le regardant, une expression de jeunesse, car elle pensait à ce qu'elle eût fait elle-même, autrefois, vers sa vingtième année.

— Non, mon Joseph, si on propose à une de ces petites volontés jeunes de revenir, purement et simplement, sur ce qu'elle a décidé, rarement on obtient gain de cause. Il faut lui demander autre chose, et qu'elle soit surprise, étonnée, tentée…

— Alors, demander quoi ?

La mère murmura, d'un air détaché :

— Davantage.

Elle attendit, s’arrêtant comme pour étudier le paysage. Ils étaient arrivés à ce second tournant, après lequel la route de Rougemont prend décidément le parti de monter la colline et d’atteindre les bois, sans plus fléchir. Joseph se mit à rire, et dit tout haut, pour les bois et les prés :

— Maman, j’ai une idée, une bonne, et je vais vous la dire.

Si bien douée que soit une femme, elle reçoit une grande force de la présence et du conseil d’un homme, elle y gagne de ne plus se fatiguer en retours sur elle-même. Madame Ehrsam se sentit comprise ; elle fut ravie de penser qu’elle aurait, pour la soutenir, si quelque jour Pierre lui faisait un reproche, l’avis de Joseph. Elle eut la certitude, pour la première fois, que celui-ci était pleinement libre et en confiance avec elle.

— Eh bien ! cette idée ?

— C’est une chose difficile et hardie : écrivez à mademoiselle Marie de Clairépée…

— Pour lui dire ?

— Qu’on l’aime, et qu’elle vienne près de vous, dans une maison de la ville, afin de connaître ce brave garçon qui est votre fils et mon frère, et, le connaissant, de l’aimer elle aussi.

— Tu crois vraiment que je dois ?…

— J’en suis sûr.

Comme c’était là, justement, l’idée qu’elle avait eue, madame Ehrsam voulut que son fils insistât, et s’engageât davantage.

— J'ai peur qu'elle ne veuille pas. Peut-être une Alsacienne serait capable de répondre à cet appel : la guerre excuse ces démarches insolites : oui, je crois qu'une jeune fille de chez nous serait capable d'accepter. Nous sommes promptes à nous déterminer, nous autres. Mais ces jeunes filles de France, du moins celles qui n'habitent pas la frontière, ne doivent pas savoir, même aujourd'hui, rompre avec tant d'usages et de routines dont leur vie est encombrée.

Joseph répondit avec autorité :

— Eh bien ! nous la jugerons d'après la réponse : il faut écrire.

Il se frottait les mains, en songeant à ce qui arriverait, peut-être, si mademoiselle de Clairépée ne refusait pas de venir et à cette joie inattendue qu'aurait Pierre de retrouver chez lui, rassemblés en pleine guerre, sa mère, son frère et cette Provençale dont le nom, pour la première fois, sonnait entre les montagnes d'Alsace.

— Voyons, reprit-il, ajoutez quelque chose au croquis de tout à l'heure ? Je me défie, comme vous le pensez, des enthousiasmes de mon aîné. Est-elle grande et solide ? Est-elle bonne ? Sait-elle tenir un ménage ? Dites-moi si je ne serai pas trop intimidé en l'apercevant ?

Ils causèrent très doucement, en revenant sur leurs pas jusqu'à la maison. Au moment d'entrer, madame Ehrsam, qui voyait son fils plus que de coutume porté aux confidences, s'arrêta, et demanda :

— Tu crois toujours au succès des Allemands ?

— Oui.

— Tu y croyais encore en quittant leur armée ?

— Lorsqu'on a fait partie de cette armée-là, le doute n'est pas possible : elle ne peut pas être battue.

— Eh bien ! j'aime mieux que tu aies cette illusion-là ! Personne, au moins, ne pourra prétendre que tu as abandonné le navire en détresse…

Joseph se recula.

— Est-ce qu'on l'a dit ?

— Pas à moi, je t'en réponds !

— À d'autres peut-être ? Les pires calomnies, avant de nous être connues, ont déjà fait le tour du monde où nous vivons…

— Non, mon enfant irritable, non, tu n'as pas à t'inquiéter de l'opinion de nos amis…

— J'ai des ennemis aussi !

— Ce que tu as fait est noble, et digne de toi. Tu continues de croire à la victoire allemande, et tu reviens parce que l'expérience t'a convaincu : tu n'as pas l'âme de ceux de l'autre côté du Rhin.

— Dieu merci !

— Tu préfères, s'ils sont vainqueurs un jour, t'exiler avec nous…

— C'est cela même.

— Je suis ravie de ma promenade, Joseph.

— Moi aussi. Où allez-vous ?

— Mais… écrire !

Il sourit dans sa barbe, et dit :

— Bien que ce soit le jour de Noël, je vais parcourir le courrier, et je vous rejoindrai, lorsque vous aurez achevé la lettre.

Dès qu'elle fut remontée chez elle, madame Ehrsam commença d'écrire :

« Mademoiselle, je crois que les mères, en donnant la vie, acquièrent l'intelligence de toutes les peines, même les mères heureuses. C'est pourquoi je puis vous assurer que la douleur que vous a causée la mort de votre frère est ici partagée, et que je n'ai point été surprise de vous voir ordonner à mon fils d'interrompre une correspondance où il mettait toute sa joie. Cette lettre, il l'a reçue en même temps que l'autre, celle où vous lui permettiez de vous dire, au contraire, ce que son cœur éprouvait et espérait. La réponse ne vous est jamais venue, puisque vous défendiez qu'elle vous vînt.

Je vous demande, après quatre mois de silence, la permission de vous écrire pour mon fils, et à sa place. Il ignore ce que je fais. Il est devenu officier ; il se bat en ce moment sur le front de Lorraine. Ce ne sont pas de grands combats, car le dur hiver apporte au moins certain apaisement à la guerre ; mais les coups de main sont fréquents, les balles et les obus continuent de tuer les hommes, et jamais, pas une seule heure, mon cœur ne se repose.

Le sien non plus. Lui, il ne craint pas pour sa vie, mais il souffre de cet amour que vous lui avez inspiré, et qu'il n'a pas même pu vous avouer. Je le vois dans chacune des lettres que mon fils m'écrit : ce sentiment, qu'il a eu pour vous dès le premier jour, s'est développé dans l'attente, puis

dans la contradiction. En vous il a reconnu, j'en suis certaine, la générosité, l'éducation ancienne et fine, la foi, l'ardeur de dévouement, toutes les belles raisons qui portent vers la France le cœur des Alsaciens. Là encore je découvre un signe de sa vocation française. Peut-être ne l'avouerait-il pas ; les symboles ne sont aimés qu'à leur place et en rêve ; l'amour va d'abord et toujours à une créature élue et vivante : c'est votre charme qui a conquis mon fils Pierre ; c'est le souvenir de l'Abadié qui a grandi jusqu'à occuper son âme entière.

Mon fils est malheureux. Je vous supplie, mademoiselle, de prendre pitié de lui. Il ne vous écrira pas, il ne fera rien qui puisse vous déplaire. Moi, je vous demande, au contraire, une chose digne des temps où nous sommes, et de votre race qui sut oser toutes les fois qu'il le fallut : venez en Alsace. Pierre aura sa première permission le 19 ou le 20 janvier. Vous serez reçue chez une de mes amies, qui demeure dans un vieil hôtel de notre ville, et, s'il plaît à Dieu, s'il plaît à vous-même, un jour, vous serez la fiancée de mon Pierre. D'ici là, priez comme je le ferai moi-même. Je ne vous aurais pas écrit si je ne savais, si je n'étais sûre que le fils de votre frère aura toujours sa place dans la maison qui serait la vôtre, si vous le vouliez.

Je n'ignore pas, mademoiselle, que la vie qui vous sera offerte ne ressemblera pas à celle que vous avez eue jusqu'ici ; ni le climat, ni le paysage, ni les occupations, ni les relations ne seront les mêmes, si vous épousiez Pierre, que si vous étiez demeurée dans votre Provence : mais j'ai quelque idée que ces habitudes d'honneur, et de loyauté, et de ferme religion, qui sont la plus belle chose que Pierre aime en vous, ne seront point dépaysées dans l'Alsace, si l'Alsace vous

conquiert. Je vous assure que vous le sentirez vite, dès que vous connaîtrez le cœur de ce pays-ci.

D'après tout ce que je sais de vous, par les lettres de mon fils qui sont pleines de vous, je vous promets que vous serez aimée ici, non seulement de lui, mais de la mère qui a écrit cette lettre avec bien de l'émotion, et qui attend la réponse comme elle attend des nouvelles de son fils, quand il y a de grands combats. SOPHIE EHRSAM, NÉE RIFFEL. »

Quand elle reçut la lettre timbrée de Masevaux, Marie de Clairépée partait pour le village, et il faisait grand vent. Elle ouvrit l'enveloppe et commença de lire en traversant la cour. Mais à peine avait-elle tourné à la frontière de l'Abadié, et pris la route de Saint-Baudile, qu'elle s'arrêta, et s'appuya d'une main à la grille. Car elle était troublée jusqu'aux secrètes puissances qui gouvernent, en haut de l'âme. Elle semblait ne se tenir là que pour faire une guérite où la lettre qu'elle tenait à la main tremblerait un peu moins : son grand manteau d'infirmière, poussé en avant par le mistral, faisait muraille des deux côtés. Mais c'était l'émotion, la défaillance d'un cœur surpris, qui l'avaient arrêtée là. Elle lisait, puis elle relisait les phrases. Le vent sifflait, il disait : « Tu as donc vieilli tout à coup, jeune fille, que tu cherches un appui ! Je ne laisse en repos ni une feuille aujourd'hui, ni un tablier, ni un promeneur dans les chemins. Ils m'obéissent en remuant. Toi, tu ne bouges pas. Tu ne ressembles à aucune des femmes que j'ai rencontrées d'Avignon jusqu'ici… ».

Marie se remit à marcher lentement ; elle ne s'éloignait de l'Abadié que par un effort violent et répété de volonté. Aller chez d'autres, parmi d'autres, à l'hôpital, quand la destinée l'interrogeait et lui demandait : « Acceptes-tu ? » Certes, comme beaucoup de jeunes filles, elle avait désiré d'être ai-

mée, et les lettres de Pierre continuaient d'être serrées dans les tiroirs de la table, là-haut. Elle était flattée, touchée de cet amour qui avait su obéir, et respecter le deuil de la maison. Même elle avait prévu que la question serait un jour posée : « Marie de Clairépée, voudrez-vous quitter votre père et tout votre monde de Provence, pour devenir la femme de Pierre Ehrsam ? Marie de Clairépée, vous êtes aimée de ce fils d'une maison inconnue et lointaine : la famille qui naîtra de vous, cette suite indéfinie qui peut vous être donnée, est-il digne d'en être le chef, de telle sorte que les vieux preux du pays n'aient point, du fond de leur tombe, de reproches à vous faire ? À quel jeune homme, qui n'a pas eu pour éducatrices les mêmes images et les mêmes paroles que vous, faudra-t-il bientôt que vous donniez votre jeunesse, et ce cœur qui n'est point encore confié ? » Cette fille ardente et sage, mais sage d'abord, qui s'en allait au travail quotidien de la charité, ne ressemblait pas à tant de pauvres enfants, si pressées d'aimer et d'être aimées, qu'elles n'attendent point avant d'annoncer à leurs amies : « J'ai ma bague de fiançailles, moi aussi, une perle, une rose, un rubis, voyez ! » Elle se sentait maîtresse d'elle-même. Elle aimait Pierre, mais elle se retenait de l'avouer, ne le connaissant pas tout à fait, de peur qu'il ne fût pas l'unique ami qu'elle voulait. Son cœur battait, les veines de ses tempes bourdonnaient comme deux grappes d'abeilles, tandis qu'elle dévalait vers l'hôpital. C'était, en elle, un grand combat. La prudence de la vierge chrétienne l'avertissait et la rendait forte contre sa propre inclination, mais il y avait, à cette prudence supérieure, une alliée aussi. Marie descendait de ces petits gentilshommes terriens qui avaient eu de la peine, au long des siècles, à maintenir leur maigre bien, leur honneur, leur état, et, tout avenants et vifs qu'ils fussent en paroles et en gestes, hésitaient

avant de conclure, et ne s'engageaient que lentement. Ils revivaient en elle, à cette heure décisive.

Elle chercha son père, dans les salles de l'hôpital, vers la fin de l'après-midi. Elle le trouva, causant, comme il faisait souvent, avec les administrateurs, dans la salle du bas où le mouvement des passants était continuel, et lui demanda :

— Voulez-vous m'attendre ? Je sortirai à cinq heures et demie ce soir ; nous rentrerons ensemble.

Ce fut donc sur le chemin où elle avait lu la lettre de madame Ehrsam, que Marie consulta M. de Clairépée.

Celui-ci, depuis que la guerre lui avait enlevé son fils, ne recevait plus les petites douleurs, ni l'imprévu de la vie avec cette impatience qui était sa manière d'autrefois. « À présent, disait-il, que ma chair pourrit au cimetière, tout m'est égal ». Ce n'était vrai qu'en partie, et il le savait bien.

Il revenait donc contre le vent, la tête penchée, fonçant dans le courant froid du mistral : son pardessus, et la robe de Marie se tordaient en arrière, et claquaient comme des nappes lessivées qui sèchent sur des cordes. La jeune fille tenait à deux mains, devant elle, la lettre venue d'Alsace : elle lisait tout haut, et le vent emportait les paroles du côté de Saint-Baudile. Le père les entendait quand même, et dès les premiers mots, imaginant ce que serait la vie à l'Abadié, sans Marie, sans Maurice, il avait bien lutté pour ne pas interrompre. Il continuait d'écouter les phrases lues avec un secret sentiment d'orgueil féminin qu'il comprenait. Incapable pourtant de cacher tout à fait sa faiblesse et sa peine, il tourna le visage en continuant de marcher, du côté où sa fille n'était pas, afin qu'elle ne le vît pas pleurer. Il regardait en Avignon. Et elle avait déjà fini de lire toute la lettre, y com-

pris la signature « Sophie Ehrsam, née Riffel », qu'ils allaient toujours l'un près de l'autre, comme si le père n'avait rien à répondre. Marie aussi se mit à regarder vers le lointain de la plaine d'où venait le vent, et elle attendait, comme celles qui n'ont plus rien à dire. Le silence ne fut pas très long. Chez le maître de l'Abadié il y avait toujours, malgré les deuils, une énergie rebondissante, et le vieux Provençal n'eut pas plutôt aperçu, au-dessus des arbres sans feuilles, la fumée de sa maison, qu'il dit :

— En temps de paix, une fille ne se serait pas déplacée pour aller faire plus ample connaissance d'un homme qui la demande en mariage. Mais la guerre a secoué bien d'autres usages : elle t'accorde cinq jours pour décider de toute ta vie. Qu'est-ce que tu penses ? Te sens-tu de force à faire toute seule le voyage ? Moi, vois-tu, je ne t'accompagnerais pas : je ne laisserais pas le petit, même avec Marine, même avec Dido.

— J'allais vous le demander.

— Alors, tu es décidée ?

— À quoi ?

— À te marier ?

— S'il est ce que j'espère.

M. de Clairépée cessa de rêver en Avignon, tourna les yeux vers la façade de l'Abadié qui était proche.

— Marie, si tu devais accepter ainsi, un peu plus tard…

— Oui, un peu plus tard : ne vous troublez pas…

— Qu'est-ce que tu regretterais ?

— Je regretterais : vous, mon cher papa, ma Provence et mon nom.

Il se décida à la regarder, et il vit que le visage de Marie, le visage tendre et compatissant, souriait quand même.

— Moi, dit-il bonnement, je suis destiné à être séparé de tout, peu à peu. J'ai déjà fait plus d'un adieu. Je ne dois pas compter. La Provence non plus. Elle a marié beaucoup de ses filles au loin. Une de tes aïeules s'est établie dans les Marches du Rhin, au temps des Trois-Évêchés. Que veux-tu ? Le grain vole, mais le nom ? Tu pourrais l'échanger contre un autre presque aussi beau, peut-être.

— C'est vrai.

— Il en a coûté bien de la peine et du sang à ceux qui l'ont forgé, poli, armorié.

— Je souffrirai d'avoir à le quitter : mais ne le dites jamais. Ce sera ma dot inconnue. Vous m'avez répété, quand nous travaillions ensemble, le soir : « Marie, il ne faut porter son marquisat que le dimanche. Les six autres jours, c'est-à-dire presque toute la vie, on doit le faire oublier, à force de simplicité. »

— Oui, je l'ai dit, mais de loin. Les choses n'ont pas toujours le même aspect, quand elles sont proches. Enfin, va, ma grande, et fais selon ton cœur. Je ne te demande qu'une chose : ne réponds pas à la lettre avant demain matin.

L'après-dîner, le mistral, qui soufflait depuis le matin, cessa de secouer les tuiles et de ronfler dans les cheminées. Il avait fini, sans doute, son rôle de « manjo-fango » ; l'air devint très doux, et dans le ciel, nettoyé de toute poussière par un peu de pluie qui venait de tomber, les étoiles se levè-

rent, brillantes infiniment. Marie, à sa fenêtre, s'étant retirée de bonne heure, songeait au grand voyage qu'elle allait faire, et à tout le passé, et à tout l'avenir possible.

Le lendemain, elle envoyait un télégramme à Masevaux. Elle annonçait son arrivée pour le mercredi 19 janvier.

XV

LE SALON ROUGE

À Masevaux, le secret avait été bien gardé. Nul ne se doutait qu'on attendît la visite d'une infirmière de la Croix-Rouge de Provence. Pierre ignorait aussi la démarche de sa mère. Jamais, depuis le début de la guerre, madame Ehrsam n'avait eu pareil air de contentement, même aux jours de la Marne. Elle allait recevoir ses deux fils ensemble ! On lui disait : « Vraiment, chère amie, vous rajeunissez ; nous comprenons bien que c'est la joie d'avoir retrouvé monsieur Joseph… – En effet, disait-elle, il n'y a pas de fils plus attentif que lui. – Ni si casanier : il me semble que personne ne l'a vu, ou à peu près, depuis qu'il est rentré à Masevaux ; pas une promenade, pas une réunion où il se soit montré. – Les affaires l'occupent tout entier. – Vous êtes heureuse déjà, mais quand votre fils aîné aura sa permission, madame Ehrsam sera vraiment la plus heureuse mère de tout Masevaux. »

Celle à qui on parlait ainsi n'avait pas besoin d'entendre ces compliments pour remarquer que Joseph se montrait plus sauvage encore qu'autrefois, et plus silencieux. Elle avait essayé de l'emmener avec elle ; un jour, par exemple, qu'elle allait payer les bûcherons dans une coupe de bois au-dessus de Huppach, il avait répondu, lui qui aimait cependant les courses dans les montagnes : « Non, j'ai trop de travail à la fabrique. » De même, il s'était excusé de ne pas rendre visite à ses parents de la ville, ou à ceux de Thann, ou

de Kirchberg. Au contraire de tant de soldats qui aiment à raconter les combats auxquels ils ont pris part, les souffrances du froid, du chaud, de la pluie et des longues marches, il ne répondait, si on l'interrogeait, que des banalités voulues, choisies parmi les plus plates, qui lassaient vite le questionneur. Sa mère ne cherchait plus à savoir ce qu'il avait fait en Allemagne, en Pologne, en France même. Lorsqu'elle prononçait devant lui le nom de Pierre, c'est alors seulement qu'elle voyait s'animer les yeux de Joseph. Prompte à saisir les raisons d'espérer, comme tous les êtres d'imagination, elle en concluait qu'au retour de Pierre, il n'y aurait pas, vraisemblablement, d'explication pénible entre les deux frères. Elle comptait donc les jours qui la séparaient de ce jour où Pierre, Joseph, et mademoiselle de Clairépée, se réuniraient autour d'elle.

Le mercredi 19 janvier, lorsque Joseph revint du bureau, vers neuf heures du matin, il trouva sa mère en conversation avec Anna.

— Mais oui, ma fille, le salon rouge.

— Madame dit qu'il faut ouvrir le salon, et balayer, et tout frotter, et tout épousseter ? Une pièce qui n'a pas été touchée…

— Depuis la mort de mon pauvre mari, vous avez raison… Aujourd'hui je rouvre le salon rouge, à cause du retour de Pierre. C'est une fête, ma chère fille, Songez donc : officier dans l'armée française, cité à l'ordre !… Mettez-vous au travail : si vous avez besoin d'aide, je vous en donnerai. Que tout soit prêt ! Demain, nous recevons aussi deux amies, qui viendront nous rendre visite : elles déjeuneront.

— Mais, madame n'y pense pas ?

— Qu’y a-t-il ?

— La revue, demain jeudi, la revue des soldats marocains et français ! Le général la passera sur la place du Marché, à neuf heures.

— Anna, c’est bien regrettable ; commencez par faire à fond le salon ;... après, on verra...

— Parfaitement, dit la forte voix de Joseph qui entrait, c’est une grande fête ! Il faudra faire des plats tout alsaciens, d’après les vieilles recettes. Vous, Anna, vous aurez soin qu’il y ait trois verres devant chaque convive. Et j’irai, ce soir, à la cave, choisir parmi nos meilleures réserves de Riquewihr, de Ribeauvillé et de Thann, qui n’auront jamais eu plus belle occasion de faire honneur au terroir d’Alsace.

Contente de voir l’enthousiasme de son fils, et riant de la surprise de cette Anna qui regagnait l’office, madame Ehrsam dit à Joseph :

— Tu vois, j’ai mon chapeau sur la tête : tu devrais venir avec moi rendre visite à Victor Reinhardt, qui est revenu depuis trois jours...

— Je le savais.

— Guéri, sans doute, mais infirme : amputé du bras droit. Ç’a été un brave !

Elle n’eut pas plutôt dit cette phrase qu’elle la regretta. Un regard de son fils, lui demandait : « Est-ce que vous comparez ? » Mais ce ne fut qu’une impression fugitive, car la figure du cadet s’éclaira d’un sourire d’amitié, et il dit :

— Pour vous faire plaisir, maman, j'irai bien au Baerenhof. J'ai tant travaillé, ces jours derniers, que j'aurai une demi-liberté pendant le séjour de Pierre.

— Et de mademoiselle Marie…

— Oui, l'inconnue ! Je ne suis pas comme vous, moi ; je ne l'ai pas vue, et je n'ai pas, des Françaises en général, une opinion bien haute. Savez-vous à quelle heure elle arrive ?

— Pas avant la fin de l'après-midi. Je compte que ton frère sera à Masevaux vers onze heures. Nous avons donc le temps. Sortons, veux-tu ?

Il prit son chapeau et un gros bâton de houx, et, traversant la cour à côté de sa mère, il reprit la conversation.

— La vraie joie, pour moi, c'est le retour de Pierre. Depuis dix-huit mois, ces frères que rien n'avait séparés, tout les sépare. Je voudrais, si je ne l'aimais pas comme je fais, qu'il n'eût pas d'autre compagnie que la nôtre, d'autres projets que ceux que nous ferions ensemble. Mais il ne sera plus à nous ! Cette étrangère va lui prendre tout le cœur et tout l'esprit.

— Sois tranquille : son affection pour toi, sa tendresse pour moi, nous allons les retrouver. Je n'ai aucun doute ni à son sujet, ni au tien. Je te dirai même que je suis ravie de voir que tu n'as pas d'autres préoccupations. Depuis un mois que tu es ici, je t'ai trouvé, quelquefois, un peu triste. Je me trompais donc ?

Ils franchissaient en ce moment la grille de la fabrique, et commençaient de monter vers la ferme. Le soleil d'hiver donnait à toutes choses sa clarté mesurée. Joseph montra de

la main le plateau et les pentes de prés et de bois qui se relevaient au delà.

— L'hiver, la guerre, l'inquiétude pour toute chose, ce n'est pas très gai !

— Non, ne nous plaignons pas ! Ne sommes-nous pas parmi les privilégiés ? Je t'ai retrouvé ; toi, tu as repris ta place parmi nos employés et nos ouvriers, tu es dans le métier choisi, il ne tiendrait qu'à toi de revoir nos amis ; enfin, tu as autour de toi, – pas tout entière, hélas ! mais vivante, – une parcelle de cette Alsace dont tu m'as dit cent fois que tu ne pouvais être séparé : tu l'as bien montré d'ailleurs. Que te manque-t-il ?

— Pierre, maman, mon frère Pierre, et la liberté de travailler avec lui quand la paix sera venue.

— J'avais imaginé…

— Et quoi, grand Dieu ?

— Les mères, tu sais, ont l'habitude de se tourmenter en vain.

Joseph leva sur elle des yeux inquiets, où passait, sûrement, cette question : « A-t-elle pu lire ce qui se débat dans le plus profond de moi-même ? » Il ne la regarda pas longtemps, il eut peur de cette divination que la maternité ajoute aux autres dons de la femme, et il dit :

— Tenez, maman, voilà Victor Reinhardt dans son champ, là-bas.

Ils arrivèrent près des marches en troncs de sapins qui montent au Baerenhof. Anne-Marie ouvrit la porte de sa maison, et ce fut vraiment une clarté dans le jour, cette appari-

tion de la jeune mère qui descendait les degrés, et venait au-devant de madame Ehrsam. L'orgueil maternel, la joie d'avoir recouvré son mari, la fierté aussi d'être la femme d'un homme brave, avaient modelé de nouveau le visage d'Anne-Marie. Aucun trouble n'était en elle, l'enfant grandissait, les affaires du Baerenhof devaient bien aller, et, quand elle eut dit bonjour à ses amis de la fabrique Ehrsam, elle eut un geste comme pour désigner son trésor, sa raison d'être, lorsqu'elle montra le jeune paysan dans le labour, à une centaine de mètres de là, et qu'elle dit :

— Il n'est jamais loin maintenant ! Tenez, il travaille avec Antoine, qui conduit le cheval.

— Pauvre Victor, dit madame Ehrsam, un bras de moins !

— Que voulez-vous ? dit la femme, on se fait à tout. Il ne souffre plus guère à présent. Et puis, il est revenu !

Joseph, qui observait Anne-Marie, vit bien qu'elle n'avait pas fait attention à lui ; que, pas une seconde, cet esprit simple, retourné à la paix ancienne, n'avait songé à comparer le rôle de ces deux hommes dans la guerre : Victor, du Baerenhof, et Joseph, de la fabrique. Il en fut content, et, comme il se remettait à marcher à côté de sa mère, il dit :

— C'est une bonne femme ; il n'y a point de méchanceté en elle.

Madame Ehrsam n'aperçut pas le sens secret qu'enfermait l'éloge ; elle considérait la scène rustique que formaient, un peu en avant, Antoine, conduisant, à travers le guéret, un chariot qu'il arrêtait tous les dix mètres, afin de tirer à soi et de faire choir sur les mottes, à l'aide d'une pelle, un tas de fumier égal à ceux qu'il avait déjà disposés en

lignes et que Victor, son frère et son maître, dispersait du bout d'une fourche. Vraiment cet infirme se servait avec une habileté singulière du moignon de son bras droit, passant le manche de la fourche jusqu'au haut de l'aisselle, et trouvant ainsi un double point d'appui pour soulever le poids qu'autrefois il enlevait par l'effort combiné de ses deux mains. Tout le mouvement du corps était changé ; l'homme, à chaque fourchée qu'il épandait, tordait son corps à droite, mais en vérité, la besogne était presque aussi vite faite, et le champ pourrait bientôt nourrir la moisson dans son sol bien fumé. À mesure qu'ils s'avançaient, madame Ehrsam et Joseph admiraient la belle mine aussi du maître du Baerenhof : ce Victor avait encore son air de combattant, cette espèce de sévérité et d'audace qui s'efface par degrés sur le visage des soldats libérés, et qui ne s'efface plus chez les vétérans. Comme il se relevait, laissant tomber sa fourche et levant le bras gauche pour saluer, on put voir que, sur sa veste et à l'endroit du cœur, il y avait un morceau de ruban jaune liséré de vert, déjà fané.

Victor tendit la main à madame Ehrsam et à Joseph, mais il ne parla guère qu'à la mère, comme s'il eût été plus à l'aise avec elle.

— Eh bien ! oui, madame, vous voyez : on s'est remis au travail ; ça va à peu près ; tout est en retard, et ce que je fais maintenant, j'aurais dû le faire il y a quatre mois.

Il se mit à rire de bon cœur.

— Mais vous savez, en ce temps-là, je faisais une autre sorte de travail !

Joseph eut l'impression, peut-être fausse, que Victor, en disant cela, évitait de le regarder, lui, l'ancien Fähnrich, et il

détourna la tête du côté où s’éloignait le chariot que suivait le valet de ferme. Madame Ehrsam et Victor causèrent quelques minutes ; le nom des batailles de France sonna dans l’air d’Alsace ; des numéros de régiments furent rappelés, puis des souvenirs d’hôpital, des mots qu’avaient dits des officiers, des camarades, lorsque Victor, blessé, les avait quittés. Puis avec sa politesse paysanne, Victor Reinhardt, craignant que Joseph ne se froissât de n’être qu’un témoin de cette conversation, se tourna vers lui, et demanda :

— Eh bien ! monsieur Joseph, vous êtes content vous aussi ? Vous voilà revenu au pays ?

Mais son tempérament d’Alsacien volontiers caustique l’emportant, il ajouta :

— Et pas blessé, à ce que je vois ?

Rudement, Joseph répondit, toisant le paysan qui ressemblait à un jeune Gaulois, aux moustaches tombantes :

— J’aurais pu l’être comme vous, et je crois que j’ai plus souffert.

— Bah ! dit Reinhardt, conciliant, ça s’oubliera : on est bien chez soi.

Après ces mots à double entente, madame Ehrsam comprit qu’il fallait se retirer, et qu’elle avait eu tort d’amener Joseph avec elle. Celui-ci, d’ailleurs, s’était déjà détourné ; ayant levé son chapeau, il reprenait le chemin de la maison. Sa mère le rejoignit, et ils n’avaient pas fait cinquante pas l’un à côté de l’autre, que Joseph lui disait :

— Vous avez vu ? Ah ! ils en ont un mépris pour moi, ceux qui reviennent du front ! Si Pierre ressemble à ce Reinhardt, nous ne serons pas longtemps ensemble !

— Mon pauvre Joseph, tu t'irrites pour un rien : parce que cet homme t'a regardé avec un sourire qui était d'amitié, j'en suis persuadée…

— Allons donc ! Et ce soin qu'il a eu de me rappeler que je n'étais pas blessé !

— Ce n'était pas un devoir de te faire tuer ou blesser, personne ne peut te reprocher d'avoir échappé ! Tu prends tout de travers.

— Non pas ! Je prends les choses comme elles sont dites, et je vous assure que celui-là n'est pas le premier qui pense ainsi de moi.

— Mais tu n'as vu personne, mon enfant !

— Détrompez-vous : si j'ai parlé à peu de gens, c'est que j'ai pressenti ce qu'ils me diraient, c'est que j'avais vu de loin leur regard, deviné, au coin de leurs lèvres, les mots qu'ils disaient tout bas à la femme, à la mère qui marchait près d'eux : « Tenez, le voici, le second des Ehrsam, celui qui s'est battu de l'autre côté. Maintenant, il dirige tranquillement sa fabrique, tandis que tous les jeunes hommes continuent de se battre, dans le monde entier : chez les Allemands qu'il a abandonnés, chez les Français qu'il n'ira pas rejoindre ! »

— Non, Joseph, personne ne pense cela. Je peux trouver que tu aurais mieux fait, au début, de partir avec Pierre, mais je sais aussi que tu as été brave et patient, que tu as couru de grands dangers, ne fût-ce qu'en t'échappant. Ta présence ici est précieuse : tu rends service à notre Alsace, et tu en rends un si grand à ta pauvre mère !

Elle se tut un moment, puis, quand elle eut dépassé la ferme d'où l'on pouvait l'entendre, elle reprit l'interrogatoire, décidée à savoir enfin ce qu'elle aurait à souffrir demain.

— Dis, tu ne veux pas me quitter, au moins ?

Il ne répondit pas. Angoissée, elle posa sur l'épaule de Joseph une main toute tremblante, et les mots se précipitèrent.

— C'était là mon imagination, c'était là ma peur. Mais tu ne comprends donc pas ? Quand vous avez été, à la fin de juillet 1914, convoqués tous les deux à Mülheim, mon horreur de l'Allemagne m'a fait vous crier : « Allez plutôt de l'autre côté, quittez le pays par l'ouest ! » Mais à présent, tout est changé, mon enfant ? Dis-moi que tu le comprends ?

— Oui, tout est changé.

— Ah ! tu ne réponds pas encore comme je le voudrais. J'ai été l'une des mères les plus malheureuses du monde, ayant mes deux fils dans deux armées ennemies. Je vous ai vus en imagination, combien de fois, mon Dieu ! vous précipitant l'un contre l'autre, ou commandant le feu des mitrailleuses et des fusils l'un contre l'autre, et voici que ton retour ne m'apporte pas l'adoucissement que j'espérais, que j'avais commencé d'avoir. J'ai peur, parce que tu ne me dis rien.

— Est-ce mon habitude de parler ? Vous savez bien que non. Je suis comme une pendule…

— Quelle plaisanterie est-ce encore là ?

— Quand on s'éveille la nuit, et qu'on voudrait savoir l'heure, c'est toujours la demie qui sonne.

— Va, va, tu veux gagner du temps : tu ne peux me tromper. Dire que j'ai cru être heureuse, un peu heureuse, quand je t'ai ressaisi, toi, la moitié de mon bien ! Notre ville, nos villages, notre fabrique, nos domaines, tout a été protégé, contre tout espoir ; je retrouve un de mes fils, je n'ai plus de combattant dans le camp qui n'a jamais été celui de ma race : mais mon fils retrouvé veut me quitter, me laisser seule, à présent !

— Non pas ! Je vous promets de ne pas vous laisser seule. Êtes-vous contente ?

Il avait une expression de si grande commisération, et dans le regard, toujours un peu secret, tant de tendresse filiale, que madame Ehrsam, l'ayant considéré, essaya de maîtriser le doute qui la torturait, et que, pour reprendre la marche, elle s'appuya sur le bras de Joseph.

— Où irais-tu ? En France ? Ce ne peut être que là.

De nouveau, il ne répondit pas.

— Je ne te conseille pas de ne pas aimer la France : je me déjugerais. Mais je lui ai donné ton frère, je le lui laisse : toi, je veux te garder. N'est-ce pas juste ?

Ils étaient rendus à la porte de la fabrique. Pressé de rompre une conversation qui le gênait, le jeune homme quitta aussitôt sa mère, et se dirigea vers les bureaux, disant seulement à celle qui le suivait des yeux, et tâchait de connaître quelque chose encore :

— Maman, tout mon secret, c'est que je me sens trop heureux.

Ils s'en allèrent, chacun de son côté, mais uniquement occupés l'un de l'autre. La mère se retira dans sa chambre.

Assise près de la fenêtre d'où elle voyait les terres montantes au-dessus du Baerenhof : « Quelle erreur j'ai faite ! songeait-elle. Il a revu Victor, qui a eu pour lui, vraiment, des paroles et des regards si dédaigneux, que je ne m'étonne pas que mon fils s'en soit ému. Moi-même, j'en ai senti l'ironie, qui était bien dans la manière d'Alsace. À présent, quels projets fait-il ? Quelle résolution insensée peut bien mûrir dans cet esprit fermé ? Il veut me quitter ; du moins, il a pensé à me quitter. Je l'en empêcherai ! Je lui parlerai ! A-t-il été maladroit, mon pauvre Joseph ! Il a cru me rassurer en me disant qu'il ne me laissera pas seule à Masevaux ! C'est donc qu'il médite de vivre ailleurs. Et comme il a hésité avant de donner cette réponse ambiguë !... Dures journées que celles-ci, que j'attendais comme les meilleures de ma vie ! Il n'y a guère de doute possible : Joseph veut se rendre en France, comme a fait l'aîné ; sans doute pour s'engager... Mais alors, si j'essaye de l'en détourner, comme je le dois, qui me soutiendra ? Est-ce Pierre, tout occupé de mademoiselle de Clairépée ? Pierre, si fier d'avoir, l'un des premiers d'Alsace, passé la frontière ? J'aurai peur de lui, au contraire, peur aussi de cette jeune fille qui est de race militaire, et qui trouverait tout simple que mon second fils, épargné pendant dix-sept mois par les balles polonaises et françaises, allât se jeter maintenant au-devant des balles allemandes... Je ne veux pas même songer à ce que diront, au fond de leur cœur, mes parents et mes amis de Masevaux : je suis une mère qui a ressaisi son enfant, qui le défend contre lui-même. Que fait-il, à cette heure ? Lui qui m'a dit, ce matin même, qu'il avait tant travaillé ces jours derniers, qu'il serait libre pendant la permission de Pierre ! S'il est retourné à la fabrique, c'est que mes questions l'embarrassent et que, comme toujours, il prétend se décider seul, seul, seul, d'après ses préjugés, d'après un regard de travers qu'un paysan lui aura adressé, d'après

des mots qu'il prête à des passants muets, et qui sont la part de l'imagination, chez cet homme positif. Que faire de plus ?… Rien… Je puis me tromper, moi aussi : peut-être n'a-t-il pas le projet que je lui prête ? »

Elle sourit, malgré elle. « Il me reste une petite espérance, et ce n'est pas en moi que je la place. Oui, l'arrivée de cette jeune fille va sortir Joseph de ses idées sombres. Si les choses tournent comme je l'espère, s'il voit son frère heureux, et qui peut savoir ? fiancé, ne songera-t-il pas qu'il n'a qu'à vouloir pour qu'un bonheur pareil lui soit donné aussi ? Combien de jeunes filles je connais, qui accueilleraient la demande que nous lui ferions, lui et moi ? Joseph fiancé, Joseph marié, il n'y aurait plus de doute : nous resterions là, tous deux, attendant la fin de la guerre, et le retour de Pierre, et la délivrance totale de l'Alsace. »

Dans le cabinet de travail qu'il s'était ménagé, à l'extrémité du bâtiment vieux, Joseph, penché vers le feu de charbon recouvert de poussière noire où voletaient des flammes bleues, réfléchissait, au même moment, et prenait parti. « Je suis décidé. Je ne supporterai pas le mépris de Victor Reinhardt, ni celui de mon boulanger, ni celui de mes vieux ouvriers, ni celui de Pierre. J'ai prouvé, je crois, que je n'avais pas de lâcheté en moi, car le danger est égal, d'un côté et de l'autre. Mais voici : la preuve ne compte pas si elle n'est acquise dans l'armée française. Pierre a fait son devoir : moi je n'ai pas fait le mien, à ce qu'il paraît. Je pensais, en suivant la loi de ces maîtres que je n'aimais pas, sauver la fortune de toute ma famille, tout ce que les anciens ont, difficilement, amassé, bâti, organisé. Mon sacrifice a été inutile. Je me suis trompé de dix kilomètres : le petit pays est tombé, dès le début, au pouvoir des Français. Après avoir été traité en ennemi par tous ces Allemands qui voyaient clair, en

somme, je leur ai échappé. Et aujourd'hui, je suis une sorte de sans-patrie, ni Allemand, ni Français, odieux à tous, parce qu'il ne sert que soi-même, et que notre sang n'est pas à nous, que diable ! mais aux idées. C'est bien. J'ai compris. Je choisirai mon heure qui ne tardera pas. Dès à présent, je prépare les choses, comme mes amis de Thann m'ont conseillé de le faire. »

Il appuya sur un bouton de sonnerie électrique. La porte fut ouverte.

— Faites venir monsieur Denner.

Un homme entra, maigre, tout blanc de cheveux, d'allure vive, vêtu d'une vieille redingote, et qui ressemblait à quelque ancien médecin des familles, s'avançant vers le malade, le regardant du plus loin qu'il le pouvait apercevoir, le questionnant déjà, par son demi-sourire : « Eh bien ? Vous m'avez fait appeler : rien de grave, je suppose ? Je suis tout à vous, mon cher monsieur ; je vous écoute. » C'était le dernier survivant des collaborateurs de Louis-Pierre Ehrsam, le conseiller des deux fils et de la veuve, le fondé de pouvoir, l'ancien co-directeur de la fabrique, l'ami fidèle.

— Mon cher Denner, je vais vous faire une confidence, à vous le premier.

— J'en ai reçu d'autres, monsieur Joseph, depuis les temps…

— Asseyez-vous à côté de moi… C'est cela… Je vous apprends donc que je suis résolu, en principe, à quitter Masevaux, et à m'engager dans l'armée française.

Denner, qui était assis sur le bord de la chaise, se leva, tant fut violente la commotion nerveuse qu'il reçut d'une pa-

reille nouvelle, annoncée sans ménagements. Il demeura un instant absorbé, ses paupières battant ses yeux de myope qui considéraient le patron, le jeune chef d'industrie, florissant de santé, enfoncé dans le siège de cuir vert, les jambes croisées, les mains jointes et appuyées sur le bras du fauteuil.

— Quel malheur pour la fabrique, monsieur Joseph !

— Vous serez là, Denner, et quelqu'un, d'ailleurs, me remplacera.

— Vous pensez à madame Ehrsam, je comprends. Pauvre dame ! Elle espérait se reposer.

— Elle pourra continuer de le faire…

— Cependant…

— N'essayez pas de me faire des objections : j'ai tout examiné.

L'employé hocha la tête.

— Je sais bien, monsieur Joseph, que vos idées viennent toujours de loin, et qu'il n'y a pas grand'chose à changer, quand vous avez un projet. C'est la peine que j'éprouve qui me fait parler.

— Moi aussi j'en ai, de la peine ; mais ma résolution est prise. D'ailleurs, je ne vous laisserai pas seuls, ma mère et vous. Je vous ai appelé, justement, pour que vous m'aidiez à faire revenir mon frère à Masevaux ?

— Vous croyez cela possible ?

— Cela s'est déjà fait. Tout dépend ici de la volonté du ministre de la Guerre. Je me suis assuré déjà d'amitiés puissantes, qui appuieront ma demande. Et ma demande, Den-

ner, sera fondée sur deux arguments très forts. D'abord, mon engagement au service de la France. Je ne suis pas astreint au service militaire. On a jugé, à Paris, qu'on devait ménager les hommes de nos vallées, le peu d'hommes qui nous restent. Je ferai donc dire au ministre : Joseph s'engage, il vient combattre dans les rangs où Pierre a combattu, libérez Pierre : soldat pour soldat, qu'est-ce que cela vous fait ?

Denner frotta lentement ses mains, que la crampe du plumitif inquiétait souvent.

— Ils n'en ont pas trop ; ils ne les lâchent pas sans de grosses raisons.

— J'en ajouterai une seconde. Dès que j'ai su que mon frère allait venir en permission, j'ai préparé le texte d'une pétition qui sera remise, par un de mes amis, au ministre du Commerce. Les collaborateurs de la fabrique, vous d'abord, mon cher Denner, puis les chefs d'atelier, les contremaîtres et les contremaîtresses, exposent au ministre qu'une industrie comme la nôtre, dont ils vivent, qui est leur gagne-pain, qui est l'un des éléments de la prospérité de la ville, ne peut se maintenir, pendant une guerre comme celle-ci, universelle, et dont on ne voit pas la fin, que si elle est dirigée par un homme jeune, et par conséquent hardi… Excusez-moi de vous dire ces choses-là, de les avoir écrites…

— Mais elles sont vraies, monsieur Joseph ! Je pense ce que vous pensez. Un employé comme moi, même si on l'appelle directeur, ça doit avoir peur d'engager le capital d'autrui. Et s'il n'en a pas peur, je dis qu'il n'est pas digne de la confiance que vous m'avez montrée.

— Nous faisons valoir encore que notre industrie cotonnière de Masevaux travaille pour la France, qu'elle est un

service public, presque au même titre que les fabriques de munitions, et qu'enfin, nous demander, à nous maison alsacienne, de nous faire une place sur le marché français entièrement nouveau pour nous, et, en même temps, nous enlever les deux chefs responsables, ce serait commettre une faute économique, et sans doute une faute politique.

— Très bien ! Mais monsieur Pierre acceptera-t-il ?

— J'ai des motifs très sérieux de croire qu'il acceptera… Le texte de la pétition, que je vais vous remettre, Denner, et qui sera annexé à ma demande, ne porte aucun nom propre. Ceux qui signeront la formule pourront s'imaginer qu'il s'agit de moi, et qu'on a simplement voulu me maintenir à la tête de la fabrique. Surtout, ne parlez de rien à mon frère si vous le voyez aujourd'hui…

— Vous pouvez être sûr de moi.

— Je tiens à le mettre en présence du fait accompli, contre lequel l'éloquence, les supplications et toute la belle argumentation sont vaines…

Joseph tira de sa poche un trousseau de clés, se leva, ouvrit le volet d'un cartonnier placé le long du mur, et tendit à Dernier une large feuille double, sur la première page de laquelle il avait écrit quelques lignes.

— Tenez, voilà la pétition… Vous voudrez bien la faire passer dans les ateliers ?…

— Volontiers, monsieur Joseph… Je n'aurai pas de peine à obtenir des signatures… Rendre un service à un Ehrsam, vous comprenez… L'embêtant, c'est qu'on ne puisse pas avoir l'un sans perdre l'autre.

— Au revoir et merci, Denner… Quand vous aurez recueilli toutes les signatures, remettez la pièce sur ma table, là. Je ne puis savoir encore quand je m'en servirai…

— Avant ce soir, cela sera fait.

Joseph serra les deux mains que Denner lui tendait, puis, dès qu'il fut seul, se mit à marcher à grands pas dans la pièce, tapotant les vitres, du bout des doigts, chaque fois qu'il arrivait près d'une des deux fenêtres, et avant de se détourner pour prendre la direction opposée. Sans peut-être qu'il s'en rendît compte, il éprouvait l'émotion du voyage qui commence. Il était déjà séparé des siens ; il avait dit les mots qu'il ne retirerait plus. « C'est demain qu'éclatera la nouvelle, et que les jaloux seront obligés eux-mêmes de me rendre justice. Désormais, ils n'ont plus de droit contre moi. Je me suis condamné moi-même. J'ai encore vingt-quatre heures, le temps de connaître le visage et le caquet de cette Provençale, et de revoir le cher frère que j'aurais pu tuer, devant Reims, et qui aurait pu, également, me mettre hors d'état de le remplacer dans les rangs français. Maman, qui s'est plainte que je prisse trop peu de part aux réunions de famille, va me trouver présent, cette fois, à tous les actes des préliminaires de fiançailles. Homme du monde, mon pauvre Joseph, ce n'est pas ton meilleur rôle ! Tu pourras ne pas causer beaucoup, mais tu écouteras… Tu as si bien l'habitude de passer pour un maladroit !… La belle Provençale dira : « Il est timide, n'est-ce pas ? Il parle si peu ! » Mais demain soir, on me regrettera. Peut-être même le bénira-t-on, ce Joseph qui aura libéré son frère aîné… Mon Pierre ! Je ne veux pas subir l'assaut de ses objections, de ses refus provisoires, et faire avec lui assaut de générosité. « Prends ma place à l'usine ! – Restes-y ! – Toi ! – Toi, te dis-je ! » Non, un beau silence là-dessus. Mon frère ignorera ma

décision. J'aurai l'air du brave garçon résigné à être heureux et pacifique. Mais j'apprendrai de lui ce qu'il pense de la France, là, au fond de son cœur. Quand on va servir un pays, la moindre prudence exige qu'on sache parmi quels hommes on vivra. Il me le dira, lui qui n'a pas eu qu'à se louer, paraît-il, de ses nouveaux concitoyens. Je connais à peu près toutes les accusations qu'il a portées, dans ses lettres, contre eux. Quand je les aurai répétées devant lui, je verrai bien ce qui demeure, de ces colères d'un homme que l'on a toujours dit plus intelligent que moi… Il est plus facile à confesser, en tout cas… Comment se fait-il qu'il ne soit pas encore ici ? Onze heures et demie… Des voitures viennent, tous les matins, de Belfort, apporter le courrier pour l'administration de Masevaux… »

Joseph remettait sa montre dans la poche de son gilet, quand M. Denner frappa à la porte, qu'il entr'ouvrit :

— Monsieur Pierre arrive ! Il veut venir dans les bureaux, nous dire bonjour à tous : j'ai reçu un coup de téléphone de madame Ehrsam.

— Eh bien ! laissez venir !

Joseph ne quitta pas son cabinet de travail, jugeant inutile que ses employés assistassent à la première rencontre des deux frères. Toute sa vie, il avait été fidèle à une de ses maximes : « Je ne donne pas de représentations. » Ému, content du murmure qu'il entendit bientôt, puis des mots qui vinrent jusqu'à lui, il attendit que Pierre eût reçu les compliments des employés aux écritures, du caissier, des trois dactylographes, de Denner dont la voix respectueuse ne cessait de répéter : « La guerre vous va bien, faut croire, monsieur Pierre, quelle bonne mine ! Et l'uniforme ! Ah ! c'est le vrai officier français ! » Puis la porte s'ouvrit, Pierre entra.

Joseph était derrière la porte. Les deux frères s'embrassèrent, s'écartèrent d'un pas, se donnèrent les mains, ne sachant comment se témoigner le plaisir qu'ils avaient, l'un et l'autre, à se retrouver là, dans le domaine paternel, après tant de mois passés, et tant de périls évités.

— Viens près de la fenêtre, Pierre, que je te voie mieux !

En parlant, Joseph avançait deux chaises, près de la fenêtre d'où l'on pouvait apercevoir la maison, là-bas.

— Assieds-toi en face de moi ; oui, en belle lumière… Tu as bonne mine, sais-tu ?

— Toi aussi ; même tu as engraissé. Les Boches vous nourrissaient donc bien ?

— Pas si mal qu'on l'a dit ;… j'ai envie d'ajouter : « Monsieur le lieutenant. »

— Mais non ; chez nous on dit : « Mon lieutenant ; » c'est beaucoup plus chic ; ça veut dire : « Vous me commandez, mais vous êtes mon ami ; si vous êtes digne de vos galons, vous êtes le lien entre les soldats, quelqu'un qui est à tous, à qui on peut dire : « Mon. » Et toi, tu es Fähnrich, à ce qu'on m'a raconté ?

— Oui, de force. J'allais être officier : c'est pour cela que j'ai déserté.

— Pour cela seulement ?

— Comprends : je ne pouvais pas commander de tirer sur des Français, moi, Alsacien.

— Pouvais-tu donc, comme soldat, tirer sur eux ?

Le visage placide de Joseph prit une expression dure :

— Jamais nous ne l'avons fait, ni moi, ni les camarades alsaciens. Je ne fais pas le paladin, moi, mais je suis mon idée : nous mettions la hausse à 500 mètres quand ils étaient à 30.

— Ta colère m'est agréable, mon vieux ; nous nous ressemblons donc ?

— Je suis moi, tu es toi, mais il y a quelque chose de commun, en effet : la haine de l'Allemand.

— Augmentée par dix-sept mois de vie militaire ?

— Jusqu'à l'impossibilité de les voir ou de les entendre. Il faut vraiment qu'il y ait, dans cette nation…

— Laquelle ?

— La France… quelque chose de bien puissant…

— De mystérieux…

— Plus encore…

— Tu as raison. Achevons les litanies de la France : quelque chose de presque divin.

— Quelque chose de divin, en effet, pour que ceux qui, comme moi, ont été pénétrés de son esprit, sans même s'en douter, ne puissent plus être dupes des apparences de civilisation de l'autre pays, l'Allemagne…

Pierre le considéra avec affection, comme un aîné qui ne veut pas avoir l'air étonné d'un changement heureux, et qui tient cependant à marquer le point.

— Eh bien ! reprit-il, tu dois le trouver bon, maintenant, l'air d'Alsace ?

— Exquis.

— Le repos ?

— Oui.

— Le silence ?

— Oh ! oui, encore. Toi-même, ne serais-tu pas content de vivre comme je vis ?

Pierre regarda, à travers les vitres, du côté de la maison.

— C'est le rêve de toutes les minutes où je puis rêver ; la maison, l'Alsace, c'est une espèce de paradis : mais il doit être acheté du prix le plus grand qui puisse être payé par des hommes. Ils meurent, les camarades de chez nous ; ils acquièrent, pour ceux qui survivront, cet air d'Alsace, ou de Bourgogne, ou de Provence, ou de Languedoc, ou de Bretagne. Oui, plus tard, j'espère revenir ici : pas avant de l'avoir mérité.

Sans relever ce qu'il sentait bien qu'il y avait de blessant dans les paroles de Pierre, Joseph répondit, – et il montrait de la main la cloison qui le séparait des employés, puis les bâtiments de la fabrique, tout autour :

— Il y avait besoin que je revinsse. Souviens-toi de ce que je vais te dire : il est absolument nécessaire que l'un des deux patrons veille ici. La chère maman a fait tout ce qu'elle pouvait, et Denner est un brave homme : mais ce n'est ni à une femme, ni à un employé de conduire tant d'ouvriers, d'acheter, de vendre, de prévoir.

— De sorte que tu attendras ainsi la fin de la guerre ?

— Je ne sais pas… Ce sera long sans doute ?

— Non, Joseph, ce sera court, si tu considères l'immensité de la victoire à obtenir, et le fracas que fera l'empire d'Allemagne en croulant.

Joseph frappa de la main sa cuisse :

— Toujours cette imagination qui t'emporte ! Crouler ? l'empire d'Allemagne ?

— Personne n'en doute chez nous.

— Tu es plus sûr que moi de ces choses-là : tu n'as pas vu d'aussi près la puissance allemande. Je me rappelle que naguère tu m'as dit que je ne connaissais pas la France ; toi, tu ignores sûrement le monstre contre lequel tu te bats. Mais admettons que la France soit victorieuse : nous, les Alsaciens, serons-nous heureux, je veux dire pleinement ?

— Oui.

— Tu en as douté, pourtant ?

— C'est vrai ; mais à voir de près le peuple et l'armée de France, une grande espérance est revenue en moi, et maintenant, j'ai une certitude.

— Les vainqueurs vont nous comprendre ? Tu crois cela ? Louis XIV avait eu la manière de nous traiter, celle d'un grand cœur ; il ne calculait pas d'abord les voix des électeurs, il savait ce qu'est l'intérêt commun. Mais qui donc représente cela en France, l'intérêt commun ?

Pierre ne répondit pas.

— Nous serons obligés de faire à nos usines une clientèle nouvelle…

— Tant pis d'abord, tant mieux plus tard.

— Nous serons victimes d'une administration très vieille.

— Eh ! bien, nous conduirons le chœur des mécontents, c'est-à-dire, en cette occasion, des hommes de progrès. Nos institutions, nos fondations, nos usages, seront conservés.

— Veux-tu que je te dise ce que je crains surtout, depuis que je suis rentré ?

— Dis !

— J'ai peur qu'ils ne viennent abîmer les âmes des enfants de chez nous, comme ils ont fait chez eux. Est-ce que tu les vois chassés d'Alsace, nos frères de Marie ? nos religieuses de Ribeauvillé, qui tiennent tant d'écoles ? nos braves instituteurs alsaciens, qui sont loin d'être des athées et qui ont gardé le crucifix à la place d'honneur ? Dans ce doute-là, l'âme alsacienne vit entre l'amour et la crainte. Ah ! mon frère Pierre, toi excepté, l'Alsacien, avec son air bon enfant, est méfiant. Si ce que les Allemands ont toujours dit, que nous serions persécutés à cause de notre religion, le jour où nous serions rattachés à la France, si cela allait être vrai ?

— Non, les Français ne nous feront pas ce cadeau de bienvenue !

— S'ils le faisaient… Nous avons tenu quarante-sept ans contre le Boche : contre ceux qui menaceraient la foi, nous tiendrions cent ans !

— Pas besoin. Ils ont donné leur parole : le Président, Joffre, d'autres encore, des grands.

— Tu te fies aux paroles ?

— À celles-là, oui : c'est la France qui les a dites. Tu pourrais me rappeler bien des mesures de persécution qu'ont prises les hommes qui la mènent. Je sais, je sais : ne t'agite pas inutilement… Ils ont fait du mal, ils n'ont pas compris leur propre pays : mais ils ne l'ont pas plus décatholicisé que les Allemands n'ont défrancisé l'Alsace. Je l'ai connue peu à peu, la France, et, comme il arrive à tous les passants, j'ai aperçu d'abord celle qui n'est pas la vraie. Tu vois comme elle se bat, la France : si tu la voyais prier, et donner ! Tu lui rendras justice, un jour, tu abandonneras même cette idée que la France a bien de la chance de nous reprendre, nous Alsaciens, nous Lorrains.

— L'as-tu assez répété, pourtant ? L'ai-je entendu, ce refrain-là ? Tu te démens.

— Je me corrige. Il y a du vrai là-dedans, mais la plus grande vérité, c'est que l'Alsace et la Lorraine seront trop heureuses de retrouver le cœur de la France, où vivent les mots de la vie éternelle…

— Lesquels ?

— « Je crois en Dieu ! »

— Toujours l'homme enthousiaste !

— Oui, je le suis, parce que je l'ai comprise, celle que les nations ont regardée comme une marchande de modes et de plaisirs, et qui n'est, à vrai dire, qu'une sainte femme mal mariée. Et puis, vois-tu, en triomphant, la France va rentrer dans la voie de son histoire ; elle est faite pour combattre la brute et relever l'idéal. Je ne dis pas que les Français ne se disputeront plus : mais la victoire va changer les thèmes.

Joseph demeura silencieux ; il observait son frère, avec cette attention passionnée qu'il mettait à traiter une affaire, à étudier son adversaire. Bien qu'il s'en fût, jusqu'au bout, défendu, il était trop ému de retrouver Pierre après une longue séparation, et même, et surtout peut-être, de l'entendre parler d'un ton si convaincu, pour que rien n'en parût sur ce visage, discipliné comme celui d'un Anglais. Il s'épanouissait ; ses moustaches, d'ordinaire fondues dans la barbe, s'enlevaient en herse blonde et découvraient les dents ; il pensait : « Tant mieux ! Ce que j'ai résolu de faire, je le ferai à présent de bon cœur ; j'irai en terre de France, comme mon père y allait. » Pierre ne le voyait pas. Il avait soulevé le rideau de mousseline qui voilait les vitres basses, et il considérait la cour de la fabrique, les chemins de charbon pilé, et la maison des Ehrsam, au fond, qui l'attendait, où il reviendrait un jour, dans combien de temps ?… Avec Marie ou sans elle ?… et pour quelle destinée ? Il fut surpris d'entendre Joseph qui disait derrière lui d'une voix pareille à celle d'autrefois, quand on jouait ensemble :

— Mon frère Pierre, quand arrive-t-elle, mademoiselle de Clairépée ?

— Ah ! tu sais donc ?

— C'est l'habitude de maman, de tout nous dire ; ce n'est pas la mienne, malheureusement, de l'imiter.

Pierre se rapprocha de son frère.

— Ce soir, tu la verras… Tout à l'heure !… Je n'ose pas croire que ce soit vrai !… Mademoiselle Marie descendra chez notre amie de la place du Marché… Nous sommes invités à dîner. Elle restera seulement deux jours.

— Comme tu dis : « seulement ! » Ce n'est pas rien, deux jours de ces années-ci ! Le monde pourrait être changé avant la fin du second.

— Tu es vraiment devenu un autre homme, Joseph !

— Tu trouves ?

— Philosophe !

— Je l'ai toujours été un peu. Ne parlons pas de moi. Vous seuls êtes intéressants, qui vous aimez.

— Mais je ne suis pas sûr d'être assez aimé d'elle pour qu'elle consente à vivre ici. Depuis cinq mois, je n'ai aucune nouvelle de l'Abadié, et, de cette jeune fille, je n'ai reçu qu'une lettre, puis un billet où elle m'annonçait sa résolution de ne pas se marier.

— Elle a changé de résolution, voilà tout.

— Non, tu ne peux pas la juger encore. Elle est d'un trop haut mérite pour ne pas exiger de celui qu'elle épousera, quelque condition rare et difficile. Je le pressens, et j'en souffre.

— Réjouis-toi donc, au contraire ! Ce n'est pas pour moi, ce n'est pas pour ma mère qu'elle a entrepris ce grand voyage : et cependant je t'assure que nous sommes très heureux de cette visite.

Il ajouta, détournant ses yeux bleus :

— Tu as dû le voir, quand tu es entré à la maison ?

— Mais non, maman n'est pas aussi heureuse que je l'imaginais… Elle m'a paru troublée…

— Ne l’est-elle pas toujours ?

— Mais c’est gentil ce que tu me dis : il faudra le répéter à mademoiselle Marie.

— Oh ! ne compte pas sur moi pour faire des compliments. Je suis demeuré sauvage. À toi seulement, en confidence, je dirai mon jugement.

— Oui, mon vieil ami, à moi seul, puisque tu le préfères. Allons reformer la famille, là-bas : quelqu’un nous attend.

Se donnant le bras, les deux frères sortirent des bureaux, traversèrent la cour. Madame Ehrsam, debout sur le seuil de la maison, les regardait venir.

— Que vous me plaisez ainsi ! Deux frères qui se rencontrent, pendant cette guerre, c’est une merveille !

— Plus grande dans notre cas que dans tous les autres, car nous étions partis par deux routes opposées.

Pierre, en disant cela, embrassait sa mère. Il lui dit à l’oreille :

— Comme il a changé ! Il a pris en horreur l’Allemagne qu’il n’aimait pas.

— Parfait !

— Il a même conjugué avec moi le verbe : aimer la France…

La mère tressaillit, et tandis que Joseph, passant près d’elle, entrait dans la maison, elle dit à Pierre, très vite :

— Tais-toi là-dessus !… Ne lui en parle pas.

— Que dites-vous ?

— Pas trop.

— Et pourquoi ?

— Parce que, mon enfant, tu pourrais me causer une grande peine.

Il la considéra un moment, hésita, puis la prit par la main, et ils entrèrent.

L'après-midi fut douce pour les deux frères et pour leur mère. Pierre voulut visiter, de nouveau, chaque pièce de la maison, comme font les étudiants au premier jour des vacances : sa chambre et celle de son frère ; le cabinet de travail ; les greniers d'où l'on apercevait, par-dessus le mur de l'enclos et par-dessus les arbres, les pentes des montagnes ; la cuisine ; le salon rouge enfin, qu'Anna, toute la matinée, avait aéré, balayé, épousseté, frotté. Le canapé, les chaises, les fauteuils formant le rond, avaient un air de neuf, tant le palissandre et le velours de coton frappé, sous la housse et dans l'ombre, s'étaient bien conservés. Sur le bloc de marbre vert où le cadran de la pendule se trouvait enchâssé, Pénélope à demi renversée, sévèrement vêtue, les pieds nus dans des sandales un peu longues, continuait de filer sa quenouillée de laine d'or. Pauvres choses qu'on avait aimées, qui dataient, comme les boucles d'oreilles de madame Ehrsam, comme la broche qu'elle ne portait plus, comme l'alliance qu'elle portait encore. Pierre se demanda : « Que va dire mademoiselle de Clairépée ? »

Un peu plus tard, avec sa mère et son frère, il fit un tour dans la ville. La mère, entre ses deux grands fils, jouissait singulièrement de cette promenade ; elle était saluée par les passants, qu'ils fussent ouvriers ou bourgeois, par les boutiquiers qui entr'ouvraient la porte, et, parlant pour la famille

assemblée au fond de la boutique, disaient : « Pauvre dame ! elle est contente aujourd'hui : elle a ses deux fils avec elle ? » Des gamins s'arrêtaient de jouer, – ils jouaient à la guerre, bien entendu, – et, au commandement de l'un d'eux, tous bien alignés portaient la main à la tempe droite, la paume ouverte au soleil d'hiver : « C'est le fils de madame Ehrsam ; il est sous-lieutenant dans l'armée : vous voyez son galon d'argent. C'est le premier de chez nous qui soit si haut : saluez, les gars ! » L'heure s'écoula plus vite qu'aucune de celles que madame Ehrsam avait vécues depuis plusieurs années. Elle lui rappelait les anciennes flâneries du dimanche, lorsque, entre Pierre et Joseph comme aujourd'hui, elle descendait le long de la Doller, du côté de « la roche du petit duc Maso », ou remontait la vallée, bordée de maisons d'artisans et de villas qui sont un peu en retraite dans leurs vergers. On ne parlait pas de la guerre, et la mère sentait diminuer l'inquiétude qu'elle avait eue, le matin de ce même jour, car Joseph prenait plaisir à écouter son frère. Les témoins de ce bonheur auraient pu répéter ce qu'ils disaient naguère : « Les fils de nos amis, c'est une vraie comédie : le noiraud dit les paroles et fait les gestes, et le blond en rit. »

Ils rentrèrent au moment où la nuit se faisait, et s'habillèrent pour aller dîner. Ils avaient été prévenus, en arrivant à la fabrique, que mademoiselle de Clairépée se trouvait depuis une heure à Masevaux, et qu'on les attendait.

À six heures, ils entraient donc dans un salon plus élégant que celui de la famille Ehrsam, où étaient disposés, avec goût, de nombreux tableaux ou gravures : portraits d'aïeux authentiques, bourgeois et bourgeoises de la vieille Alsace ; vues du pays ; estampes populaires du temps de Napoléon ; et encore des croix de saint Louis ou de la Légion d'honneur, enfermées dans des cadres précieux, et au-dessous des-

quelles une légende disait que la décoration avait été portée par « mon oncle, » ou « mon père, » ou « mon arrière-grand-père », de Masevaux, de Guebwiller, de Colmar, de Strasbourg. Presque aussitôt la maîtresse de maison descendit, suivie de mademoiselle de Clairépée, qui était en deuil. Marie salua madame Ehrsam, dont le cœur battait très fort, mais qui, la voyant venir, pensa de nouveau, comme à Saint-Baudile : « De celle-là, je n'ai rien à craindre, » puis, tout de suite après : « Ce pauvre sourire triste ! Comme la jeunesse d'aujourd'hui a souffert ! »

— Madame, dit Marie, me voici donc à Masevaux. Vous aviez raison de l'écrire : c'est une visite qui ne se serait pas faite en d'autres temps.

— Et que je n'aurais pas osé demander à une autre qu'à vous.

— Savez-vous ce qui m'a décidée ?

— Un souvenir, j'espère ?

— Un mot de vous. Dans votre lettre, vous me disiez : « Je suis malheureuse. » Aujourd'hui, nous avons toutes pris l'habitude d'aller à ceux qui souffrent… Je crois que c'est cela.

Elle tendit la main à Pierre, qui disait :

— Il me semble que je vous entends, mademoiselle, dans le salon de l'Abadié…

— Pauvre Abadié ! Vous ne le reconnaîtriez plus ! C'était une maison où l'on riait autrefois. Les choses ont changé. Si vous aviez connu mon Hubert, vous comprendriez…

— Je comprends : je l'ai rencontré.

Elle l'interrogea du regard, rapidement.

— Oui, ils se ressemblent tous, ces hommes qui meurent pour la France. Mais je ne veux pas me plaindre devant vous. Je veux que vous ne trouviez pas trop de différence entre celle que vous voyez, et celle que j'étais. Présentez-moi votre frère : nous avons déjà parlé de lui, plus d'une fois.

Pierre présenta Joseph, qui ne trouva pas un mot à répondre. Le petit cercle se forma, autour de cette fille de Provence, qui apportait sa grâce nouvelle, et comme un parler nouveau dans la vieille maison d'Alsace. Ils l'écoutaient tous avec ravissement, parce qu'elle parlait très bien, sans aucune afféterie, et des choses qu'ils connaissaient ou qu'ils pouvaient imaginer. Elle n'était pas de celles qui cherchent à étonner. Il lui eût été facile de choisir des thèmes qui l'eussent fait briller. Elle prit les plus simples : le voyage de Saint-Baudile à Belfort, l'entrée en Alsace, l'histoire de la vallée, et celle de ces familles, que tout rappelait ici, et dont la fidélité au Roi, à l'Empereur, à la France toujours, avait un sens plus plein qu'ailleurs, et souvent héroïque. Madame Ehrsam et son amie, Pierre, Joseph même, répondaient à ses questions. Aucun ne faisait effort. Elle ne les avait pas violemment tirés hors de leurs habitudes. Ils se disaient, chacun au fond de l'âme : « Il faut beaucoup de bonté pour avoir tant d'esprit. » Les heures du dîner et celles de la soirée furent ainsi familiales. L'hôtesse, que son caractère réservé rendait comme incapable de jugements précipités, dit, par deux fois, à l'oreille de madame Ehrsam : « Il semble qu'elle soit des nôtres, cette jeune fille. » On se fût dit, pour un peu, au temps de paix. Parfois seulement, le grondement lointain du canon dans les Vosges, ou quelque trait raconté par le jeune officier de chasseurs, rappelait à tous la guerre, les adieux, les deuils, la fragilité extrême des projets d'amour que

d'autres avaient faits : « Demain, qu'en sera-t-il de celui-ci ? »

Vers la fin de la soirée, Marie de Clairépée, assise près d'une table, feuilletait la collection de la merveilleuse *Revue Alsacienne illustrée*. Pierre, penché à gauche du fauteuil, soulignait d'un mot les dessins ou les textes.

Il dit, tout bas :

— Je vous remercie de la meilleure joie de ma vie.

Alors celle en qui il n'y avait pas de tromperie, sans le regarder, et continuant de tourner la page qu'elle ne voyait plus, répondit :

— Il m'a semblé qu'en venant ici, je faisais, moi aussi, mon devoir de guerre. Vous avez envoyé à l'Abadié de belles lettres ; vous y avez dit plus d'une chose qui m'a touchée ; je n'ai pas pu vous l'écrire comme je l'aurais voulu : je suis venue vous le dire. Seulement…

— Pourquoi ne vous arrêtez-vous pas sur ces mots-là ?

— Non : soyons bien francs. Je suis venue surtout pour vous mieux connaître : ne me demandez pas plus ; j'ignore où nous allons ; je n'aurais pas assez de liberté d'esprit pour disposer de moi-même…

Au moment où il reprenait, avec sa mère et avec Joseph, le chemin de la fabrique, dans le vent froid qui soufflait de l'est, Pierre demanda :

— Eh bien, Joseph ?

— Ah ! mon ami, amène-la chez nous, et décide-la d'y demeurer toujours ! Sais-tu à qui elle ressemble ? À la plus belle statue que j'aie vue, à la plus fine, à la plus tendre…

— Eh ! que c'est beau !

— À l'Ève de la cathédrale de Reims !

— Dis-le à mademoiselle de Clairépée.

— Je n'oserai jamais. Je suis gauche. Mes compliments sont comme des lièvres en cage, toujours au fond de la niche. Demain, peut-être, j'essaierai.

Il n'en dit pas plus long, mais madame Ehrsam et Pierre comprirent que la conquête était faite, et ils s'en réjouirent.

Le lendemain, jeudi, madame Ehrsam s'était levée de bonne heure, car elle devait recevoir à déjeuner mademoiselle de Clairépée, et, dans les petits pays, un repas qu'on offre est une grande affaire. Elle allait, de la cuisine à la salle à manger, de la salle à manger au salon, et s'étonnait qu'Anna fût encore retenue dans les chambres, par les soins du ménage. Une musique militaire se mit à jouer, sur la route de Rougemont. Joseph, qui allait descendre, et traversait le palier, entra dans la chambre d'ami d'où l'on pouvait voir, à droite et à gauche de la porterie, deux longs fragments de la route de France. Anna était à la fenêtre, montée sur une chaise, penchée, les bras étendus, appuyant contre le mur les volets qu'elle venait d'ouvrir.

Il s'approcha, sans qu'elle l'entendît. Elle disait tout haut :

— Voilà la musique de Remiremont ! voilà le général !

Le général passait, un petit africain, décidé, montant un cheval arabe tout blanc. Puis venaient les Marocains, les hommes aux figures bronzées, habillés de jaune ; ils marchaient comme des félins, qui ont plus d'élan qu'il n'en faut pour le pas ; les fusils d'un même rang ne formaient pas la ligne droite. Compagnie après compagnie, ils défilaient. Entre les arbres, un nouveau groupe d'officiers apparut, puis des soldats vêtus de bleu, qui se sentaient regardés, que l'honneur du métier ordonnait et rendait fiers de visage, troupe de combattants devenus ambassadeurs du vieux pays dans une petite ville reconquise, qu'il fallait maintenant séduire. Anna cria :

— Les nôtres ! Les nôtres !

Elle criait cela d'un cœur si bien donné, que Joseph en fut tout saisi. Il se retira, sans qu'elle se fût doutée qu'on l'avait vue et entendue.

« Comment cette fille, qui ne sait guère que l'alsacien, a-t-elle trouvé ces mots-là : « les nôtres ! » Il n'y a point d'Alsace : il n'y a qu'une France alsacienne ! Toi-même, Joseph, depuis hier surtout, depuis que mademoiselle Marie de Clairépée a passé devant toi, tu peux dire comme ta domestique, après elle, que ceux d'ici qui entrent en France sont revenus chez eux, et que ceux de France qui entrent à Masevaux n'ont pas quitté le pays…

Il descendit ; au bas de l'escalier, il rencontra sa mère, et en fut contrarié.

— Tu vas à la revue, Joseph ?

— Non, j'ai du travail encore à terminer. Vous le savez, chez nous, ce qu'on croit achevé ne l'est jamais. J'ai des lettres à écrire.

— Tu laisses Pierre ? ce matin ?

— Je déjeunerai avec vous.

« Oh ! songea-t-elle, quand elle l'eut embrassé, et qu'elle le vit suivre l'allée martelée et creusée par le pied des ouvriers, le voilà repris de ses idées folles… Je suis sûre, j'y ai pensé cette nuit, que cette visite de mademoiselle de Clairépée lui a mis l'esprit à l'envers… Il s'imagine qu'il va trouver, à la douzaine, là-bas, des Marie de Clairépée… Il veut s'éloigner d'ici, et cependant c'est vers elle qu'il va… Il la regardait, hier soir, comme une apparition… Il osait à peine lui parler, mais s'il avait osé, il lui aurait dit : « Le pays d'où vous venez est le plus beau de la terre… » Pauvre enfant, que l'on croit si rude, et qui est tendre à l'excès ! Les enthousiasmes de son frère n'ont pas prise sur cet homme que toute tentative de persuasion met en défense : mais un regard, un mouvement d'une grâce évidemment rare, un mot courtois dit d'une belle voix prenante, lui fond le cœur. Ils sont tous les mêmes : jusque dans leur amour de la patrie, il y a l'amour d'une femme ! »

Elle demeura cependant à la maison, occupée des choses du ménage. Pierre, étonné de ne pas avoir encore vu son frère, était allé rendre visite à un ami, puis demander à l'administration militaire l'autorisation de se rendre, dans l'après-midi, avec sa mère et mademoiselle de Clairépée, au sommet du Buchberg, d'où l'on pouvait découvrir les tranchées allemandes. Il revint vers onze heures. Madame Ehrsam, ayant téléphoné en vain, entrait, au même moment, dans le bâtiment central où se trouvaient les bureaux de la fabrique, et, à la porte, rencontrait Denner.

— Mais que fait mon fils, depuis deux heures passé qu'il est chez vous ?

— Il écrit madame.

— Quoi ?

— Des lettres, des lettres,… je ne sais trop quoi ; je ne me permets pas…

— Monsieur Denner, vous me cachez quelque chose de grave ! Je le vois dans vos yeux ! Ce n'est pas bien !… Vous en qui j'ai confiance !…

Elle avait l'air si malheureux que l'employé ne put tenir le secret. Il ferma la porte, et là, dans le couloir, sur le paillasson usé, debout près de la patronne, il répondit :

— Vous savez bien quelque chose ?

— À peu près rien.

— Non, non, ma chère dame, ne pâlissez pas comme cela. Ne vous faites pas de peine… monsieur Joseph a des idées de se rendre en France, de s'y engager.

— J'ai tout fait pour le retenir !

— Vous voyez bien que vous saviez… Mais il ne veut pas que vous restiez seule… C'est un fils très bon… Il m'a remis une pétition, qui est signée maintenant par tous les employés, bien sûr, et tous les contremaîtres ;… il n'en manque pas un…

— Une pétition !… des signatures !… Qu'est-ce que c'est que tout ça ? Je veux voir mon fils ! Laissez-moi !

Elle monta les marches, rapidement, passa derrière les tabourets alignés des secrétaires et des dactylographes, sans répondre aux saluts que, d'habitude, elle rendait avec tant de cordialité, et ouvrit la porte du cabinet directorial. Joseph se

leva, et, la voyant si pâle, comprit qu'elle savait tout. Il caressait, de la main droite, sa barbe blonde, mais ses yeux regardaient fixement et durement sa mère.

— Tu es décidé à partir, Joseph ? Ne nie pas : on me l'a dit.

— C'est vrai.

— Tu quittes Masevaux ; tu vas t'engager dans l'armée de France ?

— Oui.

— Tu m'as menti, hier matin, par conséquent.

— Je n'avais pas décidé le jour de mon départ.

— Peut-être est-ce cette nuit que cette belle résolution a été prise ?

— Hier soir.

— Très bien : mademoiselle de Clairépée, n'est-ce pas ? Que t'a-t-elle dit ?

— Rien.

— Elles sont si habiles, et vous êtes si faibles ! Je suis sûre qu'après l'avoir vue, tu as juré d'aller te battre pour le pays où elle est née ?

— Cela se peut. Je ne sais pas. Je n'analyse pas, comme mon frère, les raisons et les causes.

— Ton frère ! Oui, il y a encore les histoires et les déclarations de ton frère…

— Il y a autre chose, maman.

— Et quoi donc ?

— Je crois que c’est le sang des Ehrsam qui a remué.

— Et tu quittes Masevaux : dans un mois ? dans quinze jours ?

— Après le déjeuner de famille.

— Aujourd’hui ? Tu oses me dire que dans trois heures d’ici, tu ne seras plus où tu dois être, ici, près de moi, à la fabrique ?

— Aussi vrai que je vous vois, dans trois heures vous ne me verrez plus. Je me suis assuré d’une place dans une automobile qui me conduira d’abord à Thann.

Il mit la main sur des lettres et des papiers, entassés à l’angle de la table.

— Tout est prêt.

Madame Ehrsam se recula.

— Alors je n’ai qu’à me retirer.

Joseph lui barra le chemin de la porte.

— Non, maman. Rien ne me fera céder, mais je tiens au contraire, à vous expliquer ;… je voulais le faire ;… vous m’avez prévenu.

Elle demeura devant lui, les bras le long du corps, les paupières baissées, immobile.

— Explique donc. J’ai déjà souffert par toi : ce ne sera qu’un peu plus.

— Demain, je serai en France, mais, demain aussi, partira d'Alsace, pour le ministère du Commerce, un dossier…

— La pétition, oui, je sais : continue…

— Parfaitement, d'autres pièces encore. Des amis exposeront de vive voix au ministre les raisons graves qui font que notre fabrique ne peut être privée de ses deux chefs à la fois. Puisque je m'engage, je demande que Pierre soit mis en congé renouvelable. Le ministre de la Guerre ne refusera pas cette demande très bien motivée, très appuyée. Il y a des précédents. Et voilà pourquoi je vous ai dit que vous ne resteriez pas seule : Pierre vous reviendra.

— S'il y consent.

— Il y consentira… Lui, il a rempli son devoir envers la France : il a fait, sans y être obligé, dix-sept mois de campagne ; en se retirant de l'armée, il offre un remplaçant. Et moi, j'offre à mon frère, à celle qui, j'espère, sera sa femme bientôt, le bonheur de vivre ici, près de vous…

— Le bonheur qui ne t'a pas suffi !

— Vous êtes dure pour moi ! Vous êtes mère jusqu'à l'injustice.

— Qu'as-tu encore à dire ?

— Que c'est à vous qu'il appartient de faire entendre raison à mon frère. De moi, il n'accepterait pas le sacrifice que je fais. Mais quand j'aurai quitté Masevaux, et que personne ne saura où me retrouver, il prendra son parti d'être heureux. Vous aurez, pour l'y décider, l'éloquence toute-puissante de mademoiselle de Clairépée. Un regard de ses yeux, et il cédera, cet indomptable.

— Tu connais mal ces cœurs-là.

— Ne leur parlez pas avant ce soir ; le plus tard possible. Quand la nuit descendra, je ne serai plus qu'un voyageur inconnu dans un compartiment trop plein ; je n'aurai même plus de nom… Pourrai-je vous écrire ? Êtes-vous si fâchée contre moi que vous deviez rester sans nouvelles ?

La mère releva les paupières qu'elle avait tenues baissées, et quand elle vit que son fils souffrait, elle lui jeta les bras autour du cou, et elle pleura.

Pourtant, ils ne se dirent plus rien. Secouée par les sanglots, madame Ehrsam s'écarta doucement de Joseph, le repoussant d'un geste de ses deux mains dressées, qu'elle inclinait en mesure pour faire entendre :

« Laisse-moi ; je n'ai plus de force ; n'ajoute rien. »

Elle essuya ses yeux, et regarda l'angle de sa maison, à travers les vitres. Un sourire triste, un de ces sourires de misère qui marquent la royauté de l'âme qu'on croyait abattue, tira un peu vers la terre les lèvres silencieuses, et le visage fut éclairé d'une petite aube. Résignation ? souvenir du temps meilleur ? image passant de Pierre et de Marie qu'elle allait revoir ? Elle ouvrit la porte du bureau des employés, salua, cette fois, obligeamment ceux qui la reconnurent, et alla s'asseoir à sa place depuis cinq ans demeurée vide, à gauche du poêle, dans le salon rouge orné de fleurs d'hiver et de feuillages.

Le déjeuner fut bien ordonné, comme l'avait été le dîner de la veille ; la conversation plus aisée encore et plus cordiale, entre les mêmes convives. Madame Ehrsam faisait effort, pour ne pas laisser voir la douleur et la crainte qui grandissaient en elle, à mesure que l'heure approchait où l'un de

ceux qui étaient là allait se lever. Elle seule, avec lui, savait qu'il ne reviendrait pas. Elle seule, par instants, songeait, le regard perdu dans le rêve. Deux fois, Pierre avait demandé : « Qu'avez-vous, maman ? Êtes-vous triste ? Oh ! ce n'est pas le jour. Demain, peut-être aurez-vous le droit de l'être. Et encore ? Qui sait ? Ne soyez pas triste, maman. » Et il se remettait à causer, tout haut, avec la jeune femme dont le mari se battait en Champagne. Marie de Clairépée, placée près de Joseph, l'interrogeait sur les forêts des Vosges, sur l'Hartmannswillerkopf que l'artillerie allemande battait depuis la veille ; sur le pèlerinage de Huppach, et sur la chapelle près de laquelle, après le déjeuner, elle devait passer. Joseph, aussi calme en apparence que de coutume, répondait avec la précision qui était dans sa manière. Il regardait Marie, attentivement il l'écoutait, et, comme il riait à toute parole qu'elle disait, la pointe d'or de sa barbe remuait au-dessus de son col.

Ayant tourné la tête vers la pendule, il devint songeur tout à coup.

Deux heures allaient sonner. Les convives se levèrent de table, et Anna servit le café dans le salon.

Mademoiselle de Clairépée était debout, près de la fenêtre ; elle regardait le terrain vague, les bâtiments de la fabrique, des cimes de montagnes par delà la vallée. Celui qui allait partir s'approcha d'elle, et dit tout bas :

— Vous avez entendu Pierre, hier soir et ce matin comme il parle bien, n'est-ce pas ?

— Mon père et moi, en Provence, nous l'écoutions avec plaisir.

— Il est instruit, il devine les choses qu'il ne sait pas, il est enthousiaste…

— Oh ! oui !

— Et si bon ! Quand nous nous sommes retrouvés, hier, nous étions pleinement heureux, comme des enfants, oui, mademoiselle, dans ce temps de douleur, comme des enfants ! Moi qui suis gauche, timide, vous le voyez bien…

— De moins en moins.

— C'est vrai, avec vous je n'aurais plus peur bientôt… Je voudrais vous dire : Pierre est tout à fait admirable, presque digne de vous.

Tournée vers lui, elle souriait, et le sourire disait : « Vous êtes un cœur profond, vous aussi ; je régnerais par amour dans cette maison, si je voulais. »

— Mademoiselle, épousez mon frère, et venez habiter ici… Je dois parler pour lui en ce moment, parce que je ne puis vous accompagner au Buchberg. Il faut que j'aille à Thann, et ailleurs… Ce sont mes adieux…

— Déjà ?

— Mais je ferai pour vous deux une chose qui me coûte un peu… Vous l'apprendrez bientôt… Si vous daignez un jour être ma sœur, vous penserez que ç'a été le premier cadeau de noces.

Sans attendre qu'elle lui répondît, il s'approcha de Pierre, lui répéta qu'une affaire urgente l'appelait dans la vallée de Thann, lui serra la main, salua l'amie de la place du Marché, puis, venant à sa mère, qui était près du poêle, il l'embrassa longuement. Tout le monde avait fait silence.

Madame Ehrsam emmena son fils dans l'antichambre. Elle ne fut pas absente plus d'une minute. Mais, quand elle reparut, ses joues étaient aussi pâles que ses mains.

— Étrange garçon ! dit Pierre. Toujours des mystères… Je vois que son voyage vous contrarie, maman… Enfin, j'espère que vous lui avez recommandé de rentrer avant la nuit ?…

— Tu comprends bien que j'ai dit tout ce que je pouvais dire…

— J'ai de l'amitié pour lui, dit Marie.

— Vous faites bien, mademoiselle, répondit Pierre.

— Oui, son silence n'est jamais sans pensée. Il est court de paroles, voilà tout. Où va-t-il ?

— J'ignore. Et vous, mère ?

Madame Ehrsam dit seulement :

— Il m'a fait de la peine, en nous quittant si tôt.

L'amie de la place du Marché, délicate, prompte à s'émouvoir, se sentit gênée, au milieu de cette tragédie de famille qu'elle avait crue dénouée, qui recommençait, et dont elle ne voulait pas être plus longtemps l'inutile témoin. Elle s'excusa de ne pouvoir monter au Buchberg.

XVI

LA PROMENADE AU BUCHBERG

Tous, ils sortirent. Madame Ehrsam, entre Marie et Pierre, quand elle eut quitté son amie à l'entrée de la place, s'engagea donc dans la rue de la Mairie, traversa le pont de la Doller, tourna à droite, et prit la route de Huppach.

Il faisait beau. À peine quelques écharpes de brume, tout en longueur, voyageaient dans le ciel, prises par le vent haut, poussées d'un souffle égal et sans qu'elles eussent un pli. Un peu de neige était tombé, de quoi blanchir la terre, excepté celle des bois, que protègent les troncs et les branches des arbres.

La route monte d'abord, presque droite, entre des prés plantés de cerisiers, de pruniers, de pommiers. Toute la vue est à droite, vers le creux du vallon qui s'amincit en s'élevant vers les cimes rondes du petit Buchberg et du grand Buchberg, les montagnes du Hêtre, Vosges posées au bord de la plaine, et que d'autres prolongent, formant la barrière d'Alsace, élargissant leurs forêts, enfonçant au loin, dans la terre de labour, comme des racines torses, leurs coteaux exposés à l'orient, tendus au vent du Rhin et couverts de vignes.

Les voyageurs eurent bientôt dépassé les maisons de bûcherons, puis le hameau de Huppach. La route s'incline à gauche, et devient forestière. Les feuilles tombées des hêtres et pourries par l'hiver empourpraient toutes les pentes.

Pierre admirait Marie qui marchait si bien, et que ravissait ce spectacle nouveau de la montagne fraîche, féconde, vêtue de hauts arbres. Ils passèrent au-dessus de la chapelle bâtie sur une pente, à droite, puis ils arrivèrent à un petit col, où l'on quitte la route, pour gravir le sommet du grand Buchberg. Un sentier étroit, entre des taillis mêlés de sapins, tourne, et bientôt grimpe la pente très raide. Deux soldats, conduisant un mulet chargé, pénétrèrent dans le bois avant Pierre. Ils saluèrent l'officier, en passant.

— Vous montez, mon lieutenant ?

— Mais oui.

— Avec des dames ? C'est les premières qui viennent ici depuis la guerre.

— J'ai la permission.

— Alors, ça va bien. Heureusement que ce n'est pas ici comme au Vieil Armand ; nous y étions hier : il n'y fait pas bon. Entendez-vous le galop ?

La canonnade était, en effet, violente au loin ; par les couloirs des Vosges, le bruit en arrivait jusqu'à cette mère qui songeait à des épreuves anciennes ou récentes, à d'autres qui pourraient venir, à Joseph déjà loin d'elle, à ce qu'il faudrait dire tout à l'heure, quand la nuit commencerait de tomber.

À l'endroit où le sentier bifurque, où la montée devient plus rude vers le sommet du Buchberg, Pierre et Marie étaient passés devant : il n'y aurait point eu de place pour trois personnes de front.

— Vous allez voir un peu de la guerre, disait Pierre : nous sommes ici aux frontières bien étroites de l'Alsace re-

conquise. Il est bon que ce soit l'image dernière que vous emporterez : c'est la plus vraie. Vous ne serez plus demain à Masevaux ?

— Mon père, Maurice, Marine, l'hôpital, tout le mas me réclame.

— D'autres auraient voulu, ici, vous plaire et vous attacher.

— Pourquoi dites-vous cela, et si injustement ?

— Je n'ai pas su me faire aimer !

— Serais-je près de vous, si je ne vous aimais pas ?

— Je n'accuse que moi ; mais je suis malheureux.

— Et je venais pour votre joie !

— La promesse m'est refusée.

— Je vous l'ai dit : plus tard, plus tard. Ne perdons pas les dernières heures.

Ils se baissaient ensemble, pour passer sous les branches chargées d'un peu de neige qui volait en poussière.

— Plus tard ? Que fera le temps contre moi ! Belle comme vous êtes, combien pourront vous disputer à moi qui ne serai plus là ? vous parler mieux ? dire ce que je n'ai pas trouvé ?

Marie se mit à rire. Des coups de canon ébranlèrent les échos et roulèrent de montagne en montagne. Ni Pierre, ni Marie ne semblèrent les avoir entendus.

— Vous trouvez assez bien ce qu'il faut dire, je vous assure.

— Alors, que devais-je faire pour vous mériter ? Savez-vous ce que je pense ? que vous ressemblez à ces belles dames d'autrefois, qu'il fallait conquérir par un exploit éclatant : en tuant un monstre, en traversant la mer pour aller délivrer le tombeau du Christ, en rapportant l'épée d'un chevalier vaincu.

— Avaient-elles si grand tort ?

— Vous voyez !

— C'est qu'il y a, dans la vie, des moments où toute l'âme se révèle d'un coup. Je ne demande rien de pareil. Je suis encore troublée par le chagrin. Mais, à lui seul, le temps est une épreuve. Vous m'écrirez, je vous répondrai en toute franchise et liberté. Nous serons bientôt sans secrets l'un pour l'autre, et, sachez-le bien : le jour où je vous tendrai la main, cela voudra dire : « Pierre Ehrsam, je suis à vous pour toujours ; je serai la fille de votre mère, je serai la sœur de votre frère Joseph, et j'habiterai l'Alsace… »

— Dieu le veuille !

— Attendez… oh ! regardez ! un avion !

— Un avion boche !

Ils s'arrêtèrent tous trois, dans le sentier. Entre les branches dépouillées, on aperçut un instant, à une grande hauteur, un aéroplane passant à toute vitesse dans l'azur, enveloppé de petits nuages blancs, fumées des obus que lançaient les batteries des Vosges. Puis tout disparut. Le vent soufflait, chargé de l'odeur des feuilles rouges, des aiguilles de sapins, et peut-être déjà de la sève en mouvement.

Pierre et Marie se remirent à marcher, et la mère les laissa de nouveau prendre les devants.

— Voici le vent des hauteurs, dit Pierre : nous approchons du poste.

— Où est la batterie qui tire contre l'avion ?

— Sur l'autre versant.

Un des guetteurs, entendant du bruit, descendit de quelques mètres, et cria :

— Halte !

Il avertit le sergent, qui vint, tranquille, examina le permis, et, content d'avoir une distraction, commença de servir de guide à Marie de Clairépée, qu'il prit par la main.

— Par ici, mademoiselle. Prenez garde ; c'est bon pour nous et pour les mulets, ce chemin-là ;… on ne débrousse jamais, crainte d'être vus ! Appuyez-vous : montez sur la grosse pierre… Très bien… Tenez, voici l'entrée de notre cagna ! Dommage qu'on n'ait rien à vous offrir !

— Les Boches tirent-ils sur l'abri ? demanda Pierre.

— Pas depuis deux mois, mon lieutenant. Ils voudraient bien savoir où nous sommes… L'oiseau qui volait, tout à l'heure, devait chercher notre adresse, lui aussi. Mais allez donc reconnaître notre rue et notre numéro !

Au flanc de la montagne, et presque au sommet, parmi les arbres pressés, les herbes, les lianes forestières, le sol avait été entaillé. Un fossé tournant, dont le talus s'élevait vite, et était maintenu par des poutres verticales et des planches, donnait accès dans un abri souterrain. Marie, Pierre et madame Ehrsam n'allèrent pas jusque-là, mais, à gauche de l'entrée, montèrent les quelques marches d'un escalier de fortune.

— Ne vous montrez pas, vous, mon lieutenant, qui êtes grand… Ils voient bien, avec leurs longues vues. Venez, mademoiselle, mettez-vous là, derrière les arbres, vous aussi, madame. Jolie vue, n'est-ce pas ?

Entre les cimes de plusieurs jeunes sapins qui poussaient en contre-bas, ils voyaient tous, à présent, la nappe blanche et verte de la plaine d'Alsace, que des brumes, très loin, très loin, limitaient.

— La terre promise ! dit Marie.

— La terre où l'on a tant pleuré ! dit madame Ehrsam.

— La terre où jamais l'on n'a cessé de se battre ! dit Pierre. Elle a veillé tout le temps ; elle a tout le temps été au danger ; rien n'arrive au cœur du pays franc qui n'ait d'abord frappé ici.

— Les marches de France ! dit Marie.

— Cette fois, elles ont moins souffert, parce que tant de sacrifices ont été comptés, parce que les deux captives doivent revenir à la patrie avec leur beau visage, afin que la justice apparaisse plus éclatante.

— Cependant, la forêt à nos pieds ?

— Des pins décapités, des troncs sans branches et la trace d'un incendie dans les bruyères : qu'est-ce que cela ? Je les ai vues, les forêts de l'Argonne, de la Champagne, de l'Artois, des Flandres : plusieurs, qui étaient centenaires, ont donné le corps et les bras de leurs arbres pour réchauffer nos soldats et pour bâtir les sapes ; d'autres ont été abattues par le canon, comme des cités, et il n'en reste plus que des racines déterrées et des pousses d'un an avec une feuille au bout ; d'autres, ils les ont emmenées, les Boches, en captivi-

té. La sève du sol de France a travaillé pour le barbare. Regardez plus loin, au delà des pentes.

— La plaine. Comme elle est grande ! Où sont les gens de chez nous ?

— Partout où vous voyez des maisons, il y a des cœurs à nous. Regardez, juste devant vous, ces toits roses dans l'herbe : c'est Bourbach-le-Bas ; à droite, au-dessous du grand éperon de sapins, c'est Sentheim ; plus au large, Guewenheim, où la Doller étend ses miroirs d'eau.

— Et tout là bas, ces petits dessins gris sur les prés, comme des vignes avec leurs échalas ?

— Tranchées allemandes et réseaux de fils de fer.

— Ça va tout droit, mademoiselle, dit le sergent ; suivez mon doigt : tout droit jusqu'à Cernay, bien à gauche, où les lignes tournent. Encore plus loin, il y a la forêt de Nonnenbruch, où sont les puits de potasse. Et à l'horizon, au ras du ciel, ces bâtons pâles qui montent dans la brume, c'est les cheminées de Mulhouse.

— Mulhouse abandonnée ! dit madame Ehrsam.

— Nous la reprendrons ! dit Pierre.

— Ils tirent encore de Heimsbrunn, fit le sergent. Entendez-vous : Boum ! Boum ! Mais ce n'est pas pour nous, mademoiselle… Je vois que vous êtes brave… Alors, restez… Regardez là,… du côté de Burnhaupt-le-Bas, une tache brune… Le bois est français. Il s'appelle le Buchwald, et j'y ai passé plus d'une semaine. Je sais le nom de tous les ouvrages : à la lisière, Rambouillet, Pontoise, Versailles, Carcassonne ; puis, à l'intérieur, Suresnes, Saint-Germain, Pois-

sy, Chatou, et le grand fort Jeanne d'Arc. Ils n'ont qu'à s'y frotter, les Boches !

Pierre étendit le bras, et, montrant toute la plaine :

— Terre promise, comme vous dites, ô Marie de Clairépée, et qui nous sera toute rendue ! Nous avons trop souffert pour ne pas être, un jour, tous ensemble, à ceux que nous aimons. Ne croyez pas ceux qui parlent de l'Alsace oublieuse. Ils l'insultent. Ils ne savent pas. De tous les villages que vous apercevez, des foules sortiront…

— Chantant.

— Elles viendront au-devant de nos soldats victorieux. Les cœurs dans les poitrines, les cloches dans les clochers, sonneront l'Alleluia.

— Bravo ! mon lieutenant, cria le sergent.

— Bravo ! crièrent deux hommes, en arrière.

— Les femmes et les jeunes filles auront la cocarde au corsage. Elles chanteront en dansant, elles embrasseront les libérateurs de l'Alsace.

— Merci, mes belles !

— Et c'est beau, une créature qui ne sait comment dire sa joie : mais la joie de tout un peuple sauvé, heureux qui la contemplera ! Je voudrais être parmi ceux qui entreront les premiers dans Mulhouse que voici, dans Colmar, dans Strasbourg…

La voix de Marie répondit :

— Vous en serez. Et j'y serai !

— Elles viendront de toute l'Alsace, nos solides filles brunes ou blondes, qui auront tiré de l'armoire les costumes de fête. Celles de Geispolsheim, qui est au sud de Strasbourg, seront toutes vêtues et coiffées de rouge ; celles de Haguenau auront la jupe rouge et le tablier de soie bleue ; Turkheim Valfleuri portera la robe verte et le grand ruban noir brodé de clair ; les filles de Wissembourg mettront la mitre noire, et celles de Meistratsheim la dentelle d'or tuyautée qui leur fait auréole !

— Elles assisteront au sacre nouveau de la France ! Qu'elles viennent ! Que Dieu permette !

Les autres faisaient silence ; tous les esprits étaient lancés à l'aventure. Un vol de dix ramiers traversa l'air doré, au-dessus de la forêt, gagnant le gîte.

— À présent, dit Pierre, je retourne où l'on se bat.

Et le charme qui tenait immobiles les témoins fut rompu.

Madame Ehrsam, Marie, Pierre, silencieux, reprirent le sentier couvert, retrouvèrent l'autre, qui faisait le tour de Buchberg, et arrivèrent au col, puis sur la route. Leurs pensées étaient tristes, et ils ne songeaient pas cependant aux mêmes choses.

Dans le chemin plus large qui descend vers Masevaux, madame Ehrsam marchait à gauche de Marie et de Pierre. La nuit allait venir. Déjà l'ombre était bleue au creux du vallon, tandis que les nuages errants dans le ciel, et les arbres sur les crêtes, prenaient sa pourpre ardente au soleil qui mourait. Où était Joseph à cette heure ? En France, sûrement. Le secret pouvait être révélé. Il devait l'être. Demain, ces deux jeunes gens, Pierre et Marie, qui échangeaient à peine

quelques mots, ayant déjà le cœur tout plein d'adieux, seraient séparés par d'immenses espaces.

Quand ils furent rendus à cet endroit où la route contourne et domine un bois en pente raide, puis des prairies où est bâtie la chapelle de Huppach, la mère s'arrêta, regarda, en bas, la façade blanche et le clocheton à jour.

— Si vous voulez, nous entrerons un moment : l'heure est plus grave que vous ne pensez, mes enfants.

Elle avait dit « mes enfants, » sans bien peser les mots. Marie la remercia d'un signe de tête et d'un sourire, puis, elle s'émut et pâlit, parce que madame Ehrsam avait pris la main de Pierre, et disait :

— Pierre, j'avais promis de me taire jusqu'à la nuit. À présent, je vais t'apprendre une nouvelle.

— Est-elle bonne ?

— Non.

— Comme d'habitude.

— Tu ne trouveras plus Joseph à la maison.

— Où est-il ?

— Très loin de nous.

— Il va ?

— En France, s'engager dans l'armée…

— Ah ! tant mieux, tant mieux ! C'est la belle fin ! Il avait mal commencé, le voici avec nous !

— Pierre, écoute-moi : il a tout arrangé, avant de nous quitter ; il s'est adressé à des amis puissants de la vallée de Thann…

— Pourquoi faire ? L'appuyer ? C'est inutile.

— Non, pas inutile : Joseph sait bien que la présence d'un de mes fils est nécessaire à Masevaux, pour nos affaires et nos ouvriers, pour moi qui ne puis plus supporter tant d'émotions. Il a tout prévu pour que, lui s'engageant, tu revinsses auprès de moi…

— Par exemple !

— Écoute-moi encore ! Oh ! ne te presse pas de répondre ! Je t'en supplie, ne parle pas ! Attends que j'aie tout dit !… Comprends ce qu'il a voulu… Toi revenant en Alsace, ayant fait tout ton devoir, mademoiselle de Clairépée ne refuserait pas, je pense, de t'y suivre… Et alors… ce serait le bonheur, pour nous trois.

En disant cela, elle fondit en larmes.

Pierre serra contre sa poitrine sa mère qui sanglotait ; il caressa les cheveux qui sortaient du chapeau de veuve, et couvraient les tempes. Puis il dit, très doucement :

— Ce que vous me demandez n'est pas digne de moi, ni de celle-ci.

En parlant, il se détournait du côté de mademoiselle de Clairépée. Et il rencontra les yeux de Marie, les yeux brillants, et tendres, qui le remerciaient.

— Venez, l'heure est, en effet, plus grave que nous ne pensions, reprit-il.

Soutenant sa mère, dans le sentier difficile qui descendait vers la chapelle, suivis par Marie, ils franchirent sur des pierres le ruisseau ; ils passèrent près de trois cerisiers qui sont en ligne devant la porte, et entrèrent. Marie s'agenouilla à droite, à côté de Pierre, tandis que madame Ehrsam, courbée sur le dossier d'un banc, de l'autre côté de l'allée, pleurait et priait, immobile.

Ils étaient là, Pierre et Marie, sous la voûte peinte en bleu, le visage levé vers la statue de la Vierge qui est au fond du chœur, tout en haut des murs, éclairée par deux fenêtres et vêtue de velours violet. Leurs lèvres remuèrent un peu. Que dirent-ils ? On ne sait. Mais une courte prière avait à peine jailli de leur âme que Pierre vit mademoiselle de Clairépée se tourner vers lui, et simplement, grandement, comme celles qui donnent à jamais leur parole et leur âme, lui tendre la main.

— Je suis vôtre, dit-elle.

Madame Ehrsam avait vu le geste de Marie. Elle demeura dans l'église, le temps sans doute de remercier, et de ressaisir à moitié son esprit. Puis elle sortit la première, et elle dit, regardant vers Masevaux :

— Que mes fils partent donc, et que la France nous revienne !

Enveloppés par l'ombre nouvelle, ils descendirent tous trois. Celui qui allait reprendre sa place parmi les compagnons d'armes, celle qui serait demain sur les routes de Provence, ils se donnaient la main. La mère allait seule, songeant. Il y avait dans le monde une promesse de plus. La guerre continuait.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Octobre 2015

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Ce livre électronique est le fruit de la collaboration de l'*Association des amis de René Bazin* (qui a fait l'essentiel du travail de correction et relecture) http://www.renebazin.org et de *Ebooks libres et gratuits*.

– Dispositions :

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.